

Harry Dickson, L'intégrale Tome 3

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Jean
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTÉGRALE / 3



Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/3

CLUB *Neô*

Table des matières

AU BONHEUR DES
FASCICULES&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

LE MONSTRE DANS LA
NEIGE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 7

LE DIABLE AU VILLAGE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;
69

LE SPECTRE DE MR.
BIEDERMEYER&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 123

L'ERMITE DU MARAIS DU
DIABLE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 179

LE SIGNE DE LA MORT&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;
239

AU BONHEUR DES FASCICULES

Tous les amateurs de Jean Ray et de littérature populaire le savent, les aventures de Harry Dickson ont été originellement publiées dans les années 30 sous la forme de fascicules de trente-deux pages, enrichis d'une couverture illustrée dont le dessin, un tantinet désuet, laisse libre cours à l'imaginaire et aux suppositions les plus délirantes. Du reste, Jean Ray s'en est servi puisque aussi bien, dès l'instant où il a décidé d'écrire les aventures qu'il devait, en principe, traduire du néerlandais, il s'en est directement inspiré : l'illustration, a-t-il prétendu, lui fournissait le sujet du récit, lequel était bouclé en quelques heures.

Ces couvertures, à la vérité, ont fait le tour de l'Europe et on les retrouve pour d'autres personnages que Harry Dickson. Ainsi, en espagnol, au bénéfice des prétendus mémoires intimes de Sherlock Holmes, ou en allemand pour une série intitulée Les Dossiers secrets du roi des détectives qui parut également en langue française. Dans un travail fouillé, Gérard Dole a d'ailleurs mis en lumière toutes ces analogies et a même montré, exemples visuels à l'appui, que certaines illustrations, quand elles n'étaient pas réutilisées telles qu'elles, étaient souvent recopiées, avec de minimes différences de composition.

Pendant plusieurs décennies, le fascicule d'aventures a ainsi constitué un secteur à part dans le monde de l'édition, et on regrette parfois qu'il ait disparu, même si en l'espèce les vraies réussites romanesques ont été rares. Parmi elles, on citera certaines œuvres de Gustave Le Rouge, entre autres la série Le Mystérieux docteur Cornélius et la série La Conspiration des milliardaires, (ainsi que la grande fresque de Pierre Giffard et Albert Robida, La Guerre infernale, éditée de 1907 à 1908 et comprenant trente livraisons). Reste que les fascicules les plus prisés par le public sont ceux qui mettent en scène Buffalo Bill et Nick Carter et, d'une manière générale, les multiples héros qui marchent sur leurs traces. C'est le cas de Texas Jack, baptisé « la terreur des Indiens », « le génie tutélaire des voyageurs » et « l'effroi des desperados » ! Texas Jack, qui apparaît dans des dizaines de récits, sera même célébré à travers des cartes postales mises en vente par l'éditeur – et son effigie, à côté de celle de ses adversaires indiens (Sitting Bull, Black Horse, Mah Topa ou Bloody Hand), fera longtemps le bonheur des cartophiles.

C'est également le cas de Tip Walter, appelé lui « le prince des détectives », une des vedettes de la maison Ferenczy. Ses exploits ne sont pas désagréables et jouent volontiers sur des effets macabres et saisissants. Qui plus est, comme ils se déroulent d'ordinaire à New York, ils donnent déjà, à l'état d'ébauches, des images qui seront par la suite largement précisées et accentuées dans le roman noir. Mais, si l'exotisme américain fait recette, on n'oublie pas pour autant en France de cultiver ses particularismes : Pierre Yrondy créera par exemple un détective marseillais, Marius Pégomas, et fera graviter autour de lui des personnages extrêmement typés, Flora Minuscule, une ancienne danseuse, le docteur Mercadier, une caricature du savant distrait, ou Bouillabaisse, un ancien mécanicien d'aviation. Et tout ce monde pittoresque de résoudre, avec bonne humeur et ironie, les énigmes les plus obscures.

La maison Ferenczy (qu'on orthographiera Ferenczi après la première guerre mondiale) est sans doute, dans l'édition française, le véritable champion des fascicules et, pendant des années, elle n'arrêtera pas d'en publier. Au sein de cette immense production, alternent naturellement le bon, le moins bon et le pire mais ce ne sont pas les surprises ni les découvertes qui manquent. Une des plus étonnantes est la série de R. M. de Nizerolles, Les Robinsons de l'île volante, présentée comme un « roman d'aventures, de voyages et d'anticipations scientifiques ». Trait des plus curieux, le personnage principal porte un nom qu'un certain Hergé rendra universellement célèbre : Tintin ! Et ce Tintin est un « gamin de Paris » qui est « tour à tour audacieux, téméraire, malicieux et vaillant »...

Ferenczy lancera en outre la mode du « roman-reportage » et confiera à l'un des meilleurs écrivains populaires de la première moitié de ce siècle, Guy de Téramond, le soin de rédiger une série dramatique. Il y a, parmi les fascicules qui la composent, quelques histoires bien menées dont les titres ont dû sûrement ravir Pierre Mac Orlan : Les Bas-Fonds de Londres, Dans les boîtes de Berlin, Fleurs de dancing, Partouzes, Les Casitas argentines, Les Soirées tragiques de Vienne, Les Faiseuses d'anges de Hambourg et de multiples autres du même acabit... Malgré ses réels talents de conteur, Guy de Téramond n'a cependant pas le génie poétique de l'auteur de Marguerite de la nuit, et c'est pourquoi ses romans-reportages (qui étaient plus romans que reportages) sont aujourd'hui dans les oubliettes de la littérature populaire. Et, au fond, c'est ce qui sauve les aventures de Harry Dickson écrites par Jean Ray : leur charge poétique, le stock incroyable d'images fulgurantes qu'elles véhiculent, leur irréalité qui, le plus souvent, n'est qu'un dérapage de la réalité – une réalité prise au piège, en train de rêver et de perdre la tête.

LE MONSTRE DANS LA NEIGE

1. Énigmes

La route s'alignait, interminable, sous la neige. Cette dernière tombait depuis trois jours, et sa molle masse blanche avait déjà effacé les lignes, estompé les contours, feutré les encoignures. Le paysage était si blanc qu'il confinait à l'irréel. L'auto qui s'avavançait sur la route, à peine démarquée sur ses bords par quelques saules rabougris et des fusains grêles, peinait dans cette haute laine glacée et bourrue. Les flocons ne tombaient plus que parcimonieusement, et une légère éclaircie bleutée se dessinait à l'ouest ; mais par contre un froid brusque était intervenu.

Les deux voyageurs qui se tenaient dans le roadster se serrèrent davantage dans leurs gros manteaux, et le conducteur remit ses gants de fourrure.

Enfin, quelques toitures encapuchonnées d'hermine polaire parurent, si basses qu'elles surgissaient déjà à cinquante yards de la voiture, au moment où les voyageurs les aperçurent.

— Dunstanhill ? cria le conducteur en se tournant vers une fenêtre qu'éclairait le reflet intérieur d'un feu.

Une porte s'ouvrit, laissant à peine entrevoir une figure soupçonneuse.

— Oui, c'est ici Dunstanhill, répondit une voix peu aimable.

— Le poste de police, je vous prie ? demanda l'automobiliste.

— Il n'y en a pas !

— Comment ? s'écria le voyageur avec stupéfaction.

La porte s'ouvrit davantage et le visage parut tout entier.

— C'est-il que vous venez pour le crime de là-bas ?

— Oui, en effet !

— Alors vous êtes, comme on dirait, des détectives ?

— Oui, c'est bien cela, répondit le voyageur avec une nuance d'impatience.

— L'homme qui est mort ne valait vraiment pas la peine de déranger des messieurs en auto, car c'était un méchant !

— Merci, le renseignement pourra servir à l'occasion, mais il doit y avoir un constable dans la région. Sinon, qui nous aurait téléphoné à Londres ?

— Ah, on vous a téléphoné à Londres ? Que d'embarras et de remue-ménage pour un vilain homme comme était Marholm Stanton ! Mais si quelqu'un vous a appelé, ce ne peut être que

Stonebridge, le maire, il est aussi maître des postes et bourrelier.

— Sans doute. Où pourrais-je le trouver ?

— Puisqu'il est le maire, il est aussi constable, fut la réponse qui n'en était pas une. Mais voilà sa maison, celle qui est au bout de la rangée et dont la cheminée ne fume pas. Cela signifie que Stonebridge n'est pas chez lui. Il est donc au château, où se trouve le mort !

— Bon, voici au moins un renseignement. Et ce château ?

Un long bras maigre, entouré d'une épaisse manche de laine grise, sortit de l'ouverture de la porte et se pointa dans une direction.

— Voyez-vous ces arbres ? C'est le parc, il y a un fossé autour qui est large comme une rivière, et un pont, puis une grille. Sonnez fort pour qu'on vous entende de l'intérieur ; s'il y a du monde, on vous ouvrira. Ne vous risquez pas dans le parc, c'est tout rempli de pièges à loup !

— Encore une fois merci. Mais permettez-moi de vous demander encore quelque chose, le jury s'est-il déjà prononcé ?

— Le jury ? Ah oui, vous voulez dire la réunion qui s'est tenue ce matin à Dunstanhill ? Tout le monde y était. On a décidé que Marholm Stanton était trépassé de mort violente.

— Vous en étiez probablement du jury, sir ?

— Moi ? Ah elle est bien bonne, êtes-vous à ce point aveugle à Londres ? Je suis une dame ! Je m'appelle Miss Aurélia Bunker ! Aha... ces gens de la ville, tout de même !

Les voyageurs virent alors sortir de l'ombre une haute et maigre haquenée, vêtue d'une sorte de longue lévite qui lui tombait sur les pieds, et purent mieux distinguer un visage tanné qui n'avait rien de bien féminin.

— Excusez-moi, madame, mais nos yeux étaient éblouis par cette terrible blancheur de la neige...

— Bon voyage, et si vous n'arrêtez pas le coupable, ce ne sera pas un grand mal. Marholm Stanton était un mauvais !

— Et pourquoi donc, je vous prie ?

— On vous le dira bien ! Il était dur envers les pauvres gens, ne fréquentait personne, et il n'y a pas si longtemps qu'il laissa mourir de froid et de faim dans d'affreux pièges en fer, deux pauvres voleurs de bois mort, qui s'étaient introduits dans son maudit parc ! Maintenant dépêchez-vous, bientôt le soir tombera et il n'y a pas le moindre bout de chandelle qui éclaire la route. Aha !

— Nous avons nos phares d'auto, rassurez-vous, Miss Aurélia.

— C'est vrai, avec toutes ces diableries de mécaniques ! Il est vrai aussi que vous avez mis les bouchées doubles pour venir.

— Pas tant que cela, Miss... pour bien faire nous aurions dû arriver au beau milieu de la nuit dernière.

— Aha, bien... je vois que vous aimez la plaisanterie ! Vous auriez dû venir avant le crime pour l'empêcher. Aha !

Le voyageur sursauta, et retint une question qui lui brûlait les lèvres.

— Quand le crime a-t-il été commis au juste ? demanda-t-il négligemment.

— Cette nuit donc, mais quant à savoir l'heure...

— C'est juste... au revoir madame !

L'auto se remit en mouvement et piqua droit dans la direction des arbres.

— Avez-vous entendu, Tom ?

— Oui, maître !... C'est inconcevable !

— Quand avez-vous reçu la communication téléphonique ?

— À dix heures exactement !

— Et vous en rappelez-vous la teneur ?

— Mot pour mot, la voici : Harry Dickson est-il à l'appareil ?
Je réponds : — Non, ici, Tom Wills son élève, le maître ne rentrera que demain matin, au rapide de Douvres.

» — C'est bien ennuyeux !

» Je demande : Qui êtes-vous ?

» Réponse : Le chef de police de Dunstanhill sur Pantey. C'est pour un crime qui vient d'être commis sur la personne du châtelain : Marholm Stanton.

» — Le commandant Stanton ?

» — Exactement : le commodore Stanton, oui ! Mr. Dickson pourrait-il venir ?

» — Dès son retour !

» Et la communication fut coupée.

Harry Dickson ralentit la marche de la voiture pour réfléchir.

— Je ne suis arrivé à Londres que par le train de l'après-midi. Au diable ce retard ! Et puis cette heure... et ce que vient de dire la dame Bunker ! Enfin, nous ne sommes plus loin du château.

Il appuya sur l'accélérateur et fonça en avant, rejetant en deux larges avalanches latérales l'épaisse neige de la route.

Bientôt la masse fuligineuse du parc s'approcha d'eux ; le fossé d'enceinte parut, large et terne ruban saisi par les glaces.

Une grille aux barreaux épais d'un pouce barrait le chemin au mitan du pont de pierre. Un écriteau ordonnait impérieusement : « Sonnez ! », à côté d'un bouton de sonnette en cuivre.

Tom Wills y appuya longuement, mais la longue allée qui s'étendait devant eux ne permettait pas d'entendre une aussi lointaine sonnerie.

Ayant répété plusieurs fois son geste, le jeune homme vit enfin une lumière s'allumer entre les arbres et une voix impatiente s'éleva :

— On vient ! Cessez donc de faire du bruit !

De loin, les détectives virent arriver un vieil homme vêtu d'une houppelande et brandissant un fanal d'écurie.

— Eh bien, que voulez-vous ? s'écria-t-il dès qu'il les aperçut.

Harry Dickson dirigea sa voiture vers la grille et attendit qu'il fût à portée de voix pour répondre.

— Police de Londres !

L'homme leva sa lanterne et les regarda avec méfiance.

— De Londres ? De quoi se mêlent-ils là-bas, n'y a-t-il pas assez de crimes chez vous pour vous occuper ?

— Ouvrez toujours, riposta le détective en exhibant ses insignes, Mr. Stonebridge est-il au château ?

— Il y est, il mange du jambon et boit du whisky ; c'est-il que vous en voulez, vous aussi ? demanda le vieux d'un ton acerbe.

— On verra... mais je vous prie de ne pas nous faire perdre notre temps en nous disant des sottises.

L'homme prit un formidable trousseau de clés qui pendillait à sa ceinture, et chercha en grommelant celle qu'il lui fallait pour leur livrer accès au château.

— Montez sur le marche-pied, cela vous épargnera du chemin, conseilla Tom Wills au vieillard.

— Bon, ça va... bien que je n'aime pas vos mécaniques, mais j'aime encore moins patauger dans cette damnée neige. Suivez l'allée et tournez à droite. Vous pourrez remiser à l'écurie.

Harry Dickson, toujours installé au volant, suivit les indications données, et quand ils eurent opéré le virage sur la droite, ils découvrirent ce qu'on leur avait désigné comme étant le château de l'endroit.

C'était une longue bâtisse basse, aux murs gris et épais, aux fenêtres étroites, grillées comme celles d'une antique prison. On aurait dit quelque ancienne forteresse, dont on aurait arrêté la construction avant d'être arrivé aux étages. Un toit d'ardoises, mais à présent complètement plaqué de neige, la terminait en angle aigu. Une seule fenêtre était éclairée et une ombre passait devant elle.

— C'est la cuisine, expliqua le vieux, Stonebridge s'y trouve et semble curieux de savoir qui s'amène ici à pareille heure.

— Nous ne semblons guère être attendus, dit Harry Dickson.

— Et pourquoi le seriez-vous ? On pourra bien se débrouiller sans étrangers, fut la peu amène réponse.

— Tout à fait charmant, murmura Tom Wills.

— Conduisez-moi auprès du chef de la police de Dunstanhill, ordonna Dickson.

— C'est ainsi que vous appelez Stonebridge sans doute ? demanda narquoisement le bonhomme. Je vous ai dit qu'il est dans la cuisine. Vous allez l'y trouver : c'est la seule pièce où il y ait du feu.

— Et où se trouve le cadavre ?

L'homme se gratta le menton.

— Le cadavre... ah bien oui, voilà bien ce qu'il faudrait savoir !

— Hein ? s'écria le détective dont le visage s'empourpra soudain, que signifient toutes ces réticences, monsieur...

— Weep... Barnabé Weep, pour vous servir !

— Eh bien, allez-vous me répondre d'une manière convenable ?

— Je vous conduis chez Stonebridge, il vous expliquera cela mieux que moi, riposta le domestique d'un ton rogue, en ouvrant la porte et en les précédant dans un hall sombre que n'éclairait qu'un reflet lointain venu de la cuisine entrouverte. Un homme au visage neutre se leva quand ils entrèrent dans la vaste pièce carrelée et s'inclina d'un air inquiet.

— J'ai entendu... gentlemen, dit-il plaintivement. Je crois que vous êtes des détectives.

— Vous croyez ? Vous n'en êtes pas encore certain, demanda aigrement Harry Dickson, c'est pourtant vous qui nous avez appelés !

— Moi... moi... et comment ? s'écria l'homme avec stupeur.

— Mais en nous téléphonant, parbleu !

— En vous télé... que le diable m'emporte, il n'y a pas de téléphone à dix lieues à la ronde, et je serais fort en peine de m'en servir !

Harry Dickson lui jeta un long regard.

C'était un homme à la mine terne, aux épaules tombantes, à la poitrine étroite ; une odeur de vieux cuir flottait autour de lui. Du premier coup, le détective put voir qu'aucune malice n'habitait au fond de son regard atone.

Il venait de se servir copieusement de jambon, de bière et d'alcool, et jetait des regards avides sur la table encore servie.

— Où se trouve le corps de Sir Stanton ? demanda brusquement le détective.

Un gémissement fut tout ce qu'il obtint en guise de réponse.

— Il se trouvait dans la salle des trophées de chasse... il n'y est plus !

— Voilà ce qu'il faudra essayer de m'expliquer avant toute

autre chose, monsieur Stonebridge. Veuillez donc commencer par le commencement. Il paraît que je n'ai pas été appelé... tant pis, puisque j'y suis, autant passer mon temps en essayant de découvrir quelque chose. Je vous écoute.

Le maire prit une figure désespérée.

— Et vous croyez que c'est facile ? Et puis qui êtes-vous pour me demander tout cela ? Après tout, je ne vous connais pas.

— C'est juste... mon nom est Harry Dickson et voici mon élève, Tom Wills.

Un double murmure accueillit cette déclaration.

Mr. Stonebridge regarda le grand homme comme une bête curieuse, et les traits durs du domestique s'humanisèrent quelque peu.

— Harry Dickson... hm... sans doute vous pourrez nous être bien utile !

— Maintenant que la glace est rompue, nous pourrions causer, dit aimablement le détective. Voulez-vous commencer, monsieur Stonebridge ?

Le maire commença sans préambule ni artifice.

— Hier soir, il y avait séance de conseil à Dunstanhill, ce qui n'arrive pas souvent. Il fallait prendre une décision pour le cas où la neige continuerait à tomber comme elle le faisait, obstruant les routes. On se réunit à l'unique auberge « Le Gui d'argent », chez Lew Brandt. À huit heures, on n'avait plus rien à se dire et on était sur le point de se séparer, quand Mr. Marholm Stanton entra. C'était un véritable événement car notre châtelain ne nous avait jamais fait un tel honneur. D'ordinaire, c'était un gentleman peu communicatif, très peu sociable même, si je puis me permettre de dire cela d'un homme qui a occupé comme lui une situation en vue. Mais il paraît que c'était un très grand savant. Il est entré et est allé s'asseoir auprès du feu en refusant toute offre de boisson. Il s'est contenté d'allumer sa pipe avec une braise qu'il a prise dans le foyer, puis il est resté tout un temps sans rien dire. Nous n'osions lui poser de questions, tellement il nous en imposait. Enfin, il s'est décidé à parler tout de même.

» — J'ai passé une grande partie de mon existence en mer, et surtout dans celles du Nord, déclara-t-il enfin. Mes études ont porté surtout sur la... au diable, le grand mot qu'il a employé, cela avait rapport au temps qu'il fera.

— Météorologie ? demanda Harry Dickson.

— Précisément, voilà le mot. Je puis vous affirmer, continuait-il, qu'avant les trois jours révolus une tourmente de neige s'abattra sur la région, comme de mémoire d'homme il n'y en a jamais eu !

» Ayant dit, il se tourna vers moi.

» — Stonebridge, dit-il, combien d'habitants comporte votre bourgade.

» Je me mis à compter sur mes doigts, mais il m'interrompit avec impatience.

» — Je ne parle pas des fermes lointaines qui appartiennent administrativement à Dunstanhill, mais de cette unique rue que voici.

» — Dans ce cas, sir, lui répondis-je, le compte est bien vite fait, puisque la bourgade, comme vous voulez l'appeler, ne comporte que huit maisons, dont deux ménages seulement et encore sans enfants. Faut-il énumérer ?

» — Faites donc !

» — À l'extrême bout, habite Miss Amalia Bunker qui est célibataire.

» — Une vieille sorcière, mais qu'importe, allez tout de même !

» — Son voisin, c'est Dick Struddle, le charron, un célibataire. Ensuite nous arrivons à l'auberge que voici, tenue par Lew Brandt et sa femme, ainsi que leur nièce Mathilde Brandt, dite Tilyl, de bien braves gens.

» — Connus... et ensuite ?

» — C'est moi, sir, Jack Stonebridge, veuf et sans enfants. C'est Mrs. Brandt qui se charge de faire mon ménage. De l'autre côté, habitent les deux sœurs Chouts et leur servante Betsy qui est, dit-on, une parente pauvre à elles. À côté d'eux, il y a une maison vide, ensuite celle de Brann Locke qui collectionne des plantes et des insectes. La dernière maison du village est occupée par le ménage Squirrel.

— Quels étaient ce soir-là ceux des habitants réunis en conseil ? demanda Dickson.

Le maire prit un air embarrassé.

— Il y avait Lew Brandt, sa femme, sa nièce Tilly et Miss Bunker, puis moi-même. Les hommes n'étaient pas venus, parce qu'il fallait nécessairement dépenser de l'argent à boire. Miss Bunker était déjà partie quand Sir Stanton arriva, ce qui fait qu'elle n'entendit pas la réflexion qu'il émit sur son compte, et qui ne l'eût certainement pas charmée !

» — Cela fait douze personnes, dit Sir Marholm à voix basse... oui cela peut aller !

» Il s'adressa alors à moi personnellement.

» — La tourmente de neige sera formidable, dit-il, et je prédis que la neige atteindra, ou dépassera, la hauteur de vos toitures. Vous risquez de périr non seulement d'inanition, mais d'asphyxie,

ou de froid dans vos trous. Alors je vous permets ceci : dès que vous verrez que le danger d'un pareil ensevelissement se manifeste, vous pourrez venir demander asile au château. Vous y serez tous hébergés, jusqu'à la fin de la tourmente. J'ai dit !

» Il se leva pour partir, nous laissant frappés de muette stupeur, mais lorsqu'il ouvrit la porte, une telle rafale se mit à souffler qu'il dut rentrer sur-le-champ. En ces quelques secondes d'ouverture de la porte, la salle de l'auberge fut au quart remplie de neige !

» Il reprit sa place auprès du feu en grognant et finit par accepter un verre de grog au genièvre. Nous entendîmes la tempête sévir avec rage autour de notre pauvre bourgade, et cela dura... dura... même que Lew Brandt dut renouveler l'huile de la lampe. Vers neuf heures, l'aubergiste risqua une tête au-dehors, et annonça qu'il faisait encore grand vent, mais que la neige avait cessé de tomber et que la nuit était claire. Mais Sir Stanton avait repris du grog et ne semblait plus songer à partir. Il se tenait près du feu d'un air distrait et maussade, en faisant de temps à autre signe à Tilly de remplir son verre. Par convenance, nous n'osions lever la séance ; seule la pauvre Tilly qui tombait de sommeil reçut enfin l'autorisation d'aller se mettre au lit et ce fut la femme de Brandt qui fit le service.

» Dix heures avaient sonné depuis quelque temps déjà quand Sir Stanton se leva.

» — Rappelez-vous ce que je vous ai dit, Stonebridge, dit-il. Bonsoir !

» Je voulus répondre par quelques mots de remerciement, mais il s'était déjà enfoncé dans la nuit.

Le maire reprit haleine, puis il se saisit d'un plein broc de bière qu'il vida à moitié.

— Barnabé Weep sera mieux qualifié pour vous raconter le reste, dit-il.

Le domestique accepta d'un mouvement de tête.

— Barnabé Weep, se présenta-t-il en se levant et en faisant un vague salut militaire au détective. Ancien sergent de la marine. Ai servi trente ans sous les ordres de Sir Stanton, suis son unique domestique. Le maître ne souffrait personne autour de lui et, si je puis me permettre une unique observation à cet égard, je vous dirai, monsieur Dickson, que je m'étonne fort de sa démarche auprès des gens de Dunstanhill qu'il feignait d'ignorer, sinon de mépriser. Seuls Mr. Stonebridge, ici présent, et Lew Brandt avaient quelquefois accès au château, mais uniquement pour des questions de ravitaillement, et parce que, dans la bonne saison, Brandt jardinait un peu dans le parc. Ils étaient bien

payés, car le maître n'était pas avare.

— C'est parfaitement vrai, approuva Stonebridge.

— Hier soir, j'étais très inquiet, car le maître ne sortait jamais une fois la nuit close et voici qu'il était parti depuis des heures sans me dire où il allait. Il n'était pas loin d'onze heures quand j'entendis la sonnette de la grille. C'était Sir Stanton.

» Une fois entré dans la cuisine que voici, il me répéta à peu près mot pour mot, ce qu'il avait raconté à Stonebridge au cabaret du « Gui d'argent ». Je ne fus pas si étonné que j'aurais dû l'être en la circonstance...

— Pourquoi ? demanda Harry Dickson.

— Depuis huit jours, il avait fait ravitailler le château comme pour supporter un siège ! Ensuite, j'avais reçu l'ordre de mettre toutes les chambres en état, et elles sont nombreuses. Mais on ne discute pas les ordres du maître.

» Il refusa de dîner et monta à sa chambre ; je suivis son exemple. Je me lève toujours à six heures, même au cœur de l'hiver, et une demi-heure plus tard, le maître me rejoint dans la cuisine où il prend une première tasse de thé. Ce matin, il n'arriva pas à l'heure habituelle.

» J'allai frapper à la porte de sa chambre et, n'ayant pas reçu de réponse, j'ouvris la porte ; le lit était vide, pas défait. Je sortis de la pièce par la porte qui donne sur la galerie des tableaux. Au loin, je vis de la lumière dans la salle des trophées de chasse. J'y courus.

» Une lampe prête à s'éteindre brûlait sur une table, et sa lumière tombait en plein sur le corps de Sir Stanton, étendu sur les dalles.

» Son visage était livide et je vis qu'il était mort.

» Il était tout habillé, comme il m'avait quitté la veille, mais débarrassé de son manteau, son veston baillait sur sa chemise. Un poignard était plongé jusqu'à la garde dans sa poitrine, et un peu de sang, très peu, avait coulé sur sa chemise. Le corps était complètement glacé. Quand je constatai que rien ne pourrait le secourir, je partis en courant vers le village et j'avertis Stonebridge. Celui-ci ameuta immédiatement la bourgade qui arriva ici, au grand complet. Oui, au grand complet, même les dames Chouts et leur bécasse de servante. Alors...

Barnabé Weep fit une pause.

— Alors, continua-t-il d'une voix éteinte, nous n'avons plus retrouvé le cadavre !

— Et pourtant vous avez constitué un jury pour déclarer que Sir Stanton était décédé de mort violente ? dit Harry Dickson.

— Tiens, vous savez cela ? demanda naïvement le maire.

C'est vrai, nous avons constitué immédiatement le jury et nous avons formulé cette déclaration.

— Vous allez un peu vite en besogne, dit Harry Dickson, sans que personne, Weep excepté, ait vu le corps de Sir Stanton, vous avez certifié la chose.

— Et quand cela serait ? s'écria le maire, c'est le premier crime qui arrive à Dunstanhill, vous savez... à part une poule volée aux dames Chouts, il y a dix ans de cela, si ce n'est plus !

— Montrez-moi la salle des trophées, Weep, ordonna le détective.

Le domestique les conduisit par le hall et leur fit monter un large escalier de pierre. Là, le détective put constater que l'arrière de la bâtisse possédait un large étage – que la toiture de la façade masquait – qui s'étendait presque sur toute la longueur du château.

La salle des trophées était tout en longueur et s'éclairait au moyen de six hautes fenêtres en ogive, d'un vague style flamboyant, qui donnait à la pièce une allure de nef d'église. Le long des murs, des bois de cerf, des crânes de buffle, des hures de sanglier, puis toute une collection de dépouilles de bêtes de la jungle tropicale, attestaient que le maître avait dû participer à de nombreuses grandes chasses dans toutes les parties du monde. Dans un cabinet attenant, était installé un véritable laboratoire de taxidermiste. Des animaux empaillés de toute espèce y étaient entassés en désordre, derrière des vitrines poussiéreuses.

— Le maître défendait d'y toucher, expliqua Weep, en matière d'excuse pour tant de négligence.

— Où se trouvait le corps ? demanda Harry Dickson.

Le domestique lui indiqua une place auprès de la table de la grande salle. Elle était vierge de toute trace de sang, mais non de celles des pas des visiteurs. Le détective examina la lampe posée sur le bord de cette table. Elle était à peu près vide d'huile et la mèche avait commencé à charbonner.

— L'avez-vous éteinte, Weep ?

Le valet le regarda d'un air étonné.

— Tenez, maintenant que vous me l'avez fait remarquer, je vous dirai que non... je suis parti en courant vers le sillage, en oubliant de souffler la lampe.

— Quelqu'un l'a fait pour vous... sinon elle aurait continué à brûler jusqu'à la dernière goutte d'huile et la mèche se serait consumée bien davantage.

Harry Dickson fit le tour de la table.

— Essayez de vous rappeler, Weep. Durant la séance du... jury, quelqu'un a-t-il passé de ce côté-ci de cette table ? demanda-

t-il tout à coup.

Weep réfléchit et finit par secouer la tête.

— Pas du tout, sir... tout le monde s'est tenu du côté des fenêtres où se trouvent les sièges.

— Pourriez-vous me dire comment cette flaque d'eau est venue ici ?

— Une flaque d'eau... ?

Le valet considéra avec stupeur une petite mare d'eau claire qui avait dû s'évaporer en grande partie, comme les traces le démontraient.

— Non, je ne m'explique pas !

Le soir était complètement tombé et cet examen s'était fait à la clarté d'un chandelier à quatre branches dont les bougies avaient été allumées et que Mr. Stonebridge levait au-dessus de sa tête.

Barnabé Weep prit la parole.

— Je suppose, messieurs, que vous ne retournerez pas à Londres cette nuit. Comme vous le savez à présent, nous ne manquons pas de chambres prêtes à recevoir du monde. La plus confortable est celle qui forme le coin du Sud. Voulez-vous descendre pour dîner, quand vous vous serez installé ?

Ce n'était plus l'homme rétif et maussade de tout à l'heure, mais l'hôte qui recevait des visiteurs, en lieu et place de son maître.

Stonebridge, largement gavé déjà de nourriture et de boisson, manifesta son désir de se retirer, promettant de revenir demain dès l'aube.

— Ainsi, monsieur le maire, demanda Dickson, comme il allait prendre congé, vous ne m'avez pas téléphoné hier soir ? Disons vers dix heures.

— Je vous jure bien que non ? Il n'y a pas de téléphone avant Burnhill Station qui se trouve à huit milles à vol d'oiseau de la bourgade, et puis Lew Brandt attestera que j'étais chez lui à cette heure et Sir Stanton aussi... mais il est vrai que Sir Stanton...

Et le pauvre homme partit en secouant la tête, ne comprenant plus, n'ayant jamais compris d'ailleurs.

Weep se montra envers les détectives à la hauteur de son rôle d'amphitryon, en leur servant un excellent pâté de lièvre, des grillades, une compote de fruits et du vin de bon cru.

Quand Harry Dickson se retira dans sa chambre en compagnie de son élève, ce dernier trouva l'occasion de placer enfin un mot.

— Je vous affirme qu'à dix heures...

— Qui vous dit le contraire Tom ? Je récapitule les énigmes

de la journée : l'étrange prédiction de Sir Stanton. La nouvelle de sa mort violente qui vous parvient à Londres à dix heures, alors qu'à ce moment il se trouve à l'auberge du « Gui d'Argent ». Sa mort, la disparition de son cadavre et... ah ! j'allais l'oublier, cette flaque d'eau à moitié évaporée qui se trouve à un endroit où n'est venu personne. Bonne nuit, mon petit !

2. La tourmente de neige

— Maître ! Regardez donc !

C'était Tom qui venait de tirer le détective de son sommeil et qui, d'un doigt fébrile, montrait la fenêtre.

Un formidable vol de neige obscurcissait l'espace, des flocons énormes, larges comme la main, tombaient presque lourdement, sans leur habituelle grâce tourbillonnante. Le ciel était d'une vilaine teinte de plomb, tandis que la terre n'était plus qu'une vastitude polaire.

— Oh oh ! s'écria Harry Dickson en s'habillant en toute hâte, la prédiction de Marholm Stanton serait-elle devenue une hallucinante vérité ? Nous ne pouvons risquer de rester enfermés dans ce trou... vite, Tom, à l'auto... Coûte que coûte, il nous faut au moins pouvoir gagner Burnhill Station !

Ils descendirent l'escalier en vitesse et entendirent du fond de la cuisine Weep leur crier quelques mots qu'ils ne comprirent pas.

Une fois la porte ouverte, les deux détectives jetèrent un même cri : une véritable avalanche s'écroulait à leurs pieds, et ils virent un talus de neige de plus de deux pieds s'élever devant eux.

— Nous construirons un chasse-neige avec des tôles et des planches ! s'écria Harry Dickson en se frayant un chemin difficile vers l'écurie, à travers une neige qui, heureusement, cédait encore facilement.

Ils y parvinrent après une véritable lutte contre l'immense masse inerte.

— Lancez le moteur pour qu'il chauffe un peu, ordonna Harry Dickson, je vais, à l'aide de cette pelle, déblayer le terrain devant la porte.

Tom obéit et ouvrit le capot pour donner un peu d'essence au carburateur, mais aussitôt son maître l'entendit jeter un cri de colère.

— Par tous les diables... notre magnéto a été enlevée !

Harry Dickson jeta la pelle au loin et se croisa les bras sur la poitrine.

— Pris ! dit-il simplement.

— Que signifie... commença Tom Wills.

— Mon Dieu... c'est d'une simplicité enfantine : quelqu'un désire absolument que nous ne quittions pas cet endroit.

— Mais qui... quel fou.

— Le fou qui a voulu absolument nous faire venir ici en nous téléphonant une fausse nouvelle, ou plutôt une nouvelle singulièrement anticipée !

Tom poussa un gémissement désespéré.

— Nous allons mourir d'ennui et d'inaction dans ce trou !

— Je ne le crois pas. Voyez donc la distraction qui s'amène !

À travers le rideau de la neige tombante, on pouvait voir au fond de l'allée du château s'agiter des formes multiples, qui se dirigeaient à grand-peine vers le corps du logis.

— Voici la bourgade qui arrive au grand complet, Tom, dit joyeusement Harry Dickson. Si la prédiction du Sir Stanton se réalise, et elle le fera, au train où tombent les flocons géants, les basses maisons du Dunstanhill seront ensevelies avant que le soir ne tombe encore une fois. Nous serons ici séparés du reste du monde, plus encore que si nous nous trouvions sur une île à la Crusoé. Mais nous aurons de la compagnie, et quelle compagnie ! Une belle étude de mœurs en perspective, en vérité, mon garçon !

Des voix ouatées par la neige s'élevaient maintenant autour d'eux.

— Weep, hola Barnabé Weep ! entendit-on crier Stonebridge, Sir Stanton a eu raison. J'ai bien fait de laisser la grille ouverte hier soir, sinon vous n'auriez pu venir nous ouvrir. Nous voici !

Harry Dickson et Tom Wills regagnaient le hall, au moment où les habitants arrivaient devant le seuil, traversant, avec des mouvements de nageurs, la digue de neige amoncelée devant la façade. Weep se trouvait là pour les recevoir.

— C'était la volonté du maître, dit-il simplement. Vous avez le droit de vous installer ici, tout est prêt pour vous recevoir.

Quelques lamentations s'élevèrent du groupe transi qui parvenait enfin à se dégager de la blanche étreinte pour atteindre le hall.

— Quelle calamité s'est donc abattue sur nous ? Ne fera-t-on rien à Londres pour nous sauver ?

Ici, Jack Stonebridge s'avéra homme pratique.

— Nous avons laissé nos bêtes derrière nous, avec du fourrage et de la nourriture pour de nombreux jours. Non, non, elles n'étoufferont pas, la neige n'empêche pas l'air d'arriver jusqu'à elles. Et même si cela arrivait, soyons heureux de pouvoir garder la vie sauve. Et puis, une tourmente pareille ne doit pas s'éterniser !

— Bien parlé, monsieur le maire, dit le détective en riant.

— Je vais commencer par vous indiquer vos chambres, déclara Weep, pour qu'il ne puisse plus s'élever de discussions après. Les repas se feront en commun, dans le salon transformé en salle à manger, aux heures que nous fixerons ensuite. Tout le monde s'occupera comme bon lui semblera, mais de façon à ne pas gêner le voisin et à éviter les querelles. J'espère que ceci ne durera que quelques jours, mais il faut qu'ils se passent dans une entente parfaite. À l'appel, à présent : que tout le monde réponde en entendant son nom.

— Monsieur Stonebridge ?

— Présent !

— Miss Amalia Bunker ?

Une longue lévite s'avança et une voix grinçante s'écria :

— C'est moi. J'exige une chambre pour moi seule, je suis une jeune fille, entendez-vous, monsieur Weep ?

— Vous l'aurez, soyez-en convaincue, ainsi que les dames Chouts.

Deux grandes vieilles firent une désuète révérence.

— Nous voulons bien occuper une chambre pour nous deux, mais notre servante, Betsy, se contentera d'un coin dans un galetas.

— Elle aura une chambre, tout comme les autres, où est Miss Betsy ?

Une petite forme fluette s'avança, craintive, blonde et fine aux yeux d'un bleu tendre, tremblante de froid dans une pauvre robe.

— C'est moi, sir !

— Très bien, Miss, soyez la bienvenue. Dick Struddle ?

— Présent, répondit un gros homme épais et rude, en ôtant son bonnet en peau de lapin. C'est-il que je puis fumer dans le château, avec votre permission ?

— Certainement, et si vous n'avez pas de tabac en quantité, on vous en donnera, mon vieux. Le ménage Squirrel ?

Deux menus personnages se portèrent au premier rang.

C'étaient des gens d'un âge impossible à préciser, mais aux traits agréables. Ils se tenaient là, honteux et craintifs, comme pris en faute. Enfin, la voix de la femme s'éleva, douce et presque musicale :

— Si c'était un effet de votre bonté, monsieur Weep, de nous donner deux chambres.

Dick Struddle partit d'un gros rire.

— Aha ! Je m'doutais bien qu'on apprendrait des mystères en habitant tous ensemble ! Voilà les Squirrel qui font mauvais ménage, ah, les cachottiers !

— Vrai ? demanda Mr. Weep.

— On voudrait chacun sa chambre, s'obstina la femme, les larmes aux yeux.

— Et vous l'aurez, ce n'est pas ça qui manque ici, dit Weep, bon enfant. Ah voilà les Brandt !

— Au grand complet, dit l'aubergiste, ma femme Noémi et ma nièce Tilly, et puis des jambons et des saucisses et du lard, cela pourrait nous être utile. Tilly porte un panier rempli de whisky, il n'est pas mauvais.

— Ail right ! Il ne nous manque que Bram Locke. Miss Bunker poussa un petit rire aigu.

— Il est fou, il n'a pas voulu venir !

— C'est vrai, acquiesça Stonebridge, il nous a dit qu'il n'était pas fait pour la vie de château et qu'il pourra tout aussi bien vivre sous la neige, comme les Esquimaux et comme un tas d'animaux dont il m'a dit le nom.

— Tant pis pour lui ! décida Barnabé Weep, allons venez avec moi, je vais vous montrer vos logis ! Nous allons passer sur les détails de l'installation, bien qu'ils ne manquent point de pittoresque.

Les sœurs Chouts qui s'étaient montrées si accommodantes furent en fait exigeantes en diable, délogeant Struddle de la chambre contiguë à la leur, sous prétexte que l'homme pourrait bien ronfler pendant la nuit !

Bien que brouillés, les Squirrel supplièrent pour avoir des chambres avoisinantes, ce qu'on leur accorda, malgré les réflexions acerbes de Miss Bunker. Enfin, tout le monde fut en place, même la craintive Betsy que ses maîtresses trouvèrent trop bien logée pour une servante.

Bien que l'heure du premier repas eût été fixée à midi, il était une heure quand tout le monde fut réuni autour de la grande table.

Weep avait voulu servir les détectives dans un petit salon séparé, mais Harry Dickson avait refusé et même insisté pour qu'il n'en fût pas ainsi.

— Mon élève et moi, nous désirons être traités sur le même pied que tous ces braves gens, déclara-t-il.

Pendant ce temps, la neige avait continué à tomber sans arrêt. Sur la plaine, on voyait de blanches collines monter silencieusement, mais à vue d'œil. Les fenêtres du salon avaient dû être obturées à l'aide des volets de chêne et, par les vitres supérieures, que la fermeture n'atteignait pas complètement, se dessinait seulement une mince bande de ciel gris. Aussi, à l'heure du repas, les deux lampes suspendues étaient-elles déjà allumées.

— Quatre pieds de neige, annonça Weep, en servant le potage, le maître l'avait prédit, avant qu'il fasse nuit, les derniers toits de Dunstanhill auront été effacés de la campagne.

Betsy aidait au service, pressée bien inutilement par ses maîtresses, les sœurs Chouts.

Le repas fut bon et copieux : une gibelotte de lapins et une purée de pommes de terre dorée au four, accompagnée de jambon et de lard.

Dick Struddle, en s'empiffrant, déclarait que la neige pouvait tomber tout un mois, si à chaque repas il était à pareille fête.

Quand le dîner prit fin, les hommes montèrent à l'étage pour suivre le progrès de l'avalanche céleste ; occupation bien monotone qui les remplit bientôt d'un vague effroi. Et ils redescendirent.

Lew Brandt organisa une table de jeu. On battit les cartes.

Dick Struddle fumait, comme une cheminée d'usine, le délicieux tabac de Hollande qui faisait partie des provisions du château.

Les sœurs Chouts sortirent de leurs paniers de solides travaux de tapisserie, tandis que les époux Squirrel, assis à l'écart, se plongeaient dans la lecture des livres que leur avait remis Barnabé Weep.

Miss Amalia Bunker allait de l'un à l'autre, entamant des bribes de conversation sans queue ni tête, et tâchant de se mettre au mieux avec les Brandt pour savoir s'ils n'allaient pas bientôt régaler le monde avec ce whisky qui n'était pas si mauvais selon leurs dires.

Harry Dickson, silencieux, fumait, les yeux perdus dans le vague, comme cela lui arrivait au cours de ses méditations.

Tom Wills faisait un quatrième au whist avec Stonebridge et les époux Brandt. Weep avait fort à besogner et ne quittait guère sa cuisine où Betsy et Tilly l'aidaient de leur mieux.

On se trouva de nouveau réunis pour le thé de cinq heures, puis pour le dîner qui avait été fixé à sept heures.

Struddle, qui s'était endormi au creux d'un énorme fauteuil en velours d'Utrecht, s'éveilla en sentant l'alléchante odeur des grillades de bœuf.

— Des biftecks ! s'écria-t-il avec enthousiasme, voilà ce qui s'appelle vivre !

— Tout a été prévu, déclara Weep, il ne manque pas de glace dans les caves, qui sont d'ailleurs de véritables glaciers par elles-mêmes, et le bœuf que nous y avons en réserve tiendra encore longtemps. Demain, je pourrai vous servir du chevreuil. Le pauvre Sir Stanton en a tiré avant-hier encore deux dans le

parc. De bien belles bêtes en vérité !

Stonebridge avait fixé, d'un commun accord avec les autres, le couvre-feu à neuf heures ; on avait d'ailleurs admis son autorité de maire.

La table desservie, on causa. Avec une certaine délicatesse, comme en un accord tacite, on évita de parler du crime, et la neige fit les frais de la conversation.

— Si j'ai bonne souvenance, dit tout à coup Dick Struddle, ce n'est pas la première fois qu'un pareil événement arrive dans le pays. Mais il y a plus de vingt ans de cela. Je ne réside ici que depuis quinze ans et je suis le plus vieil habitant de la bourgade.

— Je ne le crois pas, Dick, dit Lew Brandt, l'aubergiste, il me semble que Bram Locke est venu habiter ici avant vous.

Le charron acquiesça d'un air de doute.

— Possible, après tout... quand je suis venu ici, les maisons de Dunstanhill s'en allaient en loques comme un vieux manteau. C'était au lendemain de l'armistice, la crise du logement sévissait dans toute l'Angleterre, à Londres les gens devaient partager avec les rats des péniches centenaires, abandonnées au fond de vieux wharfs oubliés. C'est alors que je suis venu ici.

— À peu près comme nous autres, dit Lew Brandt.

— Oui, dit Stonebridge à son tour, et, de droit, Dick Struddle aurait dû être désigné comme maire de l'endroit, mais il ne sait ni lire ni écrire.

— C'est bien cela, affirma le charron, comme si l'on venait de lui faire le plus beau compliment qui fût.

Les dames Chouts poussèrent la condescendance jusqu'à vouloir expliquer, à leur tour, leur venue à Dunstanhill.

— Nous habitons Chipping Barnet, et notre cottage a été détruit par une bombe de zeppelin pendant une nuit d'hiver de l'an 1917. Grâce au Seigneur, nous étions à Londres à ce moment. Il a fallu réellement que nous n'ayons rien trouvé d'autre pour venir nous installer ici.

— À vrai dire, déclara Barnabé Weep, qui s'était joint au groupe sa besogne achevée, c'est Sir Stanton qui était le plus ancien habitant de l'endroit. Il commandait le croiseur léger *Hastings* qui bombarda Cuxhaven en l'an 1916. C'est au cours de ce raid glorieux qu'il fut blessé et qu'il dut prendre sa retraite avec le grade de commodore. Il était bien jeune encore à ce moment, quarante-cinq ans à peine. Je servis sous ses ordres à son bord, comme quartier maître et, la guerre terminée, je suis venu reprendre mon service, ici, sur le plancher des vaches.

La conversation languissait. Les Robinsons des neiges sentaient le sommeil les gagner. Ils se souhaitèrent le bonsoir et

se retirèrent dans leur chambre respective.

Harry Dickson et son élève restèrent seuls dans le salon où Weep, par un sage esprit d'économie, éteignit une des lampes.

Le domestique vint bientôt leur y souhaiter la bonne nuit à son tour, et leur apporter la nouvelle que la neige venait d'atteindre sept pieds devant la grande porte, qui bientôt allait être murée jusqu'au vitrail supérieur.

— Weep, demanda le détective, voudriez-vous me donner quelques détails sur la vie que votre maître menait ici, au château ?

Le vieillard secoua lentement la tête.

— Une vie retirée et triste, sir. Ses promenades dépassaient rarement les limites du parc. À l'automne, quand les tempêtes d'équinoxe amènent des oiseaux de toutes espèces, il aimait en tirer quelques-uns, et empaillait les spécimens les plus rares. Il y a quelques semaines encore, il abattit un fort bel aigle des Grampians qui s'était égaré dans ces parages.

— Avez-vous connaissance d'une tourmente de neige comme celle-ci ?

De nouveau, Barnabé Weep fit un geste de dénégation.

— Le maître ne m'en a jamais parlé, et c'est la première fois que j'entends quelque chose de ce genre de la bouche de Dick Struddle... et puis, le charron ne parle que par ouï-dire.

— Que savez-vous des gens à qui vous donnez l'hospitalité pour le moment ?

— Pas grand-chose, pour le bon motif qu'il n'y a pas beaucoup à dire à leur sujet. Ce sont en général des gens nantis de petites rentes, qui les mangent ici parce que la vie y est facile et fort peu coûteuse.

— Et ce Bram Locke qui n'est pas venu ?

Barnabé haussa les épaules.

— Un vieux fou qu'on dit posséder un peu d'argent. Il cherche des plantes dans la plaine et dans les bois, et ne s'occupe de personne.

— Bonne nuit, Weep !

— Bonne nuit, messieurs !

Le domestique se retirait déjà, quand Harry Dickson le rappela.

— Tout à l'heure, en parcourant les diverses pièces du château, j'ai vu dans la chambre de Sir Marholm un beau portrait de femme, peint d'une main de maître. Savez-vous qui il peut bien représenter ?

Weep tressaillit.

— Sir Stanton ne m'en a jamais parlé, mais souvent je l'ai vu

planté devant ce tableau, immobile comme une statue. Une fois même, il me semble qu'il avait pleuré en le regardant. Je pense qu'il devait y avoir quelque souvenir qui s'y rattachait pour lui.

Sur ces mots Barnabé se retira définitivement.

— Sommeil, Tom ? demanda le détective.

— Non maître, pas du tout, répondit le jeune homme, l'idée de cette neige, dont les murs continuent à monter silencieusement autour de nous, me remplit d'une vague inquiétude. Cela m'ôte l'envie de dormir, comme si pendant mon sommeil quelque chose de fâcheux pouvait arriver.

— Simple nervosité inhérente à la bizarre situation où nous nous trouvons, expliqua le maître en souriant, mais je vous avoue, mon petit, que si je me mettais au lit, je resterais des heures et des heures, les yeux grands ouverts dans l'obscurité.

— Alors, restons ici près du feu, décida Tom en ouvrant un livre.

Harry Dickson suivit son exemple et, pendant plus d'une heure, on n'entendit plus que le froissement des feuilles tournées et que les grésillements des braises dans le foyer.

Il n'était pas loin d'onze heures quand le cri éclata dans la nuit.

*

* *

— C'est à l'étage, Tom ! dit Harry Dickson en jetant son livre sur la table et en s'élançant vers la porte.

Le grand hall était vide et glacial et rien ne remuait à l'étage, comme si le cri n'avait été entendu de personne.

Tous deux gravirent le large escalier de pierre et atteignirent la salle des trophées de chasse dont la porte était ouverte.

Pourtant le détective se souvenait de l'avoir fermée lui-même dans la soirée, après une courte et inutile recherche qu'il y avait de nouveau entreprise.

— Allumez la lampe, Tom, ordonna Harry Dickson, je l'ai garnie d'huile moi-même.

Le jeune homme s'avança à tâtons vers la table et, atteignant l'objet, poussa une exclamation étouffée.

— Le verre en est encore chaud, maître !

Une clarté douce et jaune naquit, étoilant à peine les ténèbres épaisses de la spacieuse salle ; par les hautes fenêtres en ogive, le reflet blafard de la neige projetait quelque clarté à son tour.

Soudain, Tom Wills prit son maître par le bras et le tourna presque de force vers l'une des grandes baies claires ; une ombre s'y profilait. Elle s'y découpait vague et indécise, sans qu'on eût

pu déterminer si elle appartenait à un être se trouvant dans la pièce ou au-delà des vitres.

Mais elle ne resta guère. Brusquement elle disparut et, au même instant, un bruit de pas rapides se fit entendre, quittant la salle et s'éloignant dans le corridor. Harry Dickson s'élança, mais une porte claqua et ce fut le silence.

— À moins d'avoir un somnambule parmi nous, il y a des gens étrangement curieux de nature qui paraissent avoir reçu asile au château, murmura-t-il.

— Maître, murmura le jeune homme, il me semble avoir remarqué quelque chose d'assez déconcertant. Au moment où le bruit de ces pas s'élevait, l'ombre devant la fenêtre persistait encore. Je l'ai bien vue disparaître, mais d'une façon tout à fait spéciale, comme dans un recul en profondeur, tandis qu'une personne, s'enfuyant dans la salle, aurait disparu latéralement.

— Bien observé, approuva le détective. Ce qui nous laisse supposer que le fuyard et l'être apparu devant les vitres ne forment pas une seule et même personne.

— Ainsi, quelqu'un se trouverait au-dehors, au-dessus de sept pieds de neige, sans compter l'élévation de cette fenêtre au-dessus du sol. L'homme aurait dû posséder des ailes !

— Oui, murmura Dickson songeur, c'est juste ce que vous dites là !

— Quelqu'un au-dehors... et quelqu'un d'aussi énigmatique à l'intérieur, grogna Tom Wills de la voix qu'il avait quand il ne comprenait pas.

Ils marchaient à pas de loup à travers le vestibule où s'ouvraient les chambres des hôtes du château, écoutant aux portes.

Tout ce qu'ils entendirent, ce furent les preuves du sommeil profond des habitants de Dunstanhill : ronflements sonores de Dick Struddle, soupirs des dames Chouts, grognements de Stonebridge.

Tout à coup, Harry Dickson tomba en arrêt devant la chambre de Mrs. Squirrel. Des voix étouffées, mais pourtant perceptibles s'y élevaient.

— Bertha, Bertha, disait la voix angoissée du petit homme, vous avez de nouveau eu des cauchemars, vous avez de nouveau crié dans votre sommeil. Alors je suis venu vous réveiller.

Une voix plaintive répondit :

— Vous avez bien fait, Éli, c'était terrible, c'était de nouveau plein de feu et de sang autour de moi ! Oh ! pourquoi sommes-nous venus dans cette maison maudite entre toutes !

— Il faut vous rendormir, Bertha, ce n'est qu'un vilain rêve

comme les autres !

— Un rêve, oui, non... il me semble qu'il était là de nouveau, comme toujours ! Oh, Éli, il va se remettre à ricaner et le sang va couler aux coins de sa bouche !

— Mais non... rassurez-vous, la journée a été très fatigante pour vous, comme pour tout le monde. Dormez bien, mon amie, je veille dans la chambre voisine.

— Il reviendra ! Il reviendra !

— Et alors je le tuerai !... oui, cette fois-ci, je le tuerai !

On entendit Mr. Squirrel quitter la chambre sur la pointe des pieds et bientôt le craquement d'un sommier avertit les détectives qu'il avait regagné son lit.

— Allons dormir, Tom, dit Harry Dickson, je crois que le reste de la nuit ne nous apprendra plus grand-chose.

— Je suppose que c'est la dame Squirrel qui a jeté le cri qui nous a effrayés, dit Tom Wills.

Mais son maître fit un geste de dénégation.

— Je ne le crois pas : le cri n'était étouffé par aucune porte close, mais était jeté au large du hall, témoin l'écho qui se prolongeait encore quand nous eûmes ouvert la porte du salon du rez-de-chaussée.

— Alors qui ?

— Question bien fortuite. La neige nous retiendra ici prisonniers pendant assez de temps encore pour que nous puissions l'apprendre, répondit Harry Dickson.

La nuit se passa sans autres événements majeurs. Le lendemain, dès son réveil, le détective mit le nez à la fenêtre : la plaine n'était plus qu'une immense étendue toute blanche jusqu'à l'extrême limite des horizons, et la neige continuait à tomber comme la veille, lourde, silencieuse, formidable.

Barnabé Weep vint frapper à sa porte, apportant l'eau chaude pour la barbe ; le vieux domestique avait l'air sombre et préoccupé.

— Le jeu blanc continue, Weep, dit le détective.

— Il s'agit bien de cela, monsieur Dickson, gronda Barnabé, l'œil mauvais. Savez-vous ce qui est arrivé cette nuit ? Damné coquin, si je le tiens !

— Oho... quoi d'insolite, mon ami ?

— Vous vous rappelez le grand portrait dont nous avons parlé hier soir, monsieur Dickson, oui ? Eh bien, une canaille s'est complue cette nuit à s'introduire dans la chambre de Sir Marholm et le beau portrait de femme a été complètement lacéré à coups de couteau. Il est complètement méconnaissable !

3. Le crime dans la cave

Le décor de la veille se répétait, mais au-dehors il y avait deux pieds de neige en plus !

— Je me demande, avait murmuré Tom Wills à l'oreille de son maître, ce que cela sera dans cinq jours, dans huit, dans dix peut-être et il avait fait un geste dans la direction des hibernants, qui se tenaient vautrés dans leurs fauteuils, l'air morose et ne semblant plus guère prendre goût à beaucoup de choses.

— Et cela, dès la seconde journée !

Le jeu de whist avait repris autour d'une des tables, mais les partenaires avaient changé.

Lew Brandt était toujours à son poste, ainsi que Weep, mais Dick Struddle et Tom Wills avaient été remplacés par les dames Chouts.

Elles faisaient des fautes énormes et accusaient leurs partenaires de tricher dès que les atouts se faisaient rares dans leurs cartes.

Les autres se tenaient tranquilles, pourtant, mais semblaient avoir épuisé tout sujet de conversation. Seule Miss Amalia Bunker manifestait une humeur égale, qui consistait principalement à embêter prodigieusement les autres.

La première dispute éclata entre deux douces personnes, précisément entre Tilly Brandt et la pauvre Betsy. On avait entendu brusquement un éclat de voix à l'office, et Weep étant accouru, avait trouvé les deux demoiselles campées l'une en face de l'autre, rouges comme des coqs dressés sur leurs ergots, les poings sur les hanches et l'œil en feu :

— Je ne le supporterai pas ! criait Betsy, non, je ne le supporterai pas !

— Et quoi donc, ma belle ? demanda Weep conciliant.

— Que cette fille d'auberge m'espionne ! Qu'elle se glisse derrière moi dans la cave ! Comme si je voulais chiper des bouteilles. Je n'ai jamais tenu un cabaret moi !

Tilly se calma la première.

— C'est faux, déclara-t-elle, j'étais descendue dans la cave sur la prière de Mr. Barnabé, pour y quérir quelques provisions, j'ai entendu du bruit dans le fond et je suis allée voir, j'y ai trouvé Betsy.

— Et que faisiez-vous là, Miss Betsy, demanda Harry Dickson qui assistait à cette querelle, une cave n'est pas un endroit de promenade bien agréable.

— Je pensais... je rêvais... je voulais être seule, chez nous ce n'est que dans la cave que mes maîtresses me laissent en paix !

— Eh bien, conclut Weep, il y a assez d'endroits dans le château où vous pourrez faire cela à votre aise, Betsy, sans que les dames Chouts puissent venir vous y relancer. Allons, c'est fini... ne nous rendez pas la vie insupportable dès les premiers jours, damnées femmes !

Harry Dickson avait pris un air distant et s'était installé dans un coin du salon, un livre en main, mais Tom voyait bien qu'il ne lisait pas.

Le jeune homme lui posa une question à voix basse, mais le maître n'y répondit que par un geste de refus.

Vers midi, peu de temps avant de déjeuner, il retourna dans sa chambre et Tom l'y rejoignit.

— Maître, commença-t-il.

Mais le détective lui imposa silence du geste, puis il fit une chose bizarre. Il attira son élève à l'autre bout de la pièce et, prenant une serviette, il en entoura sa tête, puis il lui dit à voix très basse :

— Venez, ne soufflez mot, je vais vous montrer quelque chose.

Il le ramena vers le côté opposé de la chambre, marchant sur la pointe des pieds, puis recula un guéridon avec toutes les précautions imaginables.

Tom le vit alors lever le doigt et indiquer un objet dissimulé dans une des draperies de la fenêtre. C'était une menue caisse, de la dimension d'une toute petite boîte à cigares et dont la couleur se confondait bien avec les tentures et la muraille.

— Chut ! fit de nouveau le geste du détective.

Quand ils furent sortis de la chambre, Harry Dickson demanda :

— Avez-vous vu et compris ?

— Mais non...

— Un microphone ! Quelqu'un dans la place aimerait donc bien être au courant de ce que nous disons !

— Ah ! Et où mène le fil conducteur ?

— Voilà ce qui n'est pas facile à savoir : il conduit hors du château !

— Allez-vous le laisser en place ?

— Certainement, il pourra servir à son heure, en attendant nous nous dirons ce que nous avons d'intéressant à nous

communiquer dans un tout autre endroit !

— Et celui où nous nous trouvons à présent me permet-il de vous poser une question qui me brûle les lèvres depuis ce matin ?

— Concernant Betsy, n'est-il pas vrai ?

— En effet, au moment de sa querelle avec Tilly, j'ai vu qu'elle saignait de la main droite. Tilly l'aurait-elle blessée ?

— Non, elle en aurait fait état sur l'heure, alors qu'elle s'ingéniait à dissimuler sa blessure. Est-ce tout ?

— Oui... c'est-à-dire qu'un de ses doigts portait une grosse ampoule fraîche...

— Bien observé, je me demande quel instrument difficile elle venait de manier. Et puis ?

— Cette fois-ci, c'est bien tout.

— Erreur, mon petit, il y avait comme une poudre d'argent au bout de ses doigts.

On dîna. Le repas remit les captifs de la neige d'accord sur la bonne ordonnance du menu. Le chevreuil fut déclaré délicieux et les dames Chouts poussèrent la condescendance jusqu'à en demander la recette à Barnabé Weep.

L'après-midi amena un crépuscule des plus rapides : l'obscurité fut complète à partir de trois heures. La plupart des hôtes de Stanton House se retirèrent dans leur chambre et on décida de supprimer la collation du *five o'clock* : le manque d'exercice et la volontaire claustration commençaient déjà à influencer sur l'appétit de tous, à l'exception toutefois de Dick Struddle qui réclama du thé et des sandwiches.

Harry Dickson et Tom Wills étaient montés à l'unique tour du manoir, qui se terminait pas un petit belvédère. Mais le poids de la neige amoncelée sur la trappe leur en défendit l'accès. Ils durent se contenter de regarder la plaine blanche par une des étroites fenêtres en meurtrières.

Le détective considérait attentivement, du côté du village ou de ce qui en restait, quelques bouts de cheminée, un pignon solitaire, des ramures d'arbres.

— Que cherchez-vous, maître ? demanda le jeune homme.

— Une cheminée qui fume, Tom, fut la réponse.

— Celle de Bram Locke, sans doute. Elle ne fume pas plus que les autres !

— Bien deviné, mon garçon.

— Vous en concluez quelque chose comme toujours !

— Certainement, c'est que... oh !

Le visage de Harry Dickson se renfrogna.

— Je ne conclus plus rien : regardez !

Un mince panache venait de jaillir au ras de la neige et

s'épanouit dans l'air gris du crépuscule.

— Bram Locke est chez lui, dit Tom Wills.

— Heu... oui, ce qu'il fallait démontrer, comme on dit en géométrie.

— Ah, s'écria impétueusement le jeune homme, si nous étions à Londres !

— Et si cela était ?

— On pourrait se renseigner, chercher, trouver !

— Nous sommes précisément ici pour ne pouvoir ni nous renseigner, ni chercher, ni même... trouver ! répondit Harry Dickson en quittant l'observatoire.

Quand ils retournèrent au salon, la compagnie s'y reformait.

Une partie de dés encore plus bruyante que la partie de cartes y mettait quelque entrain ; Dick Struddle fumait d'un air béat, culottant des pipes hollandaises que lui avait données Barnabé Weep. Miss Bunker prodiguait des conseils à Tilly et à Betsy qui, réconciliées, assortissaient des écheveaux de laine colorée.

Une des dames Chouts descendit la dernière avec un nouvel ouvrage de tapisserie, plus formidable encore que le premier.

Une clochette de cuivre retentit dans l'office et tout le monde se mit à table pour le repas vespéral.

— Oh miam, miam, gloussait Dick Struddle, on fait du bifteck à l'oignon, c'est mon mets préféré ! Qu'attend-on pour commencer ? continua-t-il d'un air mécontent quand Weep et Betsy eurent déposé des plats fumants sur la table et que tout le monde resta la fourchette en l'air.

— On attend ma sœur Jeannette, répondit l'autre Chouts d'un air pincé.

— C'est Jeannette qu'elle s'appelle ? gouailla impoliment le charron, je ne le savais pas. C'est un bien beau nom !

— Et si cela peut vous servir à quelque chose, monsieur Struddle, glapit la dame, je me nomme, moi, Yvette !

— Aha, pourquoi pas fauvette, ou serinette ou quelque chose d'aussi gentil ? ricana le grossier personnage.

Miss Chouts ne l'écoutait plus. Elle tournait les yeux vers la porte, avec un peu d'inquiétude dans le regard.

— Elle n'a pas entendu la cloche sans doute, observa Noémi Brandt, voulez-vous que Tilly aille voir dans sa chambre ?

— Mais elle en est descendue bien avant moi ! s'écria Miss Yvette.

Une certaine perplexité commençait à régner autour de la table.

— Je suppose qu'elle n'a pas voulu se risquer au-dehors ? fit

Lewis Brandt.

— Impossible, répondit Weep, les portes sont fermées au verrou et puis la neige l'en empêcherait bien.

— Il faut aller voir, dit Stonebridge, jouant d'autorité. Tiens, où sont les Squirrel ?

— Ils m'ont prié de les excuser, ils restent dans leur chambre, je croyais vous l'avoir déjà dit, répondit Weep.

— Eh bien, moi, je n'attends pas, grogna Dick Struddle en piquant sa fourchette dans un plat pour en ramener un énorme morceau de viande dorée.

Harry Dickson se leva.

— Il faut aller voir, dit-il. Venez, Stonebridge, et vous aussi, Weep.

Ils sortirent de la pièce, suivis par Tom Wills et Miss Yvette Chouts.

— Hello ! Miss Jeannette Chouts ! cria Weep d'une voix de stentor.

Aucune réponse ne leur parvint, bien que les échos de la grande maison amplifiassent considérablement l'appel du domestique.

Les autres hommes se joignirent bientôt à lui et de nouveau l'appel fut lancé ; mais, pas plus que le premier, il n'amena un résultat.

— S'il nous faut chercher par tout le château, il y aura du temps qui passera, bougonna Weep.

— Qui a vu Miss Chouts en dernier lieu ? questionna Harry Dickson.

— Il y a une heure qu'elle est descendue, dit sa sœur mais, comme nous venions d'avoir une petite brouille, je ne lui ai pas demandé où elle allait, et elle ne me l'a pas dit non plus. C'est à cause de cela que je suis descendue si tard moi-même, je comptais ne la revoir qu'au dîner.

Tout à coup, une porte s'ouvrit à l'étage et une petite voix grêle s'éleva, celle de Mr. Squirrel.

— Vous appelez quelqu'un ?

— Oui, monsieur Squirrel, voulez-vous descendre ? demanda le détective.

— Je ne le pourrais, Mrs. Squirrel n'est pas bien et je ne voudrais la quitter, mais si j'entends bien, vous cherchez Miss Chouts ?

— Oui... eh bien, l'avez-vous vue ? cria la sœur.

— Oui et non. Il y a une demi-heure, je suis descendu dans la bibliothèque pour y prendre un livre et j'ai cru voir dans le passage de l'escalier de service quelqu'un qui allumait une petite

lanterne. Je crois que c'était Miss Chouts.

— Le passage de l'escalier de service, où conduit-il, Weep ? demanda Dickson.

— Heu... nulle part, mais tout de même, il y a une porte qui s'ouvre sur un escalier des caves, mais que nous n'utilisons jamais.

— Allons voir ! ordonna le détective.

— Tiens, grommela Barnabé Weep, cette porte est ouverte, je ne me souviens pas de l'avoir autrement connue que fermée au double verrou.

Harry Dickson examina les deux solides targettes qui semblaient avoir été arrachées de face hors de leurs alvéoles rouillées et encrassées ; il remarqua une tache suspecte qu'il gratta de l'ongle.

C'était du sang, mais qui semblait être coagulé depuis des heures.

Pourtant, il ne laissa rien paraître de sa découverte et suivit dans l'escalier Weep et Stonebridge qui avaient allumé des chandelles.

— Voilà une partie des caves dont on ne s'est guère servi depuis le temps, expliqua Weep de mauvaise humeur, je me demande qui aurait intérêt à se fourrer le nez dans ce monde à rats et à cloportes !

— Pas ma sœur, en tout cas ! riposta aigrement dame Yvette Chouts.

— Savoir ! ricana Weep, en tout cas... voici la lanterne dont Mr. Squirrel a parlé tout à l'heure.

Il venait de ramasser une petite lanterne sourde, encore garnie d'un bout de bougie à moitié consumée.

— Squirrel est un cachottier, un menteur ! s'écria la dame.

Les flammes des deux chandelles n'éclairaient qu'à grand-peine les sombres voûtes sous lesquelles ils avançaient, en trébuchant dans des décombres.

— Ma sœur n'a pu venir ici, se lamentait Miss Yvette, en devenant de plus en plus nerveuse, ce n'est pas un endroit pour se promener.

— Nous avons dit la même chose ce matin à votre servante, riposta Weep qui commençait à perdre patience à son tour.

— La paix... la paix, conseilla le maire, nous allons explorer le château de fond en comble s'il le faut, et pourquoi ne commencerions-nous pas par les caves, Miss Chouts ?

Harry Dickson avait pris le bougeoir de la main de Stonebridge et s'avancait à présent en tête du groupe. Son instinct le guidait vers une sorte de niche profonde qu'il avait vue s'ouvrir

devant lui dans la profondeur d'une des lourdes murailles des fondations.

— Halte, ordonna-t-il, puis il ajouta d'une voix étouffée : que personne n'approche encore.

On le vit disparaître au fond de la niche.

— Tom, appela-t-il.

Le jeune homme s'avança vers lui.

Le maître lui fit signe de maîtriser son émotion devant la forme immobile allongée sur le sol, face dans la poussière.

— Stonebridge, dit Harry Dickson, emmenez mademoiselle Yvette Chouts au salon. Nous lui expliquerons.

— Jeannette ! cria la dame, que lui est-il arrivé ? Je veux savoir...

— Je vous en prie, Miss Chouts, vous ne pourriez qu'entraver une action très sérieuse qui doit s'engager sur l'heure. Accompagnez Stonebridge.

Mais dame Yvette avait déjà vu la forme inerte et se mit à pousser des cris suraigus :

— On l'a tuée ! Elle a été assassinée ! Je vous le dis... laissez-moi voir !

— Non, dit le détective, il ne s'agit peut-être que d'un accident. Stonebridge, faites ce que je vous ai dit !

Le maire dut presque employer la force pour emmener la femme glapissante hors des caves.

— Assassinée... gronda Weep en maîtrisant difficilement son émotion. Mr. Stanton d'abord, cette malheureuse ensuite... qu'est-ce qui peut bien se passer dans cette maison de malheur ?

Harry Dickson ne songea pas à le contredire ; il venait de retourner le corps de Miss Jeannette Chouts. Son visage apparut, livide mais calme, bien que hideusement maculé de sang.

— Un coup de revolver ! murmura Tom en regardant l'atroce blessure. La balle a pénétré derrière la tête et est sortie sous l'œil gauche. Et nous n'avons rien entendu.

— Je me demande ce qu'elle est venue faire ici, dit sourdement Weep.

Harry Dickson continua son examen.

— Tom, dit-il tout à coup, tâchez donc de me retrouver la seconde pantoufle de la malheureuse.

— La seconde... quoi ?

— Pantoufle, je suppose qu'elle n'est pas descendue dans la cave, chaussée seulement au pied gauche. Regardez vous-même, le pied droit n'est gainé que par la chaussette.

Tom Wills alluma sa lampe électrique et l'on entendit ses pas décroître tandis qu'il s'éloignait dans les souterrains. Pendant ce

temps, Harry Dickson, aidé de Barnabé, continuait les recherches. Ce fut Weep qui trouva la balle et la remit au détective.

— Un automatique calibre neuf, murmura Dickson, c'est bien gros, de pareilles armes ne sont pas des joujoux de poche, Tiens, c'est une balle de Mauser, j'aurais cru d'abord à un projectile de Browning.

— Qu'est-elle venue faire ici, répéta le domestique, dans une niche qui n'a pas d'issue !

— Que dites-vous, Weep ? s'écria Harry Dickson, mais c'est fort judicieux ce que vous venez de remarquer là !

Weep haussa les épaules, ne comprenant pas.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi, sir, grommela-t-il, c'est une remarque qui s'impose.

On entendit Tom Wills revenir en courant.

— Maître, j'ai retrouvé la chaussure ! C'est incroyable, elle se trouvait presque à l'autre bout du souterrain, tout contre le mur.

— Faut qu'elle soit devenue folle pour courir sur ces dalles à moitié déchaussée et venir se fourrer dans cette niche, riposta Barnabé.

— Non, dit froidement Harry Dickson, elle fuyait...

— Hein ? Elle fuyait, et pourquoi et devant qui ?

— Devant celui qui allait la tuer, tout simplement, fut la réponse du détective.

— Que faire maintenant, murmura Weep complètement dérouté.

— La neige conservera le corps bien mieux que le meilleur des frigorifiques d'amphithéâtre, dit Harry Dickson. Nous l'y ensevelirons à la porte du jardin. Il y restera en bon état jusqu'à la fin de la tourmente, quand il nous sera donné de pouvoir alerter la police. Comme nous avons ici, parmi nous, le chef constable de l'endroit, je veux dire le maire Stonebridge, les premières formalités légales peuvent être accomplies. Ce soir même, nous procéderons à l'enquête officielle. Rassemblez tout le monde dans le grand salon, Weep, les Squirrel aussi doivent venir, donnez-leur l'ordre de le faire. Je vous rejoins à l'instant avec mon élève.

Le domestique partit ; quand les détectives l'entendirent monter les marches de l'escalier, Harry Dickson se pencha vivement sur le cadavre.

Il prit son mouchoir et se mit à en frotter la main droite de la morte, puis il l'examina à la clarté de sa lampe électrique.

Lentement, il secoua la tête et son front se rida.

Une fine poussière argentée adhérait encore à l'étoffe.

Harry Dickson menait l'interrogatoire.

— Au moment où vous nous avez, du haut de l'escalier, donné le renseignement concernant la défunte, il y avait une demi-heure que vous veniez de voir Miss Jeannette Chouts, n'est-il pas vrai monsieur Squirrel ?

Le petit homme baissa affirmativement la tête.

— C'est l'exacte vérité, sir, si ce n'est que je pense avoir vu Miss Chouts, ou du moins quelqu'un qui en avait la taille et l'allure.

— Soit, avez-vous continué à l'observer ?

— Juste ciel non, sir, je n'aime pas espionner mes semblables. Je suis remonté immédiatement dans la chambre de Mrs. Squirrel qui était souffrante, comme je vous l'ai dit.

— Pourquoi n'êtes-vous pas descendu pour nous parler ?

Le petit homme baissa piteusement la tête :

— J'étais en pyjama, sir, ce n'est pas une tenue convenable pour paraître en compagnie.

Dick Struddle éclata d'un gros rire.

— Il doit être beau en pyjama, le nabot !

Mr. Stonebridge le rappela sévèrement à l'ordre, et le gros homme se remit à fumer sa pipe à larges bouffées.

— Voyons, continua Harry Dickson, à ce moment tout le monde était-il présent dans le grand salon ?

Il s'en fallait de beaucoup que tous y fussent.

Miss Yvette Chouts s'était retirée quelques instants dans le cabinet de toilette, où elle avait été rejointe par Miss Amalia Bunker, et où elles avaient échangé quelques paroles sans aménité, sur la préséance à s'accaparer l'eau chaude du chauffe-bains.

Lewis Brandt découpait une pièce de viande dans la cuisine entre deux parties de dés. Weep était occupé dans le cellier à tirer de la bière.

— Qui d'entre vous possède une arme... un revolver ? demanda Dickson.

Seul Lewis Brandt alla chercher un revolver à barillet d'ancien modèle. Mr. Stonebridge, lui, avait un court fusil de chasse. Weep possédait un revolver automatique dans sa chambre, un Browning calibre sept. Les deux détectives avaient la même arme.

L'interrogatoire traînait. D'ailleurs, le détective n'en attendait pas grand-chose : il ne faisait qu'aider Stonebridge dans ses fonctions officielles.

Ce fut Dick Struddle qui exprima rudement la pensée générale :

— Le fait est qu'il y a un assassin parmi nous !

Des regards effrayés voyagèrent à travers la salle, n'osant se poser sur quelqu'un de défini. Le soupçon planait comme un mystérieux oiseau noir.

— Moi, dit le charron, j'ai un avis tout prêt à ce sujet.

— On ne vous empêche pas de le dire, Dick, fit Mr. Stonebridge.

Le gros doigt verni de nicotine de Struddle s'éleva lentement et finit par se diriger sur Mr. Squirrel.

— Voilà le seul qui se cache !

— Éli ! s'écria la pauvre petite Mrs. Squirrel, entendez-vous ce qu'il dit, ce vilain homme, ce réprouvé ?

— Laissez, laissez, chère amie, Mr. Struddle se trompe, dit Mr. Squirrel en tremblant, d'ailleurs il n'est pas de la police et son avis est tout personnel.

— C'est vrai, dit Harry Dickson, pris de pitié pour le petit homme, si Mr. Struddle n'a d'autres preuves à fournir à l'appui de son avis que ses propres sentiments, il ferait tout aussi bien de se taire.

— Oh je m'tais déjà ! bougonna le charron, en reprenant sa pipe.

— Combien de temps aurons-nous encore à rester enfermés ici, à se soupçonner l'un l'autre, dit brusquement Lewis Brandt.

— La neige tombe toujours, fit Weep d'une voix sombre.

— Paraît que jadis, à cet endroit, elle atteignit quinze pieds, constata lentement Dick Struddle.

— Comment le savez-vous ? demanda Harry Dickson.

— Bah, je l'ai entendu dire, il y a des années déjà, mais je n'y ai pas cru grand-chose, mais voilà que c'est arrivé à présent.

— Quelqu'un se souvient-il d'avoir entendu parler de cela ?

Personne ne s'en souvenait et Dick Struddle ne tira aucun honneur de son histoire du temps passé.

On procéda alors à une macabre cérémonie : le corps de Miss Jeannette Chouts fut inhumé sous la neige. On parvint à ouvrir, au prix de grands efforts, la porte du jardin et une tonne de neige meuble s'effondra à l'intérieur.

Les hommes creusèrent une sorte de tunnel dans la masse fuyante et y poussèrent le corps de l'infortunée.

Harry Dickson se retira le dernier. Mais, soudain, il prit son élève par le bras et lui donna, à voix basse, l'ordre de s'arrêter. On entendait les pas des hommes s'éloignant à l'intérieur du château et celui des pelles repoussant la neige tombée dans le

corridor. Pourtant, Dickson fit signe au jeune homme de prêter l'oreille d'un autre côté.

Derrière l'immense rempart blanc, un bruit à peine perceptible s'élevait, et il se répercutait à travers la neige.

— Tap, tap, tap, tap.

Des petits heurts sourds qui finirent par s'éloigner et s'éteindre tout à fait. Harry Dickson hocha pensivement la tête et, sans dire un mot, il emmena son élève. En haut, à l'étage, on entendit des portes se fermer à double tour.

La peur s'était installée au château et menaçait déjà dans leur sommeil les prisonniers de la grande tourmente blanche.

4. Du sang dans la nuit

Il y eut une trêve de vingt-quatre heures, pendant laquelle la chute de la neige diminua quelque peu, sans toutefois cesser complètement.

L'espace d'une ou deux heures, Harry Dickson put caresser l'espoir de voir la tourmente prendre fin, car un léger vent s'était levé. Mais, dans l'après-midi, cette attente fut réduite à néant, car les flocons reprirent leur lourde et sempiternelle descente.

La journée se passa dans le calme. Les habitants de Stanton House ne descendirent de leur chambre qu'aux heures proches des repas.

Le froid était devenu pénétrant et les claustrés venaient de temps à autre se chauffer au foyer de la cuisine ; mais ils préféraient la basse température de leur chambre respective à la promiscuité pleine de malveillance que leur imposait ce séjour forcé en commun.

Seuls Dick Struddle et Miss Amalia Bunker se comportèrent d'une manière différente, en s'installant au salon ; le premier pour fumer, la seconde pour y tenir d'interminables soliloques auquel le charron ne daignait prêter oreille. Harry Dickson et Tom Wills avaient employé une bonne partie de la journée à explorer le château, caves comprises, sans rien découvrir d'anormal.

C'est-à-dire jusque vers deux heures de l'après-midi.

À ce moment, ils se trouvaient dans la salle des trophées de chasse.

Tom se promenait de long en large, lorgnant d'un œil désabusé la vastitude blanche qui s'était rapprochée au niveau des fenêtres, quand, tout à coup, il appela le maître.

— Monsieur Dickson... la flaque d'eau est revenue !

— Ah !... se contenta de répondre le détective en approchant.

Il l'examina pendant quelques minutes.

— Elle date de la nuit dernière, dit-il, voyez : le même phénomène d'évaporation s'est produit, comme la première fois.

Tout à coup il se baissa et Tom lui vit faire un mouvement de surprise contrariée.

— Envolé, filé, escamoté ! dit-il avec colère.

Il se relevait, tenant en main de menus fragments de verre, et

ses doigts étaient poudrés de la mystérieuse poussière argentée.

— Descendons voir Weep, dit-il brièvement.

Ils le trouvèrent dans la cuisine surveillant d'un air morose la cuisson d'un ample pot-au-feu.

— Weep, dit-il, nous avons pris, mon élève et moi, nos repas du matin et du midi dans notre chambre aujourd'hui. Qui donc était présent au dîner ?

— Tous exceptés les Squirrel, qui se sont contentés de pain et de viande froide,... Attendez... tiens, c'est curieux, je n'ai pas vu Betsy de la journée !

— Parfaitement, dit Harry Dickson, c'est bien ce que j'attendais.

— Voulez-vous dire... commença le domestique avec angoisse.

— Qu'elle a été assassinée ? Non.

— C'est vrai, je ne compte pas avec Miss Chouts, elle garde le lit, c'est assez compréhensible. Mais Betsy...

— Elle est partie, Weep.

— Partie ? Avec cette neige ? Et comment, jour de Dieu ?

Harry Dickson haussa les épaules.

— Elle est partie, par une des fenêtres de la salle des trophées, avec quelque chose qu'elle a emporté.

— Qu'elle a volé ici ?

— Je n'ose pas employer ce mot si brutal. Mais dites-moi, votre maître, Sir Marholm, cachait-il quelque chose dans la maison ? Quelque chose qu'il essayait de dérober aux yeux de tous ?

Le vieil homme réfléchit puis secoua lentement la tête.

— Pas que je sache, sir, et puis l'espionnage n'est pas dans ma nature.

— Miss Chouts n'a-t-elle pas réclamé les services de sa bonne ?

— Non, elle ne désire voir personne.

— Nous irons donc la voir, nous !

Ils montèrent à l'étage et frappèrent à la porte. Ils ne reçurent aucune réponse et répétèrent leur appel qui resta vain lui aussi.

— Ouvrez, ordonna Harry Dickson.

— La clé est tournée dans la serrure !

— Dans ce cas, on enfonce la porte.

Weep se jeta de toutes ses forces contre le panneau qui résista.

— Et elle a mis le verrou à l'intérieur ! tonna-t-il furieux, puis se fâchant : Damnée femelle, allez-vous ouvrir, croyez-vous que

je vais démolir la maison pour votre plaisir ? Je ne sais ce qui me retiendra de vous envoyer promener dans la neige, entendez-vous ?

Mais Miss Chouts semblait ne rien entendre et Weep reprit ses efforts.

Cette fois, ils furent couronnés de succès : on entendit gémir la serrure, le pêne éclater et puis un verrou sauter au loin ; la porte s'ouvrit.

— Ah, c'est un peu fort ! rugit Weep en frottant son épaule endolorie.

La chambre était vide et le lit n'était pas même défait.

— Il y a de la sorcellerie là-dedans, glapit Barnabé.

Harry Dickson, les bras croisés, se tenait immobile au milieu de la pièce, ses regards errant d'un coin à l'autre.

— Les fenêtres sont fermées à triple targette, dit-il, et la chambre est vide de toute occupation. À la rigueur je puis admettre qu'une personne connaissant le « truc » puisse tourner la clé dans la serrure de l'extérieur à l'aide d'une fine pince. Mais glisser un verrou à l'intérieur et ne plus y être, cela s'appelle aller fort.

Ses lèvres avaient pris un pli sarcastique en disant cela, et ses yeux se tenaient braqués sur la porte d'un placard.

— Ouvrez cette armoire, Weep, ordonna-t-il.

— Comment elle se cacherait là-dedans, cette damnée Chouts ? s'exclama le domestique éberlué.

— Je n'ai pas dit la dame Chouts, répondit Harry Dickson, puis, en élevant la voix, il ajouta : À moins que vous ne vouliez nous épargner la peine de vous sortir de force de votre réduit !

À la stupeur de Tom et de Barnabé, la porte de l'armoire murale s'ouvrit lentement et, le sourire aux lèvres, parut... Miss Amalia Bunker.

— Miss Bunker ! s'écria Weep, que faites-vous dans la chambre de Miss Chouts et de plus dans ce placard ?

La grande femme fit une moqueuse révérence.

— La porte de cette chambre n'était pas fermée quand j'y suis venue pour voir comment se portait cette pauvre Miss Chouts. J'entrai et je trouvai la pièce vide, ce qui m'alarma. Alors je vous entendis venir et je n'eus pas envie de paraître indiscreète. J'ai fermé la porte, ne pensant pas que vous la forceriez ; quand vous l'avez fait, en désespoir de cause, je me suis cachée dans cette armoire. Je n'ai pas fait plus de mal que cela.

— Soit, dit Harry Dickson, nous voulons bien l'admettre, pour le moment.

Miss Bunker s'esquiva sur une nouvelle révérence.

— Ah, la sale bête, grommela Barnabé Weep, c'est bien un tour à sa façon !

— Il est inutile de parler de quoi que se soit devant les autres, Weep, dit Harry Dickson, leur moral est déjà suffisamment atteint.

Le domestique accepta et alla retrouver ses fourneaux, laissant les deux détectives seuls dans le précoce crépuscule d'hiver.

— Maître, dit tout à coup le jeune homme, la disparition de Betsy me remet quelque chose en mémoire. Souvenez-vous du sang séché que vous avez trouvé sur le verrou de la cave peu de temps avant la découverte du cadavre de Miss Jeannette Chouts. Rappelez-vous aussi que Betsy venait de se blesser au doigt ce jour-là, et qu'elle dissimulait la plaie à Tilly !

— Mais oui, my boy, je m'en souviens et j'en ai tiré les déductions qu'il fallait : Betsy s'est introduite dans la cave par le même chemin que Miss Chouts, mais y connut une moins tragique destinée.

— Mais que pouvaient-elles y chercher toutes les deux ?

— Je suppose que le jour où nous le saurons, nous serons bien près de la solution de tant d'énigmes !

— Elles cherchaient en tout cas la même chose !

— Oui, et Betsy l'a trouvée !

— Comment le savez-vous ?

— La limaille d'argent, mon garçon ! Souvenez-vous aussi que toutes les deux en portaient des traces aux doigts et qu'elle traînait également près de la flaque d'eau de la salle des trophées !

Ils ne retournèrent dans la pièce commune qu'au soir, quand la cloche de cuivre de Barnabé eut retenti pour le dîner.

On le prit en silence ; bien des chaises étaient vides, mais personne ne posa de questions à ce sujet. Miss Amalia Bunker fut la seule à faire montre d'un peu d'entrain ; elle taquinait Dick Struddle, qui avait l'air grognon et qui engloutissait des bouchées doubles en silence.

Comme le froid était vif, une fois le repas achevé, tous manifestèrent une certaine répulsion à regagner immédiatement les chambres à coucher glaciales. On se groupa autour du feu qui brûlait d'une belle flamme.

— Tiens, se moqua Miss Amalia Bunker, voici au moins quelque chose de nouveau : Dick Struddle qui lit un livre ?

Le gros homme grogna et lui jeta un mauvais regard.

— J'sais pas lire, grommela-t-il, mais je sais apprécier une belle image et surtout une belle femme. Tenez, en voici une, par

exemple, que madame votre mère n'a pas prise pour modèle en vous mettant au monde !

Il lui montra une grande photo dans le livre ouvert.

— Et j'en suis bien aise, s'exclama Miss Bunker, car si j'étais dans sa peau, il y a beaucoup de chance que messieurs les Anglais me feraient pendre !

— C'est-y qu'elle a tué quelqu'un ? demanda le charron d'un air intéressé.

— Elle ? Non ! Mais sans doute qu'elle en a fait tuer des centaines sinon des milliers, puisque c'est la fameuse espionne allemande Lydia Reichhardt.

— Tudieu, admira Dick Struddle, la belle créature, quel dommage pour son petit cou, si on lui avait passé la cravate de chanvre !

Mais son intérêt fut de courte durée, car il rejeta le livre sur une table et reprit sa pipe.

On se sépara enfin, et Harry Dickson et Tom Wills restèrent seuls dans la salle en compagnie de Dick Struddle qui allumait une nouvelle pipe.

Le charron ne semblait pas pressé de lever la séance ; bien plus, aux regards qu'il coulait vers la porte, on pouvait voir qu'il aurait volontiers entamé la conversation avec les détectives, mais de façon à n'être entendu que par eux seulement.

Ce moment lui parut enfin propice, car il commença, en toussant d'abord pour se donner de la voix.

— Monsieur le détective, dit-il en s'adressant à Harry Dickson, m'est-il permis de vous demander quelque chose ?

— Mais certainement, monsieur Struddle !

— Laissez donc ce « Monsieur » de côté, c'est trop cérémonieux, je suis un pauvre ouvrier et pas du tout un monsieur, mais j'ai le droit d'être protégé comme si j'en étais un, n'est-il pas vrai ?

— Bien sûr, que craignez-vous, Dick ?

— À la bonne heure... Dick... voilà comment il faut m'appeler, et cela me met immédiatement à l'aise avec vous. Alors je désire être protégé dans ma vie !

— Je suppose qu'on n'a pas voulu y attenter ?

— Si !

Ce fut jeté d'un ton bref et hargneux, mais qui n'excluait pas la terreur ; Harry Dickson lui jeta un vif regard.

— Expliquez-vous, Dick !

— Quand tout à l'heure vous monterez vous coucher, veuillez examiner le lambris de chêne qui tapisse le bas de la muraille du corridor de l'étage. C'est à un pied du coin de l'escalier et à cinq

pieds de hauteur, donc c'est très facile à trouver.

— Et qu'y trouverai-je, Dick ?

— Un trou !

— Ah, ce n'est pas grand-chose, et puis ?

— Voici ce que j'en ai retiré.

Il tendit au détective un petit objet brillant : c'était une balle de revolver calibre neuf, une balle de Mauser.

— Comment l'avez-vous trouvée ? s'écria Harry Dickson.

— Après avoir risqué de la recevoir dans la peau, continua le charron. Donc je m'apprêtais à descendre après un petit somme que j'avais fait ce midi dans ma chambre, quand, tout à coup, j'entends quelque chose comme « slop » et un éclat de bois me jaillit au nez. Je ne vois personne dans le corridor, mais je vois un petit trou rond à deux pas de mon visage dans le lambris, alors à l'aide de mon couteau j'ai extirpé ce machin. J'ai entendu dire qu'il existait des fusils qui ne faisaient pas de bruit.

— Ou des revolvers munis d'un silencieux, dit Tom Wills.

— Ah, cela s'appelle ainsi. Eh bien elle est bonne à tuer les gens sans qu'ils s'en aperçoivent, une pareille machine d'enfer ! rugit Dick.

— Qui donc occupait sa chambre à ce moment ? demanda le détective.

— À peu près tout le monde, à l'exception des Brandt qui étaient fourrés dans les jambes de Weep, comme toujours, dans la cuisine.

— Y avait-il une porte ouverte ?

— Oui, celle de Jack Stonebridge.

— Est-ce lui que vous soupçonnez ?

— Soupçonner est un bien grand mot, je ne soupçonne personne, qui donc aurait intérêt à tuer un pauvre bougre comme moi ? Mais je demande à être protégé, voilà ce que je dis, moi, monsieur le détective !

— Je ferai de mon mieux, Dick !

— Bien le bonsoir, messieurs, répondit le gros homme tranquilisé, et il se retira sur une gauche révérence.

— Tom, dit Harry Dickson, je crains d'avoir à vous condamner à une nuit blanche, nous aurons à veiller.

— Je ne demande pas mieux, maître, je grille d'envie de découvrir enfin quelque chose, dans cette maudite boîte à mystères que nous habitons.

— Mais je ne vous promets rien, riposta Dickson en riant.

Weep vint prendre congé à son tour.

Harry Dickson, après une courte hésitation, le mit au courant du danger qu'avait couru Dick Struddle ; le vieux serviteur hocha

tristement la tête.

— Je renonce à comprendre, sir. Voici un tas de gens simples que j'ai connus pendant des années, et qui se révèlent tout à coup pleins de mystères !

— Vous ne vous rappelez rien à propos d'un d'entre eux ?

De nouveau, Barnabé Weep nia doucement.

— Non, à vrai dire, non, bien qu'il y en ait un qui me déconcerte quelque peu.

— Ah, et qui, si je puis savoir ?

— C'est Stonebridge. Vous savez qu'il n'est pas causant, c'est dans ses habitudes d'ailleurs. En dehors des cuirs qu'il travaille de par son métier, il ne s'est jamais intéressé à rien, à peine à ses formules administratives, qu'il a du reste en sainte horreur. Mais savez-vous où il passe son temps, maintenant ? Je vous le donne en mille ! Dans la bibliothèque et encore dans les plus vieilles paperasses qu'elle contient.

— N'avez-vous pas eu la curiosité de regarder sur lesquelles il fixait son attention ?

— Si, et c'est stupide, sur une collection de vieux journaux qui doivent au moins dater de la guerre !

— Bah, simple curiosité de la part d'un homme qui s'ennuie, déclara Tom Wills.

Weep parti, les détectives restèrent encore une heure à fumer silencieusement au coin du feu, puis ils éteignirent la lumière et montèrent à l'étage.

Ils passèrent un moment par la chambre de Dickson, qui jeta un regard muet sur le microphone, secoua la tête et alla rejoindre Tom Wills dans sa propre chambre à coucher.

Ils ne firent pas de lumière et entrebâillèrent légèrement la porte sur l'obscurité du corridor. Cette obscurité n'était pourtant pas complète ; pour la première fois, une éclaircie s'était faite dans la nue et laissait filtrer un peu de lune sur le paysage désolé de Dunstanhill.

Les heures succédèrent aux heures, sans rien apporter d'anormal ; vaincu par le sommeil, Tom Wills s'endormit sur sa chaise, à la fin Harry Dickson lui-même se mit à dodeliner de la tête et s'assoupit un peu.

Mais soudain ils furent debout.

Un cri terrible venait d'éclater dans l'ombre.

Harry Dickson ouvrit la porte toute grande et s'élança dans le corridor, mais il n'avait pas fait un pas qu'il heurta violemment quelqu'un et tous deux roulèrent sur le sol. Il entendit un léger cri de douleur.

— Lumière, Tom ! hurla le détective.

Le faisceau lumineux de la lampe du jeune homme troua la nuit et frappa en plein visage Mr. Squirrel qui se relevait en se frottant le front.

— Je ne pouvais pas dormir, gémit-il de sa petite voix pointue, alors je me promenais un peu, quand j'ai entendu crier je me suis mis à courir.

— Mais qui criait donc ? s'exclama le détective.

— Regardez donc là ! s'exclama soudain Tom Wills.

Il montrait du doigt une haute verticale éclairée d'un reflet dansant.

— C'est dans la chambre de Stonebridge, sa porte est ouverte !

Ils y coururent, laissant Mr. Squirrel gémir tout son soûl.

Comme ils atteignaient la chambre du maire, une forte odeur de roussi vint au-devant d'eux, et Dickson, en entrant, vit un vaste feu qui flambait dans la cheminée. Du premier coup d'œil, il constata qu'un paquet de journaux achevait de s'y transformer en cendres. Sans hésiter il s'élança vers l'âtre et se mit en devoir d'éteindre le brasier.

— Stonebridge ! s'écria-t-il, que signifie ceci ?

Il s'était tourné vers le lit, mais ne reçut aucune réponse.

Les flammes éteintes, l'obscurité avait complètement envahi la pièce ; Harry Dickson braqua sa lampe de poche sur le lit.

Alors Tom et lui crièrent d'horreur.

Le maire de Dunstanhill était couché dans une vaste mare de sang qui continuait à s'élargir hors d'une affreuse plaie, qui fendait sa gorge dans toute sa largeur. Il ne leur fallut qu'un coup d'œil pour voir que la vie venait de s'échapper par là.

— Monsieur... que je vous explique, je ne pouvais pas dormir et alors...

C'était Mr. Squirrel qui s'avavançait sur le seuil de la chambre. Il s'arrêta soudain, muet d'épouvante.

— Oh ! gémit-il, du sang... encore du sang... toujours du sang !

— Maître ! s'écria impétueusement le jeune homme en désignant le petit homme d'un doigt accusateur, qu'attendez-vous pour le mettre en état d'arrestation ?

— Moi, moi ? se lamenta le lamentable bonhomme, mais je n'ai rien fait de mal !

— Je ne songe pas à l'accuser de ce crime-ci, dit Harry Dickson, mais il y a une chose qui mérite que je lui demande une explication.

Il s'approcha de Mr. Squirrel et mit délibérément la main dans la poche de son vêtement de nuit.

Il en retira un gros revolver automatique : un Mauser, calibre neuf.

5. La quatrième journée

Le cadavre de Jack Stonebridge rejoignit celui de Miss Jeannette Chouts sous la neige qui était chargée de les conserver.

Mr. Squirrel s'était entendu signifier qu'il était en état d'arrestation dans sa chambre, et n'avait élevé aucune protestation à ce sujet.

La quatrième journée s'annonçait morne comme les autres, mais la neige avait cessé de tomber. Un vent furieux s'était levé, il bouleversait la masse blanche qui ne se nivelait plus à présent, mais présentait des hauteurs inaccoutumées et des vallonnements partiels. Quelques toits de la bourgade surgirent au caprice de la bourrasque qui rabattait le plumeau de fumée surmontant la lointaine cheminée de Bram Locke.

Mr. Squirrel, interrogé par Harry Dickson, avait opposé à ses questions un mutisme presque absolu.

— Je possédais ce revolver, c'est vrai, mais je ne me souciais pas de le déclarer pour éviter de devoir vivre parmi des gens qui m'auraient infailliblement soupçonné d'avoir tué Miss Chouts, fut son unique réponse.

L'arme fut examinée : elle ne contenait que quatre balles dans le chargeur, alors qu'elle aurait pu en avoir huit.

— Je ne m'en suis jamais servi, déclara-t-il.

— Erreur, avait riposté Dickson, voici des traces de suie toutes récentes dans le canon. Il n'y a pas longtemps qu'un coup de feu est parti par là.

Mais on ne trouva nulle part trace d'un dispositif silencieux, et rien ne permit au détective d'affirmer que le canon de l'arme en eût jamais porté un. Une grande partie de la journée fut employée par Dickson à trier les cendres des journaux et quelques bribes échappées au feu. C'était une besogne ardue et ingrate, d'autant plus qu'il manquait de tout ingrédient révélateur.

Les fragments intacts étaient en grand nombre mais n'apprenaient rien à notre bénédictin improvisé.

À midi, quand tous, à part les Squirrel, se trouvèrent réunis dans le salon du rez-de-chaussée un abattement complet régnait. Dick Struddle émit l'idée qu'il fallait se constituer en tribunal pour juger, « cette infecte canaille de Squirrel » – pour le juger, le

condamner et le pendre sur l'heure.

— Il a voulu me tuer ! dit-il en ne faisant plus mystère pour personne de l'attentat auquel il avait échappé la veille.

On ne lui répondit pas et il fut heureux de trouver quelque sympathie auprès de Miss Amalia Bunker, qui entreprit de lui lire, dans son livre, les prodigieuses aventures de Lydia Reichhardt, en y ajoutant force commentaires de son cru.

— Satanée femelle ! mugit le charron, quel estomac et surtout quel beau brin de fille, je comprends qu'elle séduise les hommes !

Ce furent les seules paroles qui s'élevèrent dans l'atmosphère angoissée de la salle où chacun poursuivait ses propres idées.

Weep sentit si bien cette tension générale qu'il annonça qu'il allait descendre dans la cave et en rapporter quelques bouteilles de vieux vin pour remonter un peu le moral à tous.

Il revint au bout de quelque temps, les bras chargés de poussiéreux flacons de porto, de sherry et de madère, mais une expression bizarre sur le visage. En essayant de ne pas être vu des autres, il fit un signe discret à Harry Dickson, qui le comprit.

On vida quelques verres.

Lewis Brandt se confondit en éloges, Miss Bunker accapara une bouteille pour elle seule et trinqua frénétiquement avec Dick Struddle, avec qui elle semblait avoir définitivement conclu la paix.

— C'est pas pour vous froisser, Miss, dit le gros homme, mais j'aurais encore plus de plaisir à boire en compagnie de cette donzelle... comment vous l'appellez donc ? Lydia... ah, le beau nom, et l'éblouissante femelle !

Harry Dickson attendit quelque peu avant d'aller rejoindre Weep dans la cuisine ; le vieux domestique était nerveux.

— Il y a quelque chose dans la cave, qui ne s'y trouvait pas l'autre jour. Il est vrai que je ne touche jamais au vin de mon maître, qui allait le quérir lui-même quand cela lui arrivait d'en prendre. Je ne sais pas ce que c'est, tout ce que je puis vous dire c'est que cela sent diantrement mauvais.

Harry Dickson et Tom se firent montrer le chemin.

Ils suivirent une longue série de petites cryptes construites en enfilade, et Weep s'arrêta bientôt devant une masse noire et grasse.

— On dirait des cendres, dit Tom Wills.

— Des cendres... des cendres... oui, murmura Harry Dickson.

Il avait pris un long morceau de bois et se mit à les remuer avec prudence : une odeur affreuse en montait. Soudain, quelque chose de jaune brilla.

— Une dent, deux dents ! s'écria Weep. Dieu du ciel, ce sont les dents aurifiées de la dame Yvette Chouts, on les reconnaîtrait entre mille !

— Et voici ce qui reste de cette dame, dit sombrement le détective, je me demande quelle flamme assez puissante a pu la réduire en ce petit tas de poussière.

— Maître, fit Tom Wills en surmontant son horreur, je reconnais l'endroit, c'est ici que j'ai ramassé la pantoufle de sa sœur assassinée !

— Pas un mot à personne, ordonna Harry Dickson.

— Mystères sur mystères, gémit Tom Wills.

Le détective lui jeta un regard où il y avait pourtant une lueur nouvelle.

— Les uns se chargeront d'expliquer les autres, dit-il simplement, retournons à nos journaux peut-être qu'ils se résoudront à nous apprendre quelque chose.

Les lumières étaient depuis longtemps allumées dans Stanton House quand, enfin, dans la salle des trophées où se poursuivait l'examen, Harry Dickson leva la tête, regarda Tom Wills qui pâlassait sur un amas de cendres inutiles et siffla doucement.

— Quoi ? quoi ? s'écria le jeune homme qui connaissait cette façon d'agir du détective. Qu'avez-vous trouvé ?

— Ceci, dit Harry Dickson en lui tendant quelques fragments jaunis qu'il avait collés côte à côte sur une feuille de papier.

Ils ne contenaient que quelques lignes que le feu avait épargnées.

Tom les lut et les rendit au maître en secouant la tête.

— ... *dans la nuit du 17 février 1917 un zeppelin allemand venant de bombarder Londres s'est abattu aux environs de Dunstanhill. Les causes de sa chute n'ont pu être déterminées, car il n'y avait aucune artillerie de défense aérienne qui défendait la région. Comme une forte tempête de neige sévissait, aucun avion ne poursuivait le pirate de l'air. Il a été complètement détruit et...*

— Cela ne me dit rien en ce qui concerne notre affaire, maître, dit le jeune homme.

— Sans doute, mais quelle date sommes-nous aujourd'hui ?

— Le 22 février.

— Et la tourmente commença le 17 février, Tom, tout comme en 1917 !

— Tiens, Dick Struddle n'a donc pas menti en disant en avoir entendu parler !

Harry Dickson bourra sa pipe et se mit à fumer en silence, les traits tendus, jouant machinalement avec le fragment de journal.

— Mettez cela de côté, dit-il tout à coup, cela pourrait

intéresser d'autres que nous et... par tous les diables !

Un « plop » étouffé venait de se faire entendre et Dickson n'eut que le temps de baisser la tête pour éviter la vrombissante trajectoire d'une balle qui alla se loger avec un bruit mat dans la boiserie.

— Cette fois-ci, ce n'est pas Squirrel qui peut l'avoir envoyé, s'écria Dickson en s'élançant dans le corridor, puisqu'il est gardé à vue dans sa chambre, ainsi que sa femme, par chacun de nous à tour de rôle !

Mais le corridor ne révéla rien.

Dickson s'arrêta songeur au haut de l'escalier, frôlant de la main le lambris de chêne où était le trou fait par la balle destinée à Dick Struddle. Tout à coup, il se donna une tape sur le front.

— Tom, s'écria-t-il, j'y suis ! Il faudra aller sur-le-champ rendre la liberté au bon Mr. Squirrel et nous excuser de l'avoir soupçonné. Regardez, je dois occuper exactement la place de Dick Struddle au moment de l'attentat. Si la balle n'avait pas été arrêtée par ce petit renflement, où serait-elle allée se nicher ? Dans le grand corps du charron, pensez-vous ? Nenni, mon petit, mais dans la tête de quelqu'un qui se trouvait dans la salle des trophées tout contre la bibliothèque.

— Et qui était ce quelqu'un ?

— Stonebridge ! Dont la porte de la chambre était ouverte, parce qu'il ne s'y trouvait pas, parce qu'il était dans la salle en train de lire les journaux ! J'aurais dû comprendre immédiatement que, par un pareil froid de loup, on ferme la porte de sa chambre !

— Il y a donc quelqu'un qui a une rude raison pour tuer autant de monde autour de lui !

Il fut difficile de constater la présence de tous les habitants en tel ou tel endroit. Plusieurs occupaient leur chambre respective. D'ailleurs, Dickson ne s'arrêta pas à cette recherche.

Ils se retirèrent dans leur chambre et y allumèrent du feu, pour éviter de devoir descendre dans la salle commune. L'esprit du détective était en plein travail, comme il n'avait jamais encore été au cours de ce séjour forcé.

Un peu avant l'heure du dîner, une voix de stentor s'éleva dans la maison.

— Vraiment ? s'écria Tom Wills, il y a donc quelqu'un qui se plaît ici, au point de vouloir chanter ?

— C'est Dick Struddle, dit Harry Dickson.

— Qu'est-ce qui lui prend à ce bougre, et puis elle est jolie sa chanson, écoutez-moi cela, si ce n'est pas à se dégoûter complètement de ce vieux sagouin !

*Dans les bois, au printemps,
Venez, ma toute belle.
Les oiseaux chantent gaiement,
À la fleur nouvelle.
Nous ferons comme eux,
Un p'tit nid joyeux,
Pour nous deux...
Oui, rien que pour nous deux !*

— Je voudrais bien connaître la dame qui partagerait un nid joyeux, rien que pour eux deux, avec Dick Struddle ! gouailla Tom Wills.

— Mais oui, sans doute... Cela ne manquerait pas d'intérêt, convint le maître.

Par quel hasard le dîner fut-il extraordinairement soigné ce jour-là ?

Weep s'était vraiment surpassé, et peut-être ne tentait-il, le brave homme, que d'apporter un peu de joie matérielle, au milieu de tant de peines.

Le homard était de conserve, mais dans le pâté il fut trouvé exquis. Les volailles que le domestique nourrissait dans le cellier avaient payé un large tribut au festin et Dick Struddle, brandissant un vaste pilon de poulet, s'écriait la bouche pleine :

— C'est un dîner de noces... par le diable, je dis que c'est un repas de noces, mes amis !

— Vous êtes bien joyeux, monsieur Struddle, remarqua Tom Wills avec humeur.

Le charron le regarda, bouche bée, les yeux ronds, puis il partit d'un énorme éclat de rire.

— Et quand cela serait, mon petit Monsieur ? Un pauvre homme doit-il pleurer et s'ennuyer tout le temps ? Pour le temps qu'il me reste à profiter de la vie de château, j'en profite et je dis : Vive la joie !

Il attrapa par le goulot une bouteille de Bordeaux et s'en versa une large rasade qu'il avala d'une lampée.

— Le roi n'est pas mon cousin, dit-il, en s'essuyant le bec d'un revers de la main et en clignant de l'œil à la ronde.

Il n'obtint qu'un silence désapprouvateur, sinon méprisant, et Miss Amalia Bunker lui intima même un peu rudement l'ordre de bien se tenir.

Dick Struddle lui lança un regard effaré et se tint coi.

Il était tard quand on se sépara : un formidable bowl de

bishop brûlant avait enfin réussi à rendre à tout le monde un peu de cœur au ventre et Dick Struddle s'abstint d'ajouter d'autres inepties à celles de la soirée.

Les Squirrel n'avaient pas paru au repas, mais ils avaient accepté de boire un verre de vin chaud dans leur appartement. Harry Dickson vint leur y souhaiter la bonne nuit en compagnie de son élève.

— Je vous absous complètement, monsieur Squirrel, dit-il, seulement vous avez fait une grave faute en me cachant la possession de votre revolver. Vous avez pu voir que quelqu'un de fort habile est presque parvenu à faire tomber sur vous d'odieux soupçons.

— Je ne comprends pas pourquoi une arme dont je ne me suis jamais servi a pu présenter des traces de suie, dit le petit homme.

— Mais je le comprends, moi. Ce quelqu'un, un démon de malice en vérité, a pu s'en emparer pendant quelques instants. Il a tiré un coup de feu en tenant l'arme sous la neige. Je sais que cela étouffe presque complètement le bruit de la détonation.

— Mais qui ? Qui ?

— J'ai bien le droit de garder un secret, aussi longtemps que vous en aurez un pour moi, monsieur Squirrel, dit Harry Dickson, d'une voix grave.

Le petit homme baissa la tête d'un air contrit.

— Il ne m'appartient pas, sir, il appartient aussi à... Mrs. Squirrel, qui est malade et qui dort et qui... ah ! c'est bien dur de le dire !

Des larmes coulaient sur son visage amaigri.

— On ne s'en aperçoit pas, sir, mais elle est... folle, la malheureuse, complètement folle. Comprenez-vous pourquoi nous vivons plus ou moins séparés ? Pendant la nuit... Oh, je ne puis vous le dire !

Harry Dickson leva la main pour lui imposer le silence.

— Je sais... oui, je le savais, monsieur Squirrel, et quand je vous ai parlé de coup tiré sous la neige, je vous ai tendu un piège. J'ai vu que votre visage devenait trop radieux, *trop*, entendez-vous ? Et votre regard s'est tourné vers la pièce voisine où dormait la pauvre Mrs. Squirrel. Oui, votre femme tira sur Miss Chouts, avec votre revolver, et le bruit n'est pas sorti des caves profondes du château.

— Mon Dieu, vous saviez donc ? pleura Mr. Squirrel.

— Mais rassurez-vous, j'ai retrouvé la balle de *votre* revolver, un Mauser calibre neuf, mais pas dans la tête de Miss Chouts !

— Comment, comment... alors Bertha n'a pas tué ?

— Non... elle s'est contentée de ramasser la lanterne de Miss Chouts, morte, et de la poser non loin de l'escalier en même temps qu'un menu fragment d'étoffe arrachée à son peignoir rose.

Harry Dickson s'esquiva et, quand il fut seul avec Tom, celui-ci éclata en virulents reproches.

— Et dire que vous ne m'avez rien dit !

— Mon éternel goût du coup de théâtre, Tom, mais j'hésitais et j'ai attendu d'être certain avant de m'avancer à dire ce que je viens de dire. De fait, je comptais attendre encore, mais la détresse du pauvre Mr. Squirrel était par trop poignante. Le cœur me joue parfois des tours...

— Pourquoi voulait-elle tuer Miss Chouts ? demanda soudain Tom Wills.

Harry Dickson lui jeta un long regard.

— Ce n'était pas Miss Chouts qu'elle a voulu tuer !

— Mais qui donc ?

— Voilà tout le mystère, en trois mots. Je le résoudrai bientôt, j'ose l'espérer. Et nous allons nous mettre immédiatement en devoir de le faire, mon garçon.

— Immédiatement et comment ?

— En mettant mon revolver sous le nez d'une certaine personne de notre connaissance que nous allons retrouver dans sa chambre !

Il sortit dans le corridor, Tom sur les talons, le jeune homme presque malade de curiosité. Mais quelle ne fut la stupeur de Tom en voyant le maître s'arrêter devant la chambre de Dick Struddle.

— Dick Struddle, le charron ? Pas possible ! Que peut-il nous apprendre ?

— Rien, rugit tout à coup le détective qui venait de pousser la porte, il n'est pas là. Par tous les diables, il n'est pas là !

Une lampe posée sur un guéridon éclairait doucement la pièce vide.

Harry Dickson, comme un fauve furieux, l'arpentait de long en large.

— C'est trop fou pour l'admettre et pourtant. Oh, que tenez-vous là, Tom, donnez-moi cela, oui, plus vite que cela, je vous dis !

Il fulminait littéralement et arracha des mains de Tom Wills une serviette éponge bariolée de couleurs grasses.

— Du maquillage, et quel maquillage ! Tudieu, nous sommes roulés dans les grandes largeurs.

— Comment, Dick Struddle se maquillait ? demanda naïvement Tom Wills.

— Avec de la suie et du charbon, sans doute, petit imbécile, gronda le détective, hors de lui, non ce n'est pas Dick Struddle, celui-là n'est qu'une bête, mais une bête terriblement robuste.

Un peu de calme lui était enfin revenu.

— Il *faut* que quelqu'un parle, dit-il résolument, il *faut*, même si je dois lui mettre les pieds dans le feu.

Il quitta Tom et entra sans frapper dans la chambre de Mr. Squirrel.

Il y passa un long quart d'heure et, quand il en sortit, le jeune homme fut frappé de l'altération de son visage.

— Ah ! si Squirrel avait voulu parler dès le premier jour, dit-il d'une voix sombre, que de malheurs nous auraient été épargnés. Mais, à présent, il faut agir.

Il entra dans sa chambre.

Alors Tom le vit soudain écarter la tenture masquant le microphone et se pencher vers l'appareil.

— Bram Locke ! appela-t-il, Bram Locke ou qui que vous soyez. Écoutez-moi bien, je suis Harry Dickson. Ils vont venir, entendez-moi bien. Ils vous tueront, vous et Betsy, après vous avoir torturés pour vous arracher votre secret. Je connais, et vous aussi, les méthodes d'une certaine personne qui est parmi eux.

» Si vous m'avez entendu, élevez par deux fois une lumière au-dessus du toit de votre maison. J'attendrai un quart d'heure pour la voir paraître.

Il se posta devant la fenêtre. Au loin sous la lune montant dans un ciel apaisé, on pouvait distinguer le toit dégagé de la maison de Bram Locke.

Il attendit un quart d'heure. Aucune lumière ne se montra dans la nuit.

— Tom, dit-il d'une voix lourde d'appréhension, nous devons nous risquer dans cet enfer blanc !

6. Le monstre dans la neige

En passant devant la porte ouverte de la salle des trophées, Harry Dickson entraîna son élève vers la table.

— Tant pis, je perdrai quelques minutes, bien qu'elles soient précieuses entre toutes, mais on ne sait jamais : il ne faut plus qu'il arrive malheur à qui que ce soit dans cette maison.

À ses pieds se trouvait la trace de la flaque d'eau séchée. Il suivit attentivement du regard la pente très légère que formait le sol en cet endroit. Par une des fentes des dalles, l'eau avait dû serpenter ; le détective suivit son trajet et s'arrêta devant une partie de la muraille légèrement en saillie.

— Avec ce que Squirrel m'a dit et ce que je pense de cette eau, je me fais une idée de certain mystère, dit-il.

Sa main errait sur les bosselures de la pierre murale et Tom entendit un grincement : une petite excavation de quelques pouces carrés à peine venait d'apparaître et, dans sa profondeur, un reflet de cuivre s'alluma dans la clarté des lanternes de poche électriques.

Le jeune homme vit son maître y plonger la main et donner plusieurs tours à une manette circulaire.

— Fermé aux curieux et aux imprudents, dit-il.

— Qu'est-ce donc ?

— Une machine hydraulique... mais ce n'est pas l'heure des explications, il faut partir, arriver à temps si possible !

Ils sortirent par la porte du jardin et s'engagèrent dans le tunnel creusé sous la neige pour conserver les cadavres de Miss Chouts et de Stonebridge.

Harry Dickson avait pris une pelle et se mit à creuser avec force. Tout à coup, l'outil s'enfonça très profondément et glissa presque hors de ses mains.

— Là, je m'y attendais un peu, murmura-t-il avec satisfaction. On a fait de l'ouvrage pour nous !

Il creva une paroi de neige et un nouveau tunnel parut.

— En avant, Tom, cela nous fera gagner un temps énorme !

Le tunnel sous la neige, après quelques sinuosités, fila soudain tout droit devant eux, puis s'amincissant brusquement, se termina à l'air libre.

Harry Dickson poussa une exclamation joyeuse.

— Une tranchée ! Et puis le vent et la bourrasque ont travaillé de concert pour dégager quelque peu l'endroit. Voyez !

Au fond de la tranchée blanche, on voyait luire le disque clair de la pleine lune et subitement des maisons de Dunstanhill parurent, dégagées de leur suaire.

— La maison de Bram Locke ! s'écria Tom Wills.

Brusquement Harry Dickson s'immobilisa.

Une ombre monstrueuse venait de tomber sur le tapis polaire, s'allongeant démesurément, devenant gigantesque, effrayante.

Tom recula, mais son maître le poussa en avant.

— Ne craignez rien, mais ne le laissez pas filer, car il possède des bottes de sept lieues comme l'Ogre du Petit Poucet !

Ils s'élancèrent et soudain virent une bizarre créature se détacher de l'ombre des murs et s'éloigner d'une démarche étrangement rapide.

À huit pieds du sol, elle se profilait en noir sur la lune et avançait... avançait. On put alors constater qu'elle était juchée sur une paire de hautes échasses, qui lui donnaient l'air d'un formidable oiseau nocturne.

— Halte ou je fais feu ! tonna Harry Dickson.

Pour toute réponse l'être fit un geste et une balle siffla aux oreilles du détective.

— La dernière Mauser calibre neuf, rugit Dickson, et voici la mienne, vermine !

Deux détonations retentirent.

On vit le coureur faire un geste fou, battre l'air des mains, les échasses s'écarter et avec un cri horrible, l'homme plongea en plein dans une haute butte de neige.

— Nous l'y laisserons, Tom, s'écria Dickson, nous l'y retrouverons quand nous le voudrons, car il a son compte !

Ils se tournèrent vers la maison de Bram Locke et Harry Dickson saisit la poignée de la porte d'une main qui tremblait.

— Dieu fasse que l'abomination dernière ne soit pas perpétrée, murmura-t-il.

— Qui vive ! cria une voix de femme, comme ils entraient, ne faites plus un pas ou je vous abats comme une bête puante !

— Ici Harry Dickson !

Une exclamation de joie retentit et, une seconde après, une lampe fut allumée. Les détectives se trouvèrent dans une salle à manger de fort bon goût, mais dont les occupants n'étaient pas des inconnus pour Tom Wills à une personne près. C'était un homme d'âge, mais de belle prestance, étendu sur un divan et dont le visage brûlait de fièvre. À côté de lui, un fusil de chasse

au poing se tenait Betsy et, un peu plus loin, larmoyant, abattu, roulant des yeux stupides, lié étroitement sur sa chaise : Dick Struddle !

— Ah, monsieur Struddle, s'écria le détective vous vous êtes mis dans de beaux draps, mon garçon, pour peu que la chance se tourne contre vous, vous risquez bien d'être pendu haut et court !

— Je ne voulais pas faire de mal à Bram Locke, se lamenta le charron, elle ne m'avait parlé que d'un objet très lourd à porter. Elle était si belle... elle m'a séduit... c'est une sirène !

— De qui parle-t-il ? demanda Tom Wills.

— De Miss Amalia Bunker ! s'écria Harry Dickson en s'esclaffant.

— Eh bien il en a du goût ! s'indigna le jeune homme.

— Attendez, ne jugez pas trop vite. Miss Amalia Bunker était, sous un affreux maquillage, une des plus belles femmes d'Europe, tout en n'étant plus jeune du tout. Vous avez dû admirer son portrait, tout comme Dick Struddle l'a fait : c'était Lydia Reichhardt !

— Pourquoi dites-vous « c'était » ? demanda l'homme étendu sur le divan, que le charron avait nommé Bram Locke.

— Parce que je viens de la tuer de deux balles dans la tête, répondit Harry Dickson, nous aurons à déblayer une butte de neige pour retrouver sa dépouille revêtue d'un complet d'homme, mais il peut y séjourner encore un peu.

— C'était ma femme, dit sourdement Bram Locke.

— Vous pouvez enlever votre fausse barbe et votre perruque, Sir Stanton, dit doucement Harry Dickson.

*

* *

— Je crois que vous savez beaucoup de choses de tout ceci, Mr. Dickson, dit Sir Stanton, néanmoins je désire tout vous raconter à gros traits.

» Blessé à bord de mon croiseur *Hastings*, je vins habiter ma propriété de Dunstanhill que vous connaissez. Les scènes abominables que j'avais vécues au cours du combat naval devant Cuxhaven m'avaient fait prendre la guerre en horreur. J'avais fait de sérieuses études scientifiques et jamais je ne les avais cessées. Je m'étais mis en tête d'inventer une machine qui rendît toute guerre future impossible. J'y faillis réussir et je la découvris en partie.

» C'était un appareil à ondes, qui parvenait à mettre le feu à distance à des objets facilement inflammables. Je n'étais qu'au début de mes recherches et, déjà, le rayon sorti de ma machine détruisait tout ce qu'il atteignait à une distance d'un kilomètre.

» Je me mariaï, clandestinement, il est vrai, au cours de l'année 1916, à une superbe jeune femme, dont je fis la connaissance à Londres ; elle était danoise, ou prétendait l'être. Elle me suivit au château de Dunstanhill et me fut une bonne compagne. C'est alors que les raids des zeppelins se multiplièrent sur l'Angleterre. Que de crimes, que de lâches cruautés, et que d'innocentes victimes, tombèrent sous les coups de ces pirates de l'air et des ténèbres.

» Le calendrier indiquait le 17 février de l'an 1917, et une violente tourmente de neige sévissait depuis le matin sur la région. Tout à coup, vers la nuit close, on put entendre un bruit de moteurs.

» C'était le zeppelin Z-19, qui revenait de bombarder Londres et qui, s'étant égaré dans la tempête et luttant contre elle, survolait Dunstanhill à faible hauteur.

» J'avais la mémoire encore toute pleine des récents forfaits de ces monstres aériens, je décidai d'agir.

» Le formidable aéronef s'approchait de plus en plus, j'entendais, tout proche, le vrombissement de ses moteurs tournant à plein régime. Soudain, je vis un long fuseau grisâtre filer dans le ciel.

» De la fenêtre où je me trouvais, je braquai sur lui le réflecteur de ma machine. J'allais en actionner le déclic, quand soudain quelqu'un se jeta sur moi avec une fureur folle. Je me dégageai et, en faisant ce mouvement, je le fis fonctionner. Une petite gerbe d'étincelles mauves crépita, un faible rayon vert monta vers le ciel, balaya la nue, atteignit le zeppelin.

» Ce fut horrible : une énorme flamme jaillit du corps de l'aéronef, des bombes explosèrent avec un bruit d'enfer ; toute la masse embrasée s'effondra sur la neige ; le pirate avait reçu son juste châtiment.

» Mais devant moi une furie s'était dressée : c'était ma femme ! Et, dans une rage folle, elle me cria toute l'odieuse vérité : elle était allemande, c'était elle qui dirigeait à Londres la bande d'espions germaniques, qui guidaient les zeppelins, faisant connaître à Berlin les points de chute des obus, afin qu'au cours des raids suivants ils puissent mieux faire encore. Oui, elle me cria tout cela... Et je ne la tuai pas : je l'aimais !

» Mais d'autres avaient entendu sa hideuse confession ; mes bons serviteurs, Squirrel et sa femme. Pourtant, pour l'amour de moi, ces braves gens résolurent de se taire, d'autant que, sa colère tombée, ma femme fut saisie d'une crise de désespoir que je voulus bien regarder comme celle du remords.

» Le lendemain, les Squirrel apprirent que leurs deux enfants,

en pension à Londres, avaient été tués au cours du raid de nuit du zeppelin Z-19.

» Mrs. Squirrel devint folle et ne chercha plus qu'une chose : tuer ma femme qu'elle rendait, à juste titre, responsable de ce double crime.

» La tourmente de neige sévissait comme elle l'a fait ces derniers jours, engloutissant les maisons de la bourgade, dont pourtant les gens avaient tous fui, par peur d'un retour du zeppelin. Pendant la nuit je fabriquai des échasses, et je permis à ma femme de s'enfuir ; je ne la revis plus.

» Et maintenant...

Sir Stanton, visiblement fatigué, fit une pause, mais bientôt il reprit :

— Des années passèrent. J'avais caché ma machine dans les caves de mon château, dans un réduit dont on ne pouvait faire fonctionner l'accès, en la matière un mur pivotant, qu'à l'aide d'une machine hydraulique, que j'actionnais dans la salle des trophées de chasse.

» La bourgade longtemps déserte se repeupla, mais aucun des anciens habitants n'y revint.

» C'est alors que je remarquai que, de cette bourgade, j'étais espionné passionnément, âprement. Je compris très vite que ma femme, Lydia Reichhardt, l'espionne, avait pu regagner sa patrie et avait parlé de mon invention, et que maintenant on essayait de s'en emparer. Plusieurs espions allemands ont péri dans les pièges à loup dressés dans mon parc.

» Je décidai alors de me livrer à un contre-espionnage.

» Je devins Bram Locke et je partageai mon existence entre mon château et cette petite maison de la bourgade. Alors une redoutable conviction s'imposa à mon esprit ; presque tout le monde dans le hameau surveillait le château !

» Plus même, je sentis soudain la présence de Lydia Reichhardt. Oui, son parfum a flotté autour de moi, et puis, par une obscure divination, je la sentais rôder autour de moi. Mais je savais que c'était une véritable femme Protée. Elle aurait pu se transformer en jaguar, je crois !

» Sous quels dehors se cachait-elle ?

» Je pris des informations, seules celles ayant trait aux dames Chouts étaient fort douteuses. L'une d'elles incarnait-elle mon ancienne épouse ?

» Je trouvai une alliée dans la place même, la brave Betsy, ou plutôt c'est moi qui l'y installai en la faisant engager chez ces péronnelles. Ne vous trompez pas sur Betsy, c'est une jeune fille du meilleur monde, de sang noble même et possédant ses grades

universitaires. Elle accepta de jouer pendant des années un rôle aussi ingrat qu'obscur et dangereux.

» Elle découvrit bien que ces dames Chouts étaient de madrées espionnes, mais ne put identifier aucune d'elles comme Lydia Reichhardt.

— Je puis mieux vous renseigner à ce sujet, dit tout à coup Harry Dickson : les dames Chouts ne peuvent être que les sœurs Stépanovitch, deux authentiques princesses russes, passées au service d'espionnage international des Soviets. C'étaient deux femmes ingénieurs sortant des meilleures universités d'Europe.

— Ah... dit Sir Stanton, c'est acceptable après tout, mais je ne suis pas arrivé à le savoir malgré l'aide dévouée de Betsy. Je commençai aussi à soupçonner les Brandt.

Harry Dickson sourit.

— Et non à tort, Sir, puisque les trois Brandt habitaient Dunstanhill sur ordre de l'Intelligence Service d'Angleterre, dont ils sont tous les trois des fonctionnaires estimés. Mais ils n'étaient ici que pour surveiller... les dames Chouts ou plutôt les Stépanovitch !

» Le fait est, dit le détective en riant, que, dans toute cette satanée bourgade, il n'y avait que deux personnes ne se doutant de rien : Jack Stonebridge et Dick Struddle !

— Ah, vous pouvez le dire, cria le charron, aussi quand j'ai vu Amalia Bunker se transformer sous mes yeux en la femme du portrait, j'ai cru devenir fou. Elle m'a promis tout ce que je voulais, mais je devais l'aider à transporter une très lourde machine, disait-elle.

— La vôtre, Sir Stanton, dit Harry Dickson.

— Elle aurait bien été en peine de réussir, puisque cette machine n'existe plus. C'est moi qui me suis approché, à l'aide d'échasses, du château, le premier soir de votre séjour, qui ai donné des indications à Betsy pour ôter les tubes de limaille de métal qui servaient de sûreté à l'engin. Elle n'est pas parvenue à le faire dès le premier jour, mais, quand elle y réussit enfin, la machine était prête à flamber dès qu'un non-initié y toucherait. Je croyais que Lydia Reichhardt le ferait, mais ce fut une des dames Chouts !

— Mais elle se trouva sur la piste, dit Harry Dickson, puisqu'elle tua la première des dames Chouts au moment où celle-ci essayait de faire mouvoir le mur pivotant.

— Mais pourquoi a-t-elle tué Stonebridge ? demanda soudain Tom Wills.

— Parce que cet humble entrevit soudain des lueurs de vérités et qu'il se mit à lire les journaux du temps de la guerre !

Elle a failli en faire autant avec moi d'ailleurs. C'est elle également qui détruisit son propre portrait peint, de peur que les Squirrel puissent parler de « la dame qui partit dans la neige » après le raid de 1917 ! expliqua Harry Dickson. Mais j'anticipe un peu et Sir Stanton n'a pas tout dit.

— En effet. Il y a quelques jours, je constatai que les mêmes symptômes météorologiques qu'en février 1917 se produisaient. Je revis soudain la bourgade ensevelie profondément sous la neige et une étrange idée germa dans mon cerveau. Si j'invitais tous les habitants du hameau à se réfugier chez moi pour la durée de la tourmente ? Au cours de leur captivité et de leur vie en commun, n'arriveraient-ils pas à se trahir ? De plus, impressionnée par la similitude des événements, Lydia Reichhardt ne finirait-elle pas par commettre une faute qui lui ferait perdre son formidable incognito ?

» Et j'adoptai le projet, aussi singulier qu'il pût paraître. Ce n'est pourtant qu'aux cours des dernières heures qui précédèrent son exécution que j'entrevis l'inutile péril que j'allais courir.

» Pour moi, mon ancienne femme était un être quasi invisible, qui pouvait aussi bien se cacher sous le masque d'une des Chouts, que de Noémi Brandt, de Stonebridge, de Struddle, ou de Miss Bunker, car c'était une des plus extraordinaires comédiennes que l'Allemagne eût jamais à son service. Par contre, j'étais exposé à tous ses coups.

» L'idée me vint alors de disparaître, et de surveiller de loin le séjour des neiges, en tant que Bram Locke. Je me rendis compte que, me sachant mort, Lydia Reichhardt se consacrerait tout entière à la découverte de la machine mystérieuse, ce qui, d'ailleurs, était le véritable but de son séjour prolongé à Dunstanhill.

» Je simulai la mort, grâce à un poignard truqué et un peu de sang répandu. Je souffrais de ne pouvoir mettre mon vieux domestique Weep dans la confiance, mais jamais cet homme fruste et loyal n'aurait pu jouer la comédie au point où c'était nécessaire.

» Vous allez vous demander, monsieur Dickson, pourquoi je vous ai appelé au château et pourquoi je vous ai fait partager cette vie de prisonnier. Car c'est sur mes instances qu'un homme dévoué à mes intérêts et habitant Burnhill vous envoya par téléphone la fausse nouvelle de ma mort tragique.

» Il l'envoya avant que ma prétendue mort ne fût découverte, mais comment faire autrement ? Il fallait aller vite en besogne sinon vous n'auriez pu atteindre le château à travers le rempart de la neige, et je voulais que vous partagiez la vie des reclus !

— Je vous demanderai pourquoi, dit Dickson, parce que j'aime autant l'apprendre par votre bouche, Sir Marholm.

— Je connaissais la force de Lydia Reichhardt et je voulais qu'un être capable de se mesurer avec elle fût dans la place, sinon la partie aurait été trop inégale ! Oui, sans vous, cette Gorgone nous échappait !

— Je ne le pense pas, dit Harry Dickson, je crois même que sans ma présence au château, l'espionne allemande aurait subi son châtiment dès la seconde journée, la troisième au plus tard, car il y avait alors quelqu'un à Stanton House qui l'avait repérée.

— Qui donc ? Stonebridge ? demanda Tom Wills.

— Mrs. Squirrel !

— Vraiment ? demanda Sir Stanton ému.

— Les Squirrel sont venus habiter la bourgade *parce qu'ils sentaient que fatalement Lydia Reichhardt y reviendrait un jour*. Et ils avaient leurs deux enfants à venger !

» Et quand Mrs. Squirrel tira sur une femme dans la cave, ce ne fut pas sur Miss Chouts, mais sur Amalia Bunker, qu'elle manqua !

» Dérouté par la présence d'un détective dans la place, Mr. Squirrel n'osa plus laisser sa femme errer par le château. Je vous le répète, si je n'avais pas été là, le compte de la misérable aurait été réglé bien plus tôt, car Mrs. Squirrel n'aurait plus raté la Bunker, en qui son étrange instinct de démente découvrit le monstre, là où toute notre intelligence fut impuissante.

— Je vois... je vois... murmura Sir Stanton, et pourtant c'était une grande tranquillité pour moi de vous savoir dans ma maison, Mr. Dickson, d'autant plus qu'une terrible pneumonie me cloue encore sur ce lit de douleur.

— Vous vous en relèverez vite, dit Harry Dickson en souriant, vous avez une bonne garde-malade en Betsy.

— Elle ne le restera pas, Mr. Dickson !

— Comment ?

— Elle devient Lady Betsy Stanton, je vous l'annonce officiellement !

LE DIABLE AU VILLAGE

1. La grande cheminée

L'après-midi d'été régnait en maître sur Kingsham, torride et clair.

L'unique mais spacieuse place publique brasillait au soleil de trois heures, tout à la note blanche de ses tentes et des stores baissés devant les devantures des boutiques ; tout en ombres courtes.

Il faisait si chaud que le maître d'école avait donné congé à ses élèves ; à présent, muni d'un filet à papillons et d'un vasculum en fer blanc, il s'apprêtait à affronter l'ardeur solaire, pour aller se livrer au tranquille plaisir de l'herborisation.

Il traversait la place, le dos voûté, essuyant son front moite de sueur.

Une voix amie le héla du fond d'une des boutiques remplie d'ombre fraîche. Cette ombre le tenta et il dirigea aussitôt ses pas vers elle.

Du fond de son officine, le droguiste, Mr. Latimer Prill, s'avança vers lui, la main tendue et le visage fendu d'un cordial sourire.

— Bonjour, monsieur Slatters, bonjour magister... que diriez-vous d'une petite limonade à la menthe, bien fraîche, avec un soupçon de glace pilée ?

L'offre était tentante, le maître d'école l'accepta.

Prill et lui étaient compagnons de collège, et ils aimaient évoquer des images du passé et de leur jeunesse depuis longtemps enfuie.

Le droguiste approcha une petite table du seuil de sa boutique, de façon à ne rien perdre de la faveur de l'ombre et versa la limonade dorée.

— Quoi de neuf à Kingsham ?

C'était leur sempiternel début de conversation, et presque toujours la réponse était la même :

— Rien de neuf... et pas de nouvelles, c'est des bonnes nouvelles !

Mais, ce jour-là, Mr. Slatters ne la fit pas. Son doigt se leva, erra quelque temps en l'air et finit par se fixer, désignant un point lointain dans l'espace.

— Elle monte fort, hein ?

Mr. Prill approuva et but une gorgée de la fraîche boisson.

— C'est l'industrie, dit-il, c'est le signe des temps.

Ils regardaient un fin cylindre sombre qui s'élevait au-dessus des maisons. C'était une grande cheminée en maçonnerie rose entourée d'un échafaudage grêle.

Trois silhouettes que l'éloignement faisait bien menues s'y affairaient...

— Doit faire chaud à travailler à cette hauteur, sans un soupçon d'ombre, dit le pharmacien.

— Hm, répondit son ami, cela n'enjolive pas le paysage.

— On paie son tribut au progrès, répondit sentencieusement l'autre.

Ce sujet de conversation étant épuisé, on passa sans transition à un autre.

— Avez-vous déjà reçu les journaux de Londres, magister ?

— Ce matin, le facteur m'a remis mon *Daily Express*.

Mr. Prill qui était conservateur et lisait la *Westminster Gazette* fit la moue. C'était leur unique sujet de discorde.

— Et que raconte votre feuille de chou ? demanda-t-il un peu âprement.

— Il tance d'importance Scotland Yard, qui ne parvient pas à mettre la main sur le Tueur. C'est désolant !

— Comme si la police et le Gouvernement y pouvaient quelque chose ! Ce Tueur est un coquin d'une habileté rare, mais on finira par l'avoir.

— Savoir... railla le maître d'école.

La sinistre renommée du bandit mystérieux avait franchi, depuis belle lurette, la zone métropolitaine pour passionner l'opinion des environs et même de tout le pays. Depuis trois mois qu'il opérait dans l'ombre, il avait de nombreux crimes à son tableau de chasse. Six fameux industriels avaient trouvé la mort, d'une façon énigmatique ; cinq grands établissements avaient été détruits par sa main : trois par le feu, deux par explosion.

— On se demande en vain les motifs de ces forfaits, déclara Mr. Slatters. La mort des industriels ne profite à personne ; la destruction des usines ne réduit que de malheureux ouvriers au chômage. C'est un fou et un fou malfaisant.

— Le gouvernement n'y peut rien, dit Mr. Prill.

— Oh, je veux bien vous croire, ricana Mr. Slatters, mais en attendant le Tueur fait comme le nègre... il continue.

Les verres de limonade étaient vides et le maître d'école, que la réconfortante halte avait un tant soit peu amolli, hésitait à se risquer dehors, sous le soleil éblouissant, dans la rue brûlante comme un four.

Mr. Prill, à qui la solitude pesait et qui aimait un peu de compagnie en ces heures creuses, conseilla de nouveaux rafraîchissements.

— Il restera toujours assez de papillons dans la campagne, railla-t-il en voyant son ami capituler devant l'offre généreuse.

Un peu de vie se manifesta à l'autre bout de la place : une silhouette se détacha des murs blancs et arriva en plein soleil. Le magister la vit et son intérêt s'éveilla.

— Je me demande quelle clientèle le docteur Derwent est venu chercher à Kingsham, dit-il. Il me semble qu'on avait amplement assez du vieux médecin Limwater pour devenir malades et mourir !

Le pharmacien approuva.

— Ces jeunes médecins tout de même, déclara-t-il sans aménité, cela ne trouve pas à se caser à Londres et cela s'abat sur les villages, comme les sauterelles sur un champ de colza. J'en suis encore à attendre la première ordonnance du docteur Derwent !

Ils regardèrent l'homme traverser la place d'un pas lent, l'air soucieux, les yeux fixés devant lui sur le pavé ensoleillé.

Ils le virent hésiter une seconde devant l'auberge du Pot d'Étain et y entrer précipitamment, comme s'il avait pris une brusque résolution.

Mr. Slatters partit d'un rire aigu.

— Il cherche à se consoler de sa clientèle absente. Un whisky, Waiter ! Je crois que Derwent en entonne bien plus d'une pinte par jour.

Un nouveau passant détourna leur attention ; il venait de tourner le coin et s'arrêtait devant l'auberge.

Les deux compères le virent faire un geste de déplaisir, puis entrer à son tour dans l'établissement.

— Mr. James Ridgeway, annonça cérémonieusement le maître d'école, un nouveau venu lui aussi à Kingsham, et le seul qui manifeste un peu d'intérêt au jeune morticole. Il est vrai qu'ils sont à peu près du même âge. Malheureusement, il est sain comme une truite et solide comme un arbre et ne pourrait être une bonne pratique pour le docteur Derwent.

Le pharmacien ouvrait la bouche pour répondre quand la scène suivante sollicita au plus haut point son intérêt ainsi que celui de son ami.

Ridgeway venait de sortir, accompagné de Derwent. Ce dernier marchait la tête baissée et semblait écouter avec tristesse les remontrances de son compagnon.

— Il lui reproche son intempérance, ricana, Mr. Prill, cela ne

lui coûte rien d'ailleurs, Ah ! si le pauvre Derwent ne possédait que le quart de la fortune de Ridgeway, il ne devrait pas chercher l'oubli de ses peines dans l'alcool.

Les deux hommes étaient arrivés au milieu de la place et leur entretien sembla dériver vers des sujets moins graves.

Ridgeway leva la main dans l'air et montra la haute cheminée.

— Malheureux Derwent, se gaussa Mr. Slatters, cela lui fait une belle jambe que son ami fasse construire ici, à Kingsham, une des plus puissantes usines de la région. La moindre entorse ferait bien mieux son affaire, à condition que celui qui l'a encourue s'adresse à lui pour la soigner !

L'industriel semblait perdu dans des explications compliquées, il dessinait dans l'air des épures, traçant lignes et courbes que le jeune médecin suivait avec attention.

Tout à coup, on put voir Mr. Ridgeway lever les deux bras en l'air et rester comme sidéré, l'œil fixé au loin ; en même temps Derwent poussa un cri. Une sorte de tonnerre lointain roula.

MMr. Prill et Slatters s'étaient levés et élancés sur le seuil de l'herboristerie, leurs regards suivant les bras tendus de Ridgeway.

Celui-ci désignait la grande cheminée, mais cette dernière n'était plus visible. Un gros nuage de fumée l'entourait, qui se dissipait lentement, comme aspiré, par le ciel.

— Seigneur ! s'écria le maître d'école, l'échafaudage n'y est plus !

— Il n'y a plus que deux hommes, s'écria le pharmacien.

La place publique s'anima soudain.

On vit l'aubergiste accourir en tablier blanc et les manches retroussées ; la mercière sortit de son échoppe, se frottant les yeux encore alourdis par la sieste méridienne. Le boulanger émergea de sa cave et héla le boucher du coin, qui alerta le maréchal-ferrant.

Ils coururent vers Ridgeway et Derwent qui se tenaient au milieu de la place, comme frappés par la foudre, et leurs regards convergèrent tous vers la lointaine cheminée.

— Les malheureux ! fut le cri unanime.

Deux hommes s'agrippaient au rebord extrême du cylindre de maçonnerie ; on les vit faire des efforts surhumains puis, à la force des poignets, ils se hissèrent sur la mince bordure de pierre.

Ridgeway se secoua, comme au sortir d'un cauchemar.

— Au galop, Derwent, cria-t-il, il y a un homme qui est tombé.

— Son premier client, dit Slatters tout bas au pharmacien, et

un client tombé de soixante mètres de hauteur...

— Ce ne sera pas un diagnostic difficile, acheva Mr. Prill.

Autour d'eux, les voix montaient sur un diapason d'intense émotion.

— Il n'y a pas d'échelles de secours capables de les en tirer.

— Celle des pompiers n'a que quinze yards de hauteur et c'est la plus haute du pays !

— Faudra faire venir du secours de Londres !

— D'ici là, ils auront tout le temps de dégringoler à leur tour, les pauvres !

— D'attraper le vertige !

— Les usines Ridgeway débutent mal !

— Et le docteur Derwent aussi, ajouta tout bas Mr. Slatters.

Mais déjà le monde courait vers le lieu du sinistre.

Kingsham n'est pas un bien grand village.

Il se compose d'une belle et grande place publique, où aboutissent les quatre artères principales. En dehors de cela, ce ne sont que rues étroites et mêmes ruelles, où habitent les quinze cents habitants, groupés en quelques quatre cents foyers.

Aux confins de la petite cité, se situent quelques bourgades ouvrières assez copieusement habitées, mais que Kingsham ne considère pas comme siennes, puisqu'elles appartiennent à une sous-administration particulière et qu'on les dénomme, sur un mode méprisant, « les pampas ».

Ridgeway, en construisant ses usines textiles, comptait surtout sur les habitants des « pampas » pour lui fournir le personnel nécessaire, et il avait visé juste. Le nouvel établissement, dont quelques ateliers fonctionnaient déjà à rendement réduit, avaient rapidement trouvé les ouvriers nécessaires. Et le jeune James était un bon patron...

Les habitants de Kingsham, en arrivant sur les terrains où s'élevaient les nouvelles bâtisses, eurent à se frayer un chemin à travers une foule consternée et haletante.

On enlevait justement le corps du maçon qui travaillait au parachèvement de la dernière cheminée. Corps... disons tout de suite cadavre, car l'homme avait été retiré des débris de l'échafaudage, crâne et os brisés.

Derwent laissait partir la civière, en faisant un geste découragé.

— Qu'est-il arrivé ? demandaient les nouveaux arrivants.

Haussements d'épaules : les habitants des « pampas » n'aimaient pas ceux de Kingsham, qu'ils appelaient « les aristocrates ».

Enfin l'un d'eux, plus prolix, expliqua.

— On a entendu le bruit d'une détonation... et puis cela sentait la poudre. C'est de la malveillance : on a fait sauter l'échafaudage et peut-être bien qu'on en voulait surtout à la cheminée, histoire de voler du travail au pauvre monde.

Du haut de la moderne tour, une voix aérienne descendit à peine audible, mais Ridgeway fit signe qu'il l'avait comprise :

— Ne touchez à rien avant qu'on descende !

On apporta un porte-voix en métal au chef d'usine qui tourna l'engin vers les hauteurs en criant de toutes ses forces.

— Pouvez-vous attendre ?

— Oui !

— On vient de téléphoner à Londres, mais il fera nuit avant que les secours arrivent !

— Nous attendrons !

On vit les deux hommes, défiant le vertige, s'asseoir sur l'étroite margelle, et bientôt une fine fumée de cigarettes s'envola de là-haut.

Cette crânerie plut au public qui poussa des cris d'encouragement.

James Ridgeway se tourna vers ses ouvriers.

— Mes amis, dit-il, que ceux qui travaillent reprennent leurs occupations, et que les autres rentrent chez eux. Ces deux gentlemen là-haut sont des gens courageux que l'attente et le vertige n'effrayent pas. Les secours arriveront aussi vite que possible et ne devront pas être troublés.

Les ouvriers obéirent sans murmurer, non sans avoir lancé quelques quolibets à l'adresse des badauds de la ville proche.

— Allez donc vendre de la ficelle !

— Va voir si ton chat ne s'est pas sauvé avec ton dernier gigot, boucher de malheur !

— Eh, boulanger, va donc remettre du plâtre dans ta farine.

— Retourne rouler des pilules pour les chiens constipés !

Ce dernier était lancé à l'adresse de Mr. Prill qui affecta de ne pas l'entendre et continua, aux côtés de Mr. Slatters, à regarder la haute cheminée et ses deux robinsons des airs.

Là-haut, sur leur incertain refuge, les deux gentlemen conversaient comme s'ils avaient été installés dans des fauteuils-club confortables ; le plus jeune avait même trouvé de l'amusement à cueillir de petits fragments de brique et à les laisser choir sur les curieux de Kingsham.

— Aïe, aïe, le malhonnête, il ne connaît donc pas la loi de la chute des corps !

C'était Mr. Slatters qui jetait cette exclamation indignée en frottant son crâne douloureux, atteint par un minuscule gravât.

— Il me paiera en tout cas un nouveau chapeau, gronda-t-il, sans compter les dommages et intérêts pour souffrances indûment infligées à un citoyen de Kingsham en Angleterre !

Mais les deux solitaires ne l'entendaient pas et continuaient à deviser paisiblement sur leur périlleux perchoir.

— Ainsi, Tom, disait le plus âgé, le Tueur a tenu parole, il vient de démontrer à Mr. Ridgeway qu'il pouvait l'atteindre quand bon lui semblerait. Seulement, je crois qu'il escomptait davantage que la mort d'un pauvre diable de maçon.

— Une mine posée à la base de la cheminée, maître ? demanda Tom Wills à Harry Dickson, car c'étaient les deux détectives qui se tenaient là-haut.

— Oui, et mal placée. Ce n'est pas la première fois que je constate que le mystérieux forban ne manie pas les explosifs avec toute la dextérité voulue. Il est bien plus fort comme tueur et comme incendiaire, que comme destructeur rapide. Dans ce dernier cas, beaucoup de ses attentats ont été ratés. Ceux qui ont réussi ne le furent qu'à moitié et comportèrent un certain facteur de chance ou plutôt de malchance pour les victimes. Tel fut le cas pour Mr. Ridgeway lors de la perte de son usine de Putney Commons.

— Le Tueur semble vouloir s'acharner sur Ridgeway.

— On le dirait. Voici huit jours qu'il a reçu du bandit l'avertissement suivant : « Licenciez votre personnel de Kingsham, éteignez-y le feu de vos usines, si vous ne voulez pas que je m'en charge. »

— Et Ridgeway ne se connaît aucun ennemi ?

— Aucun, mais là... aucun !

— Avez-vous remarqué, maître, que le Tueur se tourne surtout contre des propriétaires d'usine très populaires ? Qu'il fait avant tout un tort immense aux ouvriers de ces établissements ?

Harry Dickson approuva silencieusement les dires de son élève.

— Oui, Tom, il agit comme inspiré par une haine implacable, contre les humbles... Quel monstre singulier ! Il travaille à rebours des anarchistes de jadis, des bolchévistes d'aujourd'hui.

— C'est une piste à suivre !

— Elle est bigrement difficile, car ceux-là même qu'on pourrait nommer les ennemis du peuple, n'en font jamais une profession de foi ouverte !

Le crépuscule tombait ; Ridgeway venait de réapparaître au bas de la cheminée et cria dans son mégaphone.

— Courage, là-haut ! Les secours vont arriver, mais ils ne pourront être là avant la nuit close !

— Ça va, Ridgeway, on attendra... on est très bien ici, la vue est magnifique !

Lentement, l'ombre commençait à brouiller les lointains, les premières lumières palpitèrent dans la campagne. Tout proche, Kingsham allumait ses fenêtres. On vit les bords rouges et verts de la pharmacie de Mr. Prill resplendir comme de lointaines étoiles.

Tout à coup, Harry Dickson écarquilla les yeux. Du milieu du fouillis noir des toits de la petite ville, une lumière blanche très vive venait de s'allumer. Elle gira quelques secondes, puis devint fixe et, comme un œil lumineux, se fixa sur les deux détectives.

Aussitôt des occultations très distinctes commencèrent.

Harry Dickson gronda soudain :

Le langage Morse !

Tom Wills regarda à son tour et, en même temps que son maître, déchiffra le message.

— Ah, elle est forte !

— Repérez bien le point d'émission de cette lumière, Tom ! cria le détective.

À ce moment, elle disparut.

Les occultations avaient parlé : « Je vous aurai, sales flics ! Le bonsoir du Tueur ! »

— Avez-vous pu fixer le point ?

— Plus ou moins : j'ai compté tant bien que mal dans l'ombre huit toits qui se suivaient en file, puis la section d'une rue. La maison d'où les signaux sont partis doit se trouver à un coin.

— C'est bien cela !

Les minutes commencèrent à s'écouler très lentement. Tout à coup Tom Wills éternua violemment.

— Un rhume, Tom ? raila le maître.

Mais le jeune homme ne répondait pas, il semblait soudain pris de vertige ; Harry Dickson eut tout juste le temps de le saisir par l'épaule, sinon il tombait de soixante mètres de hauteur, tout comme l'infortuné maçon.

— Maître... gémit le jeune homme, faites attention... je me suis penché une minute vers l'intérieur de la cheminée...

Mais déjà le détective poussait une exclamation de colère et d'effroi.

Une odeur lourde et suffocante, qui prenait traîtreusement à la gorge, s'élevait hors du cylindre de pierre. Qu'ils en respirent une bouffée et, pris d'une soudaine défaillance, ils tomberaient dans le vide.

— Tom ! cria le détective, il n'y a qu'un moyen, empoignez le rebord et laissez-vous comme moi pendre dans le vide !

Une nouvelle bouffée asphyxiante monta vers eux, au moment où ils exécutaient la dangereuse manœuvre.

Cette fois-ci, la chance était contre eux.

Leur position était effroyable ; le poids de leur corps suspendu par les mains semblait augmenter de seconde en seconde. Un engourdissement redoutable commençait à se manifester.

Harry Dickson, en faisant un effort surhumain, ne se tint plus que d'une main et, de l'autre, soutint son élève qui défaillait déjà.

Ses regards horrifiés consultaient le ciel : de petits nuages y voguaient, se rapprochaient. Cela signifiait que la brise nocturne s'élevait. Un souffle rabattant le gaz délétère vers les hommes, et ils étaient perdus.

Une odeur acre de chlore parvenait parfois jusqu'à eux, faisant tousser Tom.

Le moindre soubresaut trop vif, et c'était la fin aussi.

Tout à coup, au fond de la plaine un bruit de lourdes voitures naquit. Des phares puissants trouèrent les ténèbres. Harry Dickson et Tom Wills furent soudain aveuglés par un pinceau d'intense lumière.

Alors, d'en bas, on vit leur affreuse position et un cri de terreur monta vers le ciel.

Enfin, on entendit mugir les treuils mécaniques, les formidables échelles Metzger montèrent, montèrent comme des ponts audacieux lancés à la conquête de l'abîme.

Des bras robustes saisirent Dickson et Tom et les attirèrent vers les échelles salvatrices.

Alors que leurs mains douloureuses quittaient enfin le rebord de pierre, deux briques éclatèrent à l'endroit où elles se posaient l'instant auparavant.

Deux balles de fusil envoyées du fond de la nuit, et venues on ne savait d'où...

2. Le geste du Docteur Derwent

Harry Dickson et Tom Wills furent conduits immédiatement à la maison particulière de James Ridgeway, sise dans une des principales rues de Kingsham et toute proche de la place centrale.

Après le sauvetage, la détente fut si brusque que le docteur Derwent craignit pour eux un ébranlement nerveux trop profond.

De fait, ce furent deux êtres prostrés, absolument privés de force, que l'on coucha dans la grande chambre à deux lits que Mr. Ridgeway mit à la disposition des rescapés.

Entre-temps la police locale s'était mise à l'œuvre pour chercher le fin mot de l'énigme. Comme elle était représentée à Kingsham par deux vieux grognards de gardes champêtres, l'enquête entreprise dès la matinée suivante fut plutôt riche en intermèdes cocasses.

Le chef de la police, en l'occurrence le maire de la petite ville, était un vieux brave homme qui ne voyait malice en rien, et qui passait son temps à manger de copieuses rentes, dans le sens réel du mot.

Mr. Tapley ne s'occupait qu'à compulsier des livres de cuisine et à combiner des recettes nouvelles. Jugez de son émoi de devoir présider un jury ayant à statuer dans une affaire criminelle.

— Mais il n'y a jamais eu de crime à Kingsham ! gémit ce brave homme et ce fut cette opinion qui prévalut : « Il y avait eu accident, regrettable certes, mais pas crime. »

Des habitants des « pampas », qui avaient suivi les brefs débats, poussèrent des huées, et quatre d'entre eux, appréhendés par les gardes, se virent infliger sur-le-champ trois shillings d'amende, pour manque de respect aux magistrats.

James Ridgeway avait écouté cette sentence sans mot dire, et se retira avec un sourire désabusé : À quoi bon toutes ces singerie, puisque Dickson était là ?

En quittant la salle de séance de la maison communale, il fut salué par MMr. Slatters et Prill. James Ridgeway leur rendit aimablement leur politesse : c'étaient en effet les seuls membres du jury qui avaient osé émettre une opinion contraire à celle de la majorité.

— Nous avons entendu la détonation et avons vu le nuage de

fumée, déclara le maître d'école avec indignation, et il se trouve des gens pour trouver cela tout naturel. Où donc va la justice ?

— Tout doux, tout doux, objecta le pharmacien, ni la justice ni le gouvernement n'y peuvent rien, telle est mon idée. Mais ce n'est pas nous qui changerons la mentalité des petites gens de Kingsham. À-t-on seulement trouvé des traces d'explosif ?

— Non, je vous l'accorde, avoua Mr. Ridgeway.

— C'est bizarre, conclut le droguiste, une mine laisse des traces indiscutables et, si vous me permettez, monsieur Ridgeway...

Il n'acheva pas ; tous trois se tournèrent d'un seul mouvement dans la direction des usines où l'on voyait un énorme panache de fumée monter dans le ciel bleu.

— Le feu est à vos établissements, monsieur Ridgeway ! s'exclama le maître d'école.

L'alarme avait dû être donnée déjà, car on entendit le clairon des pompiers retentir dans les rues, et bientôt les volontaires de la brigade du feu accoururent sur la place, boutonnant à la hâte leurs uniformes.

Ce n'étaient pas les usines qui flambaient, heureusement, mais les débris de l'échafaudage écroulé.

Quand les trois hommes arrivèrent sur place, ils ne trouvèrent plus qu'un amas fumant de cendres de bois, ainsi qu'une cheminée abondamment léchée à sa base par les flammes de l'éphémère brasier.

— Voilà les dernières traces qui s'envolent ! dit comiquement Mr. Prill en désignant un nuage de fumée qui se dissipait dans le ciel.

À cette heure, Harry Dickson s'éveillait d'un lourd sommeil, hanté de rêves noirs. Lentement il ouvrit les yeux, cherchant à assembler ses souvenirs. Ils étaient troubles et confus.

Il vit la chambre spacieuse aux rideaux tirés, et toute jaune de soleil, il entendit le vrombissement des mouches contre les vitres, puis il s'aperçut qu'il n'était pas seul dans la pièce.

Le docteur Derwent se tenait debout devant la table de nuit, lui tournant à moitié le dos, et Dickson distingua ses gestes singuliers.

Le médecin tenait en main la carafe d'eau, la flairait, la reposait, la reprenait ensuite pour l'élever contre la lumière. Enfin, il le vit avoir un mouvement d'hésitation et la vider brusquement dans le lavabo.

Après quoi, Derwent prit nerveusement son chapeau et quitta la chambre avec une précipitation fébrile.

Dickson l'entendit encore dévaler les escaliers quatre à

quatre, puis la porte de la rue se ferma avec fracas. Péniblement le détective se redressa, se laissa glisser hors du lit et courut au lavabo : un peu d'eau y stagnait encore. Il la recueillit soigneusement dans un verre et la flaira. Une odeur douce d'amandes amères en montait.

— De l'acide cyanhydrique à haute dose, murmura-t-il, fichtre !... il y avait de quoi empoisonner tout Kingsham !

Pourtant, il décida de garder, pour le moment, sa découverte pour lui.

Tom Wills, lui aussi, bougea, s'étira et se dressa après un bâillement sonore.

— C'est bon de se retrouver dans son lit, après un tel cauchemar, s'exclama-t-il tout à la joie de vivre.

— Debout, my boy ! nous avons à retrouver une certaine maison, d'où est parti un appel peu rassurant, hier soir.

— Huit toits en file et puis l'entaille d'une rue... et un coin, récita Tom, comme s'il se trouvait devant le tableau noir.

En sortant, ils se heurtèrent à Mr. Ridgeway et à ses deux compagnons, MMr. Slatters et Prill.

— On se croirait un dimanche, dit Harry Dickson en riant, le maître d'école se promène et le pharmacien a fermé son officine !

— Joli dimanche en effet, répondit Mr. Ridgeway d'un air attristé. Je vois que vous connaissez déjà ces messieurs, continua-t-il, mais permettez que je vous présente à votre tour.

Mr. Slatters poussa un cri d'admiration et Mr. Prill, qui voulait toujours avoir l'air de ne s'étonner de rien, ouvrit des yeux comme des hublots.

— Dickson... Harry Dickson... et même le petit Tom Wills ! Vous voyez bien qu'il y a crime ! Nous sommes bien contents de nous être prononcés dans ce sens !

Ils se hâtèrent toutefois de prendre congé, tant ils avaient hâte d'aller conter la fameuse nouvelle à l'auberge du « Pot d'Étain » car jusqu'ici l'identité des deux rescapés n'avait pas été connue dans Kingsham.

Ridgeway, lui, s'empressa de raconter comment le feu venait de détruire l'échafaudage effondré, effaçant toute trace.

Harry Dickson sourit.

— C'est de fort bon augure, dit-il.

— Vous dites ? s'écria James Ridgeway qui croyait avoir mal compris.

— C'est la première fois que le Tueur se préoccupe de faire disparaître ses traces, et je trouve cela de bon augure.

— Pourquoi cela, maître ? demanda Tom.

— Jusqu'à ce jour, le mystérieux forban semblait bien sûr de

l'impunité. Il ne s'occupait que de la réussite de ses crimes. Aujourd'hui, il prend des précautions. J'en conclus qu'il reconnaît lui-même qu'il risque d'être découvert.

Le front de James Ridgeway se barra de rides.

— J'oserais ajouter que cela me fait l'effet que le Tueur persiste à rester près de nous, sans doute dans le but de perpétrer de nouveaux forfaits.

— Votre remarque est parfaitement juste, monsieur James, dit le détective, et j'ai quelques raisons pour croire que le bandit n'abandonnera pas la place de sitôt. Je le reconnais bien dans trois de ses derniers coups. La mine explosive d'abord ; un petit truc ensuite qui a failli nous coûter cher, à Tom et à moi, l'emploi de gaz asphyxiants, l'incendie de ce jour, et je puis même ajouter les deux coups de feu tirés à l'aide d'un excellent silencieux. Tout cela, c'est du travail à distance ; une minuterie de bombe : un dégagement de gaz à retardement, des balles envoyées de très loin d'une main fort sûre. Quant au feu d'aujourd'hui, on le doit tout simplement à la fameuse liqueur de Fénians, d'historique mémoire : du phosphore dissous dans du sulfure de carbone, et ne s'enflammant qu'au moment où la dernière goutte de liquide s'est évaporée.

» Un bon chimiste peut régler cela comme une montre ! Vous verrai-je tout à l'heure, monsieur Ridgeway ? Je crois que j'aurai quelques questions à vous poser.

On prit rendez-vous pour l'heure du déjeuner et les deux détectives se hâtèrent de gagner les confins de la petite ville.

— À présent, Tom, passons à notre expérience de topographie.

— Rien n'est plus facile maître, il n'y a que quatre grandes rues. J'y suis... la voici devant nous : rue de Trafalgar... C'est de bon augure, car c'est un nom de victoire. Les maisons de droite seules comptent pour nous. Une, deux... oui, le troisième immeuble possède un toit surélevé, la cinquième maison est surmontée d'une petite tourelle. La voici également.

» Six, sept et huit... ah, voilà la rue transversale : passage du Trèfle Incarnat, comme c'est poétique ! La maison du coin sera inculpée...

Il persiflait un peu, mais soudain son jeune visage exprima le plus sincère étonnement. Il leva une main tremblante vers une plaque de cuivre, luisant au soleil de la méridienne proche.

— Oh, maître... lisez donc !

C'était la maison du docteur Derwent.

Le visage du détective resta impassible.

Il s'approcha de la porte et tira le pied de biche de la

sonnette : un grêle carillon retentit à l'intérieur, mais resta sans réponse.

Enfin une fenêtre s'ouvrit dans une maison d'en face et une voix de femme cria :

— Le docteur Derwent est parti depuis une heure à bicyclette !

— C'est bien regrettable, répondit Dickson en saluant la grosse commère qui se penchait sur son balcon.

— S'il y a un malade, continua la dame, heureuse de bavarder, vous feriez bien mieux de vous adresser au docteur Limwater, lui au moins, c'est un médecin convenable, tandis que ce jeune godelureau ne mérite aucune confiance.

— Vraiment ? s'intéressa le détective.

— Un homme qui boit, qui n'a pas le sou et doit de l'argent au boulanger et au boucher, sans compter Mr. Ridgeway, je présume !

— J'aimerais beaucoup jeter un coup d'œil à l'intérieur, dit Harry Dickson à mi-voix en se tournant vers son élève, mais la nuit sera plus favorable pour cela.

— À moins que le docteur ne revienne dans la journée, objecta Tom Wills.

— J'en doute un peu, riposta le détective, sans fournir plus d'explications.

Ils retournèrent chez Mr. Ridgeway et y arrivèrent au moment où le gong du lunch retentissait dans le hall.

Quatre couverts étaient mis sur la table de la salle à manger.

— J'avais prié le docteur Derwent d'être des nôtres, dit l'hôte, et voici qu'il nous fait faux bond. J'ai trouvé un bref mot d'excuse de sa main, dans la boîte à lettres.

Ce ne fut qu'au dessert que Dickson en vint aux questions.

— Monsieur Ridgeway, dit-il, je crois que vous êtes lié d'amitié avec Mr. Derwent, pourtant je serai obligé de vous poser quelques questions sur lui, questions qui pourront vous sembler quelque peu indiscrètes.

Une furtive rougeur monta aux joues du jeune industriel.

— J'y répondrai, dit-il simplement.

— Je vous remercie. Je vous assure que toute ma discrétion vous est acquise, là où elle ne touche pas à mon enquête.

Le détective hésita quelque peu et il vit que Ridgeway s'agitait nerveusement sur sa chaise.

— Le docteur Derwent a la réputation d'être intempérant, dit-il brusquement.

— Hélas... il l'est en vérité.

— Ses moyens d'existence ne semblent pas être fort

brillants ?

— Des folies de jeunesse... Il est resté très tôt orphelin. À sa majorité il fut mis à la tête d'une jolie fortune, qu'il dilapida très vite. C'est un garçon intelligent et bon, mais de bien faible caractère.

— C'est vous qui l'avez fait venir à Kingsham ? demanda Dickson.

Ridgeway baissa la tête.

— Il était brûlé à Londres car, la misère aidant, il avait donné quelque peu dans un louche trafic de drogue. Je m'empresse d'ajouter qu'il y fut victime d'astucieux et indéliçats personnages. Je voulais lui créer une clientèle parmi la masse populaire des usines et je crois que j'y réussirais s'il voulait cesser de boire.

— Comment se fait-il, monsieur Ridgeway, que vous vous intéressiez à lui.

De nouveau Ridgeway rougit.

— C'est mon cousin, dit-il à voix basse. Ma mère et la sienne étaient sœurs.

Pendant quelques minutes, Harry Dickson garda le silence, la question qu'il voulait poser était délicate entre toutes. Il s'y décida à la fin.

— Vous êtes célibataire, monsieur James, et je crois savoir que vous avez fait vœu de le rester...

Le visage du jeune homme prit une expression de profonde tristesse.

— Ma fiancée est morte, dit-il à voix basse, et j'ai fait serment de ne jamais lier ma destinée à celle d'une autre. Ainsi...

— Si vous mouriez, Derwent serait votre héritier ?

Ridgeway eut un sursaut d'étonnement.

— Qu'allez-vous supposer, monsieur Dickson ? Non... Clyde Derwent ne serait pas mon héritier, il le sait et il m'approuve. Ma fortune, qui n'est pas si grande qu'on pourrait le croire, irait complètement à des fondations charitables dont profiteraient uniquement les ouvriers de mes usines.

— Le docteur Derwent vous en veut-il, pour une raison ou une autre ?

— Non... c'est-à-dire qu'il se révolte quelquefois quand je lui reproche son vice, mais il ne tarde jamais à reconnaître ses torts et le bien-fondé de mes reproches !

— Mr. Derwent se rend-il souvent à Londres ?

— Oui, car il prépare d'autres examens, c'est un garçon très instruit, mais...

— Mais..., je vous en prie, il ne faut rien me cacher à son sujet !

— Eh bien, tout en ne négligeant pas trop ses études, il joue et il boit !

— Ses études portent-elles aussi sur la chimie ?

— Certainement, il est très calé en la matière !

Ridgeway se leva, les traits crispés.

— Vous ne suspectez pas Derwent de...

— Je suis en droit de suspecter tout le monde, répondit prudemment le détective, mais, d'un autre côté je n'affirme jamais que quelqu'un est coupable avant d'avoir les preuves les plus tangibles en main.

— Je veux en avoir le cœur net, dès son retour...

— Je pense, dit Harry Dickson d'une voix un peu émue, que nous ne reverrons pas de sitôt le docteur Derwent.

On sonna à la porte de la rue, et bientôt le valet de pied entra dans la salle à manger, porteur d'une grande lettre cachetée qu'il remit à Mr. Ridgeway.

— Le maire, Mr. Tapley, nous invite ce soir à dîner, dit l'industriel quand il en eut pris connaissance. Vous pourrez difficilement vous soustraire à l'invitation de ce brave homme, monsieur Dickson. Et puis... vous mangerez vraiment bien, car Mr. Tapley a tourné à son profit le vieux proverbe et, au lieu de manger pour vivre, il vit pour manger.

Harry Dickson, qui pensait à l'exploration projetée de la maison du docteur, hésita quelque peu, mais ce que lui raconta son hôte le mit vite à son aise.

— Mr. Tapley a des habitudes de vieux hobereau. Ainsi il appelle un dîner une medianoche. Il croit sacrifier à des coutumes de haute antiquité en ne se mettant à table qu'à minuit. Je m'empresse d'ajouter que ces medianoches sont plutôt rares et que la plupart des gens huppés de Kingsham donneraient leur petit doigt pour pouvoir y assister.

— Eh bien ! dit Harry Dickson de bonne humeur, cela nous changera les idées, qui commençaient à tourner au gris, je serai bien aise de ne pas devoir me coucher à l'heure des poules en cette bonne ville.

Le domestique apporta les liqueurs et le café et, comme le soleil avait tourné, il leva les stores bleus. La rue parut, toute blanche de soleil et bleue d'ombre dure. De biais, on pouvait distinguer une partie de la grand-place. Un bruit sourd roulait et l'on vit les bonnes gens arriver sur le seuil de leurs portes en donnant tous les signes d'un vif intérêt.

— C'est le crieur public, expliqua Mr. Ridgeway. Il possède une voix de stentor qui s'entend de loin ; avec un peu d'attention, nous ne perdrons aucune de ses paroles.

Après un nouveau roulement de tambour, on entendit en effet monter une voix claire et forte, dans le silence torride de l'après-midi d'été.

— Aux habitants de Kingsham ! Sur avis de Scotland Yard, la municipalité de Londres porte à la connaissance de tous qu'une prime de deux cents livres sera allouée à celui qui donnera des indications de nature à faire capturer le Tueur.

Le crieur toussa pour se donner de la voix et continua :

— La municipalité de Kingsham porte à la connaissance de tous que son maire, le très honorable Mr. Tapley, ajoutera sur sa caissette particulière une somme de cinquante livres à cette récompense. Ladies et Gentlemen, j'ai dit... Je serai reconnaissant à ceux qui voudront me permettre de me rafraîchir à leurs frais !

Le crieur dut cette reconnaissance à Mr. Prill qui s'était approché de lui et qui l'emmena aussitôt à l'auberge du « Pot d'Étain », où d'autres habitants de Kingsham le rejoignirent aussitôt pour y discuter de leurs chances.

À dix heures, toutes les lumières s'étaient évanouies derrière les fenêtres de la petite ville.

Ombres parmi les ombres, Harry Dickson et son élève glissèrent par la rue Trafalgar aux façades lourdes de nuit et aux volets hermétiquement clos.

La terreur du Tueur planait déjà sur Kingsham...

Ils atteignirent la ruelle du Trèfle Incarnat qui, certes, ne fleurait pas les fleurs d'été, mais les vieilles pierres et le pissat de matou.

La maison du docteur Derwent s'y prolongeait en une muraille basse, que dépassaient les maigres frondaisons de deux platanes étiques.

Harry Dickson fit la courte échelle à son élève et bientôt ils se trouvèrent de l'autre côté du mur, dans un jardin hâve et négligé.

À gauche, une porte d'angle était ouverte, donnant libre accès à la demeure.

Deux chats errants en sortirent en un galop échevelé, preuve qu'aucune présence ne les avait dérangés à l'intérieur.

Les lampes électriques des deux intrus révélèrent bientôt un home des plus désolés : une cuisine vide (le docteur mangeait à l'auberge et faisait lui-même ce qui lui restait à faire de ménage, ne recourant qu'hebdomadairement à une femme de charge), un salon-salle à manger aux meubles disparates, débris d'un passé plus riche, une chambre à coucher agencée sur un mode identique et enfin, plus confortable, le cabinet de consultation et de travail du médecin. Harry Dickson avisa aussitôt un minuscule

réduit voisin, qui devait servir de laboratoire au docteur.

Quelques flacons, des éprouvettes à moitié pleines et deux bouchons décachetés attirèrent spécialement son attention. L'examen en fut vite fait.

— De l'acide sulfurique dilué agissant sur du cyanure de potassium, murmura-t-il en flairant avec prudence une massive cornue de verre.

» Du sulfure de carbone, ajouta-t-il en débouchant un flacon carré, dont une odeur fétide s'envola. Du phosphore blanc... c'est complet.

» Attention ! dit-il en voyant Tom Wills étendre la main vers un ballon, dont les parois se teignaient d'une vague couleur verte. Une bouffée de cette matière gazeuse vous ferait cracher du sang à la minute. Et voici un chapelet de cordite, acheva-t-il en maniant un rouleau brunâtre.

— Tout l'alphabet criminel, de A à Z... conclut Tom, complet archicomplet.

— Trop complet, riposta le détective.

Ils quittèrent la maison par le même chemin. À la mine pensive de son maître, Tom s'aperçut bien vite qu'ils ne revenaient pas d'une expédition victorieuse.

3. Le Dîner chez Mr. Tapley

La maison du premier magistrat de Kingsham était la plus belle de la ville.

Conçue au goût du siècle dernier, elle en possédait les sévères beautés et le riche confort antique.

L'immense vestibule était à la fois une galerie de tableaux de maîtres et, dans son fond, un jardin d'hiver du plus somptueux aspect.

Fidèle aux grandes traditions, Mr. Tapley en avait banni, autant que faire se pouvait, les commodités du progrès moderne. L'électricité en était absente en tant qu'éclairage, mais de nombreuses bougies de cire constellaient les murs. Harry Dickson, Tom Wills et Mr. Ridgeway furent introduits par un laquais en perruque poudrée dans une salle à manger mi-flamande, mi-normande, aux hauts lambris de chêne lustré, aux buffets formidables, aux aspects de cathédrales en miniature.

Une vaisselle plate magnifique et des cristaux rares luisaient sur la table à la nappe damassée, dans la clarté d'une multitude de candélabres et de lustres. Une fine odeur d'ambre et d'encens flottait dans l'atmosphère rafraîchie par le jeu des fenêtres ouvertes sur le jardin.

Mr. Tapley, un beau vieillard à barbe blanche, mis à l'ancienne mode, les y attendait en donnant les dernières instructions à un cuisinier attentif et respectueux.

— Les écrevisses servies sur glace pilée, Stalker, et veillez bien à ce que l'on ne brosse pas trop durement les truffes fraîchement arrivées de France, ce matin. Comment vont les chauds-froids ?

— J'ose espérer, sir, qu'ils mériteront votre bienveillance.

— Les poulardes de Bresse doivent tourner très lentement à la broche.

— L'horlogerie de la rôtissoire a été vérifiée par moi personnellement, sir.

— Vous mettrez une pointe de curry, pas plus, dans les surmulets à la crème de Normandie.

— Servirai-je leurs filets tout blancs ou légèrement dorés, sir ?

— Tout blancs, Stalker, doucement verdis de persil. Comment

sont les champignons ?

— Il n'y en a pas de plus beaux, sir.

— C'est bien, je vous recommande expressément la purée d'ananas à la fine champagne et les amandes fraîches à l'essence de roses.

— J'y veillerai moi-même, sir.

Mr. Tapley le congédia du geste et se tourna vers ses invités.

— Ce n'est qu'un humble petit dîner, gentlemen, s'excusa-t-il, que je vous ai offert histoire de bavarder un peu. Prenez place, je vais vous faire servir une boisson apéritive, la seule qui mérite réellement ce nom.

Un valet apporta quatre coupes givreuses remplies d'une liqueur ambrée et répandant une délicieuse senteur d'aromates.

— Une macération très lente d'herbes rares, de zestes, de cœurs de goyaves et de mangues dans de l'arak, expliqua le gourmet, il faut trois ans avant que les fruits soient complètement résorbés et que l'on puisse passer au dernier filtrage de la liqueur.

On la savoura avec délices, puis les hors-d'œuvre les plus délicats et dont les lourdes mayonnaises étaient absolument bannies apparurent sur la table dans de petits chariots d'argent massif. On en était déjà aux poulardes de Bresse flanquées de cèpes braisés, quand le grand sujet de conversation fut enfin entamé.

— Le Tueur ! s'écria tout à coup le maire, je ne pense pas devoir jamais payer le supplément de cinquante livres que j'ai fait promettre, car je ne crois pas au Tueur !

Harry Dickson déposa l'aile de volaille qu'il s'appropriait à décortiquer et lui jeta un regard malicieux.

— Vraiment, monsieur le maire, et pourquoi donc ?

Le vieillard caressa sa longue barbe de fleuve.

— Billevesées, monsieur, inventions de journalistes en mal de copie. Toutefois, comme je connais mes administrés, je craindrais de les entendre jeter de hauts cris, si je disais froidement mon opinion.

— Je crains, moi, que vos administrés n'aient raison !

— Mais pourquoi serait-il venu à Kingsham ? s'écria Mr. Tapley avec un désespoir comique, la dernière fois que j'eus à siéger comme juge, il y a près de deux ans de cela, il ne s'agissait que d'un vol de lapins. Encore le coupable n'était-il pas du pays !

— La raison n'est pas péremptoire !

— Elle l'est pour Kingsham, répliqua Mr. Tapley, obstiné.

Les chauds-froids étaient sur la table.

Mais les invités ne maniaient déjà plus leurs fourchettes

qu'avec lassitude et songeaient avec bonheur aux desserts rafraîchissants qui les attendaient.

Chacun des convives occupait un côté de la table carrée ; Harry Dickson, tournant le dos au jardin, avait le visage dirigé vers les fenêtres donnant sur la place.

L'air était lourd et immobile, la nuit soufflait même une haleine de fournaise. On avait également ouvert ces fenêtres, mais elles provoquaient à peine un très léger courant d'air, tout juste de nature à faire frissonner les roses s'effeuillant sur la nappe.

La place publique était un désert d'ombre bleue qu'étoilait un unique réverbère à trois branches. Le vol de velours des oiseaux de nuit bruissait parfois doucement dans l'air torride.

De magnifiques sphinx dorés au longues pattes entraient par moments en bolides et se grillaient aussitôt à la flamme aiguë des bougies. Dans le silence de la pièce, on n'entendait que le court grésillement de mort, au moment du contact des ailes avec le feu.

Et Dickson pensa tout à coup qu'il y avait, malgré cette atmosphère de quiétude alanguie, quelque chose de cruel, de mortel qui flottait dans l'air.

Brusquement, il laissa reposer sa fourchette. Un furtif éclair blanc venait de frapper ses yeux : il se répéta plusieurs fois, selon un rythme distinct, qu'il saisit.

C'était le signal d'entrée en matière de la langue de Morse ; le moment d'après, des occultations rapides suivaient. Trois longues... trois brèves : S. O. S., le signal de la grande alarme.

Il ne laissa rien paraître de l'émotion qui envahissait son être, mais il repéra rapidement l'endroit d'où venaient les signaux lumineux.

C'était au faite de la maison du docteur Derwent ! Lors de sa visite clandestine, ils étaient montés sur le toit, Tom et lui, sans rien découvrir d'une installation de ce genre.

À présent une phrase s'esquissait, se précisait.

« Ne touchez pas aux ananas ! »

La lumière s'éteignit, les signaux avaient cessé.

La porte s'ouvrit et le laquais entra porteur d'un plateau sur lequel se dressaient trois conques nacrées remplies d'une mousse ambrée et transparente. La fameuse purée aux ananas promise à leur gourmandise !

Un grand frisson agita Harry Dickson.

À cette même minute, un des chiens de garde se mit à hurler dans la cour à la lune montante, dont les cornes jaunes paraissaient au-dessus des toits.

— Un instant ! s'écria Dickson, un chien qui hurle... je suis

superstitieux. Savez-vous ce que cela signifie, monsieur le maire ?

— Eh non ! répondit Mr. Tapley, une lueur amusée dans les yeux.

— Faites-le venir ici !

— Aha ! s'écria le magistrat, elle est bien bonne ! Faites ce que monsieur désire, ordonna-t-il au laquais.

Quelques minutes après, le serviteur introduisit un affreux roquet qui montrait des crocs menaçants.

— Quand un chien hurle au moment où l'on entame un plat, c'est qu'il a droit à en recevoir la première bouchée ! expliqua Dickson.

Vivement, il plongea sa cuillère dans l'odorante purée et la tendit toute remplie au chien.

L'animal n'en fit qu'une lappée et attendit, l'œil luisant, en désirant encore. Mais tout à coup, il poussa un grondement sourd, son poil se hérissa et, d'un bond, il franchit la fenêtre du jardin où on l'entendit japper plaintivement, puis se taire après un dernier rauquement.

— Halte, fit le détective que personne ne touche à cette mixture, je sais ce que c'est !

— Comment, comment... ma purée d'ananas à la fine champagne ? suffoqua Mr. Tapley.

— Est empoisonnée, déclara le détective d'une voix nette. Et je sais aussi par quoi. C'est un terrible toxique qui vient de l'Orient et qui se nomme, là-bas, la mort du chien. Elle a la propriété de tuer presque immédiatement les chiens, alors qu'elle n'agit que plus lentement sur les hommes. Si nous en avons mangé, nous aurions encore vécu trois ou quatre heures sans nous apercevoir de rien, et alors la mort serait intervenue subitement ou presque.

— Stalker ! cria le maire, qu'on appelle Stalker.

Le domestique, à qui l'ordre venait d'être donné, partit en courant.

Quelque temps s'écoula avant qu'il ne revînt, pour dire, tout étonné, qu'il ne trouvait nulle part le chef.

— L'ennemi est dans la place ! dit Harry Dickson, l'œil en feu, restez où vous êtes... il y va de notre vie à nous tous. Avez-vous un revolver, monsieur Ridgeway ?

— Non, monsieur Dickson, mais...

— Voici le mien, je vous ordonne de tirer sur tout ce qui vous paraît suspect, cria le détective d'une voix véhémence. Nous sommes ici en danger de mort, ne l'oubliez pas. Venez Tom !

Guidé par le domestique, il descendit aux cuisines. Le feu s'y

éteignait dans les foyers, et dans un fauteuil à oreillettes une grosse servante somnolait.

— Qui est-ce ? demanda Dickson au valet.

— C'est Rose, l'adjointe cuisinière du chef, répondit celui-ci...

— Hola, madame, réveillez-vous.

La bonne femme dodelina de la tête et se mit à ronfler. Le domestique la secoua d'importance, mais elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine et n'en dormit que de plus belle.

Une tasse de café à moitié vide était devant elle. Harry Dickson y trempa le doigt et goûta au breuvage.

— Parbleu ! gronda-t-il, pour un solide soporifique en voilà un !

Il se tourna vers le valet effaré.

— Qui vous a donné les coupes de fruits ?

— Elles étaient toutes préparées sur le dressoir que voici, sir.

Harry Dickson regarda autour de lui.

— Où mène cet escalier ? demanda-t-il.

— Il monte vers le cellier, qui s'ouvre, lui, sur la cour des écuries.

Le détective en montait les premières marches, quand il lui sembla entendre geindre et gémir : il s'élança, buta contre une porte qui s'ouvrit et se trouva dans un grand espace obscur.

C'était le cellier ; la porte donnant sur la cour en était grande ouverte dans la nuit. Mais, dans un angle, une lanterne d'écurie allumée jetait une lueur blafarde sur un groupe sombre.

Dickson vit le visage livide de Stalker et, penchée sur lui, une forme sombre.

Il bondit en avant, les mains tendues, pour la saisir, mais elle fut plus rapide que lui. Souple comme une couleuvre, elle s'échappa, gagna la porte et se mit à courir dans la cour.

— Occupez-vous de Stalker ! cria Dickson à Tom en se jetant à la poursuite du fugitif.

La cour était grande comme la place publique elle-même et faiblement éclairée par la lune.

Dickson courait comme un fou, mais l'autre devait être un véritable champion de course à pied. Il ne mit que deux ou trois secondes pour distancer son adversaire de plusieurs yards. Ah, comme le détective regrettait d'avoir laissé son revolver aux mains de James Ridgeway !

Sans hésitation, le fuyard courait vers le mur d'enceinte qui n'était pas trop élevé, et le détective ne put réprimer un cri de stupeur admirative en le voyant bondir soudain et atteindre le faite de la muraille, où il resta un moment assis à califourchon.

Dickson bondit à son tour, mais manqua le but ; l'autre

dégringolait déjà dans la rue. Pourtant, au moment où il disparaissait, la clarté de la lune le frappa en plein visage et Harry Dickson vit les traits crispés du docteur Derwent !

Son second saut fut mieux réussi. Lui aussi atteignit la bordure et put enfin regarder dans la rue.

Il vit tout juste l'ombre grêle d'une bicyclette qui s'éloignait à une allure forcenée.

Tout à coup, sur la place, un coup de feu retentit.

Harry Dickson retourna à l'intérieur de la maison.

— Des lanternes, commanda-t-il, venez Tom, venez Ridgeway, et que l'on aille prévenir le docteur Limwater.

— Stalker ? demanda le maire en tremblant... que lui est il arrivé ?

— Un coup de poignard en pleine poitrine, il n'en réchappera pas, l'agonie a commencé déjà.

— Alors... hurla le magistrat, c'est tout de même vrai que le Tueur existe... et il opère chez moi... pendant mon dîner, suis-je oui ou non le maire de Kingsham ?

— Le docteur Limwater habite aussi loin que possible, dit Mr. Ridgeway. Pendant qu'on le prévient, nous ferions bien d'aller appeler Mr. Prill, le pharmacien, il pourrait toujours faire une piqûre au moribond.

— Excellente idée, dit Harry Dickson, mais agissons vite !

Ils sortirent de la maison et traversèrent la grand-place en courant.

— Maître ! s'écria tout à coup Tom Wills, regardez donc... il y a quelque chose d'étendu sur le sol...

— Une bicyclette ! s'écria Harry Dickson en accourant.

Bientôt, il se trouva auprès de la machine. La roue avant était tordue et le guidon faussé comme par suite d'une chute violente.

— Du sang ! murmura Tom Wills en montrant du doigt une flaque toute fraîche.

Le détective songea au coup de feu qu'il avait entendu, peu après la fuite du docteur Derwent. À quelques mètres de là, Ridgeway carillonnait de toutes ses forces à la porte de la pharmacie, où tout semblait plongé dans un profond sommeil.

Enfin, une lueur vacillante parut derrière les fenêtres de l'étage et l'une d'elles fut lentement ouverte.

— Eh bien, eh bien, le feu est-il à Kingsham, cria la voix rogue du pharmacien, je suppose que vous ne venez pas réveiller le monde parce que vous avez une rage de dents ?

Harry Dickson s'approcha.

— Descendez vite, monsieur Prill, dit-il, un homme vient d'être assassiné chez Mr. Tapley. Prenez votre trousse et tout ce

qu'il faut pour faire une piquûre.

— J'y vais, j'y vais, cria l'excellent homme, dont le bonnet de nuit en casque à mèche tremblait frénétiquement sur son crâne.

Il les rejoignit bientôt, revêtu d'une comique houppelande.

— Un assassinat à Kingsham et chez monsieur le maire, gémit-il. Avez-vous prévenu le médecin ?

— On est allé quérir le docteur Limwater, dit Mr. Ridgeway. Le potard lui jeta un regard étonné.

— Le docteur Derwent habite bien plus près, dit-il.

— Il n'est pas là, répondit sèchement l'industriel.

— Oh, je comprends... murmura fielleusement Mr. Prill.

Pendant ce temps, Harry Dickson fouillait les alentours du regard. Mais la flaque de sang était unique. Aucune autre ne fut découverte.

Il en était à tourner et à virer sur lui-même comme un toton furieux, quand il lui sembla entrevoir une lumière dans une des maisons de la place, une lumière que de lourds rideaux masquaient. C'était dans la maison du maître d'école. Harry Dickson s'approcha et colla son oreille contre les volets. Ils n'obturaient les fenêtres que jusqu'aux vitraux supérieurs, par où filtrait la faible clarté. Alors, il lui sembla entendre marcher à l'intérieur. Vivement, il heurta les volets.

— Ouvrez donc, monsieur Slatters...

Un silence se fit à l'intérieur et, soudain, la lumière s'éteignit. Harry Dickson recommença à frapper aux volets clos. Tout un temps s'écoula avant qu'une fenêtre ne fût ouverte et qu'une parole à peu près identique à celle du pharmacien réveillé en sursaut ne fût jetée au vent de la nuit.

— Est-ce vous monsieur Slatters ? demanda le détective.

— Moi-même... mais c'est Mr. Dickson !

— Vous étiez donc au lit ?

— En voilà une question ! Mais oui, où voulez-vous que je sois à cette heure ?

— Dans votre salon par exemple... mais ne voudriez-vous descendre un moment ?

Le maître d'école se rendit à cette prière et introduisit le détective dans un salon très provincial, où il alluma une chétive lampe électrique.

— Qui donc était ici tout à l'heure ? demanda Harry Dickson. Pas vous, monsieur Slatters, puisque vous êtes descendu pour m'ouvrir la porte.

— Mais... personne, balbutia le magister, vous êtes dans l'erreur, sir.

Tout à coup, l'instituteur chancela : ses regards suivirent

ceux du détective et se fixèrent sur une large tache brune luisant faiblement sur la moleskine d'un fauteuil.

— Oui, déclara Dickson, c'est du sang... vous seriez-vous blessé par hasard, sir ?

— No... on, gémit le maître d'école d'une voix faible, et je ne sais pourquoi vous venez me tourmenter en pleine nuit, monsieur Dickson.

— Un homme vient d'être assassiné, dit le détective d'une voix sourde, et peut-être bien deux, je vous prie, monsieur Slatters, dans votre propre intérêt, de me dire ce que vous savez.

— Rien ! s'écria l'éducateur, avec véhémence, je ne sais rien, et vous n'avez aucun droit de vous introduire dans ma demeure, car vous n'êtes même pas de la police officielle.

— Tiens, ricana le détective, vous saviez cela, vous ? C'est, ma foi, vrai, mais je crois m'adresser à un citoyen honorable, qui ne peut demander mieux que d'aider la justice de son pays !

— Je n'ai rien à vous dire... je ne sais rien de nature à aider la justice, gémit Mr. Slatters d'un ton de plus en plus lamentable.

— Vous jouez gros jeu, monsieur ! s'écria Dickson.

— Je ne joue rien... laissez-moi tranquille. Et puis vous devriez connaître la loi : même la police officielle n'a pas le droit de s'introduire dans une maison particulière pendant la nuit !

— Ainsi vous refusez de me dire si quelqu'un se trouvait dans ce salon, il y a quelques minutes à peine ?

— Je ne refuse rien... puisque je n'ai rien à dire et qu'il n'y avait personne !

— Souffrez-vous que je fasse le tour de votre maison, monsieur Slatters ?

— Non... cela je le refuse... allez-vous-en, bonne nuit !

— Je n'ai en effet aucun droit de vous arrêter, monsieur Slatters, mais demain, dès le lever du soleil, ce sera chose faite !

— Eh bien, ce sera chose faite !

Harry Dickson partit, les dents serrées, les tempes en feu.

— Tom, ordonna-t-il à son élève, vous allez monter la garde devant cette maison et empêcher qu'il ne sorte d'en sortir.

Ridgeway qui avait entendu cela intervint.

— Ce ne serait qu'une demi-mesure, monsieur Dickson, dit-il, cette maison communique avec les locaux de l'école, dont l'entrée donne dans une arrière-rue. Il vous faudrait un gardien là également.

— Monsieur Ridgeway, voulez-vous être ce gardien ?

— Je ne demande pas mieux, monsieur Dickson, que de vous aider.

— L'aube n'est pas bien loin, dit le détective avec satisfaction,

et alors nous interviendrons avec toute l'énergie voulue.

Il retourna en courant chez Mr. Tapley. Le docteur Limwater s'y trouvait.

— Stalker est mort, dit le vieux médecin, mais non à la suite d'un coup de poignard comme on me l'avait dit. Il a fait une sale chute sur un morceau de ferraille qui lui a entaillé les muscles pectoraux, mais ce n'est pas cela qui a pu entraîner sa mort.

— Je serais tenter d'opiner pour une fin par empoisonnement, déclara Mr. Prill, mais aucun symptôme ne me permet de fixer la nature du poison.

Le temps qui leur restait avant l'aube fut consacré à initier Mr. Tapley à ses pouvoirs de chef de la police de Kingsham, chose que le pauvre homme ignorait absolument.

Ah ! s'il se fût agi d'une recette de cuisine, aussi compliquée fût-elle ! Mais signer un mandat d'arrêt contre un de ses principaux administrés, le maître d'école ! Il fallut toute l'énergie du détective pour l'y décider à la fin.

Une lueur orangée, apparue à l'est, annonça que l'heure d'agir était venue. En compagnie des deux agents de la police communale, Harry Dickson se rendit à la maison de Mr. Slatters.

Tom et James Ridgeway étaient à leur poste. On frappa à la porte, mais nulle réponse ne vint. Décidé à ne plus perdre une minute, le détective ordonna de l'enfoncer.

À l'entrée, dans le vestibule, il appela le maître d'école d'une voix forte, mais aucune réponse ne lui parvint.

Et pour cause... dans la cour de l'école, on trouva Mr. Slatters étendu sans vie, frappé d'un coup de couteau dans le dos.

Et ce ne fut pas l'unique trouvaille.

Plusieurs traces de sang furent relevées par toute la maison, puis des bouts de linge mis en charpie, comme si l'on avait procédé à quelque pansement sommaire. Enfin, Tom Wills dénicha un mouchoir ensanglanté portant les initiales C, D... Clyde Derwent !

— Je crois voir clair, murmura James Ridgeway d'une voix altérée : Derwent a trouvé asile chez le maître d'école... il l'a tenu sous sa menace et Slatters n'était pas un foudre de guerre. Et voici de quelle façon il l'a récompensé !

Harry Dickson ne dit pas non.

4. Le jardin du sorcier

Londres a ceci de charmant, dans ses mille et une laideurs, de garder des coins de province, intacts et purs, parmi la montée géante des maisons à quinze étages, des buildings copiés sur ceux de Manhattan et des casernes civiles à la mode prussienne. Dans ce coin du passé que sont Covent Garden et ses environs immédiats, il y a encore des bourgeois qui ont gardé leur petite maison, voire leur jardinet avec des lilas et des mastouches.

Grâce en soit rendue au Seigneur, sinon la formidable cité serait à cette heure, tout comme New York et Chicago, une chose sans âme, un cadavre géant, auquel une batterie voltaïque prêterait un semblant de vie.

L'esprit de Dickens y plane encore sur les eaux, comme celui d'un dieu qui ne serait qu'endormi. Mr. Pickwick s'en va encore plaider des procès de vaudeville devant les juges en perruque d'Old Bailey ; Squeers pousse encore la porte de l'auberge de « La Tête de Sarrasin » et ce digne établissement s'éclaire encore à l'huile et à la chandelle.

Micawber s'étonne de ne plus être emprisonné à la Marshall Sea, pour les sept shillings qu'il doit à son épicier. Trotty Veck porte encore des lettres d'amitié aux jours heureux de la Noël et du Nouvel An ; Gride continue à voler les fils à papa, et Montague Tigg vous tape toujours d'une demi-couronne en faisant la roue dans sa redingote véronèse.

C'étaient peut-être bien les réflexions que se faisait le vieux gentleman qui suivait depuis quelque temps une de ses vieilles rues en regardant les façades, d'un air à moitié amusé, à moitié admiratif.

Un sergent de l'Armée du Salut le vit venir et le salua.

— Belle journée, sir, que le Seigneur fasse qu'elle soit heureuse pour vous.

— Je suis toujours heureux de me trouver au milieu d'un décor qui me rappelle un beau passé, hélas pour toujours enfui...

Le sergent secoua la tête d'un air de doute.

— Ne vous méprenez pas sur ces lieux, sir, dit-il d'une voix profonde, certes il y a ici des maisons de bien jolie apparence, mais d'autres sont de véritables lieux de perdition. Tenez, croiriez-vous qu'il en soit ainsi de cette hautaine demeure, qui

abrita jadis de saints moines et qui sert aujourd'hui de palais d'exhibition à d'affreuses et éhontées créatures ?

Il indiqua une belle maison de maître, dont la porte cochère ouverte donnait vue sur un beau jardin aux arbres centenaires.

— On appelle cela à présent « Les Folies londoniennes... » ah, oui se sont de tristes folies en vérité, puisque des hommes dépensent leur argent et passent leur temps précieux pour y admirer une créature qui porte un nom de bête, Miss Panthère !

— Est-ce une danseuse ? demanda le vieux gentleman.

— C'est une danseuse, sir, et le démon la fit jolie, pour plaire aux hommes, les séduire et les induire à la tentation !

— Vraiment, dit le vieillard et où peut-on voir cette malheureuse enfant ?

Le sergent le regarda fixement.

— À moins d'être un pasteur, vous n'y trouveriez que sujet de perdition !

— Le bien du prochain m'est cher avant tout.

L'homme branla la tête d'un air satisfait.

— Tout comme moi, alors. Cette Miss Panthère si terriblement dénommée habite cette demeure. Mais c'est si grand, si grand à l'intérieur, qu'une brigade de nos hommes s'y perdrait.

— Hé, rétorqua le vieux gentleman, il n'y a donc qu'elle pour l'occuper ?

— Je ne dis pas cela... je crois même qu'il y a un autre personnage qui y cherche asile, un personnage bien redoutable en vérité !

— Vous m'effrayez, sergent !

— Il y a de quoi...

L'homme de l'Armée du Salut se rapprocha de son nouvel ami et lui murmura à l'oreille, comme s'il lui révélait un grand secret.

— Je crois que c'est le démon en personne !

— Non ! s'écria le vieux, racontez-moi cela !

— C'est mon devoir de le faire, puisque vous voulez vous risquer dans cet antre. En certains jours, un homme arrive ici, tout vieux, tout courbé, il est habillé de noir et l'on voit mal son visage. Il a loué une petite arrière-maison, tout au fond de cette bâtisse et un petit jardin avec elle. Je n'ai jamais vu un jardin pareil ! Il est très difficile de s'y introduire car le vieux l'a fait entourer de hauts murs, mais j'ai pu y jeter un coup d'œil tout de même.

» Eh bien, vous ne me croirez peut-être pas, mais je vous l'affirme : il ne croît dans ce jardin aucune plante ordinaire. Toutes sont rabougries, racornies, vilaines à faire peur. D'aucunes

ont l'air de serpents, d'autres de hérissons, d'autres encore d'araignées monstrueuses ou de crapauds. Je vous dis qu'il y a du démon là-dessous !

— Très bien, dit le gentleman, j'irai voir cela.

— Avez-vous au moins une bible sur vous ? demanda le sergent d'un air alarmé, pour en lire les versets sacrés si le Malin venait sur vous.

Et, sans attendre la réponse, il lui tendit une menue bible de poche.

— Gardez-la en souvenir du sergent Bells, et que le Seigneur veille sur votre route, mon frère.

— Je vous remercie, sergent... mon nom est Appleby.

— Appleby, seriez-vous...

— Ne cherchez pas, je ne suis pas d'ici.

— Ah bien, c'est que j'ai connu un capitaine Appleby de l'Armée du Salut, un bien digne et brave serviteur de Dieu, allez !

— Je tâcherai de me conduire comme lui, au revoir sergent Bells !

— Au revoir, monsieur Appleby et que Dieu vous garde !

Suivi de ce pieux souhait, le vieux Mr. Appleby traversa le grand hall silencieux et désert.

Bells fit quelques pas derrière lui en appelant à mi-voix.

— L'ancre du sorcier se trouve à gauche des corridors, il faut traverser deux cours, avant de l'atteindre.

Mr. Appleby remercia d'un signe de tête.

Tout, autour de lui, rappelait l'ancien couvent. Dans le fond, des bâtisses avaient été rajeunies par de plus larges fenêtres et quelques baies lumineuses. Il entrevit même des affiches chatoyantes de théâtre mais, pour le moment, il n'y prêta pas grande attention.

L'aile gauche était bien plus conventuelle : elle ouvrait sur des galeries dallées, toutes grises d'ombre, qui continuaient en des couloirs aux portes multiples dont chacune devait donner dans une cellule de moine, à présent vouée à l'épaisse poussière de l'oubli.

Le vieil homme suivit les indications du sergent Bells, trouva les courettes qui étaient pleines de gravats et de décombres et soudain se heurta au mur.

Il était en briques assez neuves et de belle hauteur. La seule porte qui s'y ouvrait s'avéra solide et nantie de triples serrures.

Mais cela ne semblait pas être un bien sérieux obstacle pour Mr. Appleby ; il sortit une petite trousse d'acier bruni de la poche de sa redingote, puis il se mit à trifouiller dans les serrures.

Une à une, elles cédèrent et, la porte ouverte, il se trouva

dans un jardin quadrangulaire où bruissait un menu jet d'eau.

Ce jardin n'était qu'une suite de minuscules parterres, où s'étiolaient des végétations pallides et avares.

Le vieillard les examina avec soin et, ce faisant, laissa échapper des gestes d'étonnement.

Il allait ainsi de gauche à droite, relevant ici et là une brindille qu'il serrait ensuite précieusement dans son portefeuille quand il se redressa soudain, l'oreille aux écoutes.

— Heureusement que j'ai refermé la porte, murmura-t-il.

En effet, des pas retentissaient sur les dalles d'un lointain corridor.

Mr. Appleby regarda autour de lui, vit au fond du jardin une maisonnette de chétive mine et, avec une vitesse qu'on n'aurait pas attendue d'un homme de son âge, y courut, atteignit d'un bond le rebord d'une lucarne ouverte et y grimpa avec une agilité de jeune chat.

L'instant d'après, la porte s'ouvrit au grincement d'une clé.

Un homme parut dans l'embrasure. Doucement, il tira la porte derrière lui, sans la refermer complètement toutefois. Puis, il se mit à courir autour des petits parterres.

Mr. Appleby risqua un œil à la fenêtre, ou plutôt derrière la fente des gonds de son volet, et le vit en pleine lumière. Mais il lui fut bien difficile de mettre un nom sur ce visage.

L'homme portait un gros cache-nez noir, qui lui remontait presque jusqu'aux yeux. Ses mouvements étaient précis et nets.

Comme il s'attardait devant un plant d'herbes épineuses en branlant du chef, une voix jeune éclata soudain derrière lui.

— Bonjour, vieil Ahasvérus !

— Vieil, dit le bonhomme, et Ahasvérus... c'est un pléonasme, ma très belle !

Mr. Appleby vit alors une splendide créature s'avancer par la porte entrouverte dans le jardin et s'approcher de l'amateur de plantes.

Elle était vêtue d'une simple robe de soie noire qui rehaussait la blancheur éclatante de son teint. Une bouche très rouge, qui ne devait rien à du rouge à lèvres, riait sur une double rangée de dents nacrées. Des yeux très sombres, mais magnifiques, légèrement bridés à la façon des Asiatiques accentuaient encore ce rire.

— Miss Panthère, murmura Mr. Appleby en se souvenant des affiches entrevues.

— Eh bien, que cherchez-vous, Ahasvérus ?

— Je ne cherche rien, je trouve, Miss, dit l'homme. Et notamment qu'on a touché à Toutou !

— C'est vrai, Toutou, c'est ce maudit arbuste.

— Eh... eh... êtes-vous plaisante. Maudit c'est bien le mot qu'il faut employer pour parler de lui.

La jeune femme devint tout à coup très grave.

— Alors c'est vrai, demanda-t-elle à voix basse.

— Aussi vrai que vous êtes belle comme le jour, mon amie.

Elle passa la main sur son front et ses yeux bridés prirent une expression hagarde et désespérée.

— C'est égal... venez le voir.

— C'est bien pour cela que je suis venu.

Mr. Appleby les vit, avec un peu d'appréhension, se diriger vers la maisonnette, puis il entendit la porte au-dessous de lui s'ouvrir. Il se rassura bien vite pourtant, en entendant leurs pas se perdre dans de lointaines profondeurs.

Il prit alors une attitude profondément méditative dont il sortit pour se diriger résolument vers la porte du galetas où il se tenait et se risquer dans la maison même.

Comme il parcourait couloir après couloir, il s'étonna de la trouver si spacieuse mais, d'un autre côté, il se réjouit de pouvoir s'y assurer une sûre cachette, dès que la nécessité s'en ferait sentir.

Tout à coup, des pas résonnèrent au rez-de-chaussée.

— Eh bien, Ahasvérus ? demanda la voix angoissée de la jeune femme.

— Pas mieux, mais pas plus mal que l'autre jour non plus, Miss, il faudra du temps. Il a été salement amoché et a dû fournir un effort gigantesque.

— Croyez-vous qu'il est en sécurité ici ?

— Je m'en flatte !

— Si on le trouve, il est perdu !

— Pendu serait une expression plus exacte, bien que fort choquante !

— Ne dites pas cela, Ahasvérus !

— La vérité doit parfois être dite et aussi entendue, Miss.

— Je danse aujourd'hui, viendrez-vous me voir ?

— Ce serait le régal de mes yeux, mais il faut que je sois rentré ce soir.

— Je joue en matinée...

— Alors, ça colle, comme disent les voyous !

— Je vous installerai dans la baignoire grillée, personne ne vous verra.

— C'est bien ainsi que je l'entends.

Mr. Appleby les entendit s'éloigner par le jardin, puis la porte retomba derrière eux, avec un lourd bruit de ferrailles.

Vivement, il descendit l'escalier et, se trouvant dans un corridor tout blanc, peint au lait de chaux, il chercha à s'orienter.

— Ils sont venus de là-bas où ils ont refermé une porte à clé, murmura-t-il.

Quelques secondes plus tard, il se trouvait devant cette porte.

La trousse en acier bruni réapparut dans ses mains et fit promptement fonctionner la serrure pourtant rébarbative.

Mr. Appleby poussa sans bruit le panneau de bois sombre et se trouva dans une cellule monacale, très propre, et meublée d'un unique lit de sangle. Une odeur de phénol y flottait, opiniâtre.

— Oh ! fit le vieillard.

Un homme aux traits amaigris dormait, très pâle, dans le lit. Son souffle était si faible qu'il faisait à peine remonter les couvertures.

— Lui ! murmura Mr. Appleby.

L'homme dormait profondément, aidé sans doute dans son sommeil par quelque potion apaisante ; une légère rougeur de fièvre colorait ses pommettes saillantes.

— Il en a pour plus de quinze jours à ne pouvoir bouger, murmura Mr. Appleby, c'est plus qu'il n'en faut pour pouvoir le laisser ici en paix et... m'occuper d'autre chose.

Il se retira sans bruit, retrouva le jardin, puis le grand corridor et enfin le sergent Bells qui l'attendait avec impatience.

— Eh bien ? monsieur Appleby.

— Ne vous alarmez pas, mon ami, il n'y a rien, vraiment rien qui mérite votre attention dans cette demeure. À moins que vous ne soyez amateur de coups de théâtre.

— Moi ! s'écria l'homme de l'Armée du Salut avec horreur, moi... Quelle abomination, monsieur Appleby.

— C'est ce que je croyais. Bon travail, monsieur Bells !

— Dieu vous entende, monsieur Appleby !

C'est ainsi, après bien des jours de vaines recherches, que Harry Dickson, sous les traits de Mr. Appleby, retrouva le docteur Clyde Derwent et qu'il ne l'arrêta pas !

*

* *

La matinée aux « Folies londoniennes » battait son plein. C'étaient surtout des provinciaux qui y étaient venus, gens de petite bourse, et aux plaisirs clandestins, qui se hâteraient, le soir venu, de regagner leurs villages et leurs dévotes et rigides épouses.

Après quelques numéros de variété fort ordinaires, mais qui plurent à ce public neuf et peu blasé, on annonça Miss Panthère.

Des salves d'applaudissements éclatèrent, tandis que la rampe s'irradiait de lampes multicolores.

Harry Dickson avait pris place, toujours sous les sévères atours de Mr. Appleby, dans le fond de la salle, tout contre l'unique baignoire grillée.

Alors qu'on annonçait la chanteuse, il y entendit du bruit : le mystérieux visiteur venait d'y entrer.

Mais son attention fut aussitôt attirée vers la scène où Miss Panthère venait d'apparaître.

C'était une vision vraiment magnifique, Harry Dickson en convint mentalement. Une simple tunique en peau de panthère moulait son torse splendide. Des lignes de khôl allongeaient ses yeux vers les tempes et lui donnaient un air de formidable et merveilleux fauve humain. Les ongles, passés au vernis écarlate, luisaient comme de courtes griffes.

Et la danse commença, lascive, furieuse... tout en souplesse.

Harry Dickson, après une première minute d'admiration payée en tribut à l'artiste, laissa errer ses regards parmi l'auditoire.

Il ne vit que de bonnes figures rougeaudes et luisantes de campagnards, des favoris tressaillants de bourgeois de village, mais soudain il eut un geste de surprise.

À l'angle de la première rangée des fauteuils d'orchestre, une figure de connaissance était là : James Ridgeway. L'industriel regardait la scène, et suivait les mouvements de la danseuse d'un regard vide ; son visage était sombre et lourd de soucis.

— Diable, murmura Dickson, ce garçon est intelligent, mais plus encore que je ne le croyais. Serait-il sur la piste de Derwent, lui aussi ?

Son front se barra de rides.

« Le livrera-t-il à la police ? » se dit-il.

À ce moment, un mouvement se fit derrière lui.

Il vit que l'occupant de la baignoire grillée avait glissé, pardessus le bord de la loge, son pardessus noir, ainsi que le fameux cache-nez sombre. De la poche intérieure du vêtement un petit paquet allongé enveloppé dans du gros papier gris dépassait.

D'un geste habile de pickpocket, Harry Dickson allongea la main et, l'instant d'après, le paquet avait changé de propriétaire.

Comme ses doigts le palpaient au fond de sa poche, il sentit les aspérités de fines tiges de plantes sèches. Il retira sa main et la flaira.

Une odeur douce en montait, rappelant vaguement celle des ananas. Harry Dickson se sentit pâlir : c'était la terrible herbe des chiens !

À cette minute, un projecteur électrique se mit en mouvement dans la salle, promenant ses pinceaux fulgurants de tous côtés.

Le détective entrevit tout l'avantage qu'il pourrait en tirer. D'un coup sec, il arracha l'écharpe noire qui pendait par-dessus le rebord de la loge, à l'instant où la vive lumière frappait la baignoire.

Puis, il se retourna brusquement et braqua ses regards perçants à l'intérieur.

L'homme mystérieux était là, regardant sans défiance, ébloui par la forte gerbe lumineuse.

Et Harry Dickson le vit en pleine lumière et le reconnut.

C'était Mr. Latimer Prill, le pharmacien de Kingsham !

5. La disparition de Mr Tapley

Harry Dickson retrouva l'atmosphère de la petite ville avec une sorte de malaise, comme celui que l'on ressent devant une eau trop tranquille et que l'on sait profonde.

Kingsham, malgré ses drames, gardait toujours son placide visage des autres jours. Le soleil tournait autour de la grand-place, comme s'il n'avait d'autre mission que d'en griller les pavés jaunes et d'allonger tour à tour l'ombre du clocher et de la fontaine.

À part sa brève éclipse à Londres, voici quinze jours que le détective demeurait au village et, tout à coup, il commençait à en ressentir la formidable emprise.

Il s'intéressait aux miches dorées qui apparaissaient, dès potron-minet, devant les vitres du boulanger, aux véhémentes discussions de la Vieille Rose chez la bouchère, en vérifiant la qualité des viandes, et même à la douce luisance des bocaux rouges et verts de l'officine de Mr. Prill.

Mr. Prill ! Le nom seul du pharmacien le rejetait en plein dans la réalité du temps. Il avait beau voir la figure ascétique du vieux potard se courber sur ses moules à pilules ou le voir piler des drogues dans son épais mortier de grès, il évoquait toujours le visage masqué du jardin aux herbes toxiques.

Et Kingsham se dressait soudain dans son esprit habillé du pourpre terrible du sang : le maçon, Stalker, Slatters... puis Derwent. Cela confinait à la hantise.

Pourtant, la vie y avait repris avec une certaine tranquillité coutumière.

À présent, on ne s'étonnait plus de la présence du détective, il avait acquis droit de cité, il trouverait le Tueur ou ne le retrouverait pas... le patron de l'auberge du « Pot d'Étain » lui soumettait une question de mitoyenneté de murs.

Tom Wills et lui continuaient à jouir de la large hospitalité de James Ridgeway. Si, les premiers jours après son départ de Londres, Harry Dickson avait craint une immixtion directe de l'industriel dans son enquête, il put bientôt abandonner cette idée. Comme tant de provinciaux, le jeune usinier avait cherché une heure d'oubli dans une salle de spectacle, aux matinées renommées, de la métropole.

On affectait de ne plus parler de Derwent, aux heures des repas où ils se trouvaient réunis. Ils avaient maintenant, de temps à autre, un autre commensal, le vieux docteur Limwater, qui soignait Mr. Tapley, que l'émotion avait cloué au lit, après le drame de la nuit où Stalker perdit la vie.

On avait craint, pendant tout un temps, pour l'esprit du brave homme que l'événement avait fortement affecté.

Enfin, le docteur Limwater annonça, d'un air de triomphe, que son patient avait commandé un plat d'œufs à la Roysbach, mets compliqué dont il était friand.

C'était son retour à la vie et à l'intelligence.

On but à l'heureuse nouvelle, mais... c'était comme si le Tueur n'avait attendu qu'elle pour de nouveau faire parler de lui.

La journée avait été particulièrement lourde. Dans l'air d'un épais gris bleu, montaient les donjons dorés de la tempête. Les abeilles et les frelons regagnaient leurs ruches comme des balles, les pigeons tournoyaient inquiets autour des colombiers aux vives couleurs, les gélines brisées par la chaleur poussaient de petits cris plaintifs, vautreées dans la poussière brûlante des basses-cours.

— Nous aurons bientôt de l'orage, avait prédit James Ridgeway, en regardant le ciel prendre de menaçantes teintes de cuivre.

Par la fenêtre d'angle du salon, on avait vue sur une grande partie de la place publique. Harry Dickson vit quelques habitants clore leurs volets par peur de la foudre. Son regard erra de façade en façade et finit par tomber sur la maison de feu Mr. Slatters. Depuis la mort du maître d'école, les classes étaient fermées parce que l'on avait avancé la date des vacances.

Kingsham comptait beaucoup de célibataires et le magister en était ; sa maison avait donc été close et, avec ses volets fermés, elle faisait une tache triste dans l'ensemble coloré de la place publique.

Néanmoins quelque chose devait y fixer l'attention du détective.

C'était, au-dessus du rebord supérieur des volets, une vague luminosité rouge, toutefois peu distincte dans l'aveuglante clarté solaire.

Mais d'énormes nuages, arrivant en mascaret dans le ciel, commençaient à obscurcir le jour ; une teinte blafarde remplaçait la clarté triomphante, tournant au gris, donnant à l'heure un aspect crépusculaire.

Cela suffit au détective pour constater qu'il ne s'était pas trompé : une lumière devait être allumée dans la maison vide.

— Comment, monsieur Dickson, vous sortez, alors que l'orage s'avance vers nous à pas de géant ? s'écria Mr. Ridgeway, étonné.

— Vous ai-je dit que je l'adore ? répliqua le détective en riant. Tom ici présent vous dira que les effluves électriques me tiennent difficilement à la maison. Il me faut sentir le fouet du vent de la tempête, affronter les ruisseaux de feu qui jaillissent du haut du ciel, sentir la merveilleuse tiédeur de la pluie d'orage sur ma tête nue. Ah, vous croyez donc que je ne m'offre jamais le luxe d'une originalité à mon heure ?

Tom avait commencé par lui jeter des regards effarés, mais il se ressaisit aussitôt, affirmant tout ce que le maître voulait.

— Cela est parfaitement vrai, monsieur Ridgeway, mentit-il avec aplomb, et si vous voulez avoir le témoignage de notre gouvernante, Mrs. Crown, par-dessus le marché, vous n'avez qu'à lui téléphoner à ce sujet, vous en entendrez des doléances orageuses !

Une première décharge électrique éclata avec une rage sourde, éclairant les façades d'une clarté fantastique.

— Chez d'aucuns, pontifia le docteur Limwater, l'orage annihile presque complètement les facultés mentales, sous l'emprise d'une peur ancestrale, chez d'autres au contraire elle les aiguise. Ce doit être votre cas, monsieur Dickson... allez, et que la vérité vous soit divulguée à la lumière des éclairs !

— C'est, ma foi, bien dit ! s'exclama Tom Wills.

Comme Dickson franchissait le seuil de la maison, d'énormes gouttes de pluie se mirent à tomber et un vent âpre se leva, faisant grincer follement les enseignes de fer battu et les girouettes dorées.

— C'est le seul prétexte que j'avais pour m'éclipser, murmura Harry Dickson en maugréant contre une dure lanière d'eau qui lui entra dans le cou.

Il avançait lentement, comme s'il hésitait quant à la direction à prendre, regardant le ciel, prenant intérêt aux longs zigzags de feu d'un éclair fendant la nue basse.

Quand il se rendit compte que les maisons devaient le cacher à présent aux yeux de ses amis, il tourna brusquement l'angle d'une des rues et prit sa course vers celle où s'ouvraient les locaux de l'école abandonnée.

La tempête naissante en avait chassé toute présence, et le détective put entrer sans risque d'être aperçu par la porte donnant sur la cour intérieure.

Sans tarder, il se dirigea vers la demeure privée de l'instituteur défunt.

Tout y était encore dans l'état où on l'avait laissée après la

mort de son occupant. Harry Dickson marchait à pas de loup vers la salle à manger où devait brûler la lumière entrevue.

Il n'entendait aucun bruit dans la maison, mais au-dehors les éléments faisaient rage. Une obscurité laiteuse venait de remplacer la belle clarté du jour d'été, mais à l'intérieur elle était épaisse comme à la tombée de la nuit.

En arrivant dans le vestibule, il sentit une odeur caractéristique : celle du suif fondu, celle d'une chandelle allumée puis brusquement soufflée.

Quelqu'un devait se tenir là, derrière la porte close.

Le détective se décida promptement. D'un geste brusque, il ouvrit cette porte. La pièce était complètement plongée dans les ténèbres ; au-dehors la pluie ruisselait avec fureur contre les hautes vitres et tambourinait sur les volets avec frénésie.

— Rendez-vous, dit Harry Dickson d'une voix dure.

Il entendit dans un des angles le bruit de quelqu'un se déplaçant.

Sa main chercha le commutateur, qu'il savait se trouver tout près de la porte, mais aussitôt il reconnut l'inutilité de son geste : le courant avait dû être coupé depuis la mort de l'habitant.

Mais c'étaient trois ou quatre secondes précieuses qu'il venait de perdre ainsi. Fébrilement, il fouilla ses poches à la recherche de sa torche électrique. Au même moment, il entendit comme un vol lourd, et un objet de gros poids lancé à toute volée d'une main sûre l'atteignit en plein visage.

Il poussa un grondement de colère et s'élança dans la direction d'où le projectile, qui devait être un pesant presse-papier, était venu.

Il heurta quelque chose ou quelqu'un et presque aussitôt une violente douleur le fit chanceler.

Un poing armé d'une massue ou de quelque arme pesante venait de l'atteindre au front.

— Rendez-vous, gronda-t-il en tirant son revolver.

L'adversaire blotti dans l'ombre était sur ses gardes. L'arme fut levée d'un coup sec et, pour la seconde fois, la massue s'abattit sur son crâne.

Il tomba à la renverse, mais dans sa chute sa main s'agrippa à un vêtement qui lui fut retiré avec force. Il entendit le bruit aigre du drap qui se déchire et, machinalement, sa main se referma sur un bout de l'étoffe.

La clameur de la tempête atteignit alors un diapason si aigu que tous les autres bruits s'y confondirent. Pourtant, le détective eut la perception vague d'une course de pas rapides et le battement sec de portes refermées. Lentement, il se remit debout,

frottant sa tête douloureuse.

— Inutile de lui courir après, marmotta-t-il, j'ai été pris comme un enfant, mais il me reste quelque chose tout de même.

Cette fois-ci, il mit la main sur sa lampe électrique et parvint à l'allumer. Il tenait entre ses doigts un morceau d'étoffe de grosse laine bourrue, d'une teinte verdie par l'âge.

— Au diable... où ai-je vu la pareille ?

Tout à coup, il eut un geste d'étonnement, car le souvenir lui en revint.

— Je ne me trompe pas... cela faisait partie d'une antique redingote, et celui qui la portait... ah mais, combien de surprises du genre Kingsham me réservera-t-il encore ? Ils en sont donc tous ! C'est la redingote de l'honorable Mr. Tapley !

*

* *

— Oui, mon pauvre Tom, nous risquons de perdre l'esprit dans ce tohu-bohu de choses inexplicables. Tapley... et rien d'autre que le vénérable Mr. Tapley !

Harry Dickson s'était retiré dans sa chambre, pour mettre de l'ordre dans sa toilette fripée et baigner d'eau fraîche sa tête endolorie.

Tom Wills ne trouvait pas de mots pour lui répondre.

Enfin il recouvra l'usage de la parole pour murmurer :

— Je me demande ce que le maire pouvait chercher dans cette maison ?

Harry Dickson mit quelque temps avant de répliquer.

— Mais... c'est loin d'être illogique. N'oubliez pas que ce n'est que d'aujourd'hui que Mr. Tapley semble avoir reconquis sa lucidité première. Il en a usé immédiatement pour se mettre à la recherche d'une chose lui étant revenue brusquement à l'esprit, après quinze jours de fièvre et de défaillance de pensée. Donc une chose qui doit lui être restée en mémoire depuis le fameux jour où mourut Stalker, et où Derwent, blessé, disparut... où je demandai également l'arrestation de Mr. Slatters. En apprenant le meurtre du maître d'école, Mr. Tapley a sombré soudain dans les ténèbres de l'oubli des choses. Aujourd'hui il s'en est réveillé pour...

— ... presque vous casser la tête, acheva Tom Wills.

— En effet, mon garçon, je ne vous le fais pas dire.

— Faudra lui en demander la raison sans retard !

Harry Dickson siffla d'un air de doute.

— Doucement. Mr. Tapley a voulu voler de ses propres ailes, et rien ne dit qu'il parlera, même devant moi, surtout pas devant moi peut-être. Il s'agit de trouver un autre moyen pour lui

arracher son secret.

— Lequel, maître ?

— Question aisée, réponse difficile, murmura Harry Dickson en se laissant tomber dans un fauteuil et en écoutant les rumeurs faiblissantes de la tempête. Le temps de laisser passer le dernier nuage et la dernière averse s'égoutter, et nous ferons peut-être quelque chose.

Mais un temps bien plus long s'écoula, une délicieuse soirée rafraîchie s'annonçait déjà pour la petite ville, et le détective réfléchissait encore, les traits tirés, l'œil vague.

Tom s'ennuyait prodigieusement. Il ne voulait pas quitter le maître, pour aller rôder par le soir de Kingsham, et il attendait le coup de gong du dîner comme un signal de délivrance. Mais il n'avait pas encore retenti que le détective s'était levé et avait fait un geste d'amicale malice à son élève.

— La vieille méthode, chère à ce magnifique Sherlock Holmes de jadis : quelques grammes de bon tabac de Hollande parti en fumée, et de la réflexion, beaucoup de réflexion.

— Très bien, répliqua Tom avec impatience, et qu'avez-vous trouvé dans la fumée du tabac de Hollande ?

— Des choses comme celles-ci, mon petit : le motif de la présence du maire Tapley dans la maison du maître d'école.

— Oh, murmura Tom Wills, vous savez cela, vous ?

— N'oubliez pas, mon garçon, qu'il y a eu un trou dans le temps pour Mr. Tapley, et que, tout à l'heure, il a agi comme il l'aurait fait au lendemain de la mort de son chef de cuisine, s'il avait gardé la plénitude de ses facultés. Il a eu un geste en retard de quinze jours et rien d'autre, en cherchant dans la demeure de Mr. Slatters... le docteur Derwent.

— Ah... et dans l'ombre il vous a pris pour le singulier médecin et vous a assommé.

— C'est bien ce qui vous trompe !

— Comment je me trompe ! protesta le jeune homme, et pour qui donc vous a pris le bourgmestre de Kingsham ?

Harry Dickson prit son temps pour répondre, puis il lança d'une voix claire :

— Pour le Tueur, mon cher Tom, pour personne d'autre que le Tueur !

Tom Wills allait répondre, quand l'attention du maître et de l'élève fut détournée par des lamentations s'élevant dans la rue.

Ils se penchèrent vivement à la fenêtre et virent un petit attroupement qui grossissait d'instant en instant. Une voix de femme s'éleva, pleurarde :

— Nous ne le retrouvons nulle part. Il lui est certainement

arrivé malheur ! Ah, notre bon maître, qui a donc pu faire du mal à un si brave homme ? Où est donc l'agent de police qui est venu expressément de Londres pour nous protéger ? Je me demande comment ces gens gagnent leur argent ?

— Ceci semble être à mon adresse, dit Harry Dickson, et celle qui se plaint de mon incapacité n'est autre que la vieille Rose. Allons voir.

Ils descendirent dans la rue et se dirigèrent vers un groupe de citoyens, passablement énervés.

— Voilà Harry Dickson ! clamèrent quelques voix dépourvues de cordialité.

— Eh bien, si vraiment il est si fort qu'on le prétend, qu'il nous rende Mr. Tapley qui a disparu, depuis cette après-midi, s'écria Rose avec véhémence. Un homme malade, qui n'avait pas encore tous ses sens... où peut-il être ?

Harry Dickson se fraya un passage à travers la foule, pour arriver à la plaignante, et lui posa quelques rapides questions.

— Il est parti, il lui est arrivé malheur, continuait à répéter la bonne femme.

Pour faire plaisir à la pauvre Rose, Harry Dickson l'accompagna chez elle, bien qu'il n'eût pas grand espoir de trouver Mr. Tapley blotti dans quelque coin de sa grande demeure.

— Depuis quand ne l'avez-vous revu ? demanda-t-il à la gouvernante éplorée.

— Depuis l'heure du thé, c'est-à-dire vers cinq heures.

— Et n'avez-vous rien remarqué d'anormal dans sa façon de faire, Miss Rose ?

— Si ! Il n'a pas mangé, et pourtant je lui avais fait des grillades aux anchois dont il est particulièrement friand.

— C'est tout ?

— N'est-ce pas suffisant ? riposta Rose en secouant furieusement les fleurs de son bonnet.

— Rose, dit doucement le détective, vous aimez beaucoup votre vieux maître ?

Les yeux de la servante s'emplirent de larmes.

— Comment osez-vous me demander cela, sir ? sanglota-t-elle à bout de forces, il y a quarante ans que je suis à son service !

— Feriez-vous l'impossible pour le retrouver en bonne santé ?

— En doutez-vous, monsieur l'agent de police de Londres ? Coupez-moi la main droite, je la donnerai volontiers pour cela.

— Je serai certes moins cruel, répliqua Harry Dickson en souriant, mais je vous demande de souscrire à toutes mes exigences, aussi étranges qu'elles puissent vous paraître.

— Demandez-moi n'importe quoi !

— Dans ce cas, vous allez retourner dans la rue et dire aux gens qui attendent devant la porte que nous avons retrouvé Mr. Tapley endormi, dans une des chambres de l'étage qu'on avait oublié d'explorer.

— C'est bien étrange, en effet !

— N'importe, Rose, il le faut, non seulement de cette façon vous pourrez retrouver votre maître, mais sa vie en dépend.

— Juste ciel, sir, je dirai tout ce que vous voulez.

— Annoncez la nouvelle, et je vous promets que vous n'aurez menti qu'à moitié. Avant l'aube, Mr. Tapley rentrera dans sa maison, sain et sauf !

Miss Rose ne fit qu'un bond jusqu'à la fenêtre qu'elle ouvrit toute grande.

— Il est ici ! cria-t-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre joyeuse. Il s'était endormi dans une chambre de l'étage... il est un peu fatigué et se repose. Bonne nuit à vous tous !

— Vive Mr. Tapley, notre bon maire ! répondirent quelques voix.

Harry Dickson et Tom Wills retournèrent chez Mr. Ridgeway et y arrivèrent au moment où le gong sonnait au fond du hall, annonçant le repas du soir.

— Tom, dit le maître à l'oreille de son élève, le Tueur s'apprête à frapper un grand coup.

Ils montèrent un moment dans leur chambre pour faire un brin de toilette, et, comme il s'apprêtait à redescendre, Tom Wills jeta un regard distrait par la fenêtre, sur la grand-place où s'allumaient les premières lumières du soir.

Il lui sembla tout à coup apercevoir une grande ombre, aux ailes démesurées s'approcher de la maison, puis l'instant d'un éclair, un visage livide se leva vers lui et lui jeta un regard terrible.

— Maître... oh, maître ! il y a une femme dans la rue, elle a les yeux d'une tigresse en fureur.

— Ou d'une panthère, dit froidement le détective en ne faisant aucun mouvement pour regarder à la fenêtre.

— Cela n'a pas l'air de vous surprendre outre mesure ?

— Certainement non, répondit le détective avec calme, je l'attendais. Elle est ici à sa place et en son temps. Toutefois, vous ferez bien de n'en souffler mot à personne !

— L'éternel jeu des énigmes, gémit le jeune homme.

— Il sera de courte durée, je vous le promets !

Ils trouvèrent James Ridgeway dans la salle à manger, les félicitant avec un peu d'ironie d'avoir retrouvé l'honorable Mr.

Tapley.

— Mon pauvre Dickson, pour peu que vous restiez à Kingsham, on vous confiera le service des objets perdus, dit-il gaiement.

Et ce fut une des soirées les plus charmantes qu'on passa dans la petite ville. Ridgeway avait un peu moins de tristesse répandu sur son beau visage et, lorsqu'il fit déboucher une vieille Pommery 1887, il murmura en levant sa coupe de vin pétillant :

— Je me demande si tout ceci n'est pas un mauvais rêve, et si le Tueur n'appartient pas au monde des vieux contes dont sont sortis l'Ogre de la forêt, l'Homme de minuit et Croque-mitaine !

Harry Dickson se contenta de sourire. Ses yeux suivaient la lente marche des aiguilles sur le cartel du salon. Il savait qu'elles s'approchaient d'une heure, entre toutes terrible et décisive pour Kingsham...

6. Celui que l'on attendait

Tom Wills se sentit secoué dans son premier sommeil.

À la faible clarté de la veilleuse, il vit son maître debout près de son lit, un doigt sur les lèvres pour lui enjoindre le silence.

— Habillez-vous, ne faites pas de bruit. Nous sortirons par le jardin dont j'ai entrouvert la porte.

Le jeune homme fut prêt en un tour de main.

Ils sortirent sur le palier et, à l'aide d'une fine pince d'acier, le détective tourna la clé de la porte qu'il avait laissée à l'intérieur.

— De cette façon personne ne se doutera de notre fugue.

Par le jardin ils gagnèrent les rues désertes et firent un grand détour par Kingsham. Tom vit que l'on retournait vers la grand-place de la ville.

Comme on y arrivait, le maître se mit à longer prudemment les maisons, rasant les murs de façon à rester confondu parmi les ombres.

Enfin, il fit halte.

Non sans étonnement, le jeune homme s'aperçut qu'on se trouvait devant la pharmacie de Mr. Prill, aux volets baissés sur des vitres noires.

Dickson tourna la poignée de la porte : celle-ci n'était pas fermée !

L'officine était complètement plongée dans l'ombre, mais dans le fond de l'arrière-boutique un lumignon luisait derrière des rideaux d'andrinople rouge. Harry Dickson prit Tom Wills par le pan de son manteau et l'entraîna doucement. Arrivé devant la porte aux rideaux écarlates, il la poussa.

Une petite pièce ombreuse était là, encombrée d'ustensiles de toute espèce.

Une forme se tenait, tassée auprès d'une lampe à la mèche basse, et ne bougea pas quand les détectives entrèrent.

— Asseyez-vous, dit une voix sourde, il y a des chaises contre le mur de gauche.

Harry Dickson et Tom obéirent sans souffler mot.

Quand ses yeux se furent habitués à la lourde pénombre, Tom Wills reconnut l'homme qui se tenait hors du cercle de lumière, de l'autre côté de la chambre.

C'était Mr. Latimer Prill.

Il ne semblait guère s'occuper des gens qui étaient entrés à cette heure indue, d'une façon aussi singulière, dans sa maison ; sa main esquissait des mouvements réguliers et doux et Tom vit qu'il achevait de huiler un gros revolver.

Tout à coup, des bruits étouffés s'élevèrent dans la maison silencieuse.

Un pas sonnait, assourdi, dans une pièce voisine.

Aussitôt, Mr. Prill fit un geste vers la lampe et l'éteignit ; la chambre devint complètement obscure.

Le pas s'était rapproché et une porte s'ouvrit lentement dans le fond de la pièce. Tom Wills entendit le pas très proche, puis une chaise craqua comme si quelqu'un s'était assis.

Cet inconnu venu hors de la nuit était à présent, avec le maître, le plus proche voisin du jeune homme.

Mais les bruits s'amplifiaient à présent.

Les pas, tout en restant très étouffés, semblaient devenir plus nombreux et Tom eut conscience de l'arrivée d'au moins deux personnes dans la chambre.

À côté de lui, le détective ne bougeait guère plus qu'une statue ; seule, de temps à autre, une des phalanges de ses doigts craquait, comme s'il se frottait doucement les mains dans l'ombre.

Rien ne semblait vivre dans le noir, sinon, de loin en loin, un souffle bref, aussitôt réprimé.

Tom entendit trois légers coups frappés sur du bois, du côté de son maître.

— Pas encore, répondit une voix dans les ténèbres – voix si lointaine, si faible qu'elle était à peine audible.

Au-dehors, sur la grand-place, retentissait le pas régulier du veilleur de nuit. On l'entendait ponctuer sa marche à coups de bâton ferré.

Au clocher, une heure tardive sonna.

Le pas du gardien se perdit dans le lointain.

Un chien jappa ; d'autres lui répondirent, puis le silence s'installa de nouveau en maître dans la petite ville endormie.

Alors, le dernier pas sonna à l'intérieur de la maison. Il était plus lourd que les autres et ne semblait pas vouloir s'étouffer comme eux.

Tom Wills y perçut quelque chose de cruel, de fatal, qui le fit frissonner d'une muette horreur.

La porte du fond s'ouvrit et quelqu'un entra.

Le jeune homme sentit son maître bouger à ses côtés.

Il étendit la main : Harry Dickson n'y était plus.

Tout à coup, les trois coups aériens furent reproduits.

— Tout le monde est présent, dit une voix lointaine comme un murmure.

— Alors le Tueur est parmi nous, ajouta une autre.

C'était une voix grêle, blanche, irréelle, d'un timbre métallique, atteignant un mode suraigu.

— Le Tueur est ici. Il pourrait vous tuer tous, et il vous tuera si vous ne souscrivez pas à ses conditions.

Un silence tomba, et Tom sentit un mouvement à ses côtés : le maître était revenu à sa place.

Une autre voix, que Tom ne connaissait pas, se mit à parler.

— Inutile de répéter vos conditions, on les connaît.

— Et on les accepte ? cria la voix perchée.

— Non !

Un rire affreux résonna.

— Vous allez tous mourir !

— Non !

Cette voix dure et sombre, Tom Wills la reconnaissait : c'était Harry Dickson qui venait de parler.

— C'est ce que nous allons voir : une, deux.

— Et rien du tout !

Un grognement de bête répondit, puis un juron ignoble.

— Vous ne retrouvez plus votre grenade, dit Harry Dickson, ne cherchez pas, je l'ai dans ma poche !

Et, subitement, la lumière électrique brilla au plafond.

Tom Wills poussa un grand cri de stupeur.

Autour de lui, il ne voyait que des visages tordus par l'angoisse, et il les reconnaissait tous !

Mr. Prill semblait présider cette fantastique assemblée qui s'était réunie dans les ténèbres et qui venait de surgir brusquement hors d'elles.

Immobiles, outre le détective et son élève, se tenaient là Mr. Tapley, Mr. Ridgeway, le docteur Derwent et la mystérieuse femme en noir, drapée dans un manteau qui lui donnait l'air d'une monstrueuse chauve-souris : Miss Panthère.

— Vous avez répondu tous à mon appel, dit le détective, et courageusement, j'ose le dire, puisque le Tueur est parmi nous.

Tom promena des yeux hagards sur tous, sans arriver à situer l'effrayant personnage. Était-ce Mr. Prill qui tournait d'imaginaires pilules entre ses doigts fuselés, ou Mr. Tapley qui lissait doucement sa belle barbe blanche, ou Mr. Ridgeway au sourire triste et lointain, ou le docteur Derwent, affreusement pâle et maigre, ou la femme aux sombres yeux, ou Harry Dickson... ou lui-même, Tom Wills ?

— Que personne ne bouge, dit le détective, que personne ne fasse un geste. Je tuerai n'importe qui lève un doigt, fût-ce mon propre élève Tom Wills.

Les mains de Mr. Prill devinrent inertes, et celle du maire se figea sur sa barbe d'argent.

Il laissa quelques minutes s'écouler, dans un silence et une immobilité aussi étranges que formidables.

Tom entendit son maître pousser un soupir de délivrance.

— Le Tueur n'est plus, dit le détective, il est mort !

Tom Wills se sentit approcher des lisières de la folie.

— Levez-vous tous ! ordonna le détective. Tous obéirent...

Tous, non... un seul resta immobile sur sa chaise. James Ridgeway. Le Tueur.

*

* *

— Mes amis, dit le détective, j'ai organisé cette sinistre mise en scène pour obliger le Tueur à se démasquer lui-même et, si possible, à se faire justice lui-même. Si je l'ai fait, c'est que nous ne possédions pas les preuves péremptoires qu'il fallait, pour une action immédiate de la justice contre lui.

» Maintenant je vais vous raconter son histoire, bien qu'à d'aucuns elle ne soit pas inconnue.

» Miss Nalsson, dite Miss Panthère, fut jadis fiancée à James Ridgeway, mais elle eut tôt fait de connaître son terrible et hypocrite caractère.

» Elle découvrit que son sourire ne servait qu'à masquer une âme noire, proche du crime. Elle se sépara de lui, quand elle s'aperçut qu'il ne méditait que la ruine morale et matérielle de son cousin Clyde Derwent.

» Ce dernier, garçon honnête mais faible, fut bientôt un docile instrument entre ses mains. Il le poussait à fréquenter des tripots, où d'habiles joueurs le dépouillèrent de sa fortune. Il lui apprit sournoisement à chercher l'oubli dans la boisson. Par d'infemales manœuvres, il le mêla à une louche affaire de trafic de drogue où le jeune médecin perdit son renom !

» Il le faisait avec une rage d'autant plus accrue qu'il avait appris que son ancienne fiancée s'était mise à aimer sa victime, et essayait de l'arracher à son emprise. Mais Derwent ne voyait aucun mal dans les agissements de son cousin.

» Alors, arriva pour Ridgeway une époque de déboires matériels. Ses entreprises périclitèrent. Le Tueur naquit.

» Il s'en prit à ses concurrents et à leurs usines. Assassinant, incendiant... Mais l'idée d'une vengeance épouvantable dominait en lui. Il forma le projet de créer la suspicion autour du

malheureux Derwent. Il le fit venir à Kingsham.

» En même temps, se croyant de force à m'y vaincre, il m'y attira avec une fausse lettre de menace, dirigée contre lui-même.

» Mais, au dernier instant, il dut se rendre compte qu'il jouait là une forte et dangereuse partie. Nous ayant suggéré l'ascension de la haute cheminée de sa nouvelle usine, il essaya de deux façons différentes de se débarrasser de moi et de mon élève. Il ne réussit qu'à tuer un malheureux maçon.

» À ce moment déjà, il doutait de pouvoir venir facilement à bout de Harry Dickson : il voulut protéger ses arrières, comme on dit en termes stratégiques. À l'aide d'une ligne électrique volante, qu'il avait établie sur le toit de la maison du docteur Derwent, il envoya des signaux de menace. Au cas où nous en réchapperions, il savait que nous aurions tôt fait de la découvrir et d'accuser Derwent.

» Il fit de même en mettant du poison dans l'eau de notre carafe.

» Mais Derwent en fit la découverte et, en même temps, il trouva la fameuse ligne électrique clandestine. La vérité se fit confusément jour en lui, mais il ne voulait pas accuser son cousin : il s'enfuit, tout en se promettant de veiller à ce que de nouveaux crimes ne fussent pas perpétrés. Il s'était réfugié chez Miss Nalsson, où il avait son laboratoire, et surtout son petit jardin d'herbes médicinales rares.

» Jugez de son effroi quand il vit, un jour, son cousin Ridgeway explorer ce jardin et se pencher sur le parterre où croissait la terrible herbe des chiens. Immédiatement, il entrevit les effrayants avantages que le criminel en pouvait tirer. Il revint de nuit à Kingsham et apprit par son ami intime, Mr. Prill, que le maire nous offrait à dîner. Il apprit de même le menu qu'on allait nous servir. La purée aux ananas ! En effet, l'arôme de ce fruit masque fort bien celui de la plante toxique, parce que leur odeur est presque pareille.

» Il accourt, s'introduit dans la maison, trop tard pourtant pour sauver Stalker qui avait déjà goûté à l'inférieur dessert.

» Avant, il nous avait envoyé, à tout hasard, les signaux électriques qui m'avertirent, usant du moyen que son cousin avait employé.

» Il trouve Stalker agonisant dans le cellier, et c'est là que nous le voyons penché sur celui que nous croyons être sa victime. Il s'enfuit dans la nuit, et je me lance à ses trousses.

» Revenons maintenant un moment auprès de Ridgeway. Pendant une brève absence au cours du repas, il verse du narcotique dans le café de Rose, qui monte la garde près du

buffet où sont disposées les coupes d'ananas entourés de glace.

» Quand il pense que la drogue a fait son effet et qu'il s'est assuré de l'absence momentanée de Stalker, il verse le terrible poison dans les coupes.

» Tout ceci a été calculé à une seconde près.

» L'intervention de Derwent le déroute pourtant. Il entend le bruit de la poursuite dans la cour et, de la fenêtre de la rue, il voit le docteur s'enfuir à bicyclette.

» Il regarde le maire ; oh, bonheur, en apprenant la terrible nouvelle, le pauvre homme s'est évanoui ! Il faut agir vite, il aperçoit Derwent qui va tourner l'angle de la place publique, il tire.

» Mr. Tapley n'a rien entendu, rien vu.

» Ridgeway ne s'est pas servi de mon revolver, mais du sien... bien qu'il ait dit ne pas en avoir sur lui. Pourquoi ? Je suppose que l'instinct du forban a parlé ici en lui, et l'a servi.

» Nous accourons sur la place et nous ne retrouvons pas Derwent.

» Parce qu'il s'est réfugié chez Mr. Slatters qui a tout vu et qui a compris. Et Mr. Slatters ne livrera pas le médecin blessé.

» Mais Ridgeway aussi a compris, et la nuit même. Profitant de la faction qu'il fait devant la porte du maître d'école, il s'introduit pour tuer Derwent et Slatters. Il ne trouve que Slatters qui s'apprête à partir après Derwent, déjà enfui, par les toits et... réfugié chez Mr. Prill. Et Slatters tombe, victime de son dévouement à une juste cause.

» Mr. Prill, pour qui également la lumière s'est faite, parvient à conduire son protégé à Londres et y fait la connaissance de Miss Nalsson. Ils deviennent bons amis, et ce sera Mr. Prill qui soignera le blessé et l'arrachera à la mort.

» Et Mr. Tapley direz-vous ?

» Eh bien, Mr. Tapley, en recouvrant la mémoire après quinze jours de fièvre et d'amnésie, retrouve aussi des souvenirs confus. Des images sont restées dans son subconscient : celle de Ridgeway tirant par la fenêtre sur le fuyard.

» Cela explique sa visite clandestine dans la maison du maître d'école vide.

» Mais Mr. Prill le voit, il comprend que désormais le maire est en danger, et il le cache chez lui, où il trouve Derwent et Miss Nalsson venus à Kingsham pour mettre fin à la carrière du Tueur.

» Ce furent eux qui brouillèrent un peu mon jeu, car je m'apprêtais à arrêter d'une autre façon le Tueur. J'avais fait circuler la nouvelle que Mr. Tapley était revenu chez lui. Je savais que Ridgeway n'hésiterait pas à venir le tuer, la nuit

même.

» Mais Miss Nalsson devança mes projets, en envoyant à Ridgeway un mot ainsi conçu : « Le silence, l'impunité et... moi. Voulez-vous ? »

» Si Ridgeway voulait...

» Et je m'entendis avec Mr. Prill pour arranger cela autrement, car je savais que Miss Nalsson projetait de tuer Ridgeway et je voulais lui éviter ce meurtre. Et la terrible comédie nocturne s'est jouée. Tout est-il exact ?

Le silence qui accueillit cette question prouva que le détective avait trouvé la clé du mystère.

LE SPECTRE DE MR. BIEDERMEYER

1. Le visiteur invisible

Le manoir de Sir Dexterham situé aux confins du Middlesex, au-delà des sources de la Tamise, entre Stanwell et Harmondsworth, sur les bords de la petite rivière Colne, s'endormait tôt, surtout en hiver.

À huit heures, les lumières s'évanouissaient derrière les minces et hautes fenêtres en ogive. Le gardien fermait les grilles à triple tour et lâchait les chiens dans le parc. Trois coups sonnaient à la cloche, ce qui signifiait que l'heure du couvre-feu avait sonné.

Sir Dexterham, un Anglais de la très vieille école, ne souffrait plus après ce moment une seule flamme de bougie ni même la pointe ignée d'une cigarette. Dans sa jeunesse, le feu avait ravagé une des ailes du château et il en avait gardé une sainte terreur.

Seul le révérend Mr. Thorpe, le chapelain de Dexterham Manor, avait le droit de garder une lampe allumée dans sa chambre tout en haut de la tour d'ouest.

On était aux approches de la Toussaint et une véritable tempête nordique flagellait les arbres dénudés de la forêt prochaine. Dans la journée, la neige s'était mise à tomber pendant quelques heures d'accalmie, et un tapis blanc feutraient déjà les campagnes et les routes. Mais, vers le crépuscule, le vent s'était remis à souffler avec fureur et, l'ombre tombée, des rafales mêlées de gros grêlons mugissaient autour du manoir aux formes noires et obscures. Il était dix heures, quand la cloche de la grande porte se mit à sonner.

C'était là chose fort curieuse, puisqu'un visiteur aurait dû sonner à la grille et non à la porte, et cette grille était fermée et cadenassée comme toujours.

La cloche de la grille était petite et possédait une sonorité aiguë, que l'on distinguait fort bien de la voix forte et grave de sa sœur, celle de la grande porte de chêne.

Le personnel dormait d'un sommeil lourd et ne l'entendit pas, mais elle réveilla Sir Dexterham, dont le repos n'était qu'intermittent et souvent pénible. Elle fut naturellement entendue par le révérend Thorpe qui lisait sa Bible auprès d'un petit feu de coke, à la lueur d'une vieille lampe à huile végétale.

Mr. Thorpe cessa sa pieuse lecture, déposa sa Bible et écouta.

Trois coups espacés retentirent encore dans le silence noir de l'antique demeure. Non... les sens du pasteur ne l'avaient pas trompé.

Il ouvrit la fenêtre et tenta de scruter les ténèbres du dehors.

Ce n'était pas chose aisée, car la neige et la grêle, poussées par un furieux vent du nord, le frappèrent au visage ; pourtant il lui sembla voir une forme sombre se serrant contre la paroi de l'échauguette de pierre où, au temps jadis, un serviteur montait la garde nuit et jour.

— Qui vive ? cria Mr. Thorpe.

À grande peine il put distinguer la réponse :

— Sir... pour Sir Dexterham... très urgent.

Mr. Thorpe pensa immédiatement à la grille fermée ; il s'étonnait si fort à l'idée que l'étranger avait pu la franchir qu'il cria :

— Comment êtes-vous entré dans le parc ?

Il ne reçut aucune réponse, mais crut percevoir un rire ironique.

Aussitôt, le pasteur pensa aux molosses rôdant autour du château et il se mit à craindre pour la sécurité du visiteur – et c'est ce qui le décida à descendre sur-le-champ sans avertir personne.

Au demeurant, l'ecclésiastique était un homme courageux. Il avait vécu dans les colonies océaniques et il ne s'effrayait pas de peu.

Il prit sa lampe et descendit les nombreuses marches de l'escalier en spirale conduisant au rez-de-chaussée.

D'épais verrous fermaient la grande porte, mais Mr. Thorpe possédait une belle vigueur malgré sa cinquantaine largement dépassée. Il les tira donc sans grand effort et ouvrit le vantail.

Le vent s'engouffra en rugissant dans les immenses vestibules et menaça de souffler le faible lumignon que le pasteur brandissait au-dessus de sa tête.

Une forme, drapée dans un épais manteau de voyage, se tenait debout sous le porche et secouait la neige amoncelée sur ses épaules.

— Entrez, dit le pasteur.

L'inconnu s'inclina et se laissa introduire dans un petit parloir voisin de la porte d'entrée.

Mr. Thorpe vit alors qu'il lui était impossible de voir son visage. Un chapeau à larges bords était rabattu sur son front et le collet du manteau était complètement relevé.

D'ailleurs, la lampe filait en ne projetant qu'une bien faible clarté ; pourtant le pasteur crut distinguer une longue barbe en

pointe où fondaient les derniers flocons de neige.

— Vous demandez à parler à Sir Dexterham, dit Mr. Thorpe, je suppose que des raisons bien impérieuses doivent vous appeler ici, en une heure aussi indue et par un temps aussi inclément. Qui dois-je annoncer ?

— Annoncez Mr. Biedermeyer, répondit une voix assez mal assurée, qui semblait chevrotante au pasteur.

Il n'y avait ni lampe ni bougie dans le parloir et Mr. Thorpe s'en excusa.

— Je regrette de devoir vous laisser quelques moments encore dans l'obscurité, dit-il, mais j'ai besoin de ma lampe pour trouver mon chemin.

L'étranger s'inclina sans répondre et le pasteur le laissa dans le noir.

Quand il frappa à la porte de Sir Dexterham, celui-ci était éveillé et demanda d'une voix inquiète.

— Est-ce vous Révérend Thorpe ? Qui est là ? Et qui a sonné à la porte et non à la grille ?

— Je n'ai pu encore éclaircir ce détail, répondit le pasteur, sans doute que le visiteur voudra bien le faire lui-même.

— A-t-il dit son nom ?

— Certainement. Il m'a prié d'annoncer Mr. Biedermeyer.

Mr. Thorpe crut entendre une exclamation étouffée derrière la porte et puis la voix très mal assurée du châtelain lui parvint.

— Je viens, Mr. Thorpe !

Le pasteur eut l'impression que le maître se levait, puis effectuait quelques pas dans la chambre. Il attendit de voir la porte s'ouvrir, mais il n'en fut rien. Inquiet et intrigué à la fois, il frappa.

Aucune réponse ne lui parvint.

— Sir Dexterham ! cria le pasteur à haute voix en se mettant à heurter la porte avec violence.

Mais tout resta silencieux derrière cette porte close.

Ce bruit finit par éveiller le personnel, couchant à l'étage au-dessus.

Le majordome Baxter et les deux valets de pied, Sharp et Warren, arrivèrent presque en même temps et Mr. Thorpe leur donna l'ordre d'enfoncer la porte.

Ils obéirent, après un instant d'hésitation et les panneaux de chêne finirent par céder sous leurs efforts combinés.

Mr. Thorpe entra le premier, sa lampe haute.

Le lit du maître était défait mais, surprenante découverte, de lui il n'y avait aucune trace.

Baxter courut aux fenêtres, mais celles-ci étaient fermées ;

d'ailleurs d'épais barreaux les protégeaient à l'extérieur et rendaient tout départ de ce côté impossible. Il y avait un petit cabinet de toilette contigu à la chambre à coucher, mais cette pièce s'avéra également vide de toute présence. Les vêtements de l'occupant s'y trouvaient encore, pendus ou pliés avec soin.

Il n'y avait pas d'autres issues à la pièce.

Mr. Thorpe et les domestiques se regardèrent, consternés, renonçant à comprendre, quand soudain le pasteur se souvint du visiteur.

En quelques mots, il mit le personnel au courant.

On alluma les bougies dans les candélabres et Sharp et Warren reçurent l'ordre de ne pas quitter la chambre, tandis que Mr. Thorpe et le majordome s'empressèrent de descendre au rez-de-chaussée.

Ils se rendirent aussitôt dans le parloir, et Mr. Thorpe en ouvrit la porte.

— Monsieur Biedermeyer... commença le pasteur.

Mais la lampe faillit lui tomber des mains : le parloir était vide !

Or, par juste prudence, le pasteur avait pris la précaution de tourner doucement la clé à l'extérieur, au moment de quitter le visiteur, l'enfermant de cette façon. Et cette clé n'avait pas bougé... et la pièce était vide... vide !

Une petite flaque de neige fondue se trouvait encore à l'endroit où avait dû se tenir le soi-disant Mr. Biedermeyer.

Au-dehors, la tempête avait redoublé de fureur et on décida d'attendre jusqu'à l'aube avant de prendre des décisions. Il est vrai que le manoir fut fouillé de fond en comble, sans aucun résultat.

Au petit matin, Warren partit en bicyclette pour Stanwell et en revint accompagné de l'officier de police. C'était heureusement un homme jeune, actif et intelligent, qui avait servi pendant quelques années, dans la brigade criminelle de Scotland Yard. Le lieutenant Steed écouta l'étrange récit de Mr. Thorpe et défendit qu'on se servît encore de l'allée principale pour des déplacements. La neige était là, qui pouvait révéler des traces.

Chose de plus en plus étrange, on releva celles de la bicyclette de Warren et celles des pas de Mr. Steed, mais aucune du visiteur nocturne. Warren affirma qu'il avait trouvé la grille fermée à triple tour, comme c'était l'usage.

Sir Dexterham était un personnage de haute condition. Mr. Steed résolut de ne pas perdre de temps et sur-le-champ il avertit le Yard.

Une heure plus tard, la police métropolitaine de Londres

avait décidé de s'adjoindre le célèbre détective Harry Dickson.

Il arriva dans l'après-midi à Dexterham Manor, où Mr. Thorpe lui refit le récit des événements de la nuit.

Harry Dickson approuva les recherches de Mr. Steed et se heurta naturellement au même obstacle : l'incompréhensibilité absolue du manque de traces dans la neige. Mr. Steed avait fait détacher le pied-de-biche qui pendait à la chaîne de la cloche, dans l'espoir d'y trouver quelques empreintes digitales.

Il en fut pour ses frais ; l'humidité de la nuit avait fait son œuvre.

Harry Dickson parcourut le château, comme l'officier de police de Stanwell l'avait fait avant lui. Il s'attarda devant la petite flaque à présent séchée et boueuse du parloir, y trempa quelques feuilles de papier détachées de son carnet de notes et les rangea soigneusement dans son portefeuille.

Comme il finissait cette première partie de son enquête, il entendit du bruit au-dehors et vit Mr. Steed donner de vifs signes de mécontentement.

Un attroupement s'était formé devant la grille et des gens des environs se livraient déjà à haute voix à mille conjectures.

— Warren, qui est un pilier de cabaret, n'a pas su tenir sa langue, maugréa le policier et voici tous les détectives amateurs de Stanwell et des environs qui viennent déjà donner leur avis !

— Et que disent-ils ? s'informa Harry Dickson, il me semble qu'ils ont tous le nez braqué vers un même endroit. Tenez, vers ce petit cottage, dont je vois les toits émerger d'un boqueteau de peupliers et de trembles.

Mr. Steed fit un geste de mécontentement.

— Éternelles calomnies de village, dit-il, ils regardent en effet les *Ibis*, la propriété de Mrs. Chaser en disant que la disparition de Sir Dexterham lui sera bien pénible.

Le pasteur Thorpe, qui avait assisté sans mot dire à l'entretien, intervint. Il semblait légèrement embarrassé.

— Sir Dexterham est... je n'ose employer le mode passé et dire : était... un homme pieux et respectable, pourtant je crains de devoir reconnaître qu'il avait quelque amitié pour cette dame, de condition nettement inférieure à la sienne. Dans le temps, il a même été question de mariage, paraît-il, mais jamais Sir Dexterham ne s'en ouvrit à moi, et ce sont sans doute sornettes de village.

Comme il achevait ces mots, un remous se fit dans la foule qui s'écarta silencieusement, pour livrer passage à une grande et robuste silhouette féminine se dirigeant d'un pas assuré vers la grille.

— Madame Chaser, murmura le pasteur, la voici qui vient.

Harry Dickson vit la grille s'ouvrir sous une franche et vigoureuse poussée et la dame s'avancer d'un pas majestueux vers le manoir.

Elle était très grande, forte, haute en couleurs, mais dans sa simple robe noire, elle avait un air de grande dignité. Elle marcha droit sur le groupe des hommes et s'arrêta à quelques pas d'eux, pour les considérer avec attention.

— Se trouve-t-il quelqu'un, ici parmi vous, pouvant donner des renseignements précis, dit-elle d'une voix ferme et bien timbrée ? On m'a parlé de Harry Dickson. Je crois vous reconnaître, sir.

Ce disant, elle s'adressa au détective sans paraître prendre garde aux autres et ne répondant ni au salut embarrassé du pasteur, ni à celui de Mr. Steed.

Harry Dickson s'inclina.

— À qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il.

— Vous devez le savoir sans doute, fut la réponse, j'ai vu toutes les têtes se diriger vers moi, et je m'étonne de devoir répondre à une question sans doute inutile. Je suis Mrs. Chaser : Léonide Chaser et j'habite les *Ibis* la propriété voisine de Dexterham Manor. Est-il vrai que Sir Dexterham a disparu d'une façon tout à fait incompréhensible comme les imbéciles qui se trouvent de l'autre côté de la grille le prétendent ?

— C'est vrai, madame, répondit le détective. À mon tour de vous demander pourquoi vous manifestez un si vif intérêt à cet endroit ?

— Je suis la fiancée de Sir Dexterham, fit-elle simplement, et je suis décidée à ce que pleine clarté soit faite dans cette affaire.

Mr. Steed intervint.

— C'est sans doute votre droit, milady, dit-il avec politesse, mais il me semble que cela incombe plutôt aux membres de la famille.

— Allons, lieutenant Steed, riposta la dame d'une voix mordante, vous savez bien que Sir Dexterham n'a pas de famille !

— Si l'on veut m'autoriser à prendre la parole, dit Mr. Thorpe d'un ton conciliant, j'espère que l'on ne parle pas ici de Sir Dexterham, comme d'un défunt...

— Est-ce pour pouvoir parler de dernières volontés peut-être ? s'écria Mrs. Chaser, plus acerbe que jamais. Parlons-en ! Vous connaissez aussi bien que moi la teneur de ce testament, Thorpe... il vous avantage même.

— Est-il utile d'avertir le notaire du disparu et de prendre connaissance de ce testament ? demanda Mr. Steed en s'adressant

à Harry Dickson.

Mrs. Chaser répondit en lieu et place du détective.

— C'est inutile, lieutenant Steed, je la connais, moi, la teneur de ce sot papier. Mr. le Révérend Thorpe y est désigné comme unique bénéficiaire. Il peut rester jusqu'à la fin de ses jours, habiter Dexterham House et devient usufruitier de tous les biens. Après sa mort, le tout se morcelle entre un tas d'institutions et de ligues saugrenues. Il est juste de dire que ce testament aurait été modifié, oui bouleversé de fond en comble, le jour où je serais devenue Lady Dexterham.

Mrs. Chaser croisa les bras sur son opulente poitrine et foudroya le pasteur du regard.

— Je ne le deviendrai sans doute jamais ! Mais je ne sais si vous récolterez les fruits de votre crime, pasteur Thorpe, à moins que ces fruits ne se dénomment travaux forcés ou potence.

— Madame ! s'écria l'ecclésiastique en devenant affreusement livide.

— Qu'attendez-vous pour arrêter ce félon, cet hypocrite, messieurs les détectives de Londres ? rugit la virago en brandissant des poings musculeux.

— Aucun soupçon ne pèse sur le Révérend, déclara Mr. Steed, et je ne suis donc pas en droit de l'arrêter au nom de la loi, mais j'accepte volontiers d'enregistrer et de poursuivre sa plainte, s'il requiert contre vous, Mrs. Chaser, du chef de dénonciation calomnieuse.

La dame recula en grondant comme une lionne sous le fouet du dompteur.

— Je n'ai plus rien à faire ici, grogna-t-elle en s'éloignant de son pas majestueux et en écartant d'un large geste de mépris les curieux attroupés devant la grille du parc.

Harry Dickson avait assisté à cette scène grotesque sans intervenir ; il avait gardé un air absent et ses yeux semblaient plutôt s'attacher aux lointains horizons noyés de brume, qu'aux acteurs de cette petite comédie humaine.

Quand Mrs. Chaser se fut éloignée, il s'écarta à son tour du château et fit quelques pas dans le parc en compagnie de Mr. Steed et du Révérend Thorpe.

— Je crains d'avoir à vous imposer ma présence au château pendant quelques jours, dit-il en s'adressant au pasteur.

Mr. Thorpe accepta avec un réel soulagement.

Harry Dickson le regarda d'un air grave.

— Il faudra que vous vous prêtiez à un petit subterfuge, Mr. Thorpe, dit-il. Je désire que vous occupiez cette nuit la chambre qu'on me destinera, tandis que moi j'élirai domicile dans la vôtre.

Il va de soi que personne n'en saura rien dans le manoir.

— Oserais-je vous en demander la raison, Mr. Dickson ? demanda le pasteur.

— Il y va probablement de votre vie, Mr. Thorpe. L'ennemi est dans la place. Qui est-il ? Je n'en sais rien. Mais ce que j'ose prétendre, c'est qu'il essaiera de vous assassiner cette nuit !

MMr. Steed et Thorpe considérèrent le détective d'un œil alarmé.

— Il y a quelques heures à peine, les vis des charnières de votre porte ont été remplacées par de fragiles bouts de bois. Aucun verrou, aucune serrure ne vous protégeraient donc cette nuit.

Le crépuscule tournait à l'obscurité complète. Le vent d'ouest ne charriait plus que de lourds nuages de pluie et bientôt de furieuses averses s'abattirent sur le pays, flagellant les arbres, dissolvant la dernière neige, transformant au loin les routes en cloaques.

La violente offensive des éléments fit reculer les hommes qui retournèrent au château sans plus échanger une parole.

Tous les trois pensaient à la nuit qui allait venir.

2. Nuits de tempête

Ce fut une des plus épouvantables nuits de tempête qu'aient notées les annales météorologiques du Middlesex. Un véritable déluge s'abattit sur la région et, au milieu des pluies torrentielles, des coups de tonnerre précipités roulaient, tandis que des éclairs aveuglants zébraient sans interruption la nue basse. À d'innombrables endroits, la foudre frappa les arbres, les clochers, les habitations.

À travers le hurlement de la tourmente, on entendait les tocsins se répondre de leurs trois coups de terreur. À travers le rideau des averses, on voyait des incendies s'allumer sur l'horizon. Aucun secours n'était possible, car, dès les premières heures de la nuit, les communications télégraphiques et téléphoniques avaient été coupées, et sur les routes noyées et dont d'aucunes étaient transformées en de véritables rivières, les voitures n'osaient plus avancer.

Le rugissement continu de la tempête gênait fort Harry Dickson. Le détective avait beau prêter l'oreille, il n'entendait que l'énorme résonance des coups de tonnerre rouler en ondes sonores par les couloirs, tandis que, sur les plombs des toits, la pluie crépitait en un staccato de mitrailleuse en action.

À trois reprises, il lui sembla entendre un bruit de pas furtifs dans le corridor menant à la chambre de la tour d'ouest qu'il occupait en place du pasteur Thorpe. Mais personne n'approcha de sa porte.

Enfin le jour se leva, gris et tourmenté, sur un décor de dévastation.

Le château des Dexterham qui occupait une éminence, semblait à présent se trouver sur un îlot, d'où émergeaient les troncs noirs et lisses des arbres. La contrée, sur plusieurs lieues carrées, était en proie à l'inondation. La rivière Colne, démesurément grossie, était sortie de son lit et s'était empressée de gagner à travers champs, le domaine de la mère Tamise et ses eaux fraternisaient avec les siennes.

À la table du breakfast le détective retrouva Mr. Thorpe. Le pasteur avait dû passer une nuit blanche, ses yeux alourdis et ses lèvres blanches en témoignaient suffisamment.

— Dieu merci, vous n'avez pas été bon prophète, Mr.

Dickson, dit-il, j'en rends grâces au Ciel !

Harry Dickson secoua la tête.

— Cela ne m'étonne pas outre mesure, mon révérend. À première vue, cela me ferait croire que l'ennemi devait venir du dehors et que la tourmente de la nuit l'en a empêché. Qu'y a-t-il, Baxter ?

Le détective s'était adressé au majordome qui se tenait à une distance respectueuse de la table et semblait vouloir lui adresser la parole.

— Que ces messieurs excusent la liberté grande que je prends, en troublant leur entretien, en d'autres circonstances je ne l'aurais jamais fait, mais à présent tout est tellement changé ici. Warren n'est pas descendu, Messieurs, en plus, il n'est pas dans sa chambre.

Mr. Thorpe poussa un cri de frayeur et Harry Dickson, jetant sa serviette au loin, se leva et se fit indiquer la chambre du domestique.

C'était une pièce située sous les combles et meublée avec la parcimonie d'usage. Le lit était défait, mais, à l'exception des chaussures de cuir noir du valet de pied, il n'y avait plus trace de ses vêtements.

Comme la veille, le manoir fut l'objet d'une minutieuse exploration de la part du détective. Exploration tout aussi décevante, puisqu'elle ne révéla rien. Il ne fallait pas songer à fouiller le parc puisqu'il était transformé en une étendue d'eau clapotante qui, à la grille d'entrée, avait près de deux pieds de profondeur. Cette grille était fermée à triple tour et nantie de deux cadenas supplémentaires intacts.

— Et de trois ! murmura le pasteur.

Ils regagnèrent à pas lents la salle à manger où Baxter avait remplacé le déjeuner refroidi par de nouvelles grillades et des œufs frais.

— L'énigme de la nuit ne serait-elle que partie remise ? demanda le pasteur en pensant à la porte truquée.

Harry Dickson secoua la tête.

— Je ne le crois pas. L'ennemi peut bien nous prêter une demi-journée d'inattention, mais pas plus, je crois. Nous remplacerons les bouts de bois par de bonnes vis de métal et votre sécurité de nuit ne sera plus si aisément compromise, mon révérend. Pourtant l'alarme vous est donnée et il faudra vous tenir sur vos gardes.

Le pasteur sourit tristement.

— J'ai vécu parmi les tribus les plus farouches des îles du Sud, murmura-t-il, je crains Dieu et non les hommes. Mais un

homme averti...

Le repas se poursuivit et s'acheva en silence.

— Nous sommes prisonniers des eaux, Mr. Dickson, dit le pasteur qui s'était posté près d'une fenêtre et regardait l'immense vastitude aquatique qui venait de remplacer les champs et les prairies de la veille. Une embarcation n'a pas été prévue, mais il y en a de plus chanceux que nous... à moins que ce ne soit le malheur qui les oblige à une croisière de ce genre, regardez !

Harry Dickson le rejoignit et vit de longues barques plates, maniées à coups d'avirons ou de gaffes, glisser sur les eaux.

— Nombre de fermes et d'habitations rurales doivent être devenues inhabitables, déclara le pasteur. Oh... je crains que le cottage des *Ibis* n'ait subi également des avaries. Voilà Mrs. Chaser qui paye comme une véritable îlienne et qui tourne le dos à Dexterham Manor !

— Diable, dit Harry Dickson, voilà qui est fâcheux, car je donnerais cher pour suivre les déplacements de cette dame.

Le canot qui portait l'irascible fiancée s'éloignait lentement à travers les remous, se dirigeant vers le sud et Harry Dickson le suivait d'un œil morose, quand soudain sa figure s'éclaira.

— Regardez à votre tour, Révérend Thorpe ! s'écria-t-il, tout ne semble pas marcher à souhait à ce bord. Tenez, voici la dame Chaser qui fait volte-face et s'empresse à coups de godille de retourner vers la terre ferme.

— C'est ma foi vrai ! répondit le pasteur, son bateau semble s'enfoncer... Mon Dieu... si elle ne sait s'y prendre à temps, elle risque d'être engloutie !

En effet, la petite embarcation semblait prendre une bande dangereuse et n'avancait plus que par à-coups dans la direction du retour.

Mais Mrs. Chaser s'avéra être une maîtresse femme, et excellente marinière par-dessus le marché. Elle semblait se multiplier avec frénésie, godillant, ramant, écopant, menaçant à la fois de chavirer ou de s'enfoncer à chaque minute.

Le cottage des *Ibis* s'approchait, il n'était plus qu'à quelques toises quand le frêle esquif piqua vivement du nez et parut vouloir couler définitivement.

Mais sa conductrice prévint la catastrophe. Sans hésitation, elle sauta par-dessus bord, ayant de l'eau jusqu'aux hanches, et, délesté de son poids, le petit bateau remonta. Mrs. Chaser se mit à guérer avec énergie, remorquant sa barque d'une main et faisant des gestes de nageuse de l'autre. Enfin, on lui vit faire un ultime effort et tirer l'embarcation sur les hautes marches du seuil, à l'abri des eaux surnoises. L'instant d'après, la femme disparut à

l'intérieur de sa demeure.

Harry Dickson se frotta les mains.

— Cela va nous faire gagner un temps précieux, affirma-t-il. Je suppose que la noble dame va se mettre incontinent à rafistoler son navire, ce qui lui prendra forcément quelques heures. Bref, tout ce qu'il nous faut pour aviser et prendre les mesures que comporte la situation. Je suppose, Mr. Thorpe, que Mrs. Chaser occupe seule le cottage des *Ibis*.

— Vous avez bien deviné, Mr. Dickson. D'ailleurs elle ne pourrait garder personne à son service, tant son caractère est peu aimable. Tous les jours, une malheureuse femme de journée, pauvre comme Job, descend du village de Stanwell pour faire son ménage et s'en retourne dès la nuit tombée. Aujourd'hui, l'inondation doit lui avoir coupé le chemin.

— Il me faudrait un bateau, dit tout à coup Harry Dickson.

Le pasteur le considéra d'un air perplexe.

— En tout autre moment, je dirais que nous n'avons qu'à attendre que la police de Stanwell arrive à notre secours, dit-il, mais je crains qu'elle n'ait les mains pleines à cette heure et ne puisse songer à nous. Tout le monde doit chercher à s'en tirer par ses propres moyens. Voyons un peu...

Il réfléchit profondément et finit par dire :

— J'ai conservé de mes voyages un tas d'objets qui m'aident à me rappeler les années enfuies. Des armes, des sculptures, des images, que sais-je, et même tous mes ustensiles de campement du temps de la brousse ou de la jungle. Entre autres, un petit canot en toile. J'ai peur que le temps n'ait fini par y apposer sa marque fatale et qu'il ne soit plus qu'un fort piètre, sinon dangereux esquif. Mais on peut toujours voir.

Harry Dickson suivit le pasteur dans un petit débarras voisin de sa chambre et, parmi un fouillis d'objets les plus hétéroclites, le canot finit par être découvert.

Ce n'était plus qu'une dure bande de toile, pas plus souple qu'une pièce de bois, que le pasteur considéra d'un œil désabusé.

Mais Harry Dickson se mit incontinent à la froter d'huile, à la manier à la façon d'un masseur et bientôt la toile devint plus souple. Au bout d'une heure, elle affectait la forme d'un grand sac allongé, que le détective regardait pourtant avec satisfaction.

— Un pot de peinture fraîche et un séjour d'une heure auprès du feu de la cuisine, et j'ose tenter l'aventure, dit-il.

Il ne s'était pas trompé. À l'heure du lunch, Harry Dickson parut dans la salle à manger, portant fièrement un singulier objet, qu'il baptisa sur l'heure « canot insubmersible ».

Pour ne pas être en reste, Mr. Thorpe tira de sa réserve aux

souvenirs une belle pagaie indienne, qui devait permettre d'actionner la barque nouveau genre.

— Ces exercices et sans doute cet air marin apporté par les eaux m'ont mis en appétit, déclara Harry Dickson de bonne humeur. Espérons que l'inondation ne nous mettra pas, pour ce midi du moins, à un régime de famine.

Mr. Baxter qui venait d'entrer sur ces entrefaites avait dû entendre ces mots, car son visage trahit une vive perplexité.

— Eh bien ! Baxter, dit Mr. Thorpe, j'ose croire que les espérances de notre hôte ne seront pas déçues.

Baxter s'inclina d'un air ennuyé.

— Pas tout à fait, heureusement, mon Révérend, mais il nous arrive tout de même une chose assez étrange. J'avais donné tous mes soins au menu et, malgré les eaux qui nous privent d'un ravitaillement immédiat, je le considérais comme fort présentable. Un pâté de homard – de conserve hélas – et deux belles volailles à la broche. Je comptais servir comme entremets quelques tranches d'un excellent bacon braisées au porto, et j'avais décroché des solives de la cuisine un jambon magnifique. À ma grande stupeur, gentlemen, il vient de disparaître pendant que j'avais le dos tourné. Je ne puis accuser Sharp qui se trouvait dans la buanderie occupé à fendre du bois.

Harry Dickson laissa son canot de toile et devint tout oreilles.

— Je suppose que vous cuisez vous-même votre pain, dit-il tout à coup, et, comme cela se fait à la campagne, pour plusieurs jours de suite.

— C'est vrai, sir, nous cuisons du pain de quatre en quatre jours.

— Avez-vous examiné ce qui vous en reste dans la huche ?

Baxter ouvrit de grands yeux.

— Certainement non, mais il doit y avoir encore cinq pains de six livres en réserve dans la huche.

— Allez donc voir, ordonna Dickson d'une voix ironique, car le jambon se mange rarement sans pain.

Mr. Baxter semblait avoir compris car il fila comme un zèbre à la cuisine, et bientôt on entendit les éclats d'une voix mécontente.

— Il n'y en a plus que trois, sir !

Harry Dickson battit des mains comme un écolier joyeux.

— Quelqu'un ou quelques-uns se nourrissent à nos dépens et tâchent de garder un strict incognito ! Allons voir, nous en serons quittes pour manger froid... Baste ! Mais que Sharp monte la garde auprès du pâté de homard et des volailles, si nous ne voulons pas déjeuner d'air et d'eau de pluie !

Il paraissait tout à fait ragaillardi en se dirigeant vers la cuisine.

Après avoir parcouru la grande pièce voûtée, il avisa la grande et solide porte de la cave.

— Cette porte est-elle fermée à clé ? demanda-t-il au maître d'hôtel.

— Toujours, et je tire également deux verrous d'extérieur. Je garde les clés en poche, à cause des vins et des liqueurs.

— Voyons les caves tout de même !

Elles étaient énormes, mais très bien entretenues et sans mystère.

Le détective, dont la bonne humeur faiblissait à mesure que ses recherches se prolongeaient, se rendit bientôt à l'évidence :

Nulle part un larron ne se cachait dans les profondeurs du manoir.

Mr. Thorpe intervint.

— Depuis hier, nous comptons deux disparus dans cette demeure. Deux disparitions dont nous ne pouvons connaître ni la cause, ni la manière. Je me demande pourquoi tous deux ou l'un d'eux se cacherait de nous. Mais j'ai mon idée.

Du geste Harry Dickson l'invita à parler.

— Je n'aime accuser personne, mais nous sommes ici dans une situation assez peu ordinaire. Dieu sait combien de temps le château pourra rester privé de communication avec l'extérieur. N'est-il pas plausible d'admettre que le personnel, Sharp et Baxter et même l'un d'entre eux seulement, ait songé à se ravitailler clandestinement pour une disette à venir ? Ce serait si humain !

— Hm, fit Dickson, après tout...

Il grogna quelques mots inintelligibles et ce fut avec un appétit bien atténué qu'il fit honneur au homard de conserve et aux volailles grillées. Au cours de l'après-midi, le détective mit la dernière main à son canot et déclara qu'il flotterait parfaitement.

Mr. Thorpe, qui fumait distraitement sa pipe dans l'encoignure d'une fenêtre, observait la plaine qui était à présent déserte et vide de toute embarcation et que les averses commençaient à battre de plus belle.

— La nuit qui vient ne sera guère meilleure que celle qui s'est enfuie, dit-il d'une voix pleine d'appréhension. De nouveaux nuages de tempête s'amoncellent à l'ouest. Le vent s'est remis à souffler avec rage et l'eau montera de plusieurs pieds à ce jeu. Je crois que vous allez vous engager dans une expédition dangereuse, Mr. Dickson.

— Rien de neuf du côté des *Ibis* ? demanda le détective.

— Rien. La villa semble comme morte et je n'ai pas encore

entrevu son habitante, mais le canot n'est plus sur la haute marche.

— Et pour cause, ricana Dickson, elle doit travailler comme un radoubreur en chantier dans son salon, la chère dame Chaser.

L'ombre venait rapidement. Les eaux prirent une sinistre teinte fuligineuse ; de bruyantes rafales s'élevaient, se ruaient contre le manoir, et faisaient crier follement les girouettes de cuivre à la pointe des tourelles.

Des bandes de choucas criant famine, après de vaines expéditions par la plaine inondée, revenaient au logis. Les premiers coups de tonnerre grondant dans le lointain se rapprochèrent...

Harry Dickson avait revêtu son imperméable et, par l'une des basses fenêtres, s'apprêtait à lancer son bateau de toile sur les eaux tourmentées.

L'obscurité était venue. Seule une bande citrine stagnait encore sur l'horizon de l'est, mais elle s'éteignait à vue d'œil. À trois reprises, un éclair brilla. Soudain, le pasteur saisit le bras du détective.

— Là... là... une barque s'éloigne des *Ibis* !

Harry Dickson poussa un cri de joie.

— À Dieu vat !

Le canot de toile se posa doucement sur l'eau et, après une seconde de suprême hésitation, le détective y prit place.

Le bateau s'enfonça quelque peu, tournoya dans un remous et se remit d'aplomb. Harry Dickson enfonça profondément la pagaie dans l'eau et imprima une légère secousse à sa frêle embarcation.

Le canot gira et tout à coup fila comme une flèche.

— Bonne chance ! Que Dieu vous garde ! s'écria le pasteur.

Mais déjà le vent emportait ses paroles.

Harry Dickson était seul, sur un esquif des plus fragiles, au milieu d'une eau surnoise, agitée et incertaine comme une mer.

Au loin, contre la dernière lueur du jour, une forme mince comme un fuseau s'éloignait vivement.

Le détective n'eut pas à se soucier de grille, ni de clôtures. Il passa comme une trombe à travers une petite haie presque complètement noyée et se trouva comme au grand large.

Le canot filait sans bruit, la pagaie ne semblait que caresser la surface liquide. Une averse bruyante fondit du haut du ciel sur la terre, et un fracas de tonnerre ébranla longuement la sombre voûte céleste.

La seconde nuit de tempête commençait.

3. Le spectre sauveur

Vers la même heure, à quelque quatre milles vers le nord, dans la direction d'Harlington, à la lisière du nouveau lac formé par l'inondation, un unique lumignon brûlait à l'étage d'une bâtisse isolée, de bien répugnante apparence.

Un mur bas l'encerclait sur un assez grand périmètre, laissant entre les corps des bâtiments un espace hâve et sablonneux que les averses avaient, à présent, transformé en une mare boueuse.

Un écriteau délavé par les intempéries apprenait aux rarissimes passants que le maître de céans était équarrisseur et marchand de peaux brutes.

Le lieu sentait le sang, la charogne et la gadoue bien que cet horrible commerce eût pris fin depuis plus d'une année.

Les établissements Wharpe et Riddle avaient en effet depuis ce temps fermé leurs portes, tant aux lamentables chevaux amenés à l'étal qu'aux acheteurs et aux créanciers, et l'abandon avait été leur triste sort.

Pourtant, ce soir-là, il y avait de la lumière à l'une des fenêtres et trois hommes se tenaient au milieu de la pièce poussiéreuse et vide.

— Si cette damnée pluie continue, Pollock, dit l'un d'eux, notre dernière ligne de retraite à l'est sera coupée et nous serons ici comme Robinson dans son île. Mais nous n'aurons pas comme lui la ressource de nous nourrir de viande de chèvres.

Pollock, un immense rouquin à la tête minuscule, tout en muscles et en rougeur, répondit par quelques sonores jurons.

— Je me demande pourquoi on nous a fait venir ici, glapit-il d'une singulière voix de fausset qui contrastait avec son immense stature, nous étions autrement mieux à Houndsditch. Pas vrai, Pigott ? Pas vrai Sid ?

Les deux autres, des affreux voyous du plus affreux des quartiers torves de Londres, grommelèrent un assentiment.

— Depuis un an que l'on était tranquille et que l'on s'achetait une conduite, rauqua Pigott, et v'là que l'on nous fait marcher. Mais y'a pas à dire, fallait obéir. D'où c'est qu'il est sorti le vieux Biedermeyer, depuis le temps qu'on n'entendait plus rien de lui. J'pensais qu'il avait été pendu à Pentonville ou à Newgate sous quelque faux nom, et v'là qu'il nous envoyé ce damné pigeon

voyageur avec un mot qui nous dit de venir. Eh bien, nous v'là !

— M'est avis que l'eau gagne du terrain, dit Sid, elle tape déjà contre ce damné mur de briques... T'as entendu ?

— Quoi, le vent ? Le tonnerre ? T'as les foies, hein fille ?

— On a crié « au secours », là-bas sur l'eau...

— C'est pas nos oignons, déclara Pollock en ricanant, on n'est pas membres de la Société Royale des Sauveteurs et l'on ne veut pas en être.

Autour de la sinistre bâtisse, les éléments se déchaînèrent avec une rage décuplée. D'immenses éclairs livides sillonnaient le ciel et, de la fenêtre, les hommes assistèrent par trois fois à une chute de foudre retentissante sur des troncs de saules proches.

— Y'a aucune raison pour qu'une pareille chandelle ne nous tombe pas sur le blair, marmotta Pigott avec angoisse, j'aimerais me débîner.

— Faut rester, ordonna le rouquin, quand le vieux Biedermeyer commande quelque chose c'est jamais pour rigoler. Boum ! encore un crapouillot qui se défile pas loin de nous !

— Grouillez-vous là-dedans !

Les trois hommes se retournèrent avec effroi. Quelqu'un, qu'ils n'avaient ni vu ni entendu venir, était entré dans la chambre et se tenait contre la porte. Qui était-ce ? Le trio aurait été fort en peine de le dire, car ce n'était qu'une haute silhouette toute noire, luisante d'eau de pluie.

Pollock ouvrit la bouche pour une question, mais l'inconnu lui fit un signe impérieux de sa large main gantée.

— Ferme ça, Pollock, je vois que vous êtes venus tous les trois. C'est bien, dans le cas contraire je vous aurais chauffé les oreilles.

— Bien patron, répondit le géant d'une voix humble. Qu'y a-t-il à votre service ce soir ?

— Il y a un bonhomme sur l'eau qui n'en mène pas large pour le moment. Il est venu ici dans un petit bateau qui ne vaut pas une coquille de noix, mais il a perdu rames et direction, et son navire fait eau de toutes parts. Je crois d'ailleurs l'avoir troué avec les balles de mon revolver, si ce n'est l'homme, du moins son bateau. Faut l'amener ici.

— C'est tout, patron ?

— Il faut le mettre là où, dans le temps, le vieux Wharpe mettait ce qu'il ne pouvait employer des canassons dont il faisait du pâté de lièvre, et prendre bien garde qu'il ne reste plus trace de son canot.

— Si l'on comprend bien, dit lentement Pollock, y faut zigouiller un type, et le faire disparaître jusqu'au dernier cheveu

de sa tête.

— Vous êtes un homme souverainement intelligent, Pollock, ricana l'inconnu, c'est plaisir de traiter une affaire avec un lascar de votre trempe.

— À propos d'affaires...

— Oui, je vous entends, mais vous allez pouvoir vous payer vous-mêmes. Quand vous aurez fini avec le type, je vous fournirai les moyens de faire un chic voyage sur l'eau. Il y a dans ces parages un vieux château sans défense qui ne demande qu'à se laisser visiter par vous.

— Chouette ! s'exclamèrent les bandits, c'est du bath ouvrage.

— Dans une heure, je serai de retour avec une barque convenable, dit « le patron » et je composerai le rôle d'équipage.

Sid, qui n'avait pas quitté son poste près de la fenêtre, intervint :

— Il y a comme un drôle de canot qui est en dérive, mais que le vent d'ouest pousse contre le mur.

— Brave vent d'ouest ! Il nous amène la volaille toute cuite ! s'écria l'étranger avec un rire cruel, à l'ouvrage mes petits et que cela ne dure pas, hein ? J'aime pas le temps perdu !

— On pourra « travailler » dans l'abattoir, déclara Pigott, il y a tout ce qu'il nous faut pour faire de la rapide besogne, à part que les couteaux sont un peu rouillés.

Un triple éclat de rire accueillit cette sinistre boutade et, quand le trio se tourna vers l'inconnu pour voir si par hasard il partageait leur hilarité, ils virent qu'il avait disparu.

— Le cuirassé accoste, dit Sid et son capitaine s'apprête à débarquer.

— On sera là pour le recevoir dignement !

À ce moment une voix s'éleva dans la nuit :

— Ohé ! Y a-t-il quelqu'un là-haut ?

Sid ouvrit la fenêtre.

— Vous en faites pas, on arrive, mon capitaine !

Pigott s'empara de la lanterne tempête qui leur servait de lampe et tous trois se mirent à courir, pataugeant dans la boue infâme de la cour, puis dans celle de la berge nouvellement née de l'inondation.

Un homme de haute taille se tenait près du bord et considérait piteusement ce qui restait de sa barque.

— Ben, mon ami, dit Pollock en s'approchant de lui et en faisant l'aimable, je crois que ce yacht de plaisance ne flottera pas d'ici longtemps.

— J'en ai peur, fut la réponse. N'avez-vous pas entendu tirer ?

— On a entendu des coups de tonnerre, si c'est cela que vous

voulez dire ?

L'homme se mit à rire doucement.

— Peu importe... je suppose que vous avez un feu là-haut, où un homme trempé comme je le suis pourra se sécher quelque peu.

— Cela et bien autre chose encore ! s'écria Pigott en éclatant de rire, venez donc, vous êtes le bienvenu, plus on est de fous plus on rigole.

En parlant, il avait élevé la lanterne à la hauteur de son visage et l'étranger sauvé des eaux eut un léger recul.

— Il me semble que je vous ai déjà vu, dit-il d'une voix hésitante.

— Possible, riposta Pigott, à Buckingham Palace sans doute, lors d'une réception de sa Gracieuse Majesté ?

Mais son rire cessa comme par enchantement, et tout à coup il poussa un cri de stupeur et de colère.

— Par le diable ! C'est Harry Dickson !

— Pour vous servir, Pigott... On n'est donc plus bien à Londres que l'on vienne prendre des bains d'hiver dans le Middlesex ?

Pigott adopta un mode pleurard pour répondre.

— J'fais pas de mal ici, M'sieu Dickson. C'est-il pas vrai que depuis un an, la police n'a plus entendu parler de moi ? Je travaille, j'suis devenu honnête, grâce à ces messieurs, des industriels de la région qui ont bien voulu me donner un petit emploi dans leur usine.

— Présentez-moi, voulez-vous ? demanda le détective goguenard. S'il en est vraiment ainsi, je crois que vous pourrez m'être utile et vous en serez récompensé...

Malheureux Dickson ! Il avait été trop confiant et il l'apprit aussitôt à ses dépens. Un formidable coup de matraque envoyé par la main redoutable de Pollock le fit tomber à genoux et, l'instant suivant, le trio se rua sur lui à bras raccourcis.

Lutte brève et inégale : certes la mâchoire de Pigott en pâtit durement et Pollock hurla de douleur en prenant à pleines mains sa cheville meurtrie, mais l'agile Sid avait glissé une longue corde autour des jambes du détective et, en un tour de main, ce dernier se trouva ficelé comme un filet de Saxe.

— Chien de flic ! nous allons régler ce compte sur-le-champ, rugit le rouquin, cela et quelques petites choses encore. Rappelez-vous Pollock et les quatre années de taule dont il écopa grâce à vos soins.

— Personnellement, je n'ai rien contre lui, déclara Sid d'une voix douce, mais il se fait qu'un mien cousin a été pendu dans le

temps, et sans Mr. Dickson ce serait encore un garçon plein de santé à cette heure. Tout cela se paie, monsieur le détective.

— Trêve de bavardage ! gronda Pollock, passez-moi le colis, on le porte où vous savez ! Prenez la lanterne, Sid, et montrez le chemin, il fait noir comme en enfer.

Harry Dickson se sentit jeté comme un paquet de linge humide sur les épaules du matamore et emporté. Il entendit claquer des portes, puis glisser des verrous criards. Une odeur fétide monta autour de lui. Rudement Pollock le jeta sur le sol.

— Il y a encore un bout de lanterne qui pend aux solives, dit-il, allumez-la en vitesse, faut voir clair pendant son travail.

Le détective vit qu'il se trouvait dans une longue grange basse, aux murs suintants. Des engins, à moitié mangés par la rouille et les moisissures, sortaient de l'ombre autour de lui. Il distingua des treuils en ruine, des palans encore munis de restes de corde, une meule de pierre jaune et une sorte d'égal uniforme. Il se sentit soudain soulever et ce fut sur le bloc à moitié pourri qu'il se trouva étendu, l'instant d'après.

Un bruit atroce, trop clair hélas, attira son attention : on aiguisait un couteau sur la meule.

— Allons, Pigott, encouragea Pollock avec un grand rire, de l'huile de bras, mon garçon, il me tarde de découper cette andouille !

— Oui, faites vite ! dit Sid.

— Faire vite ? ricana le rouquin, non mais, pour qui me prenez-vous ? Le patron nous a-t-il défendu de prendre du plaisir à l'ouvrage ? Qu'est cela... un bâillon ? Voulez-vous me jeter cela ? Je veux l'entendre hurler, pas de crainte qu'on l'entende au-dehors. Le tonnerre se chargera bien de couvrir les piailllements de la volaille ! Ouste ! Donnez-moi ce couteau.

Il arracha des mains de Pigott un large couperet rouillé, mais dont le fil, fraîchement aiguisé, brillait déjà.

— J'ai été dans le métier jadis, confessa Pollock avec orgueil, j'ai été tueur de moutons à Chicago... épatant métier. Zig, zig, et l'on tranchait un cou... zig, zig et puis un autre, et cela tout au long de la sainte journée ! Mais en faire autant à un flic qui vous a valu quatre années de taule, je ne m'étais jamais attendu à une pareille fête dans ma vie.

Harry Dickson vit l'affreuse lame s'approcher de son visage, mais le rouquin entendait faire durer le plaisir. Il la retira et, essaya le fil sur son pouce.

— J'en ai connu qui coupaient mieux, grogna-t-il, un éclair d'ignoble joie au fond de ses petits yeux porcins. Mais c'est encore trop bon pour un chien de détective, et surtout pour Harry

Dickson.

— Souvenez-vous de Bob Printer, M'sieu Dickson, intervint mielleusement Sid, c'était le nom de mon pauvre cousin que vous avez envoyé au bourreau pour avoir égorgé une malheureuse petite bonniche de deux sous.

— C'est le sort qui vous attend, répondit Dickson, prenant pour la première fois la parole depuis la soudaine agression.

— Je ne dis pas non, avoua humblement Sid, mais vous ne serez pas là pour le voir, M'sieu Dickson. Et, en mourant, j'aurai toujours la consolation de vous rencontrer chez le diable, où vous m'aurez précédé depuis longtemps.

— À l'œuvre ! cria Pollock, aiguisiez un couteau de rechange Pigott !

À ce moment, quatre coups espacés furent frappés sur la porte de la grange.

— Un... deux... trois... quatre... compta Pigott, dam... c'est le patron !

Pollock resta immobile, son couperet levé et Sid s'empressa d'aller ouvrir la porte de l'infâme atelier.

Un éclair en branche d'arbre jaillit à ce moment et l'on put apercevoir dans l'encadrement du porche une très haute et maigre silhouette.

Elle entra posément et resta quelque peu dans l'ombre.

Harry Dickson vit une longue huppelande brune à carreaux et un chapeau haut de forme de modèle archaïque qui touchait les solives du plafond. Un foulard de soie noire était roulé autour de son visage.

Il entendit Pollock murmurer d'une voix craintive.

— C'est Biedermeyer... Cette fois, je le reconnais bien à son manteau, y'en a pas deux comme cela sur toute la terre.

L'homme masqué considéra la scène et se mit soudain à parler d'une voix profonde et gutturale.

— Très bien, très bien, posez ce couteau...

— Mais... protesta Pollock.

— J'ai dit : posez ce couteau, fit l'inconnu d'un ton glacial.

Le rouquin obéit aussitôt et, du coin de l'œil, le détective put voir que le visage du bourreau était couvert de sueur.

— Très bien, continua l'ombre, éloignez-vous de cette table et mettez-vous sur un rang. Allez !

Le détective fut stupéfait en constatant que le trio obéissait sans murmurer, subjugué par la singulière voix gutturale.

Un rire éclata alors et, d'un mouvement preste, l'homme arracha son foulard.

Trois cris d'épouvante retentirent... non, quatre, car le

détective cria, lui aussi, tout comme les autres.

Là où ils croyaient découvrir un visage, ricanait la plus hideuse des têtes de mort qu'on puisse voir surgir au sein d'un cauchemar.

L'apparition tendit sa main gantée et, soudain, cette main lança trois jets de flamme brefs.

Trois coups de feu : trois cris d'agonie.

Pollock, Pigott et Sid s'écroulèrent sur le sol, le crâne brisé.

Le fantôme considéra alors le détective, remit son foulard et disparut si subitement qu'on aurait bien cru que la nuit l'avait englouti.

— Drôle de lascar, murmura Harry Dickson, et drôle de spectre qui se sert d'un excellent revolver automatique. Il aurait bien pu achever son ouvrage en me délivrant de ces cordes.

Certes, il n'y avait pas de danger immédiat pour le détective, néanmoins sa situation n'était guère enviable et même fort précaire.

Au-dehors, la tempête reprenait de plus belle, et il sembla au prisonnier que des miroitements insolites se manifestaient du côté de la porte.

Plus de doute : les eaux sans cesse grossissantes envahissaient la grange.

Déjà il entendait leur murmure, puis leur clapotement.

Le fantôme l'avait-il arraché aux mains des bandits de Londres, pour le livrer au lent supplice des eaux montantes ?

Harry Dickson s'était souvent défait des liens et des chaînes dont des forbans l'avaient chargé en vue d'une fin cruelle, mais, ce jour-là, il dut avouer que les cordes étaient solides et avaient été maniées de main de maître par Sid, dont le cadavre gisait à quelques pas de lui.

Une des lampes, faute d'huile, se mit à fumer puis à s'éteindre doucement, bientôt la mèche ne fut qu'une ligne incandescente. La seconde semblait vouloir suivre son exemple, car sa flamme aussi baissait petit à petit.

C'était la mort lente, dans le noir, qui attendait le détective.

Il sentait l'approche du désespoir quand, à travers les rafales, un bruit régulier lui parvint : à peu de distance des rames étaient maniées avec adresse et célérité, et soudain une voix familière s'éleva :

— Monsieur Dickson !

— Par ici ! Dans la grange ! Ici ! hurla le détective.

Comme il bénissait à présent la cruauté de Pollock qui lui avait refusé un bâillon !

Quelques instants plus tard, il entendit un bruit de pas

pressés, la porte fut ouverte avec fracas et le faisceau blanc d'une lampe électrique le frappa au visage.

— Monsieur Dickson !

— Tom, mon cher Tom !

C'était Tom Wills, l'élève du maître-détective qui se trouvait devant lui.

— Mais... s'exclama le jeune homme, qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi êtes-vous attaché ?

— Croyez-vous que sinon je ne serais pas venu à votre rencontre en vous entendant crier, Tom ? répondit joyeusement le détective, allons, un coup de canif dans ces cordes, elles commencent à se faire durement sentir.

Tom obéit, en secouant la tête.

— Comment se fait-il alors que vous m'ayez fait des signes avec votre lampe, maître ? demanda-t-il.

— Des signes ? Expliquez-vous ? questionna le détective en se redressant et en massant furieusement ses membres endoloris.

— Mais oui... tandis que je pagayais dans le noir, j'ai vu soudain des signes lumineux jaillir de la berge, en langage télégraphique : « Par ici ! Harry Dickson ! Vite ! »

— Bizarre... et comment êtes-vous venu ici ?

De nouveau Tom Wills s'étonna.

— Mais à cause de votre télégramme envoyé de la station d'Hayes ? Tenez, le voici.

Harry Dickson prit le papier bleuté et l'approcha de la lanterne. « Venez urgence Hayes. Louez bateau, venez établissements Wharpe et Riddle. H.D. »

— Je n'ai rien envoyé de ce genre, dit Harry Dickson, n'empêche que ce message a été vraiment providentiel.

— Au fond, j'en étais intrigué moi-même, avoua Tom Wills, car, en arrivant à Hayes, j'appris que les communications avec Londres avaient été coupées. Pourtant je me suis empressé de venir.

— Le sauveur inconnu aura pu atteindre une ligne télégraphique et, avec des moyens de fortune que j'admire, sera parvenu à envoyer ceci, dit Harry Dickson songeur. Toute cette histoire me laisse fort perplexe, car au fond je ne sais pas trop bien moi-même ce que je fais ici, en ces lieux.

Il mit Tom Wills au courant en aussi peu de mots que possible.

— Je poursuivais madame Chaser, dit-il et je rejoignis sa barque à un mille d'ici. Jugez de mon étonnement quand je constatai que cette embarcation était complètement vide ! Et pourtant, Tom, elle marchait rudement bien sur les eaux.

— Par l'effet d'un moteur, sans doute ?

— Pas du tout ! C'était un canot des plus simples, et sans aucun secret, et pourtant il filait bon train, je vous l'assure ! Comme je l'examinais, des coups de feu partirent de l'étendue des eaux, sans que j'aperçoive trace d'une embarcation. Les balles me manquèrent, mais elles trouèrent copieusement mon pauvre canot de toile ; j'ai eu tout juste le temps d'arriver ici, sur la terre ferme, car dans la tourmente j'avais perdu mon unique rame.

— C'est prodigieux, ajouta Dickson, et je ne puis y voir clair.

— Allons-nous rester ici ? demanda Tom Wills, j'espère que non, car le voisinage de ces cadavres et la maison même ne me disent rien qui vaille.

— Vous avez un bon bateau à ce que je crois, riposta le maître. Nous allons refaire un second voyage nautique et aller rendre visite, malgré l'heure indue, à cette bonne Mrs. Chaser !

4. La fin de la nuit

— Il y a de la lumière aux *Ibis* !

Arrivé à quelques encablures du cottage entouré par les eaux de toutes parts, Harry Dickson laissa flotter les rames et regarda la fenêtre illuminée.

Elle luisait doucement dans les ténèbres labourées d'averses, et se reflétait dans les flots tourmentés.

— Allons voir, gronda-t-il, il ne sera pas dit que l'on se sera joué de moi comme d'un gamin !

Tom Wills donna quelques coups d'aviron et le canot accosta près d'un tertre sablonneux dominant l'étendue aquatique.

— Holà ! madame Chaser ! cria le détective.

Une ombre passa devant la fenêtre et une voix cria de l'intérieur.

— Qui vive ?

— Harry Dickson ! Puis-je vous parler ?

— J'allais me mettre au lit ! Ne pouvez-vous revenir demain ?

— Je voudrais vous voir sur l'heure !

La fenêtre s'ouvrit et l'on vit une forme blanche en robe de nuit s'encadrer dans son carré de lumière.

— Eh bien, vous me voyez, cria la voix furieuse de Mrs. Chaser, cela vous suffit-il ? Laissez-moi dormir maintenant, si vous êtes un gentleman. Venez demain... je ne pourrai me déplacer, car ma barque a disparu. Vous pourrez mettre cela au chapitre des disparitions de ces jours-ci, monsieur le détective de Londres !

La fenêtre se referma avec fracas.

— C'est vrai, je l'ai vue et cela devra me suffire, maugréa Harry Dickson. Quant à la barque disparue, j'en sais quelque chose. Au diable tous ces mystères !

Il reprit les rames de bien méchante humeur et fit faire un quart de tour au canot ; bientôt une autre lumière apparut au loin.

— Enfin, murmura-t-il, voici une demeure plus hospitalière, bien que non moins mystérieuse. C'est Dexterham Manor et cette lumière brille dans la chambre de Mr. Thorpe, dans la haute tour !

Dix minutes plus tard, ils atteignirent la grille du parc

submergé, glissèrent le long des haies émergeant encore par leur sommet, trouvèrent le passage et, mettant enfin pied à terre, tirèrent la cloche avec vigueur.

La haute fenêtre s'ouvrit et la voix angoissée du pasteur s'éleva.

— Qui va là ? Ah... C'est vous, monsieur Dickson, le Ciel soit loué !

Leur station devant la porte ne fut pas longue, Mr. Baxter, porteur d'une énorme lanterne d'écurie, vint leur ouvrir.

— Dieu soit loué, dit-il à son tour.

— Seigneur ! s'écria le détective, quelle figure vous faites, Baxter, vous a-t-on volé un second jambon et tous les pains de la huche ?

— Il s'agit bien de cela, se lamenta le serviteur, je quitte la maison demain matin, monsieur Dickson, même si je devais traverser les eaux à gué !

— Enfin me direz-vous... s'impatienta le détective.

— Voici le Révérend, sir, il vous fera, mieux que moi, le récit de nos infortunes de ce soir...

Le pasteur descendait le grand escalier quatre à quatre, insoucieux de son comique costume nocturne et de son bonnet de coton. Comme il s'apprêtait à parler, Tom Wills leva soudain la main.

— Il me semble avoir entendu du bruit là-bas... sur l'eau...

Harry Dickson prêta l'oreille, mais aussitôt un violent coup de tonnerre ébranla l'espace.

— Cela brouille tous les autres bruits, marmotta le détective, impossible de s'y reconnaître.

— J'avais cru entendre un bruit de rames, murmura Tom Wills.

— La nuit est pleine de mystères ! soupira Mr. Thorpe, venez... ne nous attardons pas ici, j'ai hâte de me sentir derrière des portes bien closes, bien qu'elles ne semblent pas prévaloir contre les plus terribles choses de l'inconnu.

Harry Dickson se retourna vers l'étendue noire des flots. Au loin, à la fenêtre des *Ibis*, la lumière clignota et s'éteignit.

*

* *

Mr. Thorpe jeta un regard effrayé vers la porte de la salle à manger où ils se trouvaient réunis ; Baxter apporta des bougies supplémentaires afin que, la lumière aidant, l'horreur des ténèbres se dissipât quelque peu, puis il recula vers un des coins extrêmes de la pièce.

— Si ces messieurs admettent ma présence auprès d'eux, je

leur en serai bien reconnaissant, dit le majordome, je vous avoue que j'ai vraiment peur.

— Restez, mon ami, répondit Harry Dickson, j'aurai peut-être besoin de vous tout à l'heure. Nous vous écoutons, Révérend Thorpe !

— Vous veniez de partir, monsieur Dickson, commença le pasteur, et nous étions fort alarmés. Ni Baxter ni moi n'avions le cœur d'aller nous coucher, seul Sharp ne manifesta aucune crainte et regagna sa chambre.

» Nous nous étions installés dans cette pièce-ci et je ne crois pas que nous ayons échangé deux mots. De temps à autre, l'un de nous allait jeter un coup d'œil anxieux par la fenêtre, mais la nuit était d'un noir d'encre et la tempête redoublait de fureur de minute en minute.

» Tout à coup, Baxter quitta la fenêtre et vint vers moi, il était pâle et ses lèvres tremblaient.

» — Je crois apercevoir quelque chose, sir, murmura-t-il, je voudrais que vous regardiez à votre tour. C'est une chose bien étrange.

» — Oui, dit le maître d'hôtel à voix basse, on aurait dit un nuage blanc qui s'avavançait sur l'eau.

» — La comparaison est juste, approuva le pasteur. Cela n'avait pas de forme précise, les contours en étaient flous. Cela avançait en hésitant, mais on n'aurait pu dire si c'était à l'aide d'une barque.

» Déjà la forme s'estompait, quand un de ces formidables éclairs déchira la nue. Une clarté violente inonda l'étendue des eaux et le moindre contour devint nettement visible pour nous. Alors on vit « la chose » tournée vers nous, nous regardant. Oui, cela *regardait*...

» Quelle abomination, monsieur Dickson. Imaginez une forme humaine énorme, de la taille de deux hommes, drapée dans un suaire flottant comme un monstrueux burnous, et surmontée... ah, j'en ai la chair de poule rien que d'y penser. Une affreuse tête de mort fixait de ses orbites noires et vides les fenêtres du château. Pourtant, cette monstruosité avançait, glissait à reculons, mais son effroyable regard de néant était braqué sur nous.

» Mr. Baxter ne put retenir une exclamation d'effroi, et j'ignore si je n'ai pas fait comme lui. L'instant d'après, tout était redevenu sombre.

» Quand un deuxième éclair brilla, la vastitude liquide était vide de toute présence... Il n'y avait que les eaux grondantes, que les formes naines des saules, les silhouettes dépouillées des

arbres...

» Une partie de la nuit s'écoula et, comme plus rien ne se manifestait au-dehors, Baxter et moi nous décidâmes à regagner nos chambres respectives.

» La deuxième minute terrifiante arriva peu de temps avant votre retour, monsieur Dickson. J'avais décidé de ne pas me coucher, mais de passer la nuit en prières. Je ne pouvais croire que la hideuse apparition eût pu être une ridicule mascarade. Qui aurait eu le cœur de jouer au pitre, au milieu d'une telle tourmente, sur ce lac plein de trahison ? Pourquoi ne pas admettre un terrible avertissement de l'au-delà ?

» Je pris donc mon psautier et je l'ouvris à la page de l'angoissant psaume du roi David : « Dieu nous protège de l'effrayante chose qui se promène la nuit. »

» Comme cela s'accordait avec notre situation à Dexterham Manor !

» Je fus tiré de ma lecture par un bruit singulier dans le corridor. On aurait cru entendre le froufrou d'une longue robe à traîne sur l'escalier.

» Certes, en cette heure, j'aurais dû me rappeler que les armes spirituelles sont autrement efficaces que celles des humains... mais je suis un homme avec ses faiblesses, Dieu me pardonne ! Aussi je pris un vieux revolver dans mon armoire et je l'armai. Puis, j'ouvris brusquement la porte.

» Baxter avait eu l'idée de ne pas laisser le château complètement dans l'obscurité et, de place en place, il avait posé des lanternes allumées. Elles répandaient de faibles clartés, ce n'étaient que de minces halos jaunes, au milieu d'un océan de ténèbres. Elles suffirent pourtant pour diriger ma marche vers le grand hall.

» Au moment d'y accéder, je vis brusquement la lampe posée sur un guéridon s'éteindre ou plutôt sa lumière s'effacer comme si une grande ombre se tenait devant elle. Il en était bien ainsi, car je voyais les contours d'une forme indécise mais monstrueuse, faiblement démarquée par la clarté de la lanterne qu'elle masquait. Et soudain, je la reconnus : c'était le spectre géant aperçu sur les eaux ! Réprimant ma terreur, je fis appel à tout mon sang-froid pour l'observer. Ses mouvements étaient lents, mais précis. Il se dirigeait vers un des escaliers dérobés montant aux étages. Il fit halte pendant quelques secondes dans la galerie des portraits devant celui de l'amiral Dexterham, le grand-père du lord disparu il y a peu de jours. Et, ce faisant, il démasqua de nouveau la lampe et la lumière tomba sur lui.

» Nous ne nous étions pas trompés. La taille était formidable

et devait atteindre une douzaine de pieds au moins, soit le double d'une grande stature humaine. Les épaules étaient plutôt étroites et tombantes, le linceul le couvrait complètement. La tête était invisible dans l'ombre mais, à un certain moment, un geste la fit entrer dans le cercle de la clarté et je reconnus l'épouvantable tête de mort. Pour le coup je n'y tins plus ! Je levai mon arme dans un mouvement de défense, car je crus que le regard du monstre se fixait sur moi, et, sans trop savoir comment, le coup partit.

» La balle avait touché le but, car je vis le crâne osciller et tomber quelque peu en arrière. Le spectre tourna sur lui-même dans un grand remous d'étoffes et balaya la lampe. L'obscurité se fit aussitôt.

» Mais, à l'étage au-dessus une autre lumière naquit : c'était Baxter qui arrivait, tout alarmé, brandissant une bougie allumée. Cela me permit de constater que le fantôme avait disparu sans laisser de traces.

— Sharp s'est-il réveillé ? demanda brusquement le détective. Mr. Thorpe inclina la tête :

— J'y ai pensé, monsieur Dickson ! Je rejoignis le maître d'hôtel plus mort que vif et je lui donnai ordre de regarder dans la chambre du valet. La porte n'était pas fermée et, quand nous la poussâmes, nous vîmes Sharp profondément endormi dans son lit.

— Allons voir, dit Harry Dickson.

Il monta immédiatement à l'étage des domestiques et, à son tour, entra dans la chambre du domestique.

— Eh bien, Sharp, on a donc le sommeil bien dur ?

Un sourd grognement répondit, et la tête effarée du valet sortit des couvertures, les yeux clignotant dans la vive lumière de la lampe électrique.

— Qu'y a-t-il ? s'écria-t-il... Qui a disparu encore ? Damnée maison !

— Ce n'est rien, Sharp, dit le détective, un simple geste de surveillance, continuez à dormir mon garçon !

Ensuite, le hall fut examiné.

Harry Dickson secoua la tête d'un air soucieux : il n'y avait là aucune trace, aucun vestige d'un récent passage.

Au-dehors, la pluie était devenue moins dure, plus régulière, mais elle tombait sans discontinuer, avec un murmure douloureux comme la plainte de la nuit même.

Des vents coulis sournois hantaient les hauts et larges corridors, faisant frissonner les hommes.

— S'il y a encore du feu dans la cuisine, j'aimerais m'y

chauffer un instant, dit le détective, Baxter nous fera du thé.

— Oui, oui, approuva le pauvre diable de maître d'hôtel. Que l'on reste éveillé toute la nuit, je ne demande pas mieux, je n'oserais regagner ma chambre à présent. Damnée maison... damnée maison..., ajouta-t-il sourdement.

La cuisine, bien que spacieuse et sombre, se trouva être pour le moment l'endroit le plus agréable de l'ancestrale demeure. Mr. Baxter jeta des brassées de bois sec dans la grande cheminée où se mouraient les derniers tisons, et bientôt le coquemar chanta.

— Un bon feu, une tasse de thé de Chine, une pipe... Voilà qui nous réconcilie avec le monde, affirma Harry Dickson.

Baxter, qui avait déjà conclu un pacte d'amitié avec Tom Wills, lui servit un reste de volaille froide que le jeune homme dévora comme un loup affamé et une atmosphère plus familiale ne tarda pas à régner.

Dickson reposait sa seconde tasse vide et acceptait un doigt de vieux rhum que Baxter tirait d'une mystérieuse réserve, quand soudain tous prêtèrent l'oreille, se regardant mutuellement avec effroi.

Un cri horrible venait de s'élever dans le silence du manoir : il venait des étages et descendait en une vrille d'épouvante et de souffrance.

Harry Dickson bondit et d'une main fébrile sortit son revolver.

— On tue quelqu'un ! Quelqu'un vient d'être tué ! cria-t-il, ne reconnaissant que trop bien l'ultime clameur d'une agonie humaine.

— Cela vient d'en haut... de l'étage du personnel ! gémit Baxter et Sharp est là... dans sa chambre. Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur.

Ils se mirent à courir comme des fous, Tom et Baxter brandissant des lampes allumées, Dickson et le pasteur braquant leurs revolvers sur les ombres vaines qui voletaient sur les murailles.

— La porte de Sharp est ouverte ! cria soudain le majordome.

Harry Dickson le dépassa à la course et se rua littéralement, dans la chambre du valet de pied.

— Miséricorde, murmura-t-il, c'est trop fort !

Il entendit crier ses compagnons, mais déjà son regard d'aigle fouillait la pièce, allant des meubles bouleversés au cadavre de Sharp.

Car le domestique n'était plus. Sa tête pendant hors du lit, comme celle d'un pantin cassé et, avec un glouglou atroce, le sang, giclant de la gorge tranchée, se répandait sur le plancher.

Le détective remarqua qu'une table et une chaise gisaient renversées.

— Il n'y a pas eu lutte, dit-il enfin, car Sharp n'a pas quitté son lit et ne s'apprêtait pas même à le faire. Mais l'assassin a dû heurter ces meubles dans l'obscurité et le bruit en a réveillé l'infortuné. Immédiatement, le meurtrier a frappé le domestique à la gorge.

Ce fut la marche coutumière, presque rituelle, des premières enquêtes qui suivit. Harry Dickson examina, pouce par pouce, meubles et plancher, murs, fenêtres et portes et, à chaque pause, on entendait un sourd grondement de déception et de mécontentement.

À la fin il quitta la chambre, suivi de ses trois compagnons, et descendit l'escalier ; dans le hall, il fit halte et de nouveau alluma sa lampe.

Le jet de clarté atteignait l'extrême bout de la place, celle où commençait la galerie des portraits, quand le détective poussa une exclamation :

— Là... voyez là...

Deux traces de pas boueux étaient visibles sur les dalles !

— Un moment ! s'écria-t-il, voici au moins quelque chose de tangible au milieu de tant de fumées et de mystères. Qu'on ne les brouille pas, elles sont précieuses entre toutes !

Il allait se pencher sur elles, quand soudain trois coups furent sonnés à la cloche de la grande porte.

Les hommes se regardèrent en silence, une même expression horrifiée dans les yeux.

— Allons voir ! ordonna Dickson secouant la terreur qui le gagnait.

Ils marchèrent vers la porte et presque en même temps appelèrent :

— Qui va là ?

Aucune réponse. Seul le grignotement têtue de la pluie leur parvint.

Ni Mr. Thorpe ni Baxter ne firent mine d'ouvrir la porte, mais Tom Wills, n'y tenant plus, empoigna les lourds verrous et les tira. La porte s'ouvrit dans un long gémissement de charnières rouillées.

Une rafale aiguë fusa au-dehors et le vent balaya le corridor, jetant des gouttes d'eau à la face des hommes terrifiés.

Il n'y avait là que la nuit, que l'étendue murmurante des eaux, que le vent, que la pluie zézayante...

— Retournons ! ordonna Harry Dickson d'une voix sourde.

Ils regagnèrent le hall et le début de la galerie, mais, arrivé

là, le détective lança une imprécation violente : les traces de pas avaient disparu. Elles avaient été hâtivement essuyées pendant leur courte absence !

5. Houndsditch

Houndsditch est certainement le plus effroyable quartier de misère de la grande métropole anglaise, si ce n'est le plus affreux du genre de la terre entière. Là-bas vivent tous les hors-la-loi sans foyer de Londres, en quête d'une croûte de pain perdue ou d'un crime à perpétrer, crime qui leur rapportera de quoi manger et surtout de quoi boire pendant un jour.

On y tue pour un verre de gin, on y souscrit aux plus atroces forfaits pour le prix de quelques heures de débauche.

La rue, où, sous la bourrasque de fin d'automne, s'avançaient deux hommes, roulés dans d'épais imperméables doublés de « fleeces » de laine, n'avait pas de nom, elle ne méritait pas même celui de rue.

C'était un boyau sinueux, sur lequel donnaient des façades d'une laideur indescriptible. On aurait plutôt dit des nids de troglodytes, tout en pierres croulantes et en orifices béants. Portes et fenêtres manquaient souvent ; pourtant ces taudis étaient habités, comme en témoignaient les ronflements, les hoquets d'ivrognes, les rumeurs de querelle, les bouts de propos infâmes, qui en montaient.

Enfin, à un détour de l'impasse, une lumière naquit dans le noir. C'était un carré de clarté rouge, celle d'une fenêtre de pub, voilée d'un gros morceau d'andrinople écarlate.

La police métropolitaine connaissait bien l'endroit, et elle-même l'évitait, autant que faire se pouvait. N'était-ce pas un des plus abominables assommoirs de ce quartier du crime, « La lance de fer » ?

En effet, une vieille hallebarde rouillée, fixée par de nombreux crampons dans les briques de la façade, servait d'enseigne au bouge, et dans sa menaçante netteté elle était bien plus expressive que n'importe quelle inscription.

Les deux noctambules s'arrêtèrent un moment, comme pris d'hésitation.

L'un d'eux s'approcha des vitres rougeoyantes, prêta l'oreille et murmura :

— Je crois qu'il n'y a pas de monde à l'intérieur.

L'autre l'imita et l'approuva.

— Entrons toujours !

La porte était fermée, mais, au sourd roulement des coups, un pas traînard, combiné à une sorte de claquement sec, répondit de l'intérieur, puis un verrou fut glissé et une voix rogue s'enquit :

— Que voulez-vous ?

— Vite, Small ! On ne désire pas être vus !

Un nain difforme, d'une obésité monstrueuse, nanti d'une jambe de bois, s'effaça pour leur laisser le passage et les introduisit dans un hideux cabaret aux murs nus, éclairé par une grosse lampe belge à pétrole.

— Damned ! grogna le tavernier qui reconnut les visiteurs, vous n'avez pas peur d'être vu, Pigott, ni vous Sid... Vous ne savez donc pas que la rousse erre par ici ? Ils ont déjà ramassé une trentaine de copains dont quelques-uns vont écoper de pas mal de siges, dans la taule de Newgate !

— Raison de plus pour nous faire entrer et pour nous cacher, grommela le plus grand et le plus âgé des deux, que Small avait désigné sous le nom de Pigott. Si l'on nous chope, notre compte est bon.

— Avez-vous de l'argent ? demanda le nain méfiant.

Pigott lui montra une poignée de billets de banque roulés en boule et le nain ricana d'aise et devint tout à coup jovial et familier.

— Une bouteille de vin, hé ? Et une cuisse de lapin sauté ? Je connais vos goûts, mes seigneurs, ricana le nabot.

— Va pour le vin... et plutôt deux boules qu'une, tu boiras avec nous, mais laisse ton lapin miauler dans sa gouttière, on vient pour des affaires et l'appétit chômera.

— Des affaires ? s'enquit le tenancier avec un hideux sourire, voilà des mots que l'on aime toujours entendre par l'époque qui court. Ah, comme les temps sont durs pour le pauvre monde !

— Tu es seul ?

— Oui, avec mon revolver !

— On ne t'en demande pas tant et nous n'en voulons pas à tes misérables économies. Harpagon à la manque ! Nous avons mieux que cela ! Allons, la petite chambre tranquille et le vin... et tout cela en vitesse !

Le nain fit tout à coup preuve d'une célérité déconcertante pour un homme mutilé et d'un pareil embonpoint. Il conduisit ses visiteurs dans une sorte d'arrière-cuisine, assez agréablement meublée et où brûlait un bon feu. Il alluma deux becs de gaz à une suspension et en un tour de main posa des bouteilles et des verres sur la table.

— Disons d'abord un mot à ce porto, dit-il, et puis tous les

mots que vous voudrez mes bons amis ! Vous savez qu'on peut avoir confiance dans le père Small, n'est-il pas vrai ?

— Oui, à condition d'y mettre le prix, ricana Pigott.

Small partit d'un grand rire à cette boutade qui ne semblait nullement le froisser, bien au contraire.

— Les affaires sont les affaires, jubila-t-il en versant le vin d'une belle couleur pelure d'oignon et en dosant soigneusement les quantités de façon que l'un n'ait pas plus que l'autre.

— À votre réussite ! dit-il en levant son verre. Fameux, hein ?

— Fameux..., c'est le mot qu'il fallait dire !

Ils burent quelque temps en silence et le nain attendit que ses clients voulussent bien prendre la parole.

— Small, dit tout à coup Pigott, que penses-tu de vingt livres ?

L'œil du nabot s'alluma de convoitise, mais garda néanmoins quelque méfiance.

— C'est une somme, dit-il sans se compromettre davantage.

— Et je dirai même vingt-cinq !

— C'est encore plus, observa Small en devenant nerveux.

— Elles sont pour toi...

— Et que faudra-t-il faire ? demanda l'infirmier soucieusement, vous savez bien, vous deux, que je suis un commerçant établi et que la police peut surveiller tous mes mouvements. Si c'est pour travailler dans le raisiné, je dis non d'avance.

— Il ne s'agit pas de cela, vieille femme que tu es. La rousse n'a rien à voir là-dedans et elle ne s'en mêlera jamais.

— Alors on peut s'entendre.

— Tu connais Biedermeyer...

Pigott avait baissé la voix et parlait presque à l'oreille du cabaretier.

Celui-ci eut un recul effrayé.

— Mais... toi aussi, Pigott, et Sid également devez le connaître, et bien mieux que moi, puisque...

— Oui, puisque *nous en sommes* c'est-à-dire qu'il nous a employés quelquefois, sans précisément faire notre fortune. Mais ne viens pas dire, vilain menteur de tortillard, que tu n'en sais pas plus long que nous.

— Vingt-cinq livres, c'est pas beaucoup, dit tout à coup Small, sans répondre directement.

— On ne dit pas qu'on ne pourra pas aller jusqu'à trente et...

Pigott vida son verre et regarda fixement le boiteux.

— S'entendre même pour cinquante !

— Le diable vous entende ! Cinquante quid..., je n'ai jamais vu pareille somme réunie..., vous les avez ?

Pour toute réponse, Pigott prit la boule graisseuse de banknotes et se mit à l'éplucher comme il l'aurait fait d'une banane.

— En voilà cinquante, bien comptés et l'on peut vérifier leur filigrane, ce n'est pas de la mornifle, mais du bel argent de la Banque d'Angleterre ! Et tu vois, il en reste encore pour se payer un épatant gueuleton dans ta satanée cambuse.

— Parle, je t'écoute, dit Small en haletant un peu, les yeux fixes et avides.

Pigott se mit à parler d'une voix lente et nette, scandant ses mots pour qu'ils portassent mieux.

— Biedermeyer savait toujours où nous trouver quand il avait besoin de nous, ne fût-ce qu'ici à la « Lance de fer » ou ailleurs. Mais nous, on ne savait jamais où le toucher, si d'aventure on avait eu besoin de lui.

— On n'a pas besoin de Mr. Biedermeyer ! répliqua le nain en soulignant le titre de « monsieur ».

— La peste soit de ta politesse ! Tu changeras bien de ton, Small, vieux coquin, quand tu apprendras que les actions de Biedermeyer sont en baisse !

— Pas possible ! murmura l'infirme.

— Je dis ce que je dis et je sais ce que je dis, pas vrai, Sid ?

— Pour sûr, marmotta Sid.

— Oh toi, riposta aigrement Small en toisant le jeune Sid avec mépris, on sait que tu n'as jamais que l'opinion des autres. Avec Pigott, je ne dis pas, on ose marcher, mais avec un bonze comme toi qui as la trouille en voyant une grenouille...

— Je suppose que Sid possède une rude ardoise chez toi, Small, ricana Pigott, sinon il te casserait bien la figure pour une pareille parole. Combien ?

— Il me doit trois livres et deux shillings et quand il s'agit de payer...

— Assez... voici le compte, je règle à sa place et nous compterons après, lui et moi, cela te fera comprendre que l'affaire est sérieuse, Small.

— J'offre une tournée ! cria le nain en empochant l'argent et Sid m'excusera car c'est un bon garçon, seulement faut le connaître.

On ne parla plus de « l'affaire » avant qu'une nouvelle bouteille ne fût débouchée et à moitié vidée.

— Maintenant, dit brusquement le patron, de la « Lance de fer » il est temps d'en revenir à nos moutons.

— Soit, répondit Pigott, et ce que j'ai à te demander n'exige pas beaucoup de mots, mon vieux. Il faut que tu me conduises

dans le nid de Biedermeyer.

— Hein ? cria Small, tu dis ?

— J'ai pourtant parlé bien clairement !

— Trop ! riposta le père clochard ; beaucoup trop, et je comprends que je ne vais rien pouvoir faire pour gagner mes cinquante livres. Je ne sais rien de ce nid, Pigott !

— Allons donc ! Si l'on a quelque ouvrage à faire pour lui, c'est à toi qu'on peut s'adresser pour tout renseignement nécessaire, et cela en tout temps. Donc, vieux matois, tu sais bien où toucher notre homme !

— Tu raisones comme un livre ! ricana le nain, si les affaires n'allaient plus, tu pourrais te mettre détective !

— On y pensera plus tard, le conseil n'est pas mauvais, mais en attendant, réponds-moi... marches-tu avec nous, oui ou non ?

— Impossible ! Je n'en sais rien... mais moins que rien.

— Tu mens, c'est certain. Faut croire que la chose est d'importance. Je crois qu'on a dit que soixante livres...

— On a dit cent livres, trancha soudainement le nabot.

— Tudieu... Tu es un ogre !

— Non, mais j'ai bien vu que tu n'as enlevé que la moitié de la boule. Avance les cent quid et alors...

Pigott poussa un grondement de bête féroce et reprit la boule de banknotes, qu'il lança au cabaretier.

— Regarde si le compte y est.

Small ne se fit faute de le faire, il compta et recompta.

— Il y a deux ou trois fafiots de plus, dit-il enfin, ce sera pour le service, et il empocha complètement la précieuse boule de papier.

Ensuite il vida son verre, prit une lampe et fit signe à ses amis de le suivre.

— Je risque gros, soupira-t-il, mais si c'est vrai que les actions du Bieder sont en baisse, j'ose courir la chance. D'ailleurs, il y a belle lurette que je ne l'ai vu !

Ils traversèrent une cour feutrée d'immondices et arrivèrent à une petite buanderie dont le nabot leur fit les honneurs.

— On sort par là, dit-il en montrant une porte basse.

Les deux visiteurs s'attendaient sans doute à arriver au grand air, car ils furent quelque peu étonnés en entrant dans une sorte de grange fort spacieuse et encombrée d'objets mis au rebut.

Small se mit en devoir d'en déplacer quelques-uns qui paraissaient fort lourds, mais ses énormes bras simiesques savaient développer une force quasi surhumaine.

— Faudra ramper, dit-il enfin.

Une grande futaille défoncée occupait un des coins dégagés

et les hommes virent alors qu'elle donnait accès à un long boyau sombre. Ils parcoururent une tranchée suintante d'infiltrations.

— Attention ! dit Small.

Il repoussa un monceau de débris et finit par mettre une trappe au jour ; trappe qu'il ouvrit sans effort apparent.

Quand ils eurent descendu une mince mais solide échelle de fer, Small referma la trappe au-dessus de leur tête et annonça :

— Changement de décor !

Une lampe électrique s'alluma à la voûte basse du souterrain et, devant eux, Pigott et Sid virent une porte en chêne lustré, nantie de quelques belles ferronneries.

— C'est sa maison ! souffla Small avec un accent de terreur religieuse.

— On sonne ? demanda Sid.

— Chut... J'ai la clé, j'ouvre...

On se serait cru dans le vestibule d'une aimable petite maison bourgeoise de banlieue, tant il était clair et propre dans la lumière de deux petites ampoules blanches vissées à même le plafond bas.

Des tapis rouges, ocellés de bleu et de vert, couraient sur le dallage bleu, conduisant vers une porte peinte en gris perle.

— Je n'y suis jamais entré seul, murmura Small, c'est bien risqué ce que je fais, car le Bieder n'est pas homme à rigoler.

Pigott s'était avancé vers la porte grise et en tourna la poignée. Elle s'ouvrit sur le noir et, en tâtonnant, il atteignit un commutateur, puis fit de la lumière. Pigott laissa échapper un juron :

— Par le diable !

Il recula aussitôt et sortit un revolver de sa poche.

— Il y a quelqu'un !

— Pas possible ! bégaya l'aubergiste.

Mais il se hasarda néanmoins à avancer la tête.

— Biedermeyer ! s'écria-t-il.

Pigott ouvrit la porte toute grande et leva son arme.

Ils se trouvaient dans un bureau, sobrement mais élégamment meublé, que trois lampes éclairaient brillamment.

Devant la table de travail, sur une large chaise curule, un homme se trouvait assis et c'est sur lui que le revolver de Pigott s'était braqué.

Mais il ne bougea pas devant cette menace.

— Biedermeyer..., répéta Small, mais aussitôt il poussa un cri de frayeur.

— Il lui est arrivé quelque chose !

— Nature ! ricana Pigott, ce particulier est mort depuis

quelque temps déjà, et cela m'étonne que l'air soit encore respirable ici !

— Je n'oserais pas l'approcher, murmura Small, il a l'air plus terrible que jamais !

L'homme était d'une taille extraordinairement grande, mais d'une maigreur squelettique. Il était habillé d'un ample manteau à carreaux qui le drapait à la façon d'un plaid, et sa tête était surmontée d'un ridicule chapeau haut de forme.

Quelle étrange tête, en vérité.

Très petite en comparaison de la taille, elle semblait même se rapetisser.

Les traits étaient difficilement discernables, tant le visage était ridé et fripé, mais ils avaient une expression de cruauté telle que, même dans la mort, ils gardaient l'expression d'une mortelle menace.

Le buste était droit et rigide, seule la tête se penchait un peu de côté sur l'épaule gauche.

— Tenez, voilà l'explication de sa fin, dit tout à coup Pigott en s'emparant d'une tasse qui se trouvait sur un coin du bureau et en la reniflant. Elle a dû contenir du thé, et fameusement empoisonné encore.

» Hm... Hm... je sais à présent pourquoi le cadavre ne s'est pas décomposé, il y a certains poisons exotiques foudroyants qui ont la curieuse propriété de conserver les corps jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière.

La main du mort s'allongeait sur la table, une longue main simiesque, déjà toute momifiée, vers quelques papiers épars que Pigott se mit à examiner.

— Il avait commencé une lettre, dit-il, et de plus une lettre tendre à en croire ce début : « Meine teuere Freundin ! »... ma chère amie...

Pan !... Pigott se retourna et, en même temps, Sid poussa un cri de stupeur. La porte venait de se fermer, et l'on entendait un bruit rapide de verrous et de clés tournées dans la serrure. Aussitôt la voix furieuse de Small s'éleva de l'autre côté de la porte.

— Ah... je vous y prends mes gaillards... j'avais déjà quelques doutes, car vous parliez trop bien et trop honnêtement pour être Pigott et Sid ! Mais voilà que cet imbécile de Pigott se met à parler de poisons indiens et surtout à lire de l'allemand ! Aha... Pigott savait à peine lire l'anglais, et je ne crois pas qu'il savait quelque chose de l'existence de l'Inde... Vous êtes des mouches... et des mouches prises au piège. Oh là là... cela vous coûtera plus cher que cent quid, mes bons amis. À la revoyure, je connais

quelqu'un qui vous réglera bientôt vos comptes !

Pigott se croisa les bras sur la poitrine, regarda Sid et se mit à rire amèrement.

— Toute erreur est humaine, mais celle-ci fut de taille, Tom, je n'ai que ce que je mérite en cette sotte histoire.

— Bah, nous en sortirons bien, monsieur Dickson, répondit Tom Wills. Dommage que l'on se soit mis en frais d'un maquillage aussi bien réussi.

— En attendant, examinons ces paperasses, déclara le détective, si nous retrouvons la liberté, elles nous serviront peut-être à quelque chose.

— Donc, dit Tom Will en regardant le cadavre, voilà Biedermeyer mort, mais ce n'est pas son spectre !

6. Houndsditch (suite)

Small claqua les portes, vérifia les fermetures et retourna, aussi vite que ses pattes infirmes le lui permettaient, vers sa demeure.

Quand tout fut remis en place dans la remise, il regagna l'arrière-cuisine et constata avec satisfaction que la bouteille de porto n'était qu'aux trois quarts vide. Il se versa aussitôt un plein verre et l'avalait avec un plaisir extrême.

— Biedermeyer est mort ! gronda-t-il. Faudra voir comment tirer profit de la situation. J'ai déjà touché cent livres, c'est une somme, mais l'appétit vient en mangeant. Si je lâche les flics, toute l'affaire sera perdue et le seul supplément qu'ils m'accorderont, c'est peut-être l'impunité... et encore, on ne peut jamais se fier à ces gens. Je serai obligé de quitter mon cher Houndsditch, ma patrie bien-aimée, car je n'en connais pas d'autre.

Il ponctua cette déclaration lyrique en vidant complètement la bouteille.

— Je pourrais reprendre l'affaire à mon compte, monologua-t-il, mais en fait... je ne sais pas très bien en quoi elle consiste.

Il secoua la tête d'un air perplexe.

— Et qui pourrait me renseigner ? Personne ! Pollock, Pigott et Sid ont été appelés en service, et il faut croire qu'il leur est arrivé malheur, puisque ces damnés flics que j'ai enfermés comme rats en cage se sont fait leur tête et de quelle façon ! Dire que j'ai failli y couper... C'est désespérant !

» Il y a bien le lieutenant noir... mais qui est le lieutenant noir ?... brr, rien que d'y penser, j'en ai la trouille, avec son masque et ses yeux de braise, il est encore plus effrayant que le Bieder lui-même !

» Hm... Si ces damnés roussins ne s'y trouvaient pas, j'irais faire un tour dans la maison cachée, et ce serait peut-être bien un tour profitable... à condition toutefois que le lieutenant noir ne me tombe pas sur le râble !

Ses réflexions devinrent de plus en plus profondes et sans doute de moins en moins agréables car son front bas se rembrunit et, à plusieurs reprises, il hocha la tête d'un air de doute.

— Le téléphone, murmura-t-il, bien souvent, il reste sans voix. Mais j'ai le droit de m'en servir quand il y a grande urgence. Je crois bien que le cas présent est de grande urgence.

Il se leva, ouvrit la porte inférieure d'un bahut de chêne et hésita.

— Allons-y tout de même, décida-t-il.

Il prit une boîte à biscuits de bien innocente mine et en retira un mignon appareil téléphonique dont il déroula le fil. Puis, il actionna une manette de sonnerie et attendit.

— Rien... rien... recommença-t-il à murmurer, quand soudain il sursauta : une voix venait de s'élever à l'autre bout du fil, celle du lieutenant noir !

— Qu'y a-t-il ? demanda la voix.

Small faillit perdre contenance.

— Je... je... excusez-moi... je...

— Je suppose que ce n'est pas une vaine curiosité, Small, dit la voix mystérieuse avec douceur, car dans ce cas vous savez ce que cela vous coûterait !

— Non, non, excusez-moi... mais il y a la police ici !

— Ce n'est pas la première fois, je suppose !

— Non, c'est vrai... mais ils sont dans la maison !

— Hein ? tonna la voix devenue rauque et terrible.

— Mon Dieu, ne parlez pas comme cela, si vous saviez comme vous me faites peur ! Ils sont deux, je les ai enfermés dans la maison.

— Comment sont-ils venus là-bas ?

— Je... je... excusez-moi.

— Très bien, nous verrons cela plus tard et j'établirai les responsabilités. Expliquez-vous à présent et soyez bref !

Small, suant à grosses gouttes, obéit et conta par le menu l'aventure de la veille, tout en faisant un accroc à la vérité. Il prétendit que Pigott et Sid l'avaient menacé de leur revolver et qu'ils semblaient connaître parfaitement la demeure clandestine, puisqu'ils l'y avaient poussé de force, lui, Small. Mais à la fin ils avaient bien été attrapés...

— Bien, dit la voix, vous mentez, c'est certain, mais le principal c'est que vous les tenez. J'arrive...

— Vous... vous allez... venir... bégaya le nabot terrifié.

Mais déjà la communication avait été coupée.

Small essuya son front moite de transpiration et, après avoir remis le téléphone en place, prit une bouteille d'alcool dans le bahut et s'en versa une énorme rasade. Cela lui rendit un peu de courage, car son monologue reprit sur un mode beaucoup moins craintif que tout à l'heure.

— Le « lieutenant noir » ne peut rien sans moi, peut-être qu'il me demandera de m'associer avec lui... Faudrait voir les conditions, je ne dis pas non, mais enfin... faudrait voir ! Après tout, ce n'est pas lui le patron, ce n'est pas lui le Bieder, puisqu'il est mort, et que je l'ai vu de mes propres yeux.

Il donna une seconde accolade à la bouteille et devint de plus en plus courageux à mesure que son ivresse montait. Tout à coup il reposa le verre et toute son assurance mourut.

Un faible grésillement venait d'éclater dans le bahut : c'était le téléphone qui l'appelait.

— Monsieur... le lieutenant..., bégaya-t-il devant le microphone.

— Ouvrez les portes, ordonna la voix – et de nouveau l'entretien fut rompu.

En tremblant comme une feuille, le nain s'en alla ouvrir la porte de la cour puis il retourna dans la cuisine, plus mort que vif.

— Je dirai... oui, je dirai..., marmotta-t-il.

Il resta immobile : une porte venait de grincer doucement au loin et, une minute après, celle de la pièce s'ouvrit à son tour.

— Monsieur..., bégaya l'aubergiste en se levant et en saluant bien bas.

Ce n'était pas, en effet, une apparition bien rassurante qui se dressait devant lui, dans l'embrasure noire de la porte ouverte. Elle était d'une stature gigantesque, sans doute rendue plus grande par le large manteau en cape espagnole qui la recouvrait de la tête jusqu'aux pieds.

Un chapeau de feutre noir était rabattu profondément sur le front et un masque de velours recouvrait complètement le visage. Telle quelle, la forme semblait être taillée dans les ténèbres de la nuit même.

— Small, dit tout à coup la sombre créature, savez-vous qui vous avez introduit dans la maison cachée cette nuit ?

— Des flics ! murmura l'aubergiste.

— Oui, et quels flics, mon ami... Harry Dickson et son aide Tom Wills.

— C'est une belle capture, osa prétendre le nain.

— Mais qui peut nous occasionner de grands ennuis tout de même, mon ami.

— Des détectives morts ne valent pas mieux que des imbéciles morts, ricana Small, et ne causeront pas davantage.

— En êtes-vous bien certain, mon ami ? Pensez-vous que des gens comme eux partent à l'aventure sans avoir rien laissé derrière eux ? Détrompez-vous. Certes, Harry Dickson et son

élève ne quitteront pas vivants la demeure cachée, mais désormais cette maison sera néanmoins perdue pour nous. Et cela par votre faute, mon ami, par votre amour immodéré de l'argent.

— Biedermeyer est mort, dit Small.

L'inconnu lui jeta un regard de tigre.

— Cela aussi, vous le savez, mon ami, c'est beaucoup, c'est beaucoup trop.

Le nain sentit planer la menace et il se mit à supplier frénétiquement.

— Je suis un bon serviteur, je serai le vôtre comme j'ai été celui de Mr. Biedermeyer, vous ne pouvez rien faire sans moi, ne me faites pas de mal !

— Qui donc vous dit que j'aurai encore besoin de vous, mon ami ? répliqua l'être surgi de la nuit. Je ne désire nullement continuer les affaires de Mr. Biedermeyer, mais je veux tuer un serviteur infidèle.

» Ils vous ont donné de l'argent ? continua-t-il.

— Cent livres... je vous les remettrai honnêtement, sanglota l'infirme.

— Je vous remercie, vous pouvez les garder, si vous mourez, ce sera dans la peau d'un homme riche de cent livres.

— Je ne veux pas mourir ! hurla le misérable.

Il leva les bras dans un geste de défense, mais l'agression fut véritablement foudroyante. L'immense manteau noir tournoya comme une aile de vautour et aveugla le nabot. En même temps, une main robuste, gantée d'ombre, jaillit comme en une détente de ressort et un tranchet brilla.

Quelque chose gargouilla atrocement.

C'était Small qui s'écroulait, perdant tout son sang par sa gorge tranchée.

L'inconnu ne se donna pas la peine de regarder le cadavre. Il traversa la cour, puis la grange, refit le chemin parcouru par les détectives et leur guide félon avant d'entrer dans la maison cachée.

Une fois là, il s'approcha à pas feutrés de la porte qui s'était fermée sur Dickson et son élève. Ceux-ci avaient épuisé tous les moyens possibles pour sortir de leur prison.

Ils avaient essayé de forcer la porte, mais, à leur désespoir, ils s'étaient aperçus qu'une épaisse plaque d'acier se cachait derrière les panneaux de bois, que les verrous d'extérieur tenaient bon et que la serrure n'était pas de celles qui cèdent en un tour de main.

En vain, ils avaient fouillé le moindre recoin du bureau

tragique, aucune autre issue ne leur avait été révélée.

Assis dans son fauteuil, le cadavre de Biedermeyer semblait les narguer, et l'expression de son effroyable visage était si menaçante dans la mort que le maître et l'élève évitaient de le regarder.

L'homme noir les entendait aller et venir et ses épaules se soulevèrent en une sorte de rire silencieux. Ensuite, il déplaça un petit fleuron de la ferronnerie de la porte et, par un trou minuscule, il parvint à regarder dans la pièce.

Harry Dickson et Tom, harassés, marchaient lentement de long en large ; Tom, fatigué, se laissa choir dans un fauteuil et son maître suivit presque aussitôt son exemple.

À cette minute, le rire s'accrut chez l'inconnu. Sa main fit un geste rapide vers le coin de l'embrasement. Il y eut un double déclic suivi d'une exclamation de colère à l'intérieur.

— Le vieux jeu ! rugissait Dickson et on s'y laisse prendre, décidément, c'est une journée noire de guigne !

L'homme n'avait pas quitté son poste d'observation. Il vit le détective et son élève se débattre entre de grêles bras d'acier jaillis hors des fauteuils et les retenant prisonniers.

— Quelques mesures supplémentaires ne nuiront pas à l'ouvrage, murmura-t-il en appuyant une seconde fois sur le même point du chambranle.

Un ronronnement se fit entendre dans le bureau, et l'inconnu put voir d'autres fins tentacules surgir des meubles et saisir encore davantage les deux captifs dans leur emprise.

Quand ils furent immobilisés, complètement réduits à l'impuissance, il se redressa de toute sa hauteur et se mit lestement à retirer les verrous. Puis il ouvrit la porte et s'inclina.

— Vous êtes le bienvenu chez Mr. Biedermeyer, monsieur Dickson, et vous aussi, monsieur Wills, dit-il d'un ton plein de sarcasme.

Harry Dickson lui jeta un regard attentif.

— Chez Mr. Biedermeyer, dit-il, je le sais, bien qu'il paraisse que le maître de céans soit devant nous, mort dans son fauteuil.

— Vous croyez ? fut la réponse. À tout prendre il se pourrait bien que je sois moi aussi, Mr. Biedermeyer.

— Parfait, dit froidement le détective, j'espère que vous allez nous tirer de ce piège idiot dans lequel nous sommes tombés. Sinon, vous pourriez avoir quelques ennuis... pensez-y !

— Des menaces ! ricana l'homme noir, alors que vous êtes entrés ici comme des voleurs, et que vous êtes à ma merci ! Vous êtes un homme très amusant, monsieur Dickson, et je suis fort aise d'avoir entendu un échantillon de cet humour que tous vos

admirateurs vous prêtent.

— Soit, dit le détective, que comptez-vous faire de nous, si je puis me permettre cette indiscrétion ?

— Mais tout simplement réparer la grossière erreur que bien des gens qui vous tenaient en leur pouvoir ont commise : celle de vous laisser filer ! Celle de ne pas en finir définitivement avec vous.

» Vous avez déjà bien embêté le pauvre monde dans votre vie, et je désire me créer un titre à sa reconnaissance.

» Ce que je vais faire ? Mais vous donner pour compagnie cet escogriffe que vous appelez Biedermeyer. Vous allez bientôt prendre les mêmes allures, et vous en aurez pour quelque temps à tomber en poussière. À moins que votre trio ne soit découvert, ce qui n'arrivera pas de sitôt, je vous l'assure.

L'être masqué fouilla sous son manteau et en retira un fin tube d'argent.

— Le prendrez-vous dans du thé ou par le truchement d'une piqure ? demanda-t-il avec bonhomie. L'un vaut l'autre, et je crois pouvoir vous affirmer que le passage de la vie au trépas est si rapide qu'il en devient pour ainsi dire complètement indolore.

— Pas de préférence, dit Harry Dickson. À propos, monsieur l'homme noir, auriez-vous quelque répugnance à me dire lequel des messieurs Biedermeyer est arrivé au château des Dexterham, par une certaine nuit de tempête ? Est-ce lui, est-ce vous ?

— C'est peut-être moi ! dit tout à coup une voix sinistre – et une singulière main griffue s'abattit sur l'homme noir.

— Le fantôme ! cria Tom Wills.

Oui... le monstre nocturne penchait sa hideuse tête de mort sur l'empoisonneur et, d'un geste, lui arracha le tube qui vola au loin.

À son tour, l'inconnu au masque se mit à hurler, comme un fauve traqué, et à tourner autour du bureau, tandis que le gigantesque fantôme le dominait de sa lugubre masse, tendant des mains griffues, mais inhabiles, pour le saisir.

À la fin, le fuyard s'en aperçut. Il fit un bond vers la porte et s'enfuit à toutes jambes, poursuivi par l'apparition ricanante.

Harry Dickson et Tom Wills avaient assisté à cette scène grotesque sans naturellement avoir pu intervenir.

— Si le fantôme n'est pas méchant, il ne va pas nous laisser mourir de faim, en face de ce macchabée, dit Tom Wills.

Un déclic se fit entendre derrière la porte et les bras d'acier se détachèrent des captifs pour rentrer à l'intérieur des fauteuils.

— C'est déjà quelque chose, dit Tom, mais la porte est toujours là !

— Je n'ai ni entendu tirer les verrous, ni fermer la serrure à triple tour. Alors, le temps aidant je suis homme à en venir à bout, déclara Dickson.

C'est ce qui arriva : la serrure était bien compliquée mais, au bout d'une heure, le détective réussit à la démonter.

Ils retrouvèrent la grange, la cour et puis l'arrière-cuisine avec le cadavre de Mr. Small, étendu dans une large mare de sang.

— C'était un coquin et il a payé, dit Harry Dickson, puis en examinant la béante blessure :

» C'est la même main qui a tué Sharp et qui a travaillé ici !

— La connaissiez-vous par hasard, maître ? demanda Tom Wills.

— Je crois que oui, mon garçon... quand des gens fuient, affolés de terreur, ils oublient toute comédie, tout rôle, et ils deviennent étonnamment réels. Ainsi la créature en noir, si versée en toxicologie.

» Il ne nous reste pas grand-chose à faire dans cet endroit, c'est plutôt l'ouvrage de Scotland Yard que j'avertirai, une fois sorti d'ici. Notre séjour dans cette singulière prison nous aura été profitable, puisque j'ai découvert quelques papiers qui ne sont pas sans intérêt pour l'enquête que nous poursuivons.

» Demain, nous serons de retour à Dexterham Manor, qui redeviendra bientôt un honnête château sans mystère, et sans doute sans fantôme.

— Vous avez trouvé ! jubila Tom Wills.

— Peut-être bien, mon petit... allons passer le reste de la nuit dans notre lit, à Baker Street.

7. Le Spectre de Mr. Biedermeyer

Les eaux avaient baissé autour de Dexterham Manor quand Harry Dickson et son élève arrivèrent le lendemain en vue de ses tours. Certes, il leur fallut encore accepter les services d'un marinier qui dut les piloter par la plaine liquide, mais déjà, partout, des secours avaient été organisés. Des ingénieurs et des ouvriers des services hydrauliques étaient à l'ouvrage.

N'empêche que la désolation était encore générale et, lorsqu'ils atteignirent enfin le château, ils y trouvèrent les visages toujours également attristés de Mr. Thorpe et de Baxter, qui n'avait pas quitté son poste, malgré ses frayeurs nocturnes.

— Quoi de neuf ? s'enquit le détective.

— Rien de bien particulier, monsieur Dickson, répondit le pasteur. Mr. Steed et ses agents sont venus chercher le corps du pauvre Sharp et ils s'en remettent à vous pour l'enquête à mener.

— Elle sera promptement faite, dit le détective.

— Vraiment ? s'écria le révérend. Alors ce cauchemar est à la veille de finir ?

— Certainement... peut-être aujourd'hui, peut-être demain... je ne commande pas précisément aux fantômes, mais on ne peut jamais savoir. À présent, je voudrais que l'on me laisse quelque temps seul dans la chambre de lord Dexterham.

On se rendit immédiatement à son désir et le détective s'enferma dans la pièce. Rien n'y avait été changé depuis que le maître de céans avait disparu si mystérieusement. Harry Dickson alluma sa pipe et resta quelque temps à contempler les murs et les meubles.

Que pouvaient-ils lui apprendre encore ? N'avait-il pas sondé les premiers et fouillé les autres ? N'importe, son regard allait des uns aux autres, se livrant à une sorte de métrage oculaire.

À la fin, il appela Mr. Thorpe et lui tint un langage qui eut le don d'effarer beaucoup le saint homme.

— Voulez-vous refaire le trajet que vous avez effectué le premier soir, lorsque vous avez enfermé ledit Mr. Biedermeyer dans le parloir d'en bas, et l'effectuer si possible à la même allure ?

Bien que très étonné, Mr. Thorpe s'exécuta de bonne grâce.

Harry Dickson, penché sur la rampe de l'escalier, vit le

pasteur sortir du parloir, monter les marches quatre à quatre et venir, tout essoufflé, frapper à la porte de la chambre.

Le détective se frotta les mains, et une lueur de joie brilla dans ses yeux.

— La voix de Sir Dexterham vous paraissait-elle naturelle ? demanda-t-il.

— Naturelle... oui, bien que fort étouffée, je dois le dire.

— À propos, mon révérend, vous semblez avoir entendu marcher le lord dans la chambre.

— Semblez... l'expression est exacte, monsieur Dickson, car, si je me souviens bien, c'étaient plutôt des bruits confus que j'ai apparentés à une marche.

— Je vous remercie, monsieur Thorpe, c'est tout ce que je désirais savoir pour le moment. D'ailleurs, c'était la seule chose possible.

Le pasteur s'éloigna d'un air qui trahissait la plus absolue incompréhension.

Mais le détective reprit place sur un divan et laissa de nouveau errer ses regards perçants. Tout à coup, il se leva, se dirigea vers la cheminée et avisa une paire de grandes conques marines qui y étaient posées en ornement. Il en prit une dans ses mains, l'examina et la remit en place, puis il s'empara de l'autre.

Chose étrange... elle ne vint pas à lui : elle était fortement fixée sur la tablette de marbre.

Harry Dickson la regarda comme une curiosité bien exceptionnelle et frappa dans ses mains en signe d'extrême jubilation.

— J'y ai pensé, murmura-t-il, seulement ce n'est qu'à Londres que l'idée m'est venue. Une conque marine... Eh oui ! et puis une cheminée, et puis... mais on verra bien tout à l'heure.

Il ne souffla mot de tout cela à personne, dîna de fort bon appétit, se montra enjoué comme en ses meilleurs jours, et ne parla pas une minute de l'affaire, malgré la visible impatience de Mr. Thorpe et les mines interrogatives de Tom Wills et de Baxter.

Quand le repas fut achevé, il emprunta la jumelle marine du pasteur et s'installa dans une haute chambre d'une des tours, donnant vue sur toute l'étendue environnante, tandis que Tom Wills prenait place à ses côtés.

— Attendez-vous le fantôme ? demanda le jeune homme d'un ton persifleur.

— Certainement, my boy !

— Ah... et d'où viendra-t-il si on peut vous le demander ?

— De Londres, dit simplement Harry Dickson, il y a déjà un autobus qui peut arriver jusqu'à Hayes et même un peu au-delà.

Si les horaires sont exacts, il doit y avoir une demi-heure environ qu'il est arrivé.

— Le fantôme ou l'autobus ? se moqua Tom Wills.

— Mais l'un et l'autre, j'espère, répondit Harry Dickson en riant.

— Fameux ! maugréa Tom, ce que vous pouvez vous payer la tête des gens, tout de même, monsieur Dickson !

Le détective allait sans doute répondre par une boutade à cette sortie mécontente, quand toute son attention fut sollicitée par une forme noire glissant au loin sur les eaux.

— Enfin ! dit-il.

Mais un rideau d'arbres la cacha bientôt et puis ce fut la nuit.

— Venez, dit-il à son élève.

Ils montèrent dans la chambre de lord Dexterham et Harry Dickson s'installa près de la cheminée, montre en main.

— Pas un mot, Tom, ordonna-t-il, n'oubliez pas que moi seul parlerai et qu'il ne faudra pas vous laisser aller à l'une ou l'autre question que vous suggérerait une curiosité, d'ailleurs légitime.

Quelques minutes s'écoulèrent encore et tout à coup le détective se mit à parler à haute voix.

— C'est vrai, Tom, nous ne pouvions refuser cela à Mrs. Chaser. Sa maison est complètement dévastée par les eaux. Elle nous demande asile. Je suppose que lord Dexterham aurait agi comme nous. J'avais proposé à Mr. Thorpe de lui offrir cette chambre, mais il n'a rien voulu entendre et nous l'avons installée dans le petit salon qui donne dans la galerie des portraits. Mr. Thorpe ne semble pas goûter autrement cette présence, mais il faut s'entraider dans ce bas monde. Maintenant, nous allons nous retirer dans nos appartements, vous tombez de fatigue aussi, bien que Mr. Thorpe, Baxter et moi nous nous couchions à présent avec les poules. Venez !

Harry Dickson et Tom s'éloignèrent en effet mais ce fut pour aller chercher Mr. Thorpe qui lisait sa Bible dans la salle à manger.

— Allons, monsieur Thorpe, dit le détective, voici le moment de faire la connaissance du fantôme de Dexterham Manor !

— Vous moquez-vous de moi, monsieur Dickson ? demanda le pasteur d'un ton de reproche.

— Pas le moins du monde... Mais venez vite... non, non pas de lumière ! Et pas de Baxter parmi nous, il pourrait s'effrayer d'avance.

Ils parcoururent sur la pointe des pieds le grand hall et s'installèrent sous le grand escalier, dans l'ombre.

— Quant à vous, Tom, dit le détective, il sera bon de vous

tenir un peu en retrait, au cas où notre visiteur de l'au-delà aurait la fuite par trop précipitée, pour lui couper le chemin. Je reste avec Mr. Thorpe. Donnez-moi votre canne, il se peut que j'en aie besoin pour faire un peu sonner le vide d'un certain crâne...

Il faisait froid dans le hall, et le détective et le pasteur avaient revêtu leur gros manteau. Une unique lampe, posée sur un guéridon au commencement de la galerie, jetait une trouble lueur sur les grands portraits d'ancêtres.

Quelque temps s'écoula ainsi, dans un silence et une immobilité absolus.

Tout à coup, un bruit bizarre et lointain s'éleva. On aurait dit des pas lourds et pourtant éloignés qui sonnaient dans la nuit.

— On croirait que l'on marche dans les murs, gémit Mr. Thorpe.

— Chut ! avertit le détective.

Le bruit s'était tu, mais à ce moment un grincement métallique se fit entendre et, soudain, une ombre s'allongea derrière la lampe.

À son grand effroi, le pasteur crut voir une des figures bouger dans son cadre. Était-ce un des anciens seigneurs de Dexterham qui revenait parmi les vivants ?

Il aurait bien voulu le demander, mais il n'en eut pas le temps. L'ombre changea subitement et fit place à une apparition d'épouvante.

Un immense fantôme blanc s'avavançait dans la galerie, branlant une hideuse tête de mort au-dessus d'un formidable corps drapé d'un suaire. Il se dirigea d'un pas mal assuré vers le salon proche.

Mais il n'y parvint pas.

D'un bond de tigre, le détective fut sur lui et sa canne plongea comme une épée dans le drap mortuaire.

Une exclamation étouffée se fit entendre, qui ne sortait pourtant pas de l'affreuse tête morte, mais des plis de l'étoffe blanche.

Avec une indicible stupeur, Mr. Thorpe vit que Dickson avait saisi une main hors de ce macabre manteau et qu'il la tirait vers lui. Les pans du suaire s'ouvrirent... des jambes parurent, une sorte de grotesque mannequin s'écroula sur les dalles et Harry Dickson s'écria en riant.

— Voyons, cher monsieur, il ne faut plus continuer à jouer ce rôle...

Mr. Thorpe cria.

Penaud, mais moitié riant, moitié vexé, Lord Dexterham était devant eux.

— Non, sir, dit Harry Dickson, Mrs. Chaser n'est pas ici... elle n'est pas même dans son cottage ; elle est au pouvoir de la police, car Mr. Steed l'a cueillie comme elle revenait ici d'un voyage qu'elle a effectué à Londres... dans Houndsditch.

Le châtelain sourit tristement.

— Je crois que vous êtes au courant de cette pénible histoire, dit-il, mais je dois des explications à ce saint homme de Mr. Thorpe et aussi au fidèle Baxter.

» J'étais fiancé à Mrs. Léonide Chaser, et, certes, je l'aurais épousée, quand j'appris l'hallucinante vérité. Elle était mariée et notamment à un terrible chef de bande de la basse pègre londonienne : l'affreux Biedermeyer !

» Dans ma colère, je lui jetai cela à la face, mais alors elle se révéla dans toute son horreur. Elle m'apprit qu'elle venait d'assassiner son mari, qu'elle était libre et qu'elle me somma de l'épouser, si je ne voulais m'exposer aux plus terribles représailles de la bande, dont elle était le « lieutenant noir »...

» Je fis mine d'accepter et, tout à coup, je disparus, un soir...

— Comment cela ? s'écria Mr. Thorpe.

— Mr. Dickson vous le dira, répliqua le lord en souriant.

— Je veux bien, répondit le détective. Ce soir-là, vous êtes tout simplement sorti du château... mais déjà les eaux montaient si fort qu'il vous fut impossible d'atteindre la grande grille. Force vous fut de sonner à la cloche de la porte. Cela, Mr. Thorpe ne le savait pas, il ignorait alors la montée brusque des eaux de la Colne. Il vous introduisit dans le parloir... où vous avez tordu votre manteau sur les dalles, pour donner l'impression qu'un homme avait stationné là après avoir fait longtemps route sous la pluie et la neige. Seulement, sir, vous aviez négligé de patauger dans la boue, c'est ce qui fait que les feuilles de papier que je trempai dans la flaque furent retirées vierges de sable et de terre. J'en conclus qu'un premier truc avait été employé ; de là à croire aux autres, il n'y avait pas loin. Quand Mr. Thorpe ferma à clé la porte derrière vous, ce ne fut que jeu d'enfant pour vous de faire tourner la clé dans la serrure à l'aide d'une pince, car vous aviez prévu cette précaution de la part de cet excellent homme.

» Pendant qu'il courait dans l'escalier, vous avez gagné la galerie des tableaux toute proche, et vous vous êtes réfugié dans le couloir secret qui se cache derrière l'un d'eux.

» Là commence un tube acoustique qui conduit vers votre chambre et y aboutit à une conque marine posée sur la cheminée. Je suppose que, dans le temps, cette installation a dû servir à vos

ancêtres en certaines ténébreuses circonstances.

» Comme les coups de Mr. Thorpe résonnaient sur la porte de votre chambre, vous avez crié quelques mots dans ce porte-voix et ils parvinrent à l'oreille du pasteur, un peu étouffés, il est vrai, mais suffisamment audibles pour faire croire à votre présence dans la chambre.

— Oui, dit le lord à son tour, à ce moment je ne voulais que me soustraire à Mrs. Chaser, et j'ai choisi ce nom de Biedermeyer, pour que, parvenu à elle, elle prît peur. J'avais compté sans son énergie et son courage.

» Mais il y avait un autre homme qui avait deviné tout cela ou à peu près : c'était mon fidèle Warren. Il connaissait plus ou moins les cachettes du château et il crut de son devoir de m'y ravitailler. C'est comme cela que des victuailles disparurent du garde-manger...

» Malheureusement, quand il voulut aller chercher du renfort hors du château sans me compromettre, il tomba dans les mains de Chaser qui le tua. Il y tomba par la complicité de Sharp qui était à la solde de cette femme infernale. Depuis lors, j'ai déclaré une guerre à mort aux bandits !

— Et vous l'avez prouvé, dit Harry Dickson, nous vous devons d'ailleurs une immense reconnaissance, Tom et moi, car par deux fois vous nous avez sauvé la vie. Mais je comprends maintenant aussi que c'était Sharp qui se trouvait dans le cottage le jour où nous avons échappé au couteau de Pollock ! À propos, Chaser était-elle bonne nageuse ?

— Une championne de natation !

— Bien, cette femme nous a suivis à la nage et non en barque... Elle se contentait de la remorquer de loin à l'aide d'un long filin.

» Après votre rentrée dans le château, Sharp y pénétra lui aussi, par une porte de service, et Chaser l'y suivit peu après. Si Baxter a cru le voir dans son lit, il n'a, de fait, aperçu qu'un mannequin.

» Chaser craignait-elle une indiscretion de Sharp ? Il faut le penser, puisqu'elle le supprima. Cette femme voulait faire place nette autour d'elle, en attendant le jour de votre retour, car elle supposait bien que celui-là arriverait un jour ou l'autre. Vous avez choisi votre terrible travestissement avec une certaine habileté. Qui aurait pu penser que vous auriez pu vous abriter derrière une telle horreur ? Mais j'avoue qu'il n'y avait rien de tel, pour vous mouvoir dans le plus strict incognito dans votre propre demeure. Pourquoi toutefois avez-vous effacé les traces de boue devant le portrait ?

— Elles auraient amené l'arrestation immédiate de Chaser, et je voulais parfaire mon œuvre de justice. Je voulais atteindre *toute* la bande de Biedermeyer. Chaser connaissait le passage secret, mais je crois que de l'extérieur elle ne savait pas bien s'en servir. Pourtant, elle en sortit par ses propres moyens, ce soir-là. J'en profitai toutefois pour la filer jusqu'à Londres... et vous savez le reste.

— Et Londres vous doit une bonne part de repos, à présent que la bande de Biedermeyer n'est plus qu'un souvenir, conclut Harry Dickson en lui tendant la main.

L'ERMITE DU MARAIS DU DIABLE

1. Le dompteur disparu

La petite ville de Sussex, dans le comté du même nom, était en émoi : un cirque venait de s'y installer.

La foule attentive des habitants admirait sans se lasser les prouesses du dompteur.

La deuxième partie de la représentation commençait : un grand silence se fit quand les lourdes cages grillagées, où se dandinaient les fauves, furent poussées dans l'arène.

Le personnel du cirque faisait la parade à l'entrée.

Un jeune homme élancé, richement vêtu, s'inclina devant le public et s'avança vers la plus grande des cages.

D'une main robuste, il en ouvrit la grille et, d'un bond, il se trouva au milieu des fauves.

Leur rugissement se tut comme par magie ; les lions s'accroupirent dans les coins les plus reculés, coulant des regards inquiets vers leur dompteur ; seule une puissante panthère noire rampa sournoisement, tâchant de se glisser derrière le dos du bestiaire. Mais celui-ci était sur ses gardes et la cravache cingla violemment le dos souple de la bête, qui recula en hurlant vers ses frères.

Docilement, les animaux exécutèrent leurs tours d'adresse ; même les lions les plus redoutables sautèrent comme des caniches à travers les cerceaux enrubannés et firent le pas de parade sur les pattes de derrière.

Avec terreur, les spectateurs virent le jeune homme plonger la tête dans le mufler ouvert du plus grand des lions.

On en était venu au dernier numéro du programme : la panthère noire allait venir en scène.

Le monstre avait pris place sur un tonneau et regardait son dompteur avec ses yeux de feu vert. Il semblait ne pas vouloir se prêter aux exigences de son maître. De nouveau, la cravache s'éleva et cingla le dos souple.

C'est alors que la panthère se dressa, non dans l'intention d'obéir, mais pour se jeter sur l'homme.

Un cri terrible jaillit des gradins, comme le jeune homme saisissait une barre de fer pour se défendre.

— Arrière ! hurla une voix de femme. Vous ne pouvez pas la maltraiter ! Revenez, César ! Revenez ! C'est la bête de mon

Carlo !

L'émoi des spectateurs ne connut plus de bornes quand ils virent une femme s'élancer dans l'arène et s'agripper à la grille de la cage.

L'instant d'après elle l'ouvrait.

Des cris de terreur retentirent.

Une effroyable catastrophe allait se produire : la cage ouverte n'allait-elle pas lâcher ses fauves rugissants sur la multitude ?

En cette minute d'angoisse, un homme de haute stature bondit au-dessus de la clôture de l'arène, écarta violemment la femme et, saisissant une barre d'acier, en repoussa si énergiquement les fauves que le dompteur put quitter la cage en toute hâte.

Livide et tremblant de tous ses membres, il serra la main à l'étranger.

— Il était temps, dit-il d'une voix rendue rauque par l'émotion. Encore une minute, et je ne pouvais plus me défendre contre la panthère, qui m'aurait infailliblement mis en pièces.

Le public, qui n'avait aucune envie de rester plus longtemps sur les lieux où il avait couru un tel danger, se retirait prestement.

— Emportons cette malheureuse, qui semble s'être évanouie, dit le dompteur en se tournant vers l'étranger.

L'instant d'après, on l'avait transportée dans une roulotte vide. Un gardien entra vivement et, se penchant sur la femme évanouie, il s'écria :

— C'est l'ancienne fiancée de notre Carlo, qui a disparu ! Elle s'appelle Mrs. Sommerset maintenant.

— Sommerset, dit l'étranger. N'est-ce pas la femme de l'industriel Sommerset, dont les fonderies se trouvent de l'autre côté du Marais du Diable ?

— En effet, monsieur, la même qui pour un peu d'argent a abandonné son premier fiancé, Carlo, le dompteur.

— Et où est-il maintenant, ce Carlo ? demanda l'étranger avec intérêt.

Le gardien hocha pensivement la tête.

— C'est une longue histoire, dit-il, et plus d'un fonctionnaire de police donnerait gros pour la connaître, tellement elle est intéressante.

— Eh bien ! dit l'étranger, je suis le détective Harry Dickson, dont vous avez peut-être entendu parler. Racontez-moi l'histoire, car depuis peu je connais l'époux de cette dame. Il faut savoir que, pour des raisons de santé, j'ai loué un petit cottage dans le voisinage des usines Sommerset.

— Êtes-vous le célèbre Harry Dickson ? s'écria le gardien avec une stupeur joyeuse. Eh bien ! j'ose vous dire qu'il y a du boulot pour vous, par ici. Il s'agit notamment, ni plus ni moins, du meurtre de notre ancien collègue Carlo.

— Racontez-moi cela, dit Dickson. Je suis tout oreilles.

Le gardien jeta un regard rapide sur la femme, dont l'évanouissement persistait, se cala sur un tabouret, désigna au détective un banc en face de lui et commença son récit à voix basse.

— Il y a six mois environ, nous donnions des représentations ici dans le Sussex. Carlo, un jeune et sémillant Italien, présentait les fauves que vous venez de voir. Sa bête favorite était César, la panthère noire, qui faillit faire tourner au drame la séance de tout à l'heure.

» Carlo était beau garçon et les billets doux pleuvaient autour de lui ; pourtant, il n'avait d'attentions que pour une seule dame, celle que vous voyez étendue ici : l'actuelle Mrs. Sommerset.

» Elle ne manquait pas une de nos soirées et, après chacune d'elles, elle rencontrait le dompteur.

» Le père de la jeune fille était un homme très riche, associé des usines proches du Marais du Diable.

» Il va de soi qu'il s'opposa de toutes ses forces au mariage de sa fille avec un saltimbanque. Il faut croire qu'il réussit à la faire changer d'idées, car, un beau soir, Carlo reçut une lettre d'elle, où elle disait que la vie errante du cirque lui serait impossible, et qu'elle ne pouvait devenir sa femme.

» Se rendant aux désirs de son père, elle avait décidé d'épouser son associé, un homme fort estimable, qui avait depuis longtemps des vues sur elle.

» En cela, monsieur Dickson, elle fit preuve de sagesse, car notre vie nomade n'est pas rose du tout.

— Et que fit Carlo quand il reçut cette lettre ? demanda Harry Dickson.

— Il sembla prendre la chose du bon côté, bien mieux qu'on n'était en droit de l'attendre d'une nature impétueuse comme la sienne.

» Il me confia qu'il allait avoir le soir même une entrevue d'adieu avec l'aimée. En effet, ce soir-là, je vis partir Carlo dans la direction du Marais du Diable. Depuis je ne l'ai pas revu.

— Et il ne donna plus signe de vie ? demanda Harry Dickson.

— Rien, absolument rien. Il disparut sans laisser de traces et personne ne le revit. Pour moi, il ne doit plus être du monde des vivants, sinon il serait revenu à ses bêtes, auxquelles il était très attaché.

— Il peut avoir perdu la vie dans le marécage, suggéra le détective.

— Il n'en est rien, répondit le gardien. Le marécage fut fouillé, dragué ; nous l'avons même cherché à la piste avec César, la panthère noire, qui lui était dévouée comme un chien. Ce fut en vain.

» Attention, on dirait que Mrs. Sommerset revient à elle !

La jeune femme venait en effet de se dresser sur son séant et ses regards fouillaient anxieusement la pièce.

— Carlo, murmura-t-elle plaintivement, où est Carlo ? Je l'ai vu regarder hors de la roulotte. Mais non, continua-t-elle avec un sourire navré, ce n'était que son fantôme, car lui, il a été assassiné.

Le gardien poussa le détective du coude.

— Avez-vous entendu ce que dit cette malheureuse ? C'est du reste notre conviction à tous : cette nuit-là, on a assassiné Carlo.

— Mais qui aurait eu avantage à cette mort ? demanda le détective.

— Cela, je n'en sais rien, répondit le gardien, et malheureusement je ne puis m'en occuper. Peu après la disparition de notre dompteur, nous sommes partis d'ici. Mais vous, monsieur Dickson, comme vous êtes maintenant en vacances dans ces parages, disposant de tout votre temps, vous pouvez le faire, et peut-être arriverez-vous à venger notre malheureux camarade, et à livrer son meurtrier aux mains de la justice.

» Maintenant, je vous dis adieu. Voilà du reste Mr. Sommerset qui s'amène. Il aura été averti de l'évanouissement de sa femme.

Une silhouette d'homme s'encadra dans l'ouverture de la porte, celle d'un gentleman élégant, d'une trentaine d'années, mais dont la figure était si sombre et si menaçante que Harry Dickson jeta vivement un regard sur la jeune femme qui venait de se lever en toute hâte.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il doucement au détective. On m'a dit, monsieur Dickson, que vous avez arraché ma femme à un grand danger.

En termes concis, le détective fit le récit des événements et l'acheva par ces mots :

— Votre femme semble être préoccupée par de bien sombres pensées.

L'industriel ricana et jeta un regard noir à son épouse.

— Vous avez raison, dit-il hargneusement, et comme cela lui arrive trop souvent, je crois que je me verrai obligé de la faire

interner dans un asile d'aliénés.

— Ne dites pas de pareilles horreurs, fit lentement le détective.

L'homme s'approcha de sa femme et lui prit la main. Harry Dickson vit comme la jeune femme frissonnait de terreur devant son mari.

— Voulez-vous nous accompagner, monsieur Dickson ? demanda Mr. Sommerset. L'auto est devant la porte.

— Non, répondit le détective, je préfère retourner à pied et prendre par le marécage du Diable.

Le maître de forge lui jeta un regard incrédule et la jeune femme regarda fixement son sauveur.

— Êtes-vous fou, monsieur Dickson ? s'écria Mr. Sommerset. Vous, un étranger, vous prétendez passer, la nuit, par l'insolite Marais du Diable ?

» Savez-vous que, dans l'espace de six mois, trois personnes y ont disparu ?

— Non, répondit Harry Dickson, je n'en savais rien. Qui étaient ces malheureux ?

— Deux d'entre eux étaient porteurs de lettres chargées, dont l'argent était destiné en grande partie à Mr. Wilsburg, mon beau-père.

— Et le troisième ? demanda le détective.

— Le troisième — la voix du fabricant tressaillit en disant cela — était un artiste de cette troupe.

Tous trois venaient de quitter la roulotte. L'industriel les précédait de quelques pas, se dirigeant vers sa voiture. Tout à coup, Harry Dickson se sentit prendre par le bras. Il se retourna et son regard plongea dans les yeux angoissés de Mrs. Sommerset.

— Venez avec nous, supplia-t-elle. J'ai peur pour la nuit qui vient. Oh ! ne me refusez pas cela. Je vais mourir de frayeur. Mon Dieu, n'y a-t-il donc personne sur terre à qui je puisse me confier ?

— Si cela peut vous rassurer, répondit aimablement le détective, je veux bien vous accompagner, bien que j'eusse pris grand agrément à cette promenade à travers le marais.

— Vous y perdriez la vie, croyez-moi. Le marécage ne rend jamais ce qu'il a pris... Mais chut ! Voilà mon mari qui revient. Il ne faut pas qu'il se doute que nous avons encore parlé de ce marécage. Donnez-moi votre bras, pour que je puisse m'y appuyer. Je me sens si lasse !

Peu d'instants après, la voiture et ses trois voyageurs filaient rapidement par les rues de la petite ville endormie.

La brise nocturne caressait les visages. Elle venait du Marais du Diable, que la voiture contournait maintenant en une immense courbe.

Il s'étendait là, comme un monstre informe aux tentacules géants, entre la ville et une lointaine chaîne de collines. Un lourd silence régnait que rien ne venait troubler, pas même le chuissement d'un rapace de nuit.

À ce même moment – et instinctivement le chauffeur freina – un cri horrible retentit, comme poussé par le démon lui-même. C'était une sorte de râle démesuré, un rauquement furieux, qu'il était impossible de décrire ou de préciser.

Mr. Sommerset saisit le bras du détective et le serra nerveusement.

— Avez-vous déjà entendu cela ? demanda Harry Dickson au maître de forge.

— Non, répondit l'autre avec effort, jamais.

— C'est le cri de quelqu'un qu'on assassine ! cria la jeune femme en scrutant avec terreur la nuit épaisse, d'où le cri avait jailli.

— Ne dites pas de bêtises, gronda son mari. C'est plutôt le cri d'une bête sauvage.

— C'est ce qu'il me semble, dit Harry Dickson, mais comment cet animal serait-il venu dans cette solitude ?

On continua la route en silence.

Arrivé à sa porte, Harry Dickson descendit, laissant le couple continuer son chemin.

— Je donnerais beaucoup, murmura-t-il quand il fut seul, pour connaître le secret de cette jeune femme.

Il entra pensivement dans la demeure qu'il occupait depuis quatre semaines ; son fidèle élève Tom Wills dormait déjà.

Le détective allait se mettre au lit, quand une idée lui vint.

Non loin de chez lui se trouvait la villa des Sommerset. À ce moment, ses fenêtres s'éclairèrent ; il connaissait fort bien les environs de la maison et savait qu'elle était entourée d'une haie vive, présentant des ouvertures çà et là.

La salle à manger donnait sur le jardin ; s'il tâchait de surprendre la conversation des époux ? Peut-être apprendrait-il de cette façon pourquoi la jeune femme manifestait une telle aversion pour son mari. Harry Dickson ouvrit sa fenêtre et écouta : le silence était immense ; les habitants du pays se couchaient avec les poules. De l'autre côté du marais brillait seulement une lumière solitaire. Elle venait probablement de la masure de l'ermite dont son hôtesse lui avait parlé.

Il y avait quelques mois, un homme était venu s'installer

dans une hutte isolée et menaçant ruine ; comme il portait la robe de bure, on croyait qu'il appartenait à un ordre religieux.

Cette hutte avait son importance, car elle était située sur une hauteur et servait de point de repère à ceux qui, venant de la ville, voulaient traverser le marécage.

Si l'on ne perdait pas la mesure de vue, on pouvait traverser la surnoise étendue par un chemin droit et ferme.

Aussi, pendant la plus grande partie de la nuit, l'ermite tenait-il sa lumière allumée, de sorte que quelques téméraires avaient déjà risqué la périlleuse traversée nocturne.

Harry Dickson songeait à tout cela en quittant son cottage pour se diriger vers la villa des Sommerset.

Après de brèves recherches, il découvrit une ouverture dans la haie, la franchit aisément et put entendre les voix des époux.

— Pour l'amour du Ciel, dites-moi pourquoi, sans m'en avoir rien dit, vous êtes allée au cirque ? demandait l'industriel.

— Parce que vous ne l'auriez jamais permis, fut la réponse de la jeune femme.

— C'est bien possible, remarqua l'homme. À quoi bon rouvrir d'anciennes blessures ? Vous feriez mieux d'oublier tout cela une fois pour toutes.

— Oui, répondit la jeune femme en tremblant, si je le pouvais. Croyez-moi, Georges, je vous sais gré de tout ce que vous faites pour moi. Je vois bien que vous m'aimez par-dessus tout, mais nulle part je ne puis trouver le repos.

— Je sais parfaitement, dit l'industriel d'une voix pleine d'amertume, qu'il y a un secret entre nous. Combien de fois ne vous ai-je pas suppliée de me le confier ! Ne voyez-vous donc pas que je souffre de votre propre inquiétude ?

Harry Dickson entendit soupirer la jeune femme.

— Laissez-moi, s'écria-t-elle passionnément. Même si je devais vous écouter, je n'arriverais pas à vous convaincre, et la situation n'en serait rendue que plus intolérable.

— Pensez-vous toujours à ce Carlo, à ce dompteur ? demanda Mr. Sommerset avec un accent de colère.

La jeune femme se tut et le détective entendit sa respiration oppressée.

— Que le coquin soit maudit, même après sa mort ! s'écria Mr. Sommerset en fureur. Il détruit mon bonheur plus qu'un vivant ne saurait le faire.

Harry Dickson se redressa soudain. N'avait-il pas entendu à ses côtés un rire sarcastique ? Son regard perçant fouilla l'ombre, alentour, mais il ne distingua personne. Pourtant, il aurait osé jurer ne pas s'être trompé.

Il se sentait peu disposé à en entendre plus long, si un second espion se tenait à ses côtés.

Précautionneusement, il retraversa la haie, et il allait regagner son logis quand sa fine ouïe perçut un bruit de pas s'éloignant de la villa dans la direction du marécage.

Quelqu'un d'autre que lui était-il aux écoutes également ? Le détective se glissa vers l'endroit où retentissait le bruit des pas : il ne s'était pas trompé en effet.

À trente pas de lui, une haute silhouette drapée dans des étoffes flottantes s'éloignait.

Sa démarche était souple et légère et ne pouvait être celle des lourds laboureurs de la plaine.

Harry Dickson la suivait avec prudence, mais tout à coup il s'arrêta, comme rivé au sol : il se trouvait au bord même du marécage, un pas de plus aurait été son infailible perte.

L'ombre avait disparu.

— Le marais semble avoir des secrets, murmura Dickson en reprenant le chemin du retour. Mais qu'à cela ne tienne ! J'ai assez de temps devant moi pour les lui ravir !

2. Le pieux ermite

Dès potron-minet, Harry Dickson se trouva le lendemain au bord du marécage du Diable, non du côté où la veille la mystérieuse apparition s'était évanouie, mais de celui de la ville, d'où étaient partis le dompteur et les deux courriers pour leur dernier trajet.

Son regard erra sur la sinistre étendue, dont la face ténébreuse n'était interrompue que par de grêles touffes de bruyère, des bouleaux nains et une floraison avare et pallide.

Partout luisaient sur la terre ferme de sombres flaques liquides, que le voyageur devait soigneusement éviter pour traverser le marais par d'étroits sentiers à peine visibles.

— Vous me suivrez à vingt pas de distance, dit le détective en se tournant vers Tom Wills, et vous prendrez bien garde aux sentiers.

» Il se pourrait que vous me perdiez de vue pour un moment. Souvenez-vous de chaque arbuste, de chaque petite élévation du sol, pour retrouver votre route. Voyez-vous cette hutte, de l'autre côté du marécage ?

— Très bien, maître, répondit le jeune homme en regardant vers l'endroit indiqué.

— Elle sert de point de repère pour toute la contrée, continua le détective. Je vais donc essayer d'atteindre l'autre côté.

Plus d'une fois, en cours de route, l'horreur s'empara de l'esprit de Harry Dickson quand il sentait sous ses pas sourdre l'eau fétide du marais. Il n'osait s'arrêter nulle part, au risque de s'enliser dans la boue mouvante. À de rares intervalles seulement, un peu de terre ferme lui permettait une courte halte.

— Cela ne m'étonne pas, murmura-t-il pendant un de ces instants de répit, que des étrangers disparaissent dans cet enfer. Mais ce qui m'étonne, c'est que des messagers, familiarisés depuis des années avec l'endroit, s'y soient perdus. Il se peut qu'ils aient voyagé par temps de brume, mais même alors la lumière de la cabane leur servait de phare.

» Ce qui est le plus surprenant, c'est qu'ils étaient justement porteurs d'une grosse somme d'argent. Voilà qui ne me dit rien qui vaille. Quelque chose cloche dans toute cette histoire !

Il s'arrêta de nouveau à une courbe du chemin.

« Il faut que je fasse attention, se dit-il. Si l'on ne tient pas l'ermitage en vue, on risque de s'égarer et de s'enfoncer dans cette mare sombre là-bas, qui ne me paraît pas de nature à vouloir rendre sa proie.

— Tom, s'écria-t-il en se retournant, passez-moi le bâton que vous venez de couper à ce chêne marceau ! Il faut que je m'en serve comme jalon indicateur.

Sur ces mots, il s'empara du gourdin et l'enfonça dans la terre molle ; il y disparut presque entièrement.

— Faisons-y une encoche montrant la direction de l'ermitage. Alors, nous pourrons reprendre la route.

Le trajet à travers le marais leur prit environ vingt minutes. Ils avaient alors atteint la terre ferme et se trouvaient à proximité de la hutte.

— La cheminée fume, observa Tom. Le pauvre ermite semble donc être chez lui. Si on lui rendait visite ?

— C'était bien mon intention, répondit Dickson en souriant, mais j'aimerais bien que vous demeuriez au-dehors ; deux personnes pourraient par trop troubler les méditations du saint homme.

Tom Wills s'étendit sur une place gazonnée déjà chauffée par le soleil. C'était un endroit rêvé pour le repos et la réflexion : au loin s'étendait la face immobile et luisante du marécage, avec ses fleurs rares et ses chétifs bouleaux tremblotants ; sur ce paysage silencieux se voûtait l'immense azur flambant de clarté solaire. Seuls, les bruits lointains de la fonderie proche troublaient la grande paix du ciel et de la terre.

Pendant que Tom Wills se plongeait dans une douce rêverie, Harry Dickson s'était approché de la cabane.

Celle-ci n'était pas aussi délabrée qu'on la lui avait dépeinte ; elle était même pourvue d'une porte bien solide, fermée pour le moment.

Elle était même verrouillée, car elle ne céda pas à la poussée du détective.

Mais il avait décidé de faire la connaissance de l'ermite. Il frappa donc.

Il se fit pas mal de bruit à l'intérieur, et cela dura quelque temps avant que la porte fût doucement entrebâillée, de façon à pouvoir être refermée à l'instant.

Par l'étroite fente, une haute silhouette vêtue d'une robe de bure regarda au-dehors. Un lourd capuchon couvrait toute la figure de l'ermite, ne laissant paraître qu'une forte barbe noire.

Harry Dickson fut en même temps stupéfait et ravi. Là où il s'attendait à trouver un vieillard las de vivre et lourd d'âge, il se

trouvait devant un homme solide d'une trentaine d'années, dont le regard inquisiteur pesait sur lui.

— Que cherchez-vous par ici ? demanda l'ermite d'une voix soupçonneuse, et en même temps son regard errait sur les alentours comme pour se convaincre que son visiteur était bien seul.

Le détective ne savait pas s'il s'était aperçu de la compagnie de Tom Wills pendant la traversée du marécage.

— En premier lieu, dit Harry Dickson, je voudrais bien une gorgée d'eau fraîche ; cette maudite traversée m'a donné soif. Et, ensuite, j'aimerais apprendre de vous l'une ou l'autre chose concernant ce mystérieux marécage.

Le solitaire inclina lentement la tête, de sorte que le détective ne put distinguer ses traits.

— Vous pouvez obtenir l'eau que vous désirez, répondit l'ermite, mais je ne puis rien vous dire concernant cet endroit. Attendez un peu dehors, ajouta-t-il en remarquant que le visiteur s'apprêtait à franchir son seuil.

L'instant d'après il s'était reculé et avait vivement fermé la porte au verrou.

« Un gaillard diablement méfiant, pensa le détective en prenant place sur le banc à peine équarri devant la maison. Il pourrait bien se départir un peu de sa misanthropie. »

Quelques instants plus tard, l'habitant de la hutte réapparut, portant une grande jatte de terre pleine d'eau.

— Pardonnez-moi de ne rien vous offrir de meilleur, dit-il. Un pauvre homme comme moi n'a ni vin ni bière chez lui.

— Et pourtant vous fermez soigneusement votre porte, interrompit Harry Dickson en riant. On dirait vraiment que vous cachez de grands trésors.

La figure de l'ermite s'assombrit.

— Croyez-vous que, si je possédais biens et argent, je vivrais dans cette solitude ? demanda-t-il. Et maintenant, ajouta-t-il vivement, je crois que vous êtes désaltéré. Vous pouvez continuer votre chemin. Que Dieu vous garde !

— Votre présence ici est une véritable bénédiction pour l'endroit, répondit Harry Dickson en se levant. Pendant la journée votre demeure, et pendant la nuit votre lumière montrent le chemin à tous ceux qui s'aventurent dans le marécage.

— Cela, je ne l'ai jamais su, dit lentement l'ermite. Du reste, je m'intéresse fort peu aux habitants, et il m'est absolument indifférent que ma maison ou que ma lampe leur servent de guide.

— Vous n'allez jamais dans le marais, sans doute ? demanda Dickson.

— Jamais, fut la brève réponse. Je n'ai rien à y faire.

— Étiez-vous chez vous cette nuit ? demanda le détective.

— J'y suis toujours. Mais pourquoi me questionnez-vous de la sorte ?

— Parce qu'alors vous avez dû entendre le cri terrible qui fut poussé entre dix et onze heures ; vous n'avez pas pu ne pas l'entendre !

L'ermite leva un peu la tête et laissa errer ses regards sur l'étendue du marais.

— Non, dit-il d'une voix formelle, je n'ai rien entendu. Je dormais déjà à cette heure tardive.

— Vous devez vous tromper, rétorqua Harry Dickson en lui jetant un regard inquisiteur, car entre onze heures et minuit j'ai vu briller votre lumière.

— C'est bien possible, concéda l'ermite. Pendant une grande partie de la nuit, je la laisse allumée.

— Mais pourquoi, insista le détective, puisque vous ne vous souciez pas des hommes ?

— Je dors mal et je m'éveille souvent. Alors, des heures durant, je lis dans la Bible. Voilà pourquoi je tiens ma lampe allumée.

— Avez-vous entendu dire que plusieurs personnes ont péri dans ce marais ?

L'ermite réfléchit quelques instants avant de répondre :

— Non, je l'ignore. Et qui étaient ces infortunés ?

— Le premier fut le dompteur Carlo, dont on ne sait rien depuis bientôt six mois.

Les yeux du solitaire s'attachaient fixement au détective.

— Êtes-vous de la police ? demanda-t-il vivement.

— Pour vous servir. Cela veut dire que je suis un détective qui a pris pour mission de traquer les criminels et de les livrer à la justice.

La main de l'ermite tremblait légèrement en prenant l'écuelle des mains de son visiteur.

— Et aujourd'hui vous cherchez l'assassin du dompteur Carlo ?

— En effet. N'avez-vous jamais vu rôder dans ces parages ce jeune homme à la mine caractéristique d'Italien ? Il doit avoir été en relation avec la dame qui est maintenant l'épouse de Mr. Sommerset.

L'ermite sembla se perdre dans ses pensées, comme s'il voulait faire mentalement un retour vers le passé. Enfin il releva

la tête et regarda au loin vers les usines métallurgiques.

— Mr. Sommerset n'est-il pas propriétaire de ces établissements ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Harry Dickson. Vous devez bien le connaître.

— Au cours de mes promenades dans les environs, il m'est arrivé de voir sortir deux gentlemen de cette villa, au loin ; à en juger par leurs habits, ce devaient être les propriétaires des usines.

— C'est exact. Le plus jeune, c'est Mr. Sommerset, l'autre Mr. Wilsburg, son beau-père ; quelque chose semble les ennuyer, quelque chose qui a rapport à la disparition du dompteur Carlo.

— Voilà ce que je ne puis savoir, répondit le solitaire. Tout ce que je sais, c'est ceci : un soir – il était environ onze heures, – j'étais dans le parc de cette villa et je regardais les étoiles.

» J'étais descendu dans la plaine, j'avais recueilli des aumônes et j'étais bien fatigué quand je pris un peu de repos dans ce parc.

» Tout à coup, j'entendis une violente discussion s'élever entre deux hommes dont l'un reprochait à l'autre d'avoir détruit son bonheur.

» Soudain, j'entendis un cri terrible, puis le silence retomba.

» Les deux hommes avaient disparu dans le parc.

» En toute hâte, je quittai les lieux et regagnai ma maison ; je ne me suis plus occupé de la chose.

» Voilà tout ce que je sais.

— Avez-vous vu les deux hommes ? demanda le détective.

— Ni l'un ni l'autre ; il faisait si sombre dans le parc que je ne pouvais rien distinguer ; même pendant la journée, du reste, il y fait obscur.

— N'avez-vous pas vu une jeune dame dans le voisinage ? demanda Harry Dickson.

— Non, répondit l'ermite, pour autant que je me rappelle, non. Toutefois je vous prie de ne pas faire usage de ce que je viens de vous dire ; votre clairvoyance suffira, je pense, à vous aider à trouver la bonne piste.

Le détective resta perdu dans ses pensées.

Du récit de l'ermite il pouvait conclure que, dans un instant d'ardente jalousie, Mr. Sommerset s'était débarrassé de son rival, le soir où celui-ci venait faire ses adieux à l'aimée.

Toute la conduite de la jeune femme ne prouvait-elle pas qu'elle aussi tenait son époux pour le meurtrier du jeune Carlo ? N'avait-elle pas tremblé comme une feuille lors de l'entrée de son mari dans la roulotte ?

N'avait-elle pas laissé sous-entendre qu'un terrible secret l'oppressait ?

Il comprit qu'il lui était absolument nécessaire de revoir Mrs. Sommerset et de gagner sa confiance.

Peut-être se trouvait-elle dans les environs au moment de la fatale entrevue entre les deux hommes.

Peut-être même avait-elle été le témoin horrifié du forfait, quand le cadavre de son fiancé fut confié aux profondeurs perfides du marécage ?

Plus Dickson y réfléchissait, plus il se rendait compte que la jeune femme possédait la clé de l'énigme.

— Je vous remercie pour tout ce que vous venez de me dire, dit-il en serrant la main de l'ermite, et n'ayez aucune crainte d'être mêlé à cette affaire. Je commencerai par faire effectuer des sondages en secret dans le marais.

» Je regrette fort que vous ne puissiez m'aider dans cette besogne.

— Par principe, je ne vais jamais dans le marécage, déclara le solitaire. J'en éprouve une insurmontable aversion.

» Et puis, je ne crois pas que vous trouverez quelque chose, car, d'après ce que j'ai entendu dire par les habitants de la contrée, le marécage est terriblement profond et ne rend jamais ce qu'il a pris.

— Cela paraît ainsi tout au moins, riposta Harry Dickson, car on n'entendit plus jamais parler de ceux qui s'y engagèrent ; une seule chose seulement est bien remarquable.

L'ermite jeta un regard scrutateur sur son visiteur.

— Quoi donc ? fit-il.

— Que parmi ces disparus, il se soit trouvé deux personnes porteuses de sommes d'argent considérables ; car, comme je l'ai appris aujourd'hui, outre un courrier, il y avait un jeune homme revenant d'Australie et gagnant son village natal situé de l'autre côté du marécage.

» Lui aussi avait beaucoup d'argent sur lui, économisé au long de son laborieux exil.

» Lui aussi doit être devenu victime de cet endroit sinistre, car sa piste conduit jusqu'à la ville de Sussex, donc jusqu'au marais.

L'ermite hocha tristement la tête et jeta un regard sombre sur la morne vastitude.

— Dieu ait pitié de son âme ! murmura-t-il. Mais pourquoi pousser la témérité jusqu'à choisir ce périlleux chemin à travers cette étendue meurtrière ?

— C'est le chemin le plus court vers les villages riverains et

vers les villas du bord ; ensuite, il est certain que votre hutte constitue un excellent point de repère ; le chemin court tout droit vers elle.

Le solitaire posa sa main sur l'épaule du détective.

— C'est tenter Dieu ! dit-il d'une voix profonde. Attention qu'il ne vous arrive malheur à vous aussi, et dans ce cas la lumière de ma lampe en serait la cause.

— Ne vous faites aucun souci à ce sujet, répondit Harry Dickson. Si quelque chose m'arrive, ce sera par ma propre faute ; mais il est temps maintenant.

» Je vois mon jeune ami qui s'avance de ce côté. Il a dû trouver le temps un peu long.

L'ermite observa attentivement Tom qui s'approchait lentement d'eux.

— Est-il détective lui aussi ? demanda-t-il.

— Du moins il voudrait le devenir, répondit Dickson. Pour le moment, il ne s'occupe que de menues affaires, mais avec une rare intelligence, je dois le dire à son honneur. Je puis même affirmer que j'aurais moins de chances de réussite si je ne l'avais pas à mes côtés.

— Sa figure est en effet intelligente, dit pensivement l'ermite, et il connaît l'art subtil de dissimuler ses pensées.

— Mais il en est de même de vous, dit Dickson en riant. Vous aussi feriez un bon détective, car vous savez fort bien observer le monde.

L'ermite se détourna et marcha vers la porte.

— J'aurais bien aimé voir l'intérieur de votre ermitage, dit le détective.

» Je m'en fais une idée fort romanesque : une table et une chaise mal équarries, dans un coin une litière de mousse et de paille, et peut-être un corbeau, un renard ou quelque autre bête sauvage comme compagnon.

La phrase de Harry Dickson fut tout à coup interrompue par un bruit singulier qui venait de l'intérieur ; il écouta avec une attention étonnée : c'était une sorte de feulement, suivi d'un souffle profond et rauque.

— Qu'est-ce cela ? demanda-t-il. Vraiment, vous donnez asile à un animal sauvage ?

Un instant, les sourcils de l'ermite se froncèrent sombrement, puis il répondit avec tranquillité :

— En effet, je garde ici un renard. Je l'ai ramassé dans la forêt il y a quelque temps de cela, blessé par un coup de feu. Je l'ai hébergé et suis parvenu à le guérir. Il est furieux contre les étrangers, et c'est pour cela que je ne vous fais pas entrer dans

ma maison.

Tout à ses pensées, Harry Dickson s'en alla. Sa promenade le conduisait autour du marais, vers les fonderies lointaines de la firme Sommerset et Wilsburg. Tom Wills le suivait en silence, attendant que son maître parlât.

— L'ermitage a son secret, dit enfin Harry Dickson à voix basse. Le brave homme vient de nous raconter une bonne blague avec son histoire de renard !

— C'est ce qu'il me semble, répondit Tom Wills. Un renard ne fait jamais un bruit pareil, et, quant au reste, l'ermite n'a pas dit la vérité non plus.

— Ah ? fit le détective, qu'avez-vous découvert, pour prétendre cela ?

— J'ai fait le tour de la maisonnette, qui m'intéressait autant que ses habitants.

— Et qu'avez-vous trouvé ?

— Une longue tige couverte de plantes lacustres.

— Hm..., remarqua Harry Dickson, voilà qui ne dit pas grand-chose. Il se peut que notre ermite s'en soit servi pour sonder les profondeurs proches.

» Quant à moi, j'ai appris des choses plus intéressantes au cours de mon entretien avec le solitaire : notamment où le dompteur Carlo s'est trouvé en dernier lieu.

Tom Wills jeta un regard interrogateur à son maître.

— À-t-il vraiment été assassiné ?

— Il le paraît et, d'après les dires de l'ermite, le meurtrier ne pourrait être que le fabricant Sommerset.

Le jeune homme partit d'un franc éclat de rire.

— Vous n'allez pas croire ces balivernes, maître ! Ce gentleman qui, d'après ce que j'ai entendu dans les environs, est un véritable père pour son personnel, ne pourrait être un assassin ! Si encore c'était Mr. Wilsburg, qui est détesté partout pour son avarice et son mauvais caractère ! C'est plutôt à lui que je prêterais des desseins criminels.

Harry Dickson ne dit mot, mais ses yeux s'ouvrirent tout grands et se fixèrent sur un point déterminé.

Ils se trouvaient sur une légère éminence, d'où l'on avait une vue parfaite sur toute l'étendue ; une copieuse bruyère l'entourait, gîte idéal pour le lièvre ou le renard, quand ils veulent se soustraire à l'œil du chasseur.

Le détective s'arrêta un moment, le dos tourné au marécage et regardant la plaine.

— N'est-ce pas un endroit ravissant ? dit-il en étendant les bras, comme s'il voulait embrasser la nature entière. Voyez au

loin ces montagnes bleues, cette sombre forêt, et ce pâturage !

Sans s'occuper de son compagnon, il s'élança vers un champ proche.

Il disparut derrière une butte de terre.

Comme Tom Wills s'approchait, il assista à un bien singulier spectacle : le détective s'était jeté à plat ventre et avançait en rampant à travers les broussailles, vers la hauteur qu'ils venaient de quitter.

— À terre ! À terre ! ordonna-t-il.

Et, sans dire un mot, Tom lui obéit.

— Vous devez ramper à mes côtés, de sorte que personne ne puisse vous voir.

Bientôt ils eurent de nouveau atteint la petite hauteur.

La bruyère y était assez haute et touffue pour les cacher dans leur position couchée. Seule, du côté du marécage, la vue était libre.

— Mais je ne vous comprends plus, maître, murmura Tom. En dix pas nous en aurions fait autant.

Au lieu de répondre, Harry Dickson sortit ses jumelles de sa poche, inspecta l'étendue lacustre, puis les tendit à son élève.

— Essayez donc de vous orienter, et regardez si vous pouvez retrouver le chemin par où nous sommes venus.

Tom le fit avec attention.

— Je crois que nous nous trouvons en face de ce coude d'où l'on doit se diriger sur l'ermitage, et où nous avons fiché un bâton en terre.

— Vos yeux ne vous ont pas trompé, mon garçon. Imaginez-vous maintenant que, par une nuit obscure, une puissante lumière domine cette hauteur, par exemple un fanal avec réflecteur. Qu'arrivera-t-il au voyageur solitaire qui pense marcher vers l'ermitage en se guidant sur la lumière ?

— Seigneur ! s'écria Tom Wills. Comment pouvez-vous dire de si horribles choses ? Mais le malheureux serait infailliblement perdu !

— En effet, remarqua le grand détective, et ce qui est fort curieux c'est que ce sont précisément des gens porteurs d'argent qui se sont égarés. Cherchons... Cet endroit se prête admirablement à tous les crimes.

Les deux hommes inspectèrent chaque pouce de terrain. Tout à coup, Tom Wills s'arrêta devant une touffe de bruyère.

— Il me semble que la terre et les plantes ont été fortement foulées à cet endroit, remarqua-t-il.

Harry Dickson s'approcha.

— Vous avez raison. Examinons cela de plus près.

Les recherches durèrent peu de temps. Le jeune garçon heurta un objet dur et, l'instant d'après, il découvrit une grande lanterne à réflecteur.

— C'est un démon qui se sert d'un engin pareil, s'écria le détective avec colère. Mais, ajouta-t-il en regardant de plus près l'objet trompeur, il y a un nom frappé dans le fer-blanc de la lanterne.

— *Fonderies Sommerset*, lut Tom Wills. C'est affreux ! L'ermite aurait-il eu raison quand même ?

3. Le meurtre dans le marécage

Harry Dickson n'avait pu exécuter le plan dont il avait parlé à l'ermite, notamment traverser de nuit le sinistre marécage : un léger accès de fièvre l'avait obligé à se mettre tôt au lit.

Quand il se réveilla le lendemain, Tom Wills avait disparu de la chambre à coucher commune, sans doute pour faire une balade matinale.

Au moment où Harry Dickson formulait cette pensée, Tom arriva à toute vitesse.

— Qu'y a-t-il ? demanda Harry Dickson comme son élève entraînait, hors d'haleine.

— Maître, s'écria-t-il, un nouveau malheur vient d'arriver ! Le beau-père de Mr. Sommerset, Mr. Wilsburg, a disparu depuis hier soir.

» Il s'était rendu en ville pour retirer une grosse somme de la banque et a voulu traverser le marécage pour retourner aux fonderies.

» Depuis son départ de la ville, pas une âme ne l'a revu !

Le détective fut habillé en quelques secondes.

— Comme je l'avais supposé, murmura-t-il. File à toutes jambes vers les usines, fais-toi donner quatre grands grappins comme ceux dont se servent les équipages des remorqueurs : tu sais, cette sorte de grappins dont les crochets sont groupés en quadrat et présentent la forme d'une petite ancre, et munis d'un œil pour y attacher un long câble.

— J'espère trouver encore du monde aux usines, remarqua Tom Wills, car tous sont sur pied pour chercher le vieux gentleman dans le marécage.

Pendant que Harry Dickson achevait une rapide toilette, Tom s'en fut en grande hâte. Dickson pensait :

« La lanterne provient des fonderies de Sommerset. Celui-ci l'aura portée à la butte, ayant su que le vieux Wilsburg allait revenir avec beaucoup d'argent sur lui. Je crois ne pas me tromper en prétendant avoir été moi-même la cause indirecte de cette mort. Mais ce sera en tout cas le dernier forfait du misérable ; et si je ne réussis pas à l'envoyer à l'échafaud, je dis adieu au métier de détective. »

Il avala son café et courut vers le marais, qu'il devait

atteindre en faisant une grande courbe. Plus il se rapprochait, plus il voyait de gens qui étaient à la recherche de Mr. Wilsburg.

— Personne ne se doute de l'endroit où gît le malheureux, murmura-t-il, et personne non plus ne se doute de l'exécrable forfait qui s'est accompli. Mais j'ai le temps : sans les grappins de Tom, je ne puis rien faire.

Lentement il se rendit à l'endroit où il avait fiché en terre le bâton de son élève. Personne ne s'y trouvait ; tous cherchaient plus loin, en des lieux plus dangereux que celui-là. Enfin, il vit un homme se détacher de la lointaine multitude et s'approcher de lui : c'était Mr. Sommerset.

— Avez-vous entendu l'affreuse nouvelle ? cria-t-il au détective. Mon beau-père a disparu. Il n'y a pas de doute, le marais l'a englouti !

Harry Dickson lui lança un regard perçant.

— Monsieur Sommerset, dit-il, je suis content de vous voir seul. Dites-moi donc qui était au courant du fait que votre beau-père devait revenir de la ville avec une forte somme d'argent sur lui ?

Le fabricant recula. Ses yeux se fixèrent attentivement sur la face impassible du grand détective.

— Mais..., balbutia-t-il, vous ne supposez tout de même pas...

— Si, je le suppose, répondit Harry Dickson. Je suis convaincu que nous ne sommes pas devant un accident, mais devant un crime.

— Mais qui donc serait le coupable ? s'écria Mr. Sommerset avec terreur.

— Un de ceux qui savaient la chose ; c'est pour cela que je vous saurais gré de me dire qu'elles étaient les personnes qui étaient au courant.

Le fabricant laissa tomber sa tête sur sa poitrine et réfléchit profondément.

— Pour autant que je me souviene, nous n'en avons parlé qu'une seule fois, et notamment avant-hier soir, quand nous sommes revenus du cirque.

— Qui assistait à l'entretien ?

— Mon beau-père, ma femme et moi.

— Où la conversation eut-elle lieu ?

— Dans la salle à manger de ma villa. Dès que nous sommes rentrés, nous nous sommes mis à table pour dîner.

— La fenêtre de cette pièce donne sur le jardin, n'est-ce pas ? Et elle est souvent ouverte ?

— En effet, et mon beau-père s'est retiré tout de suite après que la communication eut été faite, car nous ne vivons pas

précisément en bon accord.

— Avait-il des ennemis ? demanda Harry Dickson toujours impassible.

— Pas que je sache. Souvent il m'a dit que j'étais, moi, son seul ennemi, parce que j'avais insisté pour que la dot de ma femme me fût remise. J'en avais un besoin urgent pour mes affaires.

Harry Dickson réfléchit.

— Se peut-il que, peu avant la disparition du courrier, vous ayez parlé de la prochaine arrivée de l'argent ?

— Oui, répondit Mr. Sommerset d'un ton formel. Je me rappelle fort bien que nous avions un grand besoin de cet argent.

— Vraiment ? dit Harry Dickson. Alors j'en sais assez pour le moment.

» Mais voici mon élève qui vient : je l'avais envoyé aux usines. Je crois pouvoir vous dire que, d'ici quelques minutes, nous serons devant le cadavre de votre infortuné beau-père.

Avant que Tom eût atteint l'endroit où l'attendaient les deux hommes, le détective s'était livré à un minutieux examen des lieux.

Pas bien loin de l'endroit où il se trouvait, il vit que la basse végétation avait été foulée sur un espace de plusieurs mètres.

— Regardez, monsieur Sommerset, fit-il, c'est ici que le meurtrier a épié sa victime.

Mr. Sommerset frissonna visiblement et regarda l'endroit avec effroi.

Entre-temps Tom s'était approché avec les grappins.

— C'est parfait, loua Dickson, voilà l'engin qu'il nous fallait. Et maintenant, monsieur Sommerset, allez trouver le monde qui fouille le marais et amenez-moi deux gars solides.

L'industriel s'éloigna en secouant la tête pendant que Tom jetait un regard interrogateur à son maître.

— Avez-vous trouvé trace du disparu ? demanda-t-il vivement.

— Et une trace si certaine que je puis dire avec précision où se trouve le corps. Regardez donc cet endroit-là !

— Un homme assez grand a dû s'y tenir couché, et il n'était pas seul.

— Comment, s'écria le détective, quelque chose m'aurait donc échappé ?

Tom Wills montra une place dénudée du sol.

— Il avait une bête auprès de lui, et une bête dont les traces me sont inconnues.

Harry Dickson regarda avec attention.

— Par le Ciel ! Vous avez raison ! Mes yeux semblent devenir moins bons, car je ne l'avais pas vu. C'est heureux que vous l'ayez découvert ; cela va nous faciliter la tâche.

Entre-temps Mr. Sommerset s'était approché avec les deux aides.

— Écartez-vous un peu, messieurs, demanda Harry Dickson. Je veux jeter le grappin dans cette mare. C'est là que doit se trouver le cadavre de Mr. Wilsburg.

Il jeta l'engin dans l'eau noire, puis l'amena avec précaution : le grappin crocha quelque chose dans le fond.

— À l'aide, maintenant, ordonna-t-il aux assistants. Il se peut que nous ayons accroché quelque souche pourrie, mais je ne le crois pas. La façon dont le crochet se comporte me dit qu'il s'est attaché à un objet flottant entre deux eaux.

Les hommes se mirent à haler vigoureusement. Seul l'industriel se tenait à l'écart, horrifié, incapable d'un mouvement.

Puis un cri d'horreur sortit de toutes les bouches : une masse sombre couverte de lentisques et d'algues venait d'apparaître à la surface. Déjà l'on voyait les formes d'un corps humain et, quelques minutes plus tard, un cadavre gisait sur la terre ferme.

— Lavons-le d'abord, ordonna le détective. Nous devons voir si nous sommes bien devant la dépouille de Mr. Wilsburg.

Vivement, les hommes se précipitèrent pour revenir avec de grands seaux d'eau qu'ils avaient puisée à l'endroit où l'onde du marais était claire et propre.

— C'est bien Mr. Wilsburg s'écrièrent-ils quand le corps fut nettoyé.

— Il s'est noyé en s'écartant de la bonne route, opina Tom.

Le détective se pencha attentivement sur le mort, examinant son visage et ses vêtements. De la gorge au menton courait une large écorchure, que seul Harry Dickson avait remarquée. Quant à la jaquette, elle présentait une grande déchirure triangulaire.

Personne ne prit garde à ces détails. Tous regardaient en silence, en proie à une vive émotion.

— Voulez-vous vérifier si votre beau-père est encore en possession des fonds qu'il a retirés hier de la banque ? dit le détective en se tournant vers Mr. Sommerset.

— Ne me demandez pas cela, je ne pourrais le toucher ! Faites-le vous-même, je vous en prie.

L'examen fut vite fait.

— Je l'avais bien pensé, déclara le détective. Il n'a plus rien sur lui, pas même sa montre !

Mr. Sommerset était comme frappé par la foudre.

— C'est un coup bien dur pour moi, dit-il à voix basse. J'avais absolument besoin de cet argent pour nos usines.

Tout à coup il releva la tête. Un grand dogue arrivait à bonds puissants ; c'était le chien favori de Mr. Sommerset. Il rompit le cercle des assistants, renifla devant le cadavre étendu, puis se frotta contre son maître en poussant des jappements plaintifs.

— Pluton ! s'écria Sommerset avec effroi. Qui a donc pu lâcher ce chien si hargneux ?

Il regarda dans la direction de la villa et, tout à coup, devint livide :

— Ma femme ! s'écria-t-il.

Dans un cab à deux roues qu'elle conduisait elle-même, Mrs. Sommerset contournait le marécage. Quand elle atteignit le sentier où se trouvaient les hommes, elle arrêta brusquement son cheval et, sans plus se soucier de sa voiture, elle courut vers l'endroit où gisait le cadavre.

— Qu'est-ce qui arrive ici ? cria-t-elle de loin. Qu'est-il arrivé à mon père ? On dit qu'il a péri. Je ne veux pas le croire !

Elle promena autour d'elle des regards égarés, jusqu'à ce qu'ils tombent sur le visage livide de son mari.

— Qu'avez-vous fait de mon père ? cria-t-elle. Vous avez insisté hier soir pour qu'il aille encore retirer dans la soirée des fonds de la banque. Ne pouviez-vous attendre jusqu'à ce matin ? Alors il ne se serait pas égaré ; mais vous ne pensez jamais qu'à vous-même !

C'est alors qu'elle aperçut le corps inanimé du vieux gentleman.

Un cri terrible s'échappa de sa poitrine. S'arrachant aux bras de ceux qui voulaient la retenir, elle se jeta sur le cadavre.

— Père ! Père ! Est-ce possible ! sanglota-t-elle. Vous ai-je perdu pour toujours !

Elle couvrait de baisers frénétiques le pauvre visage glacé.

— Vous avez été assassiné, ajouta-t-elle avec désespoir, assassiné pour ce misérable argent. Et voici votre assassin !

Elle désignait Sommerset, qui secouait la tête.

— Oseriez-vous nier ? rugit-elle. Donnez-moi l'argent pour lequel vous avez commis ce crime odieux. Donnez-le-moi, que je le jette dans cette mare ! Pour qu'il descende en enfer !

» Ah ! ce n'est pas la première fois que l'argent fait mon malheur. C'est d'abord quand j'ai abandonné mon malheureux Carlo pour devenir votre femme.

» Oh ! comme j'ai été punie, car ma vie à vos côtés est devenue un véritable enfer. Partout je vois le visage de l'infortuné qui est devenu votre victime. Dites qu'avez-vous fait

de mon Carlo, misérable !

Comme une furie elle s'agrippait maintenant au cou de son mari, lui enfonçant ses ongles dans la chair. On eut toutes les peines du monde à l'en détacher.

— Menez-la chez elle, ordonna Dickson, se rendant compte qu'il était impossible de parler à la pauvre femme en ce moment.

Les ouvriers l'emportèrent vers son cab et la forcèrent à y prendre place. Mais, pendant tout un temps encore, on l'entendit se lamenter sauvagement.

— Votre épouse est-elle souvent agitée comme cela ? demanda Harry Dickson à l'industriel, qui restait là, figé comme une statue et qui n'avait pas fait un geste pour écarter sa femme.

— Il faut mettre fin à cela, dit-il finalement comme s'il s'éveillait d'un rêve. Elle est devenue folle à lier, et aujourd'hui même je la ferai interner dans un asile. Ou bien pouvez-vous me donner un meilleur conseil ?

Harry Dickson fronça les sourcils.

— Je n'ai pas d'opinion à ce sujet, dit-il froidement, ce sont vos affaires. Il faut prendre avant tout des dispositions pour emporter le cadavre.

Elles furent vite prises.

— Monsieur Sommerset, dit le détective en se tournant vers le fabricant, voulez-vous m'accompagner un bout de chemin ? Il faut de toute façon que nous allions du même côté. Tom peut veiller auprès du mort jusqu'à l'arrivée de la police.

L'interpellé suivit en silence le détective.

— Je crois, commença Harry Dickson, que vous n'en doutez plus maintenant : votre beau-père a bel et bien été assassiné. Pour moi, l'affaire est assez claire. Mais il me faudrait quelques renseignements supplémentaires concernant le dompteur Carlo.

» Je fais allusion, ajouta-t-il comme Sommerset le regardait avec étonnement, à cette rencontre de l'avant-veille de votre mariage.

Mr. Sommerset soupira profondément.

— Le jour de mon mariage, dit-il amèrement, fut celui des débuts de mon malheur. La femme que j'aime par-dessus tout m'a en horreur ; dans les fonderies, un revers succède à l'autre ; je suis un homme fini, maintenant plus que jamais, puisque je suis obligé de faire interner ma femme.

— Et le dompteur Carlo ? insista le détective comme son compagnon se taisait.

— Oui, répondit Mr. Sommerset. Ce soir-là, j'ai en effet rencontré le dompteur. Les préparatifs du mariage m'avaient plus ou moins fatigué et je voulais faire une petite promenade dans le

parc qui s'étend entre ma villa et celle de mon beau-père.

» À la lisière de ce parc, j'aperçus tout à coup un homme qui, à mon approche, se cacha derrière un arbre.

» Je crus me trouver en face d'un cambrioleur et, comme je crois être un homme courageux, je marchai résolument vers lui.

» Jugez de ma stupéfaction quand je me vis en présence du dompteur Carlo.

— Aviez-vous une arme sur vous ? demanda le détective.

— Oui, concéda le fabricant. Je suis toujours porteur d'un revolver et spécialement ces jours-là, car une bande de Bohémiens infestait la contrée.

— Saviez-vous, monsieur Sommerset, que votre fiancée avait entretenu des relations avec ce Carlo ?

— Oui, répondit l'autre avec résignation, et quelques semaines avant mon mariage j'en avais parlé avec elle.

» Elle m'avoua sans détours qu'elle aimait le saltimbanque et qu'elle l'avait rencontré souvent. Son père lui avait mis devant les yeux l'inanité de pareilles relations et, volontairement, elle les avait rompues.

» Je dus me contenter de ces explications.

— N'éprouviez-vous aucune jalousie envers cet homme ? demanda Harry Dickson.

— Pas la moindre, fut la réponse. Ma fiancée me laissa même lire toutes ses lettres.

— Votre étonnement devait être d'autant plus grand en rencontrant cet homme ce soir-là ?

— Justement, d'autant plus que je croyais le cirque parti depuis longtemps.

— Et comment se termina cette rencontre ?

— Je lui demandai ce qu'il faisait là, et il me répondit d'un air résigné qu'il attendait ma fiancée.

— Vous êtes-vous mis en colère ?

— Pas le moins du monde. Je savais que je pouvais avoir confiance en celle qui allait devenir mon épouse. Elle m'avait avoué son amourette avec droiture ; n'oubliez pas qu'elle est d'une nature très franche et très honnête.

— Continuez donc, encouragea Dickson, comme son compagnon se taisait.

— Nous nous enfonçâmes alors plus avant dans le parc, et j'expliquai au dompteur que sous aucun prétexte je ne pouvais consentir à le laisser parler à ma fiancée, même si elle lui avait promis ce rendez-vous.

— Et alors ? continua le détective.

— J'entendis le saltimbanque grincer des dents de colère, je

le vis chercher une arme, mais déjà j'avais mon revolver en main et, le lui braquant froidement sur la figure, je lui déclarai que je l'abattrais comme un chien s'il osait encore mettre un pied dans la région.

— Vous n'avez plus entendu parler de lui depuis lors ? demanda Harry Dickson.

— Non. Et, à mon grand étonnement, j'appris qu'il n'était plus jamais retourné à son cirque et que depuis ce soir-là il avait disparu sans laisser de trace.

Harry Dickson réfléchit à ce que lui avait raconté l'ermite, qui prétendait avoir été témoin de l'entrevue.

— Quelqu'un de vous deux a-t-il poussé un grand cri ?

— Mais non, répondit l'usinier. Nous avons parlé comme nous le faisons à présent tous les deux.

— Mais le juron que poussa l'Italien, n'aurait-il pas pu être pris pour un cri ? Ces hommes du Sud, quand ils sont agités, ne parlent pas précisément à voix basse.

— Il ne peut avoir été question d'un cri, déclara Mr. Sommerset, car le dompteur proféra son blasphème entre ses dents, de sorte qu'il fut presque inintelligible pour moi-même.

— Comment expliquez-vous sa disparition soudaine ?

— Je ne me l'explique pas. J'ai du reste prêté fort peu d'attention à toute l'affaire et, depuis, je n'y ai pas songé souvent.

» Je veux pourtant vous confesser ouvertement la façon singulière dont ma femme se comporta à un certain moment du jour de nos noces.

» La cérémonie et le repas s'étaient passés sans encombre, et ma femme se conduisait fort gentiment à mon égard. Elle était gaie et enjouée.

» Comme la villa de mon beau-père était trop petite pour le nombre des invités, la fête avait eu lieu en ville.

» J'avais fait avancer notre automobile pour une heure et peu avant nous nous sommes éloignés de la salle où l'on dansait.

» Pendant le trajet vers la villa, ma femme se montra très affectueuse. Mon personnel avait décoré la maison avec goût et la nouvelle maîtresse de céans y fit une entrée de reine.

» Nous nous trouvions alors dans la salle à manger, la pièce la plus luxueusement aménagée de toute la maison. Je connaissais les goûts de ma femme et les avais minutieusement observés en toute chose.

» Elle en était vivement émue. Je me trouvais le dos tourné vers la fenêtre, et elle voulait justement me remercier en m'embrassant quand quelque chose d'épouvantable survint.

» Je la vis tout à coup blêmir affreusement, et son corps se

raidit comme celui d'une morte. Je voulais lui demander ce qui lui arrivait, quand elle chancela et tomba évanouie dans mes bras. Je n'eus que le temps de la saisir pour lui éviter une chute sur le plancher. Je sonnai le personnel et nous la portâmes à sa chambre.

Le fabricant se tut, son regard erra au loin comme s'il poursuivait des ombres redoutables et comme si le cruel événement défilait à nouveau dans sa mémoire puis, se passant les mains sur les yeux, il soupira douloureusement.

— Depuis ce moment-là, continua-t-il, plus jamais un sourire n'a effleuré les lèvres de mon épouse. À peine revenue de son évanouissement, elle me fit dire par sa femme de chambre qu'elle était malade et qu'elle ne pouvait me voir. Mes prières n'y firent rien. Elle verrouilla la porte de sa chambre et refusa obstinément de m'ouvrir.

» Depuis, nous vivons comme des étrangers. Au début, j'ai essayé de découvrir les motifs de sa bizarre attitude. Ce fut en vain.

» Ma femme s'est enfermée dans un mutisme têtu, et désormais je vis la vie pénible d'un mari méconnu et détesté.

— Et vous n'avez aucune idée de ce qui pourrait expliquer son étrange conduite ?

— Non, pas la moindre, avoua Mr. Sommerset, et je ne fais plus rien non plus pour comprendre.

Les deux hommes venaient d'arriver à proximité de la villa du fabricant. Des cris lamentables s'en élevaient.

— Adieu, monsieur Sommerset, dit Harry Dickson en prenant congé. J'espère que tout s'arrangera.

4. L'enlèvement de Mrs. Sommerset

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le drame ; Harry Dickson, en tenue de voyage, se trouvait devant son cottage et donnait ses dernières instructions à son élève.

— Ainsi, conclut-il, vous savez ce que vous avez à faire, Tom. Si les hommes du parquet viennent et demandent si je suis sur la piste du meurtrier, vous direz que vous n'en savez rien et que je suis parti.

» Nous avons affaire à un criminel extraordinairement rusé, qui nous échappera dès qu'il s'imaginera que nous sommes sur ses traces.

— Et dois-je rester ici à ne rien faire ? demanda Tom, déçu.

— Pendant mon absence, répondit le détective, vous pourrez vous rendre la nuit dans le marais, à l'endroit où le malheureux Mr. Wilsburg a été retrouvé. Je suppose que l'horreur ne vous retiendra pas.

Le jeune homme se redressa de toute sa hauteur.

— Quand il s'agit de mon devoir, dit-il, je ne connais pas l'horreur. Mais que dois-je y faire ?

— Regardez de temps à autre si la lumière brûle dans la hutte de l'ermite. J'avais complètement perdu de vue ce brave homme.

— Soyez tranquille, monsieur Dickson, j'y veillerai. Mais je dois encore vous faire part d'une découverte que j'ai faite sur le cadavre de Mr. Wilsburg et que j'ai omis de vous communiquer.

— Je serai ravi de savoir, dit le détective en enlevant sa valise.

— Vous m'avez laissé à la garde du mort et, pendant ce temps, je l'ai encore une fois examiné.

» Je remarquai alors que l'annulaire du doigt gauche portait à la phalange inférieure une profonde blessure.

» Il était aisé de voir que quelqu'un avait tâché d'enlever de force la lourde bague de brillants que portait Mr. Wilsburg ; mais il ne put y parvenir, le doigt s'était épaissi et ne laissait plus glisser l'anneau.

— Ah ! s'écria Harry Dickson, cela est tout à fait conforme à l'idée que je me fais de l'assassin ; il est temps qu'on lui mette la main au collet, sinon il est capable de nous échapper encore. Au revoir, mon garçon, je serai de retour dans quelques jours et

alors nous frapperons le grand coup.

Sur une ferme poignée de main, Harry Dickson s'en alla, prit le chemin de la ville et se rendit à la gare.

Après le départ de son maître, Tom Wills se sentit bien seul ; il ne savait vraiment que faire, d'autant plus que Dickson ne lui avait pas confié de mission concernant le crime, car il ne considérait pas comme telles les promenades nocturnes dans le marécage.

Il erra donc dans les environs du cottage, se creusant la tête pour savoir qui avait bien pu commettre l'abominable forfait.

Son célèbre maître ne l'avait pas initié à ses déductions, ni à ses soupçons, et Tom Wills était abandonné à ses propres pensées et opinions.

Mrs. Sommerset avait accusé son mari d'un double meurtre : celui du dompteur Carlo et celui de son père, le maître des forges Wilsburg.

La trompeuse lanterne trouvée sur la butte et servant à attirer les voyageurs nocturnes dans la boue fatale provenait de chez Mr. Sommerset.

N'était-il pas, de plus, le dernier à avoir rencontré le dompteur ?

Les deux hommes disparus dans le cours du dernier semestre n'étaient-ils pas porteurs de sommes destinées au beau-père assassiné ?

Tom Wills ne pouvait comprendre pourquoi son maître s'acharnait à trouver d'autres preuves, alors qu'elles étaient pour ainsi dire toutes à portée de main.

Qui d'autre que Mr. Sommerset connaissait la valeur de la bague que le mort portait au doigt ? Tout autre assassin se serait contenté du portefeuille et de son contenu et aurait pris la fuite une fois en leur possession. Mais seul Mr. Sommerset connaissait l'immense valeur du joyau, bijou de famille transmis de génération en génération. Et ce qu'il allait faire maintenant de la malheureuse jeune femme qui venait de l'accuser publiquement, se tournerait contre lui comme une lourde preuve devant la justice.

Une grande pitié pour la malheureuse envahit le cœur de Tom Wills.

Mrs. Sommerset était jeune et belle et, dès les premiers jours du séjour du jeune homme dans la région, elle avait fait une vive impression sur lui.

Ne pourrait-il rien tenter pour sauver l'infortunée jeune femme des griffes de son criminel époux ? Dieu savait si elle ne pourrait pas lui fournir assez de preuves contre son mari pour

provoquer l'arrestation de ce dernier par la police de Sussex, et arriver ainsi à la solution de l'affaire avant que Harry Dickson ne fût revenu ?

Ce plan plut infiniment au jeune détective, qui n'était pas dépourvu d'un certain orgueil et qui brûlait surtout du désir de voir arriver l'instant où son maître pourrait le présenter au monde entier comme un limier accompli.

La villa des Sommerset l'attirait donc fort. Il savait qu'à cette heure le propriétaire était dans ses usines, et la jeune femme seule à la maison. Il s'introduirait donc subrepticement dans la demeure et parviendrait à faire parler Mrs. Sommerset...

Il ne craignait pas le dogue féroce, animal pourtant bien dangereux, car il ne quittait jamais son maître et le suivait partout, même dans les fonderies.

Mais où trouver la jeune femme dans les nombreuses pièces de la villa ? En tapinois, il se glissa dans le parc et commença sa recherche.

Tout était silencieux ; on n'y voyait âme qui vive. Il s'approcha de la villa à pas de loup.

Soudain il tressaillit de joie : une fenêtre venait de s'ouvrir au premier étage et Mrs. Sommerset s'y penchait. Ses lourds cheveux noirs ondulaient sur son cou et sur ses épaules, ses regards désespérés erraient sur les alentours. Elle était pâle comme une morte et pourtant d'une beauté éblouissante.

Pas une minute Tom ne douta qu'elle cherchait du secours, qu'elle tâchait d'échapper à la funeste puissance d'un mari abhorré.

Il ne se tint pas plus longtemps à l'abri de l'arbre qui le cachait aux yeux de la jeune femme. Hardiment, il s'avança et la salua d'un grand coup de chapeau.

Un instant Mrs. Sommerset sembla effrayée, mais, en reconnaissant son jeune voisin, elle parut prendre une décision.

— Monsieur Wills, demanda-t-elle à voix basse, êtes-vous seul ?

— Oui, madame, répondit le jeune homme ivre de joie. Puis-je vous être utile ?

— Oui, fut la réponse, vous pouvez aider à me sauver. Mon mari me tient enfermée ici, dans le but de me faire interner dans un asile d'aliénés.

» Je vais vous jeter un paquet de vêtements que j'ai choisis. Cachez-les et cherchez une échelle dans le jardin pour l'appuyer contre la fenêtre ; je descendrai. Mais faites vite, avant que mon mari ne revienne des usines.

Sans attendre la réponse du jeune homme, Mrs. Sommerset

disparu dans sa chambre. L'instant suivant, un paquet tombait sur le sol, et Tom s'empessa de le cacher dans les buissons.

Peu après, l'échelle était mise en place et la jeune femme descendit rapidement. Elle avait dissimulé sa chevelure défaits sous le premier chapeau venu et elle ne portait qu'une légère toilette matinale.

Bien que Tom Wills ne s'y connût que fort peu en toilettes féminines, il se rendit compte que, dans cet accoutrement, la pauvre femme risquait d'attirer bien des regards étonnés.

Les traits de Mrs. Sommerset étaient singulièrement altérés, et un certain égarement se lisait sur son visage. Ses yeux fatigués étaient enfoncés profondément dans leurs orbites et s'entouraient de cernes bleuâtres. Elle regardait autour d'elle avec angoisse.

Où conduire l'infortunée ? Pas chez lui à coup sûr, car son hôtesse l'aurait aussitôt reconnue. La mener vers un village lointain du comté, il ne fallait pas y songer : il aurait dû traverser toute la ville pour atteindre la gare.

— Marchons vite, supplia Mrs. Sommerset en lui prenant le bras. Conduisez-moi quelque part où mon mari ne puisse me trouver.

Malgré toute sa bonne volonté, Tom se trouva bien embarrassé et se creusait la cervelle pour trouver un moyen de la sauver.

Ils s'étaient enfoncés plus avant dans le parc, et en quelques minutes ils en avaient atteint la lisière. Ils marchèrent en silence pendant encore une dizaine de minutes, jusqu'à ce qu'ils fussent en pleins champs.

Il fallait prendre une décision à présent. Dans une demi-heure, le maître des forges serait de retour à la villa et, constatant l'absence de sa femme, mettrait tous ses gens à sa recherche.

Tom regardait autour de lui avec désespoir, quand ses yeux tombèrent sur la lointaine cabane de l'ermite.

Une pensée qu'il tint pour lumineuse lui vint : c'est là que la malheureuse trouverait asile ! C'est là qu'elle serait à l'abri de son triste époux et qu'elle pourrait ouvrir son cœur à un saint homme.

S'il parvenait à la mettre à l'abri là-bas, ne fût-ce que pour une nuit, elle était sauvée : le lendemain, il trouverait bien le moyen de lui faire gagner une gare, d'où elle pourrait partir au loin.

— Il faut nous rendre à cette maisonnette. L'ermite est un brave bougre qui vous protégera sûrement.

Mrs. Sommerset ne dit mot, mais elle marcha si vite dans la

direction indiquée que Tom, chargé de son ballot, avait peine à la suivre.

Trempés de sueur, ils atteignirent l'ermitage. Chemin faisant, Tom avait bien songé avec appréhension au renard qu'on y hébergeait, mais il espérait que le solitaire trouverait le moyen de rendre la bête sauvage inoffensive.

Il croyait trouver l'ermite chez lui, et en cela il ne fut pas déçu. Drapé dans sa robe de bure brune malgré la chaleur, l'homme était assis sur le banc devant sa porte. Il semblait s'être déjà aperçu de l'approche des visiteurs, car ses yeux perçants les observaient de loin. Il ne pouvait douter de l'intention des deux voyageurs de gagner l'ermitage.

Quand ils ne furent plus qu'à une cinquantaine de pas de la hutte, il se leva promptement, entra dans la maison et en ferma les volets, de sorte qu'une lourde pénombre régna dans la pièce.

À peine avait-il achevé ces préparatifs qu'on frappa à la porte. Sans sortir, il ouvrit. Tom Wills, qu'il reconnut, était devant lui.

Brisée par la fatigue et par l'émotion, Mrs. Sommerset s'était écroulée sur le banc rustique.

— Que me voulez-vous ? demanda l'ermite d'une voix sourde.

— Je viens vous prier de donner asile pour cette nuit à Mrs. Sommerset, la femme du maître des forges, dit le jeune homme.

L'ermite recula de quelques pas et Tom le suivit.

— Voilà une singulière requête, répondit le solitaire. Je ne suis nullement installé pour recevoir des dames.

— C'est un cas particulier, dit le jeune détective avec énergie. Je ne sais si vous êtes au courant du meurtre de Mr. Wilsburg, le père de Mrs. Sommerset.

L'ermite poussa une sorte de grognement qu'on aurait aussi bien pu prendre pour une affirmation que pour une dénégation.

— On soupçonne, et non sans raison, murmura Tom à voix basse, Mr. Sommerset d'être l'auteur du crime. Comme il craint le témoignage de sa femme, il voudrait la faire interner dans un asile d'aliénés.

— Oh ! dit soudain le solitaire, ce serait une vengeance.

— Oui, s'écria Tom Wills, ce serait un coup diabolique de la part de Sommerset. S'il réussit à faire reconnaître par les médecins aliénistes que sa femme est folle, le témoignage de celle-ci n'aura aucune valeur. Alors, consentez-vous à ce que la pauvre femme se réfugie chez vous pour la nuit ?

— Et que fera-t-on d'elle ensuite ? demanda l'ermite en reculant davantage à l'intérieur de la hutte.

— Demain, je lui ferai prendre le train pour une localité

éloignée, où elle sera à l'abri des poursuites de son époux.

L'habitant de la cabane regardait fixement le sol. La rencontre avec un être dont son vœu devait l'éloigner, provoquait sans doute chez lui un émoi bien plus vif que celui auquel Tom s'attendait. Il se retourna et commença à débarrasser la table grossière.

— Bien, dit-il alors d'une voix sourde, qu'elle entre ! Mais dites-lui bien qu'elle ne trouvera nul confort dans cette demeure. Si elle a soif, je n'ai que de l'eau fraîche. Faim : du pain sec. Elle est fatiguée et je n'ai que cette litière de paille et de mousse pour lui servir de couche.

Tom Wills sortit en toute hâte de la hutte pour faire part à Mrs. Sommerset du consentement de l'ermite.

Elle l'écouta avec résignation. De se savoir à l'abri des poursuites de son époux, ses nerfs se détendirent, elle se leva et suivit son jeune protecteur.

Sur le seuil, elle s'arrêta et tâcha d'habituer ses regards à la pénombre régnante. Elle vit la silhouette obscure de l'ermite, à peine distincte dans l'ombre ambiante.

Pourtant elle n'osait s'approcher : une étrange appréhension, dont elle n'aurait pu expliquer la raison, venait de l'envahir. Certes, elle avait entendu parler de la présence de l'ermite dans le marécage maudit, mais elle n'avait jamais appris qui il était ni d'où il venait.

Au fond de la cagoule, elle vit ses yeux luire comme des braises, et elle en ressentit comme une brûlure dans tout son être.

Pas un mot de bienvenue ne tomba des lèvres du solitaire ; la jeune femme n'entendait que son haleine sifflante. Une peur atroce la saisit. Elle sentit qu'elle allait s'enfuir comme une bête traquée si l'homme silencieux s'approchait d'elle.

— Restez auprès de moi, murmura-t-elle à l'oreille de Tom, comme celui-ci s'apprêtait à s'en aller. Une peur terrible s'est emparée de moi. Donnez-moi un verre d'eau : je sens que je pourrais m'évanouir.

Tom Wills tenta de la rassurer, lui expliquant qu'elle devait rester là jusqu'au soir. Les heures s'écoulaient. Mrs. Sommerset refusa avec énergie l'offre du jeune homme d'aller aux provisions pour elle dans la ville voisine.

— Je ne pourrais rester ici, pas même un instant, si vous partiez, déclara-t-elle.

De temps en temps elle prenait une gorgée d'eau, tant sa gorge était sèche. Enfin, elle s'endormit.

Tom Wills écoutait et regardait depuis longtemps avec

angoisse si des poursuivants ne s'aventuraient pas dans le voisinage de la hutte. Mais tout était silencieux. Tout à coup, ses yeux tombèrent sur une fente du volet, et il vit au loin une multitude de gens fouillant le marécage ; sans doute Mr. Sommerset, croyant que son épouse avait cherché la mort dans les boues, se livrait-il à d'actifs sondages.

L'ermite s'était installé sur sa couche et tenait sans relâche ses yeux fixés sur la jeune femme.

Il n'avait ni bu ni mangé, mais il semblait perdu dans la contemplation de sa visiteuse. Doucement, Tom Wills s'était approché de lui.

— Où se trouve votre renard ? demanda-t-il. J'avais grand-peur qu'il ne s'attaquât à la lady. Lui avez-vous rendu la liberté ?

— En effet, grogna l'ermite. Il me gênait trop dans la maison.

— Et pourtant, cela sent encore rudement le fauve, remarqua Tom Wills. Je m'étonne que Mrs Sommerset ne s'en soit pas encore plainte. Une dame de condition n'est certes pas habituée à ce genre de parfum.

Le solitaire fronça les sourcils, mais sans détacher ses regards de la belle endormie.

— Il ne faut pas voyager de nuit avec elle, dit-il enfin d'une voix morne.

— Pourquoi cela ? demanda Tom Wills étonné. Le voyage ne sera pas bien long.

— Ne voyez-vous pas qu'elle est complètement épuisée ? Vous aurez déjà assez de peine avec elle.

— Je ne vous comprends pas. Que voulez-vous que j'en fasse ? Il faut qu'elle soit en sûreté.

— Mrs. Sommerset ne le sera nulle part plus que chez moi. D'abord il ne viendra jamais à l'idée de son mari que sa femme ait cherché asile dans cet ermitage. Ensuite, il y a ici assez de cachettes pour la soustraire aux recherches.

— Non, fit le jeune homme d'un ton décidé. Elle ne saurait rester. Où donc dormirait-elle ? Où ferait-elle sa toilette ? Il faut qu'elle parte d'ici aussi vite que possible ; pensez au luxe dont elle a toujours été entourée et aux tribulations de cette journée.

L'ermite était visiblement agité, son haleine sifflait. Il semblait qu'il voulait demander, ou dire quelque chose. Avec un regard étrange, que Tom ne parvenait pas à comprendre, il regardait autour de lui.

Tom continua :

— Non, en tout cas, j'emmène la dame. C'est décidé. Si je ne craignais pas pour son sort, je n'hésiterais pas une minute à la rendre à son mari.

L'ermite garda le silence, ses regards se fixèrent plus ardemment sur la jeune femme endormie sur sa chaise, puis, avec un lourd soupir, il se laissa aller sur sa couche.

— En effet, dit-il doucement, vous avez raison. Je m'en rends compte, elle ne peut pas rester ici. Mieux vaut que vous l'emmeniez avant que la nuit tombe.

Un long silence se fit et Tom pensa que l'ermite s'était endormi à son tour, quand celui-ci demanda :

— Mr. Sommerset veut faire interner sa femme ?

— En effet. Il voudrait se débarrasser de la sorte d'un témoin gênant.

— Mais les médecins accepteront-ils les explications de Mr. Sommerset ? demanda le moine.

— Oh ! déclara Tom avec mépris, si Mr. Sommerset, avec sa figure de bon Samaritain, leur raconte toutes sortes de choses épouvantables sur le compte de la malheureuse, par exemple qu'elle le tient pour un assassin, qu'elle ne se sent pas en sécurité chez lui, qu'elle voit des fantômes, qu'elle a des hallucinations et souffre du délire de la persécution, alors les aliénistes admettront bien que la pauvre est folle à lier.

Le solitaire jeta un regard singulier au jeune homme.

— Et alors ? fit-il.

— Eh bien ! en admettant que les docteurs ajoutent foi aux dires de l'astucieux époux, ils la garderont dans leur établissement jusqu'à ce qu'elle soit guérie de ces prétendues hallucinations.

— Et si Mrs. Sommerset confirme les dires de son mari ? demanda l'ermite.

Tom Will le regarda avec étonnement.

— Je ne vous comprends pas, dit-il en secouant la tête. Pourquoi le ferait-elle ? Ce serait se perdre elle-même.

— Mais, continua l'ermite avec obstination, si elle persistait à déclarer aux docteurs qu'elle a vu des apparitions, que se passerait-il ?

— Alors, elle serait vraiment folle, et sa place serait bien dans un asile, fit Tom avec humeur. Mais pourquoi nous attarder à des probabilités impossibles ?

Le jour tombait et les trois personnes se trouvaient toujours dans la hutte.

— Ne feriez-vous pas bien d'inspecter les environs immédiats de la maison ? demanda soudain l'ermite. Il se pourrait que Mr. Sommerset et ses gens aient poussé leurs recherches jusqu'ici. J'estime qu'en vue de la sécurité de Mrs. Sommerset et de la vôtre, vous ne pouvez pas négliger cette précaution, et cela avant

de partir d'ici.

Le jeune homme ne trouva rien à redire à cette proposition. Il se convainquit que la jeune femme dormait encore profondément, puis il se leva sans bruit et s'éloigna.

Il avait à peine disparu derrière la colline que le solitaire se leva pour s'approcher en rampant de la dormeuse.

Son visage se pencha vers celui de la jeune femme et, soudain, il prit une expression affreuse, vraiment diabolique. Ses yeux globuleux semblaient prêts à jaillir hors de leurs orbites, ses veines s'étaient gonflées comme des serpents sur son front.

Mrs. Sommerset bougea soudain, sortit de son sommeil, se redressa à moitié.

Elle resta tout à coup comme médusée.

Où était-elle ? Ses yeux ne rencontraient que ténèbres épaisses. Où était sa chambre de la villa ? Ténèbres...

Maintenant, elle se rappelait vaguement sa fuite à travers champs avec son jeune protecteur. Mais où était Tom Wills ?

Elle aurait voulu se lever ; elle ne le pouvait.

N'entendait-elle pas une voix ?... Une voix pourtant familière, mais qui la remplissait d'une indicible épouvante.

Sa raison sembla chavirer.

— Mary, ma Mary chérie, entendit-elle, pensez-vous encore à votre fiancé mort ?

Sa main se crispa sur sa poitrine. En vain ses yeux tâchaient de percer les formidables ténèbres. La voix reprit.

— Mary, Mary, vous que j'ai aimée. C'est vous qui m'avez assassiné.

La malheureuse poussa un cri terrible.

— Carlo ! haleta-t-elle. Son esprit ne me laisse aucun repos.

— Maudit soit l'or qui vous a volée à moi !

— Je deviens folle, hurla-t-elle, folle !

— Oui, votre esprit est pour toujours voué aux ténèbres, jusqu'à ce que vous descendiez au tombeau.

— Pardon ! supplia-t-elle. C'est mon père qui fit changer ma décision.

— Il est puni maintenant, dit la voix lugubre, mais vous non plus vous ne connaîtrez plus de repos.

— Je veux partir ! gémit Mrs. Sommerset. C'est trop horrible.

À ce moment, elle sentit une main glacée la saisir à la gorge.

— C'est la mort ! cria-t-elle. Dieu ait pitié de moi !

Elle retomba évanouie. Au même moment, Tom ouvrit violemment la porte. Il était hors d'haleine.

— Vite, madame Sommerset, haleta-t-il, votre mari est sur vos traces. Il n'est plus loin d'ici et semble se diriger droit vers la

hutte.

— Cette dame a perdu connaissance, déclara l'ermite en s'avançant vers lui. Le mieux, c'est de la rendre à son époux.

— Pas cela, pour l'amour du Ciel, répondit le jeune détective avec agitation. Dans ce cas nous ne parviendrions jamais à démasquer le bandit ; jusqu'ici tout va selon nos souhaits. Allons-nous être battus à la dernière minute ?

Sans se soucier de Tom, l'ermite sortit, malgré l'obscurité. Il enfonça son capuchon plus profondément sur sa tête et prit le chemin par où étaient venus ses deux visiteurs.

Peu après, il rencontra l'industriel accompagné de plusieurs personnes.

— Cherchez-vous quelqu'un ? demanda-t-il en faisant halte.

— Ma femme, qui a disparu depuis ce matin.

— Alors ne cherchez plus, répondit le moine. Tout à l'heure, une malheureuse est venue me demander asile et protection contre son mari. Elle est folle à ce qu'il me semble. Elle accusait son mari de meurtre et, vers le soir, elle fut prise de délire. Elle semblait entendre des voix. Elle cria un nom, quelque chose comme « Carlo », puis elle s'est mise à hurler et s'est évanouie. Elle me semble atteinte de la folie de la persécution, et je crains qu'elle ne s'en prenne à elle-même ou à ceux qui l'entourent si on ne l'emmène pas. C'est aussi l'opinion du jeune homme qui l'a accompagnée jusque chez moi.

— Ah ! s'écria Mr. Sommerset, c'est Mr. Wills sans doute, qui lui aussi a disparu depuis ce matin. Heureusement qu'il est resté auprès d'elle.

» Mais il aurait mieux fait de venir m'avertir tout de suite. Est-il encore à ses côtés ?

— Certainement, répondit l'ermite. Il a veillé fidèlement sur elle.

Ils avaient atteint la hutte.

— Entrez, dit l'ermite. Je crois bien qu'elle aura repris connaissance.

Entre-temps, Tom Wills avait allumé la lampe et était venu en aide à la jeune femme étendue sur le sol.

Il lui baigna les tempes d'eau froide, voulut lui donner à boire pour lui faire reprendre ses esprits. Enfin il y réussit. La jeune femme ouvrit les yeux et jeta autour d'elle des regards égarés.

— Où suis-je ? demanda-t-elle à plusieurs reprises, tandis que de grands frissons la parcouraient.

— Calmez-vous, je suis là, répondit Tom Wills en lui faisant prendre place sur sa chaise. Je reste auprès de vous.

— Laissez-moi partir, supplia-t-elle en tremblant, c'est plein de fantômes ici... Oh ! les morts ont parlé !

Tom n'était pas encore revenu de sa stupeur, en entendant ces paroles incohérentes, que Mr. Sommerset entra.

— Mary ! s'écria-t-il douloureusement. Pourquoi vous êtes-vous enfuie ?

La jeune femme avait bondi et regardait son mari avec des yeux agrandis par l'horreur et jetant des flammes ; elle tremblait comme une feuille dans le vent.

Le charme terrible de la minute qu'elle venait de vivre la tenait en sa puissance.

— Charles ! dit-elle enfin d'une voix rauque. Ce n'est pas vous l'assassin ; c'est moi. Il m'appelle ! Il m'appelle ! hurla-t-elle soudain. J'appartiens à la mort !

Elle s'écroula de nouveau évanouie, dans les bras de son époux. Mr. Sommerset fit signe à ses gens. Avec d'infinies précautions, on transporta la malheureuse vers l'automobile que son mari avait fait avancer entre-temps.

5. Sur la piste de la panthère noire

À quelques journées de voyage de Sussex, le cirque avait dressé ses tentes.

Ici, comme ailleurs, tout le monde était venu voir les prouesses du dompteur de fauves.

L'espace violemment illuminé était bondé de spectateurs ; même les places les plus chères étaient occupées.

Dans une des loges s'était installé un gentleman, qu'au premier abord on aurait pris pour un Français. Il devait être puissamment riche, à en juger par les bagues de prix qui constellaient ses doigts et les énormes pourboires qu'il distribuait.

Il était vraiment regrettable qu'il arrivât si difficilement à se faire comprendre. Il ne parlait que le français, et l'anglais qu'il baragouinait était lamentable.

— Quand donc vient le tigre ? demanda-t-il à un valet de piste qui se trouvait à proximité de sa loge.

— Dans une demi-heure, répondit l'homme, c'est le tour du dompteur.

— Le tigre est-il sauvage ? demanda l'étranger en braquant ses lunettes sur les roulottes.

— Oh oui, monsieur ! répondit le domestique, il est arrivé en ligne droite du Bengale et vient à peine d'être dressé. Même le dompteur s'en méfie et, vraiment, il y a de quoi !

Le Français battit des mains, comme un enfant joyeux, et caressa sa barbe avec un air de satisfaction évidente.

— Parfait. C'est merveilleux ça ! Et croyez-vous qu'il sera dévoré ?

Le domestique le regarda avec des yeux ronds.

— Le dompteur, voulez-vous dire ? demanda-t-il en hésitant.

— Mais oui, le dompteur... Je demande s'il sera dévoré aujourd'hui.

— Je pense bien que non. Notre dompteur est très fort et, ce qui ne gâte rien, très prudent.

— C'est vraiment dommage ! Je voyage partout où il y a des cirques dans l'espoir de voir au moins une fois un dompteur dévoré par ses propres fauves. N'y a-t-il pas de bêtes encore plus redoutables chez vous ? Des lions par exemple ?

— Certainement, répondit le valet en souriant, car il trouvait que le spectateur était un type réellement original, nous avons au moins une demi-douzaine de lions !

— Et aucun n'est-il assez sauvage ? demanda le Français avec intérêt.

— Aucun d'entre nous n'oserait s'aventurer dans leurs cages. Mais, comme le dompteur connaît bien ses animaux, il ne court pas un très grand danger.

— Dommage ! Dommage ! gémit le Français. Alors je serai venu ici aujourd'hui pour rien !

Les numéros se succédèrent.

Enfin, on tira les cages dans la piste et les cloisons protectrices furent enlevées.

Les fauves bondissaient, effrayés par la lumière et la foule. Ils poussaient de tels rugissements que la plupart des visiteurs en avaient la chair de poule.

Seul, le Français semblait se complaire à l'agitation des bêtes féroces : sans doute espérait-il qu'un de ces monstres s'en prendrait ce soir-là à son maître. Il applaudissait avec une telle frénésie que, pendant une minute, il fut le point de mire de la salle entière.

Enfin le dompteur fit son entrée, armé d'une tige en fer et d'un gros revolver. Le silence se fit.

Le Français suivait avec une attention passionnée tous les mouvements de l'homme.

Dès qu'un des fauves faisait mine de se révolter, ou qu'il se glissait sournoisement dans le dos du bestiaire, l'attention de l'étranger redoublait.

Pourtant, son espoir fut déçu ; le dompteur tenait si bien ses farouches élèves que la représentation s'acheva sans encombre, dans l'enthousiasme général.

Le Français, lui aussi, semblait transporté d'admiration pour le sang-froid du dresseur et, à peine la séance terminée, il quitta sa loge pour s'élancer vers les écuries et féliciter l'artiste.

— Bravo ! cria-t-il, vous avez admirablement travaillé ! Puis-je vous offrir cette épingle de cravate comme gage de mon entière admiration ?

Le dompteur, flatté, remercia d'un large sourire, et avec gratitude, il accepta le riche cadeau.

— Mais n'avez-vous pas d'animaux plus sauvages encore ? s'enquit l'étranger. Des animaux qu'il vous serait impossible de montrer au public ? Comme j'aimerais les voir s'il y en avait !

— Je les dompte tous ! observa le dresseur avec orgueil.

— Vraiment ? demanda le Français. Et les panthères, les

connaissiez-vous ?

» Voilà des fauves que vous ne dresseriez pas ! En avez-vous seulement ?

Le dompteur fronça les sourcils et regarda l'épingle en or.

— Je regrette, dit-il, mais cette bête ne peut être présentée au public.

— Voyez-vous cela ! s'écria l'étranger, ravi. Je le savais bien, on ne s'y risque pas avec les panthères, surtout noires. Du reste, je n'en ai jamais vues qui fussent dressées.

— Oho ! fit le dompteur, froissé dans son honneur professionnel, voilà qui vous trompe joliment, sir. Il n'y a pas si longtemps, notre cirque en possédait un exemplaire rarissime. Malheureusement, la bête a disparu depuis.

Le Français fit une grimace incrédule et regarda son compagnon avec des yeux perçants.

— Une panthère noire qui disparaît ! Allons donc ! Cela ne s'évade pas de sa cage comme un canari, des bêtes pareilles. Comment et où a-t-elle donc disparu ?

Il partit d'un large éclat de rire, content d'avoir pris le dompteur en flagrant délit de mensonge.

— Vous ne me croyez pas ? répondit le saltimbanque avec irritation. Et pourtant, il en est ainsi. C'était à Sussex, quelques jours avant notre départ. Un matin, comme j'allais porter à mes bêtes leur pitance quotidienne, je trouvai la cage de la panthère noire ouverte et la bête partie.

» Comment cela arriva-t-il ? Voilà qui demeure une énigme pour nous tous.

» Moi-même, je ferme les cages tous les soirs, et ce ne peut être qu'un intrus, un étranger, qui a rendu la liberté à la bête, bien que je ne connaisse personne osant pousser la témérité à un tel point.

— Et nul n'a entendu de bruit cette nuit-là ? La panthère aura déménagé comme cela, sans tambour ni trompette ?

— Pas le moindre bruit. Seul, le gardien prétend avoir entendu l'appel d'un sifflet tel qu'en possédait mon prédécesseur et dont il se servait pour appeler vers lui César, la panthère noire.

— Ah ! répliqua le Français stupéfait. Alors le fauve aurait été enlevé ?

Le dompteur fit un signe énergique de dénégation.

— Impossible, dit-il. Il y a six mois que ce dresseur est mort.

— Et vous n'avez pas de seconde panthère ? demanda l'autre, déçu.

— Non, monsieur, et je vous avoue que j'aime autant que

cette bête ne soit plus là. On n'était jamais en sûreté en entrant dans sa cage.

— Oh ! quel dommage qu'elle se soit enfuie. J'aurais bien voulu la voir au programme. Ne pouvez-vous rendre les tigres aussi sauvages que les panthères ?

— Et vous voudriez sans doute que je me fasse dévorer pour une épingle de cravate ? s'écria le dompteur en perdant patience. Allez au diable, monsieur, et quittez la ménagerie. Vous êtes bien capable de faire l'une ou l'autre chose à mes bêtes pour que votre désir insensé se réalise.

Penaud et mécontent, le Français vida les lieux comme s'il ne comprenait rien à la colère soudaine du bestiaire. En grommelant, il regagna son hôtel et se retira aussitôt dans sa chambre.

À peine y fut-il installé qu'on frappa à sa porte.

— Un télégramme pour vous, monsieur Farers, dit le chasseur.

Une fois seul, il ouvrit vivement la dépêche.

Aujourd'hui, Mr. Sommerset a fait interner sa femme à l'asile d'aliénés de Bantingham. Semble voir des fantômes et souffre de la folie de la persécution. Tom.

— Des fantômes ? murmura Harry Dickson en arpentant longuement la pièce. Dieu sait si elle ne dit pas la vérité !

» En tout cas, mon rôle de Français vient de finir. J'ai appris ce que je voulais savoir. Je dois partir sur-le-champ pour Bantingham et avoir un entretien avec Mrs. Sommerset. J'espère que les docteurs ne seront pas bornés au point de me le refuser ; sinon je serais bien capable d'enlever la dame du sanatorium...

Non loin de la ville de Bantingham, l'asile était blotti dans un petit bois de trembles. C'était un établissement particulier où seules des personnes fort aisées étaient soignées, car la direction exigeait des honoraires très élevés.

Rien dans l'aspect des bâtiments ne révélait sa triste destination ; on se serait plutôt cru en présence d'une grande villa.

En l'observant toutefois avec attention, on pouvait distinguer les puissants barreaux dont les fenêtres étaient munies. Tout semblait prévu pour empêcher une évasion de la part des pensionnaires.

Harry Dickson examina soigneusement la bâtisse avant d'y entrer.

— Je ne dis pas, murmura-t-il, qu'un enlèvement serait impossible, mais en tout cas il présenterait de sérieuses difficultés. Espérons qu'il ne faudra pas en venir là.

Il fut admis aussitôt auprès du directeur.

— Je voudrais que vous m'autorisiez à parler à Mrs. Sommerset, qui a été conduite ici dans le courant de la journée d'hier.

— Je le regrette, mais c'est impossible, répondit le directeur Pearson. La dame souffre d'une grave maladie nerveuse. Même ses proches parents ne pourraient être admis auprès d'elle.

— Pas même moi, si d'un mot je puis dissiper toutes ses hallucinations ?

— Impossible, monsieur. Elle prétend voir les figures et entendre les voix des trépassés. Il faut que je l'examine encore.

— C'est probablement son mari qui vous aura raconté cela, dit le détective.

— En effet, et l'homme me semble honorable et digne de confiance. J'espère que vous avez la même opinion de lui, dit l'aliéniste en jetant sur le détective un regard scrutateur.

— Certainement, monsieur le directeur, mais les dires de Mr. Sommerset ne peuvent suffire à nous convaincre alors qu'on se trouve devant un crime.

— Un crime ? s'écria le directeur avec effroi. Voulez-vous prétendre que Mrs. Sommerset a été internée ici injustement ?

— C'est ce que je prétends. Mrs. Sommerset n'est pas plus folle que vous ou moi. Il se peut que, ces derniers temps, les événements l'aient rendue excessivement nerveuse, mais elle possède toute sa raison. Voilà ce que je vous dis, moi, monsieur le directeur !

— Vous ? Qui, vous ? Qui êtes-vous donc pour prononcer un diagnostic aussi formel ?

— Je suis le détective Harry Dickson, et je vous invite, monsieur le directeur, à m'aider dans ma recherche pour livrer un criminel à la justice de votre pays !

— Monsieur Dickson ! s'écria le directeur stupéfait. Ah ! monsieur Dickson ! Comme je suis ravi de faire votre connaissance. Vous pouvez compter sur moi. Mais je crains que vous ne vous trompiez quant à l'état de la malade.

— Je vous prie, monsieur le directeur, dans l'intérêt de la Justice et dans celui de Mrs. Sommerset, de lui dire que Harry Dickson est là... et peut-être assisterez-vous à un miracle.

Mr. Pearson sonna l'infirmière en chef.

— Comment Mrs. Sommerset se porte-t-elle ? demanda-t-il.

— Elle est tranquille et semble s'être résignée à son sort, fut la réponse.

— Son état permettrait-il d'avoir une conversation avec elle ?

— Je le crois. Mais je n'ose prétendre que l'entretien ne

l'agitera pas.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur le directeur, interrompit Harry Dickson, et sa voix prit une singulière intonation de commandement quand il vit le visage soucieux et hésitant du docteur. Je vous affirme que vous ne le regretterez pas.

— Bien. Dites-lui alors que Mr. Harry Dickson désire lui parler. Mais vous ne la conduirez ici que si elle désire formellement cette entrevue.

Peu d'instants après, l'infirmière revenait, accompagnée de Mrs. Sommerset.

À peine aperçut-elle le détective qu'elle s'élança vers lui, les mains tendues, en s'écriant avec des larmes dans la voix :

— Le Ciel soit loué, monsieur Dickson ! Vous êtes là ! Oh ! comme j'ai désiré vous voir. Je ne puis me confier à personne. Tout ce que je dis est accueilli avec un sourire de commisération, et l'on prend mes dires pour les divagations d'une folle.

Le détective la fit asseoir et lui recommanda le calme.

— Et moi, je vous donne ma parole d'honneur que je crois ce que vous dites.

» On vous a traitée d'une manière indigne. Mais, avant tout, dites-moi : aimez-vous encore votre mari ?

— Oui, monsieur Dickson, tout en le tenant pour un assassin, et malgré qu'il m'ait conduite ici.

— L'avez-vous épousé de votre plein gré ? continua le détective.

Mrs. Sommerset respira péniblement et fixa longuement le grand homme.

— Vous n'ignorez pas que j'ai été amoureuse du dompteur Carlo. Mon père m'ouvrit les yeux, me dépeignit la vie misérable qui m'attendait et je dus lui donner raison. Je me rendis à l'évidence : mon amour n'était qu'une amourette, une toquade, comme on dit.

» Je connaissais Mr. Sommerset depuis des années et je savais qu'il m'aimait profondément. Je résolus donc de rompre avec Carlo.

» Je lui écrivis que je ne l'aimais pas assez pour partager sa vie nomade et que j'allais épouser Mr. Sommerset.

» Au rendez-vous qui suivit cette lettre, il se mit dans une telle colère que je fus contente d'avoir rompu avec lui.

— Et pourtant, vous lui avez encore accordé un rendez-vous l'avant-veille de votre mariage, interrompit le détective.

Mrs. Sommerset soupira douloureusement.

— Ah ! je ne l'aurais jamais fait, gémit-elle, mais Carlo me jurait qu'il n'aurait trêve ni repos s'il ne pouvait me parler une

dernière fois.

» J'avais peur qu'il ne troublât la cérémonie nuptiale, et je lui accordai un dernier rendez-vous dans le parc.

» Je l'apercevais déjà de loin quand je vis tout à coup que mon fiancé, Mr. Sommerset se trouvait avec lui.

» Je craignais le pire... Puis je les vis échanger sans haine quelques paroles et je me rassurai.

» Je les vis ensuite disparaître dans l'ombre du parc, puis je vis encore Mr. Sommerset prendre la direction de la villa. Je ne vis ni n'entendis plus rien du dompteur Carlo.

» Pourtant, j'attendis encore longtemps, pour voir si mon ancien amoureux reviendrait à l'endroit du rendez-vous. Mais il n'en fut rien, et je vous avoue que j'en fus réellement heureuse.

» Le jour de notre mariage s'écoula sans encombre. Je me sentais heureuse quand Mr. Sommerset me conduisit vers la villa qu'il avait fait arranger somptueusement à mon intention.

» Nous nous trouvions dans la salle à manger qui donne sur le jardin, comme vous le savez. Mon époux tournait le dos à la fenêtre, et j'allais le remercier pour toutes ses délicates attentions quand, soudain, je vis paraître devant les vitres une figure blême, ruisselante de sang et dont les yeux morts me fixaient : c'était celle du dompteur Carlo.

» Je perdis connaissance et, lorsque je repris mes sens, j'étais dans ma chambre à coucher. À l'insu de mon mari, j'envoyai ma femme de chambre au cirque s'informer du dompteur : il avait disparu depuis la dernière nuit. Personne n'avait plus eu de nouvelles de lui et, alors, je me rendis compte qu'il avait été assassiné.

» Cette nuit-là, ce fut son spectre qui m'apparut et qui détruisit mon bonheur... pour toujours.

» Toute approche de mon mari m'inspira de l'horreur depuis lors. Sa présence me devint intolérable. Je l'évitai et lui montrai si clairement mon aversion qu'à la fin il s'écarta complètement de moi.

» Le malheur sembla désormais s'acharner sur lui aussi. De grosses sommes d'argent, dont il avait besoin, furent perdues par le fait que les hommes qui les transportaient disparurent d'une manière inexplicable.

» Six mois s'étaient écoulés depuis ces terribles événements, quand le cirque revint dans le Sussex. Je ne trouvais aucun repos. Je me sentais poussée à revoir les représentations, comme au temps de Carlo.

» Les souvenirs du passé revinrent en foule. Carlo m'apparaissait sous un jour meilleur. N'était-ce pas ma faute s'il

avait trouvé une mort affreuse ?

» Puis je vis comment le nouveau dompteur battait César, la panthère, la grande favorite de Carlo, qu'il avait élevée lui-même. Je bondis dans l'arène... et vous devez vous rappeler ce qui s'ensuivit.

» Et vous ne savez pas tout, monsieur Dickson. Comme je me trouvais étendue sur le sol et entrouvrais les yeux, je revis pour la deuxième fois le visage de Carlo.

— Ah ! s'écria le détective avec impatience, où l'avez-vous vu ? Ne me cachez rien, surtout.

— Avez-vous vu derrière la cage des fauves, une roulotte vide ? demanda Mrs. Sommerset.

— Oui, sa fenêtre donnait entre deux cages, répondit Harry Dickson, devenant de plus en plus impatient.

— C'est de cette fenêtre que Carlo me regardait. Je ne voyais que son front et ses yeux. Malgré mon étourdissement, je distinguais fort bien.

» Ne croyez pas à une vision due à mes nerfs surexcités, monsieur Dickson, car lorsque je me trouvais dans la salle à manger j'étais la personne la plus calme du monde.

Le détective arpentait fiévreusement le bureau directorial, en proie à une vive agitation. Pourtant un sourire de satisfaction errait sur sa face.

— Et puis encore, madame ? demanda-t-il comme la jeune femme se taisait.

— Il y a quelques jours, je me suis enfuie du toit conjugal, et je cherchai un refuge à l'ermitage du marais. Là aussi, j'ai entendu la voix de Carlo : c'était si terrible que je me suis évanouie. Quand mon mari vint me relancer, il ne voulut pas me croire. Lui et l'ermite me croyaient en proie à une nouvelle hallucination.

» L'ermite approuva fort le projet de mon mari de me faire interner, et c'est surtout à lui que je dois cette réclusion dans un asile d'aliénés.

Harry Dickson éclata d'un si grand rire que le directeur demanda d'une voix mécontente :

— Comment est-il possible de rire en entendant cette triste histoire ?

— Ainsi, monsieur le directeur, vous aussi vous croyez aux hallucinations de Mrs. Sommerset ?

— Certes, malgré son récit clair et pondéré, j'y crois. Elle est gravement malade et son état nécessite des soins dévoués.

— Ce qui signifie que cette dame restera internée dans votre établissement ?

— Certainement.

— Eh bien, madame, dit le détective en se tournant vers la jeune femme, j'espère que vous avez en moi une confiance pleine et entière.

— Comme en moi-même ! Et je suis certaine que vous allez résoudre toutes ces énigmes, même si vous deviez accuser mon mari d'assassinat.

Un sourire glissa sur la face glabre du détective.

— Et si, au contraire, je le lavais de tout soupçon ?

— Alors... oh ! monsieur Dickson... je serais la femme la plus heureuse de la terre !

Harry Dickson lui tendit la main et plongea ses regards dans les yeux humides de larmes.

— Ayez confiance, dit-il, et gardez le meilleur espoir. Jamais je n'ai failli à une promesse. Restez tranquillement ici. La cure que les médecins vont vous prescrire ne pourra que vous faire du bien et guérira vos nerfs surmenés.

» Adieu, monsieur Pearson. Dans quelques jours, vous aurez certainement de mes nouvelles !

6. Le trésor de l'ermite

— Eh bien, Tom, quoi de neuf pendant mon absence ? demanda Harry Dickson au matin de son retour.

— Rien de bien particulier, maître, si ce n'est que je n'ai pas réussi à tirer Mrs. Sommerset des mains de son époux.

— Ah ! c'est donc vous qui l'avez conduite à l'ermitage, fit le détective en bâillant. J'ai eu un court entretien avec elle à l'asile de Bantingham.

— Cela me fait plaisir, s'écria Tom. Et vous aussi la croyez folle ?

— Folle ? Pas plus que vous et moi.

— Mais que dites-vous alors de son mari qui l'a fait interner ?

— C'est un homme qui est bien à plaindre.

— C'est un bandit que la prison attend ! cria Tom avec indignation.

— Vraiment, mon cher Tom, voilà un jugement bien téméraire !

— Voyons, monsieur Dickson, pensez aux accusations formelles de sa femme, à la bague qu'on a tenté de détacher du doigt de Mr. Wilsburg. Voilà ce qu'un étranger n'aurait jamais songé à faire.

Le détective réfléchit.

— Je ne pensais pas à la bague, dit-il. Cela a dû fortement ennuyer notre homme de devoir abandonner ce bijou. Il ne devait pas avoir de couteau sur lui... sinon...

Le détective n'en dit pas plus long et regarda pensivement l'étendue brumeuse du marécage.

— Venez avec moi, Tom, dit-il soudain. Le temps est beau et sec.

Au lieu de prendre la direction du marais, Harry Dickson marcha à travers champs jusqu'au parc confinant à la villa de Wilsburg.

Le cimetière se trouvait là, qui avait reçu quelques jours plus tôt la dépouille du malheureux industriel. La tombe disparaissait sous les fleurs et les couronnes, mais aucune pierre tombale n'avait encore été posée.

Le détective resta à la regarder et, tout à coup, un sourire mystérieux illumina ses regards fixés sur des empreintes de pas

nettement visibles dans la terre meuble.

— Voilà qui nous donne de la besogne, dit-il en écartant une à une les couronnes et les gerbes, jusqu'à ce que la tombe parût toute dénudée.

» Approchez-vous, Tom. Ne pouvez-vous rien découvrir par ici ?

Tom fit nonchalamment le tour de la tombe.

— Cette tombe me paraît bien négligemment comblée, remarqua-t-il ; sans doute la terre s'est-elle un peu tassée. C'est vraiment du laisser-aller de la part du fossoyeur, qui était pourtant aux ordres du mort.

— C'est vrai, mais je crois que ce pauvre homme n'est nullement responsable, répondit le détective.

— Vous ne voulez pas prétendre... commença Tom. Tonnerre, on dirait qu'un animal a creusé ici ! J'ai relevé les mêmes traces dans le marécage, le jour où nous avons découvert le cadavre du malheureux fabricant.

— Et vous ne vous trompez guère. Je dirai même plus : une bête sauvage a retourné le sol !

— Mais la tombe a été comblée ensuite avec une pioche, observa le jeune homme. Tenez, voici l'empreinte des griffes sur le sable.

— C'est juste, dit Harry Dickson. Quand la bête eut fini sa besogne, son maître est venu et a comblé la fosse.

Tom secoua la tête.

— Je n'y comprends rien, dit-il. Qui aurait intérêt à fouiller le sol ici ? Comment une bête sauvage est-elle venue dans ce cimetière, surtout une bête qui possède un maître ?

— Vous l'apprendrez assez vite, répondit le détective. Les traces sont encore toutes fraîches. Allez tout de suite chez Mr. Sommerset et dites-lui que j'ai besoin de son dogue, qui doit posséder un flair parfait.

» Surtout, tenez-le bien à la chaîne, pour qu'il ne s'échappe pas dès qu'il aura reniflé les traces.

Un quart d'heure après, le jeune homme revint avec le chien, qui se frotta amicalement contre les jambes du détective.

— Ici Pluton, fit Dickson en le caressant. Cherche ! Cherche !

» Bien, reprit-il, quand le molosse eut senti la piste de l'animal et qu'il chercha à la suivre en poussant un grognement de fureur.

Dickson jeta un regard sur le marécage où le brouillard venait de se dissiper et où fumait la cheminée de l'ermitage. Il fit un signe de satisfaction et suivit le dogue que Tom maintenait à grand-peine.

Rapidement, ils s'enfoncèrent plus avant dans les broussailles, toujours conduits par le molosse qui poussait de temps en temps un bref aboiement de colère.

Au bord du marécage, à une dizaine de minutes de marche de l'ermitage, le chien tomba en arrêt.

— Attention, Tom, conseilla le détective, nous sommes aux abords immédiats de la tanière de la bête. Reconnaissez-vous l'endroit où nous avons découvert la lanterne ? Voici l'emplacement d'où l'on peut pendant le jour avoir une vue étendue sur tout le marais, et d'où l'on peut, à la nuit close, attirer les voyageurs dans ces terres perfides.

» C'est de cette façon que les deux courriers et Mr. Wilsburg ont été conduits à la mort.

Tom Wills frissonna.

— Quel est le démon qui a fait cela ? demanda-t-il avec épouvante. Oh ! maître, regardez donc, le chien n'est vraiment plus à tenir. On dirait qu'il veut se diriger vers la hutte.

— Pour l'amour du Ciel, tenez-le bien ! Personne au monde ne doit savoir que nous avons trouvé la piste. Regardez cette tanière de blaireau fermée à l'aide d'une lourde pierre.

» C'est là que doit gîter la bête. Et d'ores et déjà je puis dire à quel animal nous avons affaire : une panthère noire.

» Ne me jetez pas un regard si effrayé et si incrédule. J'ai pu constater que la panthère du cirque avait disparu, et dans la nuit même où j'ai écarté Mrs. Sommerset de sa cage.

» Maintenant je m'explique l'horrible cri qui s'éleva dans le silence de la nuit du marécage. C'était la panthère qui hurlait !

» Rendez-moi le chien, je vais le reconduire à Mr. Sommerset. Vous, vous allez traverser le marais pour vous rendre à la ville et, en passant, vous regarderez ce que fait le pieux ermite. En ville, vous irez trouver le coroner et vous lui direz de venir ce soir, sans éveiller l'attention, au cimetière, où je veux exhumer le corps de Mr. Wilsburg. Dites-lui que c'est absolument nécessaire pour démasquer le criminel. Moi, je mets au point les détails de l'opération.

À midi, Tom revint dire au détective que le coroner se rendrait à son appel.

— Et qu'avez-vous à me dire quant à notre ami l'ermite ?

— Il est parti mendier sa nourriture dans les environs.

Le détective bondit : son grave et austère visage reflétait une vive agitation.

— Le hasard nous sert. Si Dieu le veut, nous ferons aujourd'hui une de nos plus belles captures ! En route !

En toute hâte, ils se dirigèrent vers l'ermitage ; arrivé auprès

de la tanière du blaireau, Tom ne put résister à la tentation de jeter un caillou contre la pierre qui en condamnait l'accès.

Un rauquement sauvage, qui semblait sortir des entrailles de la terre, fut la réponse.

— Qui donc peut être son maître ? se demanda Tom en rejoignant Dickson. Le pieux ermite se serait-il emparé de ce fauve pour s'offrir un peu de distraction ? Mais qu'avait-il à faire auprès de la tombe de Mr. Wilsburg, qui lui était absolument inconnu ?

Harry Dickson avait atteint la hutte, qui en effet était fermée.

Ce fut un jeu pour le détective d'ouvrir la serrure. Il franchit le seuil de l'ermitage, poussa les volets de sorte que la lumière entrât à flots, puis il se tourna vers Tom.

— Ici, vous ne pourriez m'être utile, mon garçon, dit Harry Dickson, promenez-vous et tenez l'ermite à l'œil. Si vous l'apercevez, donnez-moi le coup de sifflet d'alarme que vous connaissez.

Tom s'éloigna, déçu mais obéissant ; il en voulait un peu à son maître de ne pas l'avoir mis au courant de ses pensées.

— En quoi cet ermite a-t-il affaire avec tout ceci ? grognait-il.

Le détective, de son côté, regardait attentivement autour de lui dans la sordide demeure.

— Où ce saint homme peut-il avoir sa cachette ? marmotta-t-il. Je ne vois pas d'instruments ici. Une table, quelques chaises, cette litière dans le coin et c'est tout.

Il ouvrit le tiroir de la table, mais ne trouva qu'un quignon de pain, une motte de beurre et un couteau.

Il fouilla la litière : elle ne recelait rien d'insolite.

Le détective remit tout en ordre, de façon à ce que personne ne pût se douter de ses recherches.

Il sonda les parois de la hutte, faites de planches. Rien non plus ne vint déceler un creux.

— Le pire serait qu'il garde son trésor sur lui, murmura Dickson, mais pour cela le gaillard est trop prudent.

Le sol de terre battue, examiné avec soin, ne révéla pas davantage de cachette.

Tout à coup, le regard du détective tomba sur un grossier dessin à la craie, tracé d'une main malhabile sur le côté intérieur de la porte.

Cela représentait une petite cavité où débouchait un couloir menant vers la droite. Sur le fond, un gros trait le barrait, devant figurer une clôture ou une pierre.

— Que peut bien signifier ce dessin, se dit Harry Dickson. L'ermite se serait-il diverti de la sorte ? Ou bien est-il tracé avec

une intention réelle ?

Il tourna la porte de sorte que les rayons du soleil vissent l'éclairer.

— C'est bien cela, s'écria-t-il. Il a dessiné une bête également.

» Eurêka ! J'ai trouvé ! La cachette de l'ermite se trouve dans le trou du blaireau et la panthère est préposée à la garde du trésor ! Mais il faut que je mette la main sur ce magot, sinon personne ne me croira.

» Le moine n'est pas encore de retour. Quelle veine que j'aie mon revolver de gros calibre sur moi !

Il sortit et ferma tout soigneusement derrière lui.

Il côtoya le marais et, en route, fit un crochet pour atteindre la butte qu'il avait visitée le matin. Arrivé là, il s'arrêta, stupéfait.

Une écœurante odeur de pétrole lui parvint et là, sous les buissons, où elle ne se trouvait pas tout à l'heure, était la fatale lanterne.

— Aha ! murmura le détective, le coquin s'apprêtait à faire un nouveau coup.

» Probablement il aura vu Tom cheminer à travers cette solitude, et il en a conclu que mon retour était imminent. Il ne se doute pas que je suis déjà sur les lieux, le cher homme. Et, comme le train n'arrive que tard dans la soirée, il espère que je prendrai à travers le marais.

» Le coup de la lanterne était préparé en mon honneur. Je vais tout laisser en place pour ne pas lui enlever cette douce espérance.

Peu après Dickson atteignait la sinistre tanière.

— Quelle cachette idéale, et pour un trésor et pour une bête sauvage ! ricana-t-il. Mais il faut les sortir de là. Heureusement, personne ne se risque dans cette désolation.

Il ramassa le caillou que Tom avait jeté tout à l'heure et se mit à en heurter la grosse pierre. Un grognement furieux retentit, la bête devait se trouver juste derrière la clôture.

— Il faudra que je lui donne un peu d'air, murmura le détective.

En déployant toutes ses forces, il écarta la lourde pierre d'une trentaine de centimètres. Mais, au même moment, il poussa un cri de douleur.

La panthère avait glissé sa griffe à travers la fente et labouré le bras du détective.

— Nous allons bientôt régler nos comptes, sale bête, grinça-t-il.

Enlevant son large chapeau de feutre, il s'en servit pour exciter le fauve.

La bête en furie poussa sa patte hors de la fente et, en même temps, tâcha d'y glisser le mufler.

Au même moment, un coup de feu éclata, lui brisant le crâne.

La panthère fit un bond en arrière en poussant une affreuse clameur de rage et de douleur.

Pendant quelques instants encore elle hurla sauvagement, puis le cri se changea en râle, puis en une plainte de plus en plus faible, et le silence se fit dans la tanière. Harry Dickson brossa posément son chapeau.

— Fini, dit-il, je l'ai touchée à l'œil. Le plus dur est fait.

Avec mille précautions il déplaça la pierre, s'écarta encore pendant une longue minute de l'entrée, le revolver braqué, et attendit.

Mais rien ne bougeait à l'intérieur et, y risquant un coup d'œil, il vit la bête étendue morte près de l'entrée.

Vivement il attira le cadavre vers lui, le cacha sous des broussailles et, comme l'air fétide de la tanière se dissipait un peu, il s'y aventura en rampant, cherchant le couloir latéral indiqué sur le dessin à la craie.

Il poussa soudain un cri de joie : il avait trouvé !

Une pierre lui barrait la route. Il l'écarta sans peine, et ses doigts rencontrèrent un objet dur. C'était une sacoche de courrier. Des algues séchées y adhéraient encore.

Harry Dickson inspecta le contenu. De lourdes liasses de billets de banque apparurent. Il y en avait là pour des milliers de livres sterling.

— Voilà ce que le malheureux courrier devait rapporter à Sommerset, dit-il.

» Et voici le portefeuille rouge de l'infortuné Mr. Wilsburg.

Il le fouilla avec soin.

— Où est la bague ? murmura-t-il. Tom dirait probablement qu'elle se trouve au doigt du cadavre. Mais je me laisserais tout de suite dévorer par la panthère noire – si elle était encore vivante – s'il en était ainsi.

» Enfin, nous verrons bien...

Il noua la sacoche du courrier dans son ample mouchoir afin que personne ne pût l'apercevoir et masqua de nouveau l'entrée de la tanière à l'aide de la lourde pierre.

Une chouette ulula au loin sur le marais.

— Tom m'avertit que l'ermite revient.

» Ma besogne est terminée. Le solitaire ne viendra pas par ici maintenant, car il doit avoir apporté à manger à la panthère il n'y a pas bien longtemps ; les bouts de viande fraîche qui traînent encore là me le prouvent.

» Il ne me reste plus qu'à préparer le collier de chanvre final pour quelqu'un de ma connaissance, monsieur l'ermite !

Il jeta un dernier regard sur l'endroit où gisait la panthère morte et effaça du pied une légère trace sanglante qui y menait.

Puis il poussa à son tour le cri du nocturne et, quelques instants plus tard, il rejoignait Tom.

7. Le masque tombe

Le soir tombait.

Dans l'après-midi, Harry Dickson avait envoyé un télégramme à Bantingham, au directeur de l'asile.

— Je suis convaincu, avait-il murmuré en déposant la dépêche, que ce monsieur si sévère deviendra un peu plus intelligent dans l'avenir.

» C'est le seul moyen qui pourra délivrer Mrs. Sommerset de la malédiction qui pèse sur elle, et la rendre au bonheur conjugal.

Malgré l'heure tardive, un groupe de personnes se dirigeait vers la tombe de Mr. Wilsburg.

— Le coroner est-il présent ? demanda Harry Dickson en regardant autour de lui.

— Le voici qui franchit la porte du cimetière, dit un des assistants.

— Au travail, ordonna le grand détective.

Les hommes se mirent à piocher avec ardeur.

Bientôt le cercueil apparut.

Harry Dickson y projeta la lumière de sa lanterne.

— Constatez, dit-il au coroner, que le couvercle n'est plus vissé. D'odieuses hyènes ont violé le repos sacré du mort.

Le fonctionnaire dut se rendre à l'évidence.

Il avait hésité longtemps avant de se décider à autoriser cette exhumation ; maintenant il était bien content d'avoir obéi au détective.

Le cercueil fut sorti de la fosse et le couvercle soulevé.

Dans la lueur du fanal, le cadavre apparut.

Harry Dickson se pencha sur lui, et un soupir de satisfaction s'échappa de sa poitrine : le quatrième doigt manquait à la main du mort et, avec lui, avait disparu la précieuse bague !

— Voyez vous-même si j'ai raison, dit-il au coroner. Ni le doigt ni la bague n'y sont plus. Qui a pu procéder à cette odieuse mutilation ?

» Une seule personne savait que le mort possédait ce bijou de grande valeur : celui qui a tâché d'enlever vainement l'anneau durant la nuit criminelle, et cet homme, qui est venu parfaire sa sinistre rapine, c'est l'assassin.

— Vous avez raison, monsieur Dickson, approuva le coroner, mais nous n'avons pas encore mis la main sur ce misérable. Le mieux que nous puissions faire pour le moment, c'est refermer cette tombe et nous taire là-dessus.

Cela fut fait en silence.

Dickson regarda sa montre : il était dix heures.

— Je crois, murmura-t-il, que Tom et son compagnon se trouvent à l'endroit convenu, je puis me mettre à l'ouvrage.

Il serra la main du fonctionnaire et s'en alla. Pourtant il ne prit pas le chemin du logis, mais bien celui du marécage. Comme un Indien sur le sentier de la guerre, il se glissa le long de ses bords. Pas une brindille ne craquait sous ses pas. Il s'approchait de plus en plus de l'ermitage.

Tout à coup, il s'arrêta.

Entre lui et la hutte, une lumière venait de s'allumer.

— Il est à son poste, murmura Harry Dickson. Je vais le surprendre. Je pense qu'il ne résistera guère, sinon je l'abattrai comme un chien. Mais sa mort serait une déconvenue pour moi.

Il rampa en avant, si près de la butte qu'il pouvait en distinguer les moindres détails.

Du côté de la ville, le train siffla éperdument. Harry Dickson vit une haute silhouette se dresser sur la hauteur et se réfugier derrière la lanterne, dans le cône d'ombre.

— Bonsoir, mon frère, cria tout à coup une voix dans la broussaille.

La silhouette se dressa d'un bond : c'était le pieux ermite. Il était pâle et défait. Le détective se dressait à ses côtés.

— Quelles diableries vous occupent donc, la nuit, en cet endroit maudit ? ricana Dickson.

L'ermitage tremblait de tous ses membres. Il ne semblait pas entendre les sarcasmes du détective.

— Je pense que vous attendez des hôtes, mon cher frère, continua le détective. Dieu sait si, dans votre sollicitude, vous n'avez pas songé à moi ! Mais il y a d'autres gens qui vont arriver par ce train. Et nous allons lever un peu la mèche de cette excellente lanterne, sinon une jeune dame pourrait tout, comme son malheureux père, croire que cette lumière vient du saint ermitage.

Tranquillement, Harry Dickson souleva le fanal et en projeta la lueur sur le visage du moine.

— Tiens, tiens, ricana-t-il, je vois que par ces nuits chaudes, il n'y a aucune raison de porter une fausse barbe. Cela doit vous gêner considérablement. Montrez-moi donc votre vrai visage !

Un violent frisson secoua le corps de l'ermitage. Il se sentait

perdu. En vain fouilla-t-il sa poche à la recherche d'une arme : il n'en avait pas emporté.

Certes, il ne s'était pas attendu à cette terrible rencontre.

— Sale flic ! hurla-t-il avec désespoir. Laissez-moi partir ! Allez vous-en !

Il voulut se jeter sur le détective, mais le canon d'un puissant revolver étincela à quelques pouces de sa poitrine.

D'un bond violent, il se jeta dans la bruyère et s'enfuit à toutes jambes devant son agresseur, non pas vers la hutte mais dans une direction tout opposée.

— Il s'en va chercher la panthère, murmura Dickson en se lançant à ses trousses.

Il devait avoir atteint la tanière car le détective l'entendit écarter la lourde pierre.

— César ! César ! entendit-il crier. César, bonne bête, il y a quelque chose pour toi !

Tout à coup, on entendit un cri sourd.

— Voilà Tom à l'ouvrage, se dit le détective en ralentissant sa course, car il avait vu des lumières briller.

— All right ! s'écria de loin son élève, l'oiseau est pris, maître. J'ai fait ce que vous m'avez dit : un bon coup de la crosse de mon revolver sur le crâne.

Il poussa du pied le corps de l'ermite, dont les poignets étaient déjà pris dans des menottes étincelantes.

— Monsieur Harry Dickson, cria-t-on de loin ; où êtes-vous ?

— Par ici, monsieur Sommerset !

L'instant d'après, l'industriel accourait avec ses gens, porteurs de lanternes. Pâle, les yeux luisant de fièvre, Mrs. Sommerset suivait.

— Qu'est-ce que cela signifie ? cria-t-elle comme Harry Dickson lui prenait les mains.

— Cela signifie que, pour vous, le repos et le bonheur sont revenus.

» Voici le meurtrier de votre père et des autres infortunés égarés dans le Marais du Diable.

» Il savait que la lumière de sa hutte servait de phare aux voyageurs nocturnes et il en allumait une autre sur cette butte, là, pour les attirer dans les boues meurtrières.

» Il les retirait ensuite à l'aide d'une longue tige de fer et les dépouillait.

» Voici la sacoche du courrier, car j'ai trouvé le butin du monstre. Et voici, — Harry Dickson fouilla la poche de la robe monacale — le doigt de Mr. Wilsburg. Reconnaissez-vous la bague qui y brille encore ?

» Et reconnaissez-vous aussi ce démon, sous sa peau humaine ?

» C'est le signor Carlo, le dompteur, qui voulait se venger de vous, madame Sommerset.

» Il vous a laissé croire que votre mari l'avait assassiné, et s'est arrangé pour apparaître sous les lugubres atours d'un spectre pour vous conduire à l'asile d'aliénés.

» Je crois, monsieur Sommerset, ajouta Dickson, en se tournant vers l'industriel médusé, qu'il n'y aura plus aucun empêchement à ce que Mrs. Sommerset devienne pour vous une épouse aimante et dévouée, puisqu'elle m'a dit que, malgré ses terribles soupçons, elle vous aimait toujours.

» Les soupçons sont loin maintenant.

Dickson regarda avec joie et orgueil, le couple enlacé auquel il venait de rendre le bonheur.

— Et maintenant, railla-t-il, vous allez pouvoir mourir pour tout de bon, signor Carlo. Le bourreau de Londres se chargera de cette formalité...

Quelques semaines plus tard, entre un aumônier et des messieurs vêtus de noir, Carlo le dompteur sortait de sa cellule, pour s'acheminer vers un sinistre échafaudage où, au vent aigre de l'aube, se balançait le collier de chanvre final que lui avait promis Harry Dickson.

LE SIGNE DE LA MORT

1. Quatre poils blancs

— Vite ! Un canot ! Un cadavre flotte sur l'eau !

— On y va !

C'était à Gravesend, là où la Tamise se jette de toute sa largeur dans la mer, et ces cris avaient été lancés par de nombreuses personnes qui s'affairaient sur les quais.

En faisant force gestes, elles désignaient une forme sombre, ballottée par la houle qui descendait le courant.

Des mariniers venaient de détacher une barquette et, en jouant vigoureusement des rames, ils étaient parvenus auprès de la lugubre épave.

Le corps présentait un aspect si hideux que les bateliers hésitèrent à lui donner l'hospitalité dans leur barque.

— Eh ! Ahoy ! Qu'est-ce donc ? hurla un des spectateurs du quai en faisant un porte-voix de ses mains.

— Il semble sortir tout droit d'un nid d'Apaches ! répondirent les hommes de la rivière, et, quelques minutes plus tard, ils déposèrent sur la rive le cadavre boueux d'un individu d'une cinquantaine d'années.

C'est à ce moment que le grand détective et son élève s'approchèrent de l'endroit où la foule formait cercle autour de la sinistre dépouille, qui semblait avoir séjourné plusieurs jours dans l'eau.

Harry Dickson et Tom Wills faisaient une promenade le long de la Tamise, et seul un pur hasard les mit en face de l'événement.

La foule, toujours avide de pareils spectacles, était devenue de plus en plus dense, et le détective dut un peu jouer des coudes pour arriver au premier rang. Un murmure horrifié s'élevait du groupe des spectateurs ; à peine les femmes avaient-elles jeté un regard sur le cadavre qu'elles s'écartaient en criant d'effroi, et même les hommes pâlissaient et détournaient les yeux.

Et vraiment, le corps présentait un aspect des plus hideux.

Le nez avait été complètement retranché de la figure ; on voyait la marque profonde et presque savante du coup de couteau. Des yeux vitreux s'ouvraient au-dessus de l'effroyable blessure, la bouche était entrouverte, comme en un dernier cri de terreur, démasquant une denture ébréchée.

L'homme était élégamment vêtu, bien qu'en manches de chemise ; ses mains étaient étroitement liées ensemble.

Harry Dickson regarda quelque temps, en silence, ce corps mutilé.

Il tenait les bras croisés sur la poitrine, des rides sillonnaient son front et, à l'expression de son visage, Tom Wills devina que les pensées du maître suivaient une direction déterminée.

Deux soldats de l'Armée du Salut s'étaient penchés sur le cadavre, essayant... de le rappeler à la vie !

Une pareille ineptie finit par irriter Tom Wills qui leur jeta d'une voix hargneuse.

— Voyons, finissez donc, vous voyez bien que c'est inutile !

— Pourquoi n'y aurait-il pas de miracle ? demanda l'un des salutistes. Il se peut fort bien qu'un mort revienne à la vie. Souvenez-vous...

— Pas de sermons ! intervint un des marinières, et encore si cela était, je ne pense pas qu'il vous saurait gré de sa résurrection. Pensez-donc être condamné à circuler parmi ses semblables avec le nez coupé.

— Il ne pourrait plus se moucher, gouailla un ignoble petit gavroche qui semblait fort se complaire à cet atroce spectacle.

Le détective ne paraissait avoir ni yeux ni oreilles pour ce qui se passait autour de lui.

— Mais où donc est la police ? demanda une jeune femme qui faisait de visibles efforts pour s'habituer à cette vision d'horreur.

— Allons ! la police ! Elle n'est jamais où elle doit être.

La jeune femme s'agenouilla près du mort et, histoire de s'offrir une sensation inédite ou bien de se rendre intéressante, souleva la tête mutilée.

— Ah ! non. Pas cela, hein ? ne touchez pas le mort ! fit tout à coup Dickson – et, devant son regard irrité, la femme tourna les talons et s'en fut.

— Avez-vous trouvé quelque chose, maître ? demanda Tom qui venait de découvrir qu'une fine corde faisait le tour du cou, se refermant en un nœud coulant derrière l'oreille gauche.

— Il a été tué d'un coup de feu, répondit Dickson, comme s'il continuait une explication. Oui, tué d'un coup de feu avant d'être précipité dans l'eau.

— On devrait d'abord connaître l'identité de cet homme, fit un des assistants dont l'accent dénotait l'étranger.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, aux cheveux noirs, coupés courts, et portant des lunettes à verres fumés. Il se pencha sur la dépouille et se mit à tâter les vêtements.

— Il se peut bien qu'il ait des pièces d'identité sur lui !

— Voulez-vous bien laisser cela ! s'écria Dickson en lui lançant un regard irrité.

— Seriez-vous de la police par hasard ? De quel droit donnez-vous des ordres ?

— Je vous conseille de vous en aller tout de suite, dit Harry Dickson de ce ton glacé, qui en imposait si fort aux malfaiteurs.

» Je constate que vous avez les mains fort habiles, continua-t-il avec une ironie cinglante.

L'étranger regarda le détective d'un air éberlué.

— Comme vous voulez, après tout. Monsieur est sans doute le gardien de la morgue voisine.

À ce moment, l'attention générale fut détournée par un agent de police qui, imbu de son importance, s'avavançait à grandes et solennelles enjambées, écartant la foule devant lui.

— Faites place ! Place devant la justice de Sa Majesté le Roi.

Il était arrivé au premier rang des spectateurs et jeta un regard sur le cadavre, puis sur Harry Dickson qui lui tournait le dos de moitié.

— Eh ! l'homme, fit-il, avez-vous une rage de dents ou bien les remords vous taquent-ils déjà la conscience, misérable ?

Harry Dickson se retourna avec lenteur et Tom Wills s'écria :

— Mais c'est Snatterbox ! Par tous les diables, que faites-vous ici, Snatterbox ?

— Pardon ! Premier brigadier Jonathan Eleazar Snatterbox. Il faut en finir avec cette façon irrespectueuse de m'adresser la parole, comme vous l'avez toujours fait, Mr. Wills. Je suis un fonctionnaire de la police anglaise et je trouve fort étrange que je ne puisse m'occuper d'un crime, sans que vous ou Mr. Dickson y fourriez le nez. À votre place je ne ferais pas tant d'histoires. Cet homme s'est noyé, c'est tout.

— Eh ! M'sieur l'agent, il a perdu son nez avant de se jeter à l'eau, alors ? cria le gavroche.

Snatterbox regarda le corps avec plus d'attention.

— Il a séjourné quelque temps dans l'eau, fit-il en s'adressant à l'assemblée comme s'il quêtait une approbation.

— Certainement ! Plus que certainement ! approuva la foule.

— Eh bien, les poissons ne pourraient-ils lui avoir mangé le nez, dans ce cas ? demanda Snatterbox, en se composant une mine aussi intelligente qu'il le pouvait.

— Oh ! oui, en admettant que le nez ait été jeté à part dans le fleuve, dit sèchement Harry Dickson. Je crois que le mieux qu'il vous reste à faire, c'est de transporter ce corps en ville. J'ai voulu attendre l'arrivée de la police pour voir si en déliant les mains du mort on ne pouvait rien trouver d'intéressant.

Snatterbox s'agenouilla près du mort et lui ouvrit la main droite qui portait un anneau d'or au médius.

— Cette fois-ci, vous vous êtes de nouveau trompé, monsieur Dickson, goguenarda-t-il. Cette main est complètement vide.

À son tour, le détective s'accroupit près du cadavre et se mit à examiner, à l'aide d'une loupe, la main rigide. Puis il tendit l'instrument à l'agent en lui demandant :

— Regardez vous-même, Snatterbox.

Celui-ci obéit.

— Eh bien, vous ne voyez rien ?

— Mais si, monsieur Dickson. By Jove ! Ce sont des poils !

— Très juste. Ils adhèrent à la bague, qui porte encore de faibles traces de sang à sa face intérieure.

— Ce n'est pas bien remarquable. Elles peuvent provenir de la blessure que le malheureux porte au visage.

— Je regrette fort de ne pas être de votre avis, brigadier Snatterbox. Il est avant tout improbable que du sang se soit figé contre la partie intérieure de l'anneau, ensuite il ne faut pas perdre de vue que l'homme avait les mains liées et qu'il ne pouvait les lever.

— Vous avez raison ! On peut encore voir les traces des liens. Et puis, monsieur Dickson, ce sont des cheveux blancs.

— Quant à cela, je suis d'accord avec vous.

Snatterbox se leva et jeta un regard triomphant à Tom Wills, qui examinait le lasso passé autour du cou du mort, puis il ajouta.

— Donc ceci est évident : l'assassin est un homme à cheveux ou à barbe blanche. Ce point de départ n'est pas à dédaigner.

Harry Dickson sourit en répondant :

— De bien étranges cheveux, monsieur Snatterbox ! Une barbe qui rendrait presque des points à un porc-épic et qui devrait pousser des deux côtés !

L'agent ouvrit des yeux ronds.

— Comment pouvez-vous savoir ? Mais ces poils sont pourtant souples et soyeux.

— Et leur propriétaire a des yeux verts, un nez rose et des oreilles mobiles ! Harry Dickson avait dit cela avec tant de calme que personne ne songea à une blague, mais Snatterbox demanda hargneusement :

— Auriez-vous quelquefois la photo du bonhomme ?

Malgré l'endroit et les circonstances, Tom Wills ne put se retenir de rire.

— Non, riposta son maître, mais je puis parfaitement décrire sa mine, mais voilà... ce n'est pas l'assassin.

— C'est peut-être sa femme ?

Tom ne se contenta plus de rire – tout haut, cette fois-ci.

— Alors vous croyez que la femme de cet individu a les yeux verts, le nez rose, les yeux mobiles et une barbe aussi fantastique ?

Les assistants firent chorus avec Tom, mais Snatterbox eut un mouvement d'impatience.

— Ne vous mêlez pas de cette affaire. Cet homme a séjourné si longtemps dans l'eau qu'un tas de choses pourraient bien lui coller aux mains.

Tom Wills jeta un regard à son maître qui lui fit signe, comme s'il voulait lui dire : Continuez toujours, mon garçon. Allez-y de votre opinion !

Tom ne se le fit pas dire deux fois. Il indiqua le cou du mort :

— Encore une erreur, brigadier : ce corps a séjourné trois jours dans le fond.

— Comment ?

— Voyez-vous cette corde ?

— Je l'ai découverte depuis longtemps déjà. Il se peut qu'elle ait retenu son argent. Combien d'explications n'avons-nous pas pour justifier sa présence ? Il se peut aussi qu'elle ait servi pour l'étrangler. Mais cela n'est que d'une importance secondaire.

— Au contraire, monsieur Snatterbox. C'est d'un intérêt capital ! Une pierre a été attachée au cou du cadavre, et j'ajoute que c'était une pierre très grande et fort anguleuse, car elle a trouvé moyen d'user la corde en deux endroits, passablement écartés l'un de l'autre.

» Le courant sous-marin aura ballotté le corps sur les sables du fond, jusqu'à ce que, la corde cédant, il revienne à la surface.

— Vous êtes un garçon habile, grimaça Snatterbox. Mais il se peut que vous ayez raison. Savez-vous ce que je pense de ceci, monsieur Dickson ?

— Eh bien ?

— Je crois qu'on a jeté ce corps par-dessus bord, là-bas aux installations maritimes, ou peut-être encore un peu plus en aval.

— C'est une supposition qui serait parfaitement admissible, si deux ou trois choses ne venaient pas la contredire.

— Vous trouvez toujours des choses pareilles, monsieur Dickson, repartit l'agent d'un air vexé. Je vais immédiatement commencer mon enquête de ce côté, et vous en verrez les résultats. Voulez-vous m'accompagner ?

Harry Dickson consulta sa montre.

— Volontiers. Je ferais mieux de passer chez l'orfèvre, dans la soirée.

Snatterbox, qui se mettait en devoir de se frayer un passage dans la foule pour se rendre au poste téléphonique voisin, se retourna :

— Que chantez-vous là ? Un orfèvre ? Qu'est-ce que cela vient faire ici ?

— Mais, parfaitement, cela a quelque chose à faire ici. En route maintenant.

Tom avait entendu la remarque de son maître et il jeta un regard de côté, mais comme toujours le visage du détective restait impassible.

Histoire d'en apprendre plus long, Tom lui demanda :

— Avez-vous remarqué, maître, que la corde était de fait un mince câble d'acier ?

Le détective sourit.

— À première vue, mon petit. Je suis curieux de savoir si Snatterbox découvrira le marinier possédant un pareil filin à son bord.

— C'est peut-être un simple bout de corde, riposta Snatterbox qui avait entendu les derniers mots. Il alla au téléphone donner des ordres pour le macabre transfert à la morgue de Londres, tandis qu'un autre policier était préposé à la garde de la dépouille.

Pendant que Dickson prenait quelques notes hâtives, Tom Wills songea à l'orfèvre dont son maître avait parlé.

Soudain, il se souvint de la bague que l'homme assassiné portait au doigt et qui avait attiré dès les premières minutes l'attention du détective.

Il retourna sur ses pas pour l'examiner une dernière fois et vit l'homme aux lunettes noires en conversation avec l'agent de police de garde.

C'est alors que Tom constata que la bague avait disparu !

Tout ému, il se tourna vers le factionnaire :

— Cet homme portait une bague au doigt. Où est-elle ? Qui l'a enlevée ?

L'agent haussa les épaules.

— Personne monsieur. Depuis que je suis ici, personne n'a touché au cadavre.

Tom courut vers son maître et lui fit part de sa découverte.

Harry Dickson sourit :

— Ce n'est que cela ? Tenez, la voici !

— Mais comment avez-vous pu faire cela, sans que personne le voie ?

— Rien ne fut plus facile. Cette bague était bien trop large pour celui qui la portait. Bien trop large, son véritable

propriétaire devait avoir la main bien plus large et plus épaisse que le mort.

À ce moment, Snatterbox revint et Harry Dickson et Tom l'accompagnèrent vers le port.

2. L'orfèvre de Fulham Road

— Je vais m'informer au bureau du port si l'on n'y connaît pas un capitaine de navire aux cheveux blancs et à la moustache hérissée, déclara Snatterbox avec importance. Voulez-vous m'attendre un moment, monsieur Dickson ? Comme vous n'êtes pas un fonctionnaire de la police, il se pourrait qu'on vous refuse ces renseignements.

— Allez donc, monsieur Jonathan Samuel Eleazar Snatterbox, brigadier en chef de la police de la City de Londres !

Harry Dickson et Tom l'attendirent donc et il revint bientôt, rayonnant.

— Nous tenons le coquin !

— Vraiment ? Et avez-vous donné mon signalement, monsieur Snatterbox ?

— Complètement. Des cheveux blancs, barbe et moustaches hérissées et... des yeux verts !

Il héla un petit canot à moteur et, de sa main tendue, indiqua un bateau à charbon amarré au loin.

— Il n'a pas encore déchargé, n'est-ce pas ?

Le pilote du canot fit un signe de dénégation.

— Je crois que quelque chose n'est pas en ordre avec sa cargaison. En tout cas, il n'a pas reçu l'autorisation de décharger. Voyez-vous, monsieur Dickson, la police de la rivière semble avoir eu vent de quelque chose de pas catholique.

Tous trois s'embarquèrent et le canot fila à toute allure vers le navire en question.

Comme il se rangeait le long de son bord, l'équipage – sept hommes aux mines peu engageantes – était sur le pont, et le capitaine, un gaillard à cheveux blancs et à la barbe hirsute, se mit à tempêter :

— Chiens de policiers, puis-je, oui ou non, descendre à terre ? Pensez-vous que je vais me construire une maison sur pilotis ? Dois-je attendre jusqu'à la formation d'un nouveau ministère ou jusqu'à ce que les agents du port soient devenus des gens intelligents ? Je veux descendre à terre, m'entendez-vous ?

Le canot à moteur accosta. Snatterbox monta à bord, d'un pas digne et sévère.

Immédiatement, tout l'équipage entourait les trois hommes.

— Je veux savoir ce qu'on me veut ! Pourquoi ne puis-je décharger ?

— Cela n'est pas mes affaires, capitaine, dit Snatterbox avec hauteur. Cela regarde la police du port.

— Alors vous n'en êtes pas ?

— Non. Je suis de la police de la ville et le port ne me regarde pas. Mais dites-moi, capitaine, ne manque-t-il pas quelques poils à votre barbe ?

Le marin regarda le policier avec de gros yeux irrités, les veines de son front se gonflèrent. Snatterbox se tourna vers le détective.

— Tout cela dépend de l'éclairage, dit-il. Dans l'ombre, ses yeux sont bleus, mais verts au soleil. Sans doute que le reflet des eaux marines y est pour quelque chose.

Le capitaine leva ses lourdes mains.

— Dites donc vous ! À-t-on juré de me rendre complètement fou ? De quel droit envoient-ils à mon bord un polichinelle de votre espèce ?

Mais l'agent ne se départit pas de sa morgue.

— Je méprise vos insultes, capitaine. Je suis habitué à être victime de mon métier. Mais je suis venu ici pour faire une visite domiciliaire.

— Mon bateau n'est pas une maison.

— Vous jouez sur les mots. Ce sera une visite batelière si vous voulez, aha !

Tout à coup, Snatterbox poussa un cri et se jeta sur un amas de filin lové.

— Qu'est-ce que cela ?

Le capitaine donna une bourrade à un de ses matelots.

— Dites à cet idiot que c'est un bout de corde !

— Il y a du sang dessus ! rugit Snatterbox.

— Dites-lui aussi qu'elle sert à rosser cette fripouille de mousse.

Snatterbox ne l'écoutait plus, car il était descendu dans l'entrepont.

Tom Wills vit que son maître regardait fixement le capitaine.

— N'êtes-vous pas l'homme que l'on désigne au port sous le nom de « Bill » ?

— Bill ? Il y en a plus d'un, à ce qu'il me semble.

— Possible. Mais quand on dit « Bill » tout court, on vous désigne.

Le capitaine lui coula un regard sournois.

— C'est possible après tout. Pourquoi cela vous intéresse-t-il ?

— Mon Dieu... en passant. Vous portez une bien vilaine

écorchure derrière l'oreille, capitaine.

— Vraiment ? Cela c'est mon affaire, il me semble ?

— Sans aucun doute, et la chose ne me regarde pas, capitaine. Cela aussi, je ne le disais qu'en passant.

— Et bien vous en a pris. Tonnerre, je voudrais tordre le cou à ce gaillard !

À cette minute, Snatterbox était remonté sur le pont en poussant des cris de triomphe. Il agitait une petite veste, comme un drapeau.

— À qui appartient ce vêtement ?

— À moi ! répondit le capitaine.

— Ah ! dit sévèrement Snatterbox, eh bien veuillez l'endosser immédiatement !

— Voulez-vous que je vous dise ? hurla Bill. J'en ai assez de vos singeries. Rapportez mon veston où vous l'avez trouvé.

— Cela devient ennuyeux, grommela Tom en se tournant vers son maître.

— Vous faites erreur. Cela commence à devenir intéressant. Snatterbox n'a pas fait une trouvaille dénuée d'intérêt, loin de là, car la veste n'appartient pas au capitaine.

— Endossez-la ! ordonna Snatterbox, mais le marin la lui arracha des mains.

— Si vous ne filez pas à l'instant, je vous casse la figure !

Snatterbox en resta tout pantois.

— Et l'on s'étonne du peu de progrès que fait la marine britannique, monsieur Dickson. Où allons-nous, si un vulgaire marinier ne montre pas plus de respect à un représentant de la police officielle.

Harry Dickson s'était approché du marin et soudain l'avait saisi aux poignets.

— Allons, endossez-moi ce veston, Bill, ou je vous promets une volée, qui finira pour vous par quinze jours d'hôpital au moins.

Le capitaine regarda Dickson de côté, et vit qu'il ne plaisantait plus.

— Puisque vous me le demandez poliment, dit-il en mettant le vêtement.

Celui-ci s'avéra bien trop étroit, car immédiatement les coutures en craquèrent.

— Malédiction ! comme on grossit sur mer !

Harry Dickson avait entre-temps fouillé les poches de la jaquette et se tourna vers l'agent.

— Vous avez raison, monsieur Snatterbox. Ce vêtement appartient à l'homme assassiné.

Bill rougit et blêmit tour à tour.

— Comment ? Que dites-vous ? L'homme assassiné ? Qui donc a-t-on tué ? Le propriétaire de ce chiffon ? Alors on l'a assassiné ? Voilà qui est plaisant !

— Comment ce vêtement est-il en votre possession, mon bonhomme ? fit Snatterbox en maniant allègrement sa matraque.

— Cela ne vous regarde pas !

— Si, cela me regarde. On vous suspecte fort, capitaine, d'avoir assassiné quelqu'un, de lui avoir attaché une pierre au cou et de l'avoir précipité par-dessus bord. Allons, expliquez-vous !

Le marin haussa les épaules, se détourna et, tout à coup, sauta par-dessus bord. Il s'éloignait à grandes brasses, mais Tom Wills s'était rué.

Il y eut une courte lutte à la surface des eaux, jusqu'à ce que le pilote du canot à moteur agrippât le capitaine et le hissât dans sa barque.

Le commandant du vapeur charbonnier était un homme fort corpulent et ses forces s'étaient vite épuisées. Tom le suivit dans le canot.

Entre-temps Snatterbox s'était tourné vers les matelots.

— Quelqu'un d'entre vous sait-il comment ce vêtement est venu à bord ?

Les marins secouèrent la tête.

— Il n'appartient pas au capitaine, dit l'un d'eux. Mais je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu.

— Voici la solution du problème, fit tout à coup Dickson en sortant un étui de l'une des poches.

Il ne contenait qu'un petit bout de papier.

— Permettez-moi de le garder, monsieur Snatterbox, dit-il.

— Mais certainement. Cela n'a aucune valeur pour moi. Il me semble que la culpabilité du capitaine est suffisamment établie.

Il se pencha sur le bastingage et cria à Tom et au pilote du canot :

— Gardez-le bien, nous arrivons !

Accompagné du détective, il descendit à son tour dans le canot.

— Capitaine ! Au nom de la loi, je vous arrête !

Celui-ci se résigna, se contentant de murmurer :

— Vous êtes complètement fou !

L'étrave de la vedette fendit les flots, se dirigeant vers les quais, où déjà plusieurs agents s'étaient rassemblés pour prendre livraison du capitaine.

Snatterbox fit son rapport puis, se tournant vers le détective,

il lui dit d'un petit ton protecteur :

— Vous pouvez disposer. Je n'ai plus besoin de vos services.

— C'était un véritable honneur pour moi... goguenarda Harry Dickson.

*

* *

Le magasin d'orfèvrerie de Thomas Webster se trouvait dans Fulham Road, au sud-ouest de Londres, là où Gilston Road aboutit en face de l'église St-Mary. Après avoir accompli cette longue course, Dickson et son élève s'arrêtèrent devant ses vitrines.

— Aha ! fit Tom, voici donc l'orfèvre dont vous parliez tout à l'heure.

Harry Dickson approuva de la tête et un sourire mystérieux joua sur ses lèvres.

— Voyons, ce qu'il nous apprendra de nouveau, Tom.

Ils entrèrent dans la boutique.

Certes, celle-ci ne pouvait être comparée à celles de la City, de New Bond ou Regent Street. Des bracelets, des colliers, des bagues voisinaient avec des ouvrages d'orfèvrerie, attestant qu'à son art le débitant joignait le commerce de bijouterie.

Un jeune homme d'environ vingt-cinq ans se leva derrière le comptoir, à l'arrivée de deux compagnons.

— Ces messieurs désirent ?

— Je voudrais parler à Mr. Webster.

— Mille regrets. Ce n'est pas possible.

— Ah ! vraiment ? Et pourquoi cela, je vous prie ?

— Mr. Webster garde la chambre, il est malade.

Harry Dickson resta un moment sans rien dire, mais Tom, qui ne l'avait pas un seul instant perdu de vue, vit que la réponse avait eu le don de le surprendre.

— Je suis un vieil ami de Mr. Webster, continua-t-il. Êtes-vous bien certain qu'il ne puisse me recevoir ?

L'employé haussa les épaules.

— J'en doute, monsieur. Mais adressez-vous à Miss Anne. Elle s'occupe du ménage et voudra peut-être vous annoncer.

Le détective l'écoutait avec intérêt.

— Qui donc est Miss Anne ?

Le jeune homme esquissa un sourire.

— Ne vous en faites pas, sir. Ce n'est pas un personnage d'importance. Mr. Webster est célibataire et a pris une gouvernante à son service. Elle est encore bien jeune.

— Bien, bien, dit Harry Dickson en regardant les objets étalés derrière la vitrine. Ce bon vieux Thomas ! Un original ! Et dites-

moi, les affaires vont bien ?

— Oh, oui ! Et tout irait pour le mieux, si nous n'avions pas été victimes d'un damné cambriolage, il y a quatre semaines.

À peine eut-il achevé, que Tom parcourut dans sa mémoire la liste des crimes et délits des dernières semaines, et se souvint en effet du cambriolage en question, affaire dont on avait beaucoup parlé.

— Tenez, je n'en savais rien, affirma Dickson, de l'air le plus innocent du monde. Ainsi on vous a cambriolé ?

— C'est déjà de l'histoire ancienne, sir ! La police vient ici à tout bout de champ et le malheur veut qu'on nous ait délégué l'agent le plus bête de Londres. Croyez-vous qu'il ait découvert la moindre trace ?

— S'agirait-il du brigadier Snatterbox ?

— C'est bien cela ! Il s'appelle en effet Snatterbox !

— Vous avez bien une liste des objets volés ?

— Certainement. Mais cela vous intéresse donc ?

— Vous ne le comprenez pas ? Je suis un vieil ami de Webster. J'ai résidé longtemps en Amérique et j'ai acquis quelque expérience en fait d'affaires criminelles. On ne peut jamais savoir... dites-moi, n'y avait-il pas une bague parmi les objets dérobés ?

— Une ? Six ou sept ! Et ce qui est bien remarquable, c'est que les voleurs aient agi avec aussi peu de discernement. Ils ont en effet emporté un simple anneau d'or !

Harry Dickson mit la main dans sa poche.

— Celui-ci sans doute ?

L'employé jeta un regard sur le bijou et d'un bond il voulut quitter le comptoir.

— Au voleur ! Au voleur !

Mais Tom l'empêcha d'aller plus loin et, d'un regard impératif, Dickson lui imposa le silence.

— Tenez-vous tranquille. Mon nom est Harry Dickson.

— Ah ! Monsieur Dickson ! pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite ? Il me semblait du reste reconnaître votre figure. Vous ne m'en voulez pas, je suppose.

— Pas du tout, répondit le détective, en réempochant la bague, mais motus, mon garçon, hein ?

— Compris et promis, monsieur Dickson !

Harry Dickson quitta la boutique mais, au lieu de gagner la rue, il monta l'escalier qui conduisait au deuxième étage de la maison.

Il y avait là trois appartements qui voisinaient.

À droite, on lisait sur une porte : Thomas Webster, bijoutier.

Sur la porte du milieu : Harry Morgate, négociant ; et sur celle de gauche, la dernière : Mary Cleveland.

C'est là que Dickson sonna, mais Tom tâcha de le retenir.

— Mais c'est là-bas qu'habite Webster, maître !

— Cela ne m'intéresse pas pour le moment, mon petit. Laissez-moi faire.

Il avait à peine prononcé ces paroles qu'un petit guichet s'ouvrit dans la porte et qu'une figure de vieille toute ratatinée s'y encadra.

Harry Dickson sourit et murmura :

— Parfait ! Je savais bien que ce n'était pas une jeunesse.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Je ne donne pas aux mendiants ! Allez-vous-en, ou j'appelle la police ! Je ne veux pas de toute cette racaille à ma porte !

Cela fut débité d'un trait, et avec une vélocité telle que Tom en fut tout éberlué.

Harry Dickson se découvrit poliment.

— Pardonnez-moi, madame Cleveland.

— Miss Cleveland, monsieur. Je vous prie de ne pas me manquer de respect. Vous ignorez donc que je suis une suffragette ?

— Hm ! fit Tom, mais il n'en dit pas plus long, car son maître venait de lui bourrer sourdement les côtes.

— Je suis un vif partisan du mouvement féministe, dit Dickson.

— Ah ! Et moi je lutte pour l'égalité des droits de la femme et de ceux de l'homme. Je ne veux pas avoir affaire aux hommes. Ce sont tous des menteurs et des charlatans, des bavards et des présomptueux ! Vous êtes sans doute membre du conseil communal ?

— Oh, non Miss, répondit le détective. Je suis membre d'une commission secrète pour la lutte contre l'immoralité. J'ai reçu ordre de faire une enquête, sur la vie privée d'un certain Mr. Thomas Webster.

Le guichet se ferma et aussitôt la porte s'ouvrit.

— Ah ! Monsieur, pourquoi n'avoir pas dit cela tout de suite ? Oui, je puis vous fournir tous les renseignements que vous désirez. Entrez donc. Voulez-vous essuyer vos pieds ? Et ne quittez pas le tapis, je vous prie, car je viens juste de cirer le plancher. Entrez au salon, et prenez place sur une des chaises couvertes d'une housse, sinon le velours se ternit.

Tout cela fut débité si vite que Tom en eut presque le vertige. Ils entrèrent donc dans un petit intérieur bourgeois.

Il dut se mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire. Le

détective, lui, gardait ce calme imperturbable que Tom lui envoyait si souvent. Il sortit son carnet de notes de sa poche.

— C'est heureux, dit-il d'une voix mielleuse, qu'il y ait encore des personnes à Londres qui savent garder leur âme pure et hors de l'atteinte du Malin. Ainsi nous disions, que Mr. Webster...

— Laissez-moi parler, voulez-vous, monsieur ? interrompit la vieille demoiselle avec empressement. Je vais vous dire avant tout que ce Webster est le plus grand goujat de tout Londres. Pensez donc, depuis qu'il habite ici, il ne m'a pas saluée une seule fois ! Un jour Nelly... Nelly, c'est mon chien, ou plutôt ma chienne, car je ne voudrais pas d'un mâle chez moi, donc Nelly, qui est la plus charmante créature de la terre, lui courut entre les jambes, et savez-vous ce qu'il a osé répondre à mes justes remontrances ?

» — Votre chien est un vieux crocodile de votre espèce !

» Oui, monsieur, c'est ce qu'il a dit ! Vous comprenez qu'un homme pareil ne doit pas valoir grand-chose. Ah ! si je pouvais seulement savoir qui est la dame au renard blanc. Mais peut-être que *vous* le savez ?

— Je le regrette, Miss Cleveland, mais je suis venu précisément ici pour vous le demander.

— Ce n'est pas une femme convenable, cela j'ose le dire. Mais elle a du chic, ça c'est vrai... je n'y peux rien, mais c'est vrai. Elle doit dépenser un argent fou pour s'habiller comme elle le fait. Et où le cherche-t-elle cet argent ? Voilà ce que je voudrais bien savoir ! Le gagne-t-elle honnêtement ?

» Pas le moins du monde, j'en suis convaincue. Vous comprenez le reste.

— Je suis tout à fait de votre avis, répondit Harry Dickson, et... la dame venait-elle souvent ?

— Oh ! oui, il ne se passait pas un jour sans qu'elle fût devant la porte. Mais maintenant qu'il est malade, on ne la voit pas.

— Dommage ! murmura malgré lui, Harry Dickson.

— Comment cela !

— Je dis que c'est dommage, car j'aurais voulu la voir d'un peu plus près.

— Mon Dieu, quant à cela vous n'avez pas perdu grand-chose, il n'y a rien de bien intéressant à voir une pareille créature, il me semble.

» Depuis quelque temps, il a pris à son service, une bonniche de quelque quinze ou seize ans. Anne, elle s'appelle. Non, mais quelle souillon ! Quelle insolente !

» Malgré les règlements de police, elle a déjà par trois fois battu ses tapis sur le trottoir. Et pensez-vous qu'elle me salue ?

Pas du tout, entendez-vous ! Et puis elle se peint les lèvres...
Écoutez-moi cela : elle-se-peint-les-lèvres !

— Mr. Webster s'entend-il bien avec l'autre dame ? demanda Harry Dickson.

— Pas du tout ! il n'y a pas quinze jours qu'ils se sont disputés. En partant elle s'est écriée : « Prenez garde si vous ne me donnez pas le signe ! »

— Quel signe ? demanda Harry Dickson.

— Je n'en sais rien. Il y a quinze jours que j'y réfléchis, sans rien trouver, et j'ai beau chercher dans le dictionnaire...

— Et cette dame est-elle revenue depuis ?

— Non !

— Anne y était-elle alors ?

— Non, elle n'est arrivée que quelques jours plus tard. Juste au moment où Mr. Webster devint malade. Ah ! quel homme ! Il ne laisse entrer personne d'autre que le docteur. C'est le seul qui y vient. Oui, certes, il a ses raisons pour cela !

— Vos renseignements m'ont été très précieux, Miss Cleveland, fit-il avec un imperturbable sérieux. La commission secrète contre l'immoralité vous nommera parmi ses membres d'honneur. Bonjour, Miss Cleveland !

— Bonjour, messieurs. Restez sur le tapis, je vous en prie !

Et à peine ses visiteurs furent-ils partis qu'elle ouvrit la fenêtre toute grande, probablement pour faire disparaître l'odieuse odeur des hommes.

— Nous avons eu de la veine, dit Dickson en s'éloignant. Sans cette vieille bavarde, nous n'aurions rien appris du tout concernant la belle amie de Webster.

— Pourtant, fit Tom, je ne saisis pas très bien encore...

— Patience, mon garçon ! Patience ! Et ouvrez vos yeux et vos oreilles !

3. Le chat angora

La porte de droite s'ouvrit devant eux. Un gentleman bien habillé, à grande barbe blanche, parut sur le seuil. Harry Dickson salua.

— Monsieur ! Deux sans-travail viennent vous demander aide et assistance. Voici près d'un mois que nous ne gagnons pas notre vie.

L'homme à la barbe blanche jeta un regard perçant sur Dickson et tout à coup il mit sa main dans sa poche.

Mais, tout aussi vite, Dickson se jeta sur lui et lui maintint le bras.

Si cette scène ne s'était pas déroulée à l'angle de l'escalier, le détective aurait maîtrisé son adversaire sans la moindre difficulté.

Mais l'homme à la barbe d'argent réussit à pousser Dickson vers l'escalier, de sorte que, perdant l'équilibre, il dégringola de quelques marches ; cela avant que Tom pût intervenir utilement.

L'autre en profita pour dévaler les escaliers en vitesse.

Tom Wills aurait voulu le suivre, mais son maître venait de se heurter violemment la tête à la rampe, et il resta quelques secondes complètement étourdi.

Il se pencha donc sur lui, le front soucieux, craignant quelque blessure plus ou moins grave, mais déjà le détective se redressait :

— Diable ! Nous n'aurions pas dû laisser échapper ce gaillard.

— Je vais le rattraper ! cria Tom en sautant en bas des marches.

Mais, une fois dans la rue, il ne put retrouver trace du fuyard.

En vain il s'adressa à un agent de police et à quelques sans-travail qui flânaient.

— Un monsieur à barbe blanche ? Non un individu pareil n'est pas passé par ici, répondit l'agent qui était de faction à quelques pas de la maison.

Tom, tout penaud, vint faire son rapport à son maître. Celui-ci se mit à rire.

— Voilà ce que j'aurais pu vous dire également, Tom ! Il ne fallait pas vous informer d'un monsieur à barbe.

— Mais il en avait une, maître !

— Pas du tout !

Tom se frappa le front et s'écria :

— Une perruque et une fausse barbe, voilà ce qu'il portait !

— Très juste. Je m'en étais aperçu immédiatement. Donc nous venons d'apprendre que le médecin qui a accès auprès de Mr. Webster n'est pas un véritable médecin, sinon il n'aurait aucune raison pour se rendre méconnaissable. Enfin, j'espère que le bruit n'a pas été entendu à l'intérieur.

Là-dessus, le détective sonna à la porte. On entendit des pas légers et une jeune servante vint ouvrir. Elle portait une petite toilette bleue et de coquettes chaussures qui seyaient bien peu à sa position ancillaire, pas plus du reste que ses lèvres avivées de rouge et ses yeux allongés de rimmel.

— Ces messieurs désirent ?

— Mr. Webster, dit brièvement le détective.

— Je regrette, mais Mr. Webster est malade et ne peut recevoir personne.

— Mais il nous recevra, nous ! fit Dickson en levant la main... et la jeune personne vit un revolver braqué à deux pieds de son visage.

Elle devint tellement pâle que Tom dut la soutenir, car déjà elle défaillait.

— Nous ne vous ferons pas de mal, Miss. Mais nous devons nous protéger et vous empêcher de crier. Laissez-nous entrer maintenant.

La jeune fille resta interdite. Tom en profita pour la relancer à son aise... elle était vraiment diablement jolie et fort, fort jeune. Tout à coup, elle sembla reprendre ses esprits, leva les yeux vers Dickson, qui lui souriait de son air le plus aimable, et... brusquement lui ferma la porte au nez.

Du moins, elle crut le faire, car elle n'avait pas vu que le détective avait avancé le pied, de sorte que la porte rebondit. Prise de frayeur, la jeune fille s'enfuit à l'intérieur de l'appartement.

Tom se jeta à sa poursuite, par une porte ouverte, puis à travers une chambre.

Soudain, Tom sursauta et se pencha hors d'une fenêtre.

Agile comme une chatte, la jeune fille venait de sauter sur le rebord de la fenêtre et, avec une véritable science d'acrobate, se laissait glisser en bas, par la tige du paratonnerre.

Mais Tom n'était pas moins preste, et déjà il avait empoigné la barre métallique pour suivre le même chemin, quand les bras de Dickson l'agrippèrent.

— Par tous les diables. Vite ! À l'intérieur.

Instinctivement, Tom obéit à l'ordre du maître et, aidé par la poigne nerveuse de ce dernier, roula bientôt sur le plancher.

À cet instant, une détonation retentit en bas.

— Moins une ! fit laconiquement le détective. On ne se lance pas à la légère dans de pareilles aventures, mon petit !

— Alors je descends par l'escalier et je file par le jardin ! cria Tom, furieux de s'être laissé rouler par une gamine.

— Vous n'en mèneriez pas plus large qu'ici. Voyons, la petite nous a laissé quelques pièces à conviction : un lambeau de sa jupe pend à la tige du paratonnerre, et la pointe de sa chaussure gauche est vilainement endommagée. Cela suffit pour l'heure, cette jeune personne ne nous échappera pas !

Tout à coup, Tom demanda :

— Entendez-vous quelque chose, maître !

Harry Dickson écouta : c'était le miaulement d'un chat.

— Eh bien, c'est le chat, dit-il froidement.

— Le chat ? Vous saviez qu'il y en avait un ici ?

— Et comment ! Un très beau matou, tout blanc, avec de belles moustaches hérissées et des yeux verts !

Tom ouvrit de grands yeux.

— Aha ! j'y suis enfin, maître ! Le signalement fourni à Snatterbox, aha ! aha !

— Et je n'ai dit que la stricte vérité, répondit Dickson avec un bon sourire. Les poils que nous avons trouvés dans la main du mort étaient des poils de chat.

» Je l'ai remarqué aussitôt, mais Snatterbox, lui, pensait naturellement à quelque respectable vieillard. Le chat m'a mis sur la bonne piste. Je ne pouvais pas m'en passer !

Harry Dickson ouvrit une porte et entra dans une chambre aménagée avec goût.

Un splendide matou était sur un divan et, à l'approche des deux hommes, il se leva et fit le gros dos. Il gronda d'abord, méfiant, mais quelques caresses de Dickson le rendirent bientôt plus aimable.

— Il mue et perd ses poils, déclara Dickson, en montrant à Tom sa paume ouverte où quelques poils adhéraient. Vous voyez bien que ce sont des poils pareils à ceux trouvés dans la main du cadavre. J'oserais parier gros que cet animal pourrait nous en dire long... s'il avait le don de la parole.

Là-dessus Harry Dickson leva du pied un coin du tapis.

— Ah ! Je l'avais pensé. Le hasard est le plus grand des détectives !

Il y avait une tache de sang sous le tapis.

— Donc le crime fut perpétré dans cette chambre ? demanda Tom. Pourtant nous avons trouvé le mort dans la Tamise !

— En effet ! Mais il fut tué d'un coup de feu. Et regardez donc ceci.

Harry Dickson s'était emparé du chat. Il le caressa et doucement lui appuya une patte après l'autre, sur la face d'un miroir. Après quoi, il examina les empreintes avec une loupe.

— Voyez vous-même, Tom.

— Les griffes du chat sont tachées de sang !

— Je suppose que l'animal a voulu défendre son maître. Ces grands chats angoras sont du reste très intelligents et peuvent être dressés comme des chiens.

» Les coups de griffes que le gaillard aura reçus ne seront pas encore guéris, car de pareilles blessures mettent du temps à se cicatriser. Voilà encore des traces qui pourront nous servir.

— Je crois que ce sera l'homme aux lunettes noires qui s'intéressait si fort au noyé, grommela Tom.

Harry Dickson se mit à rire.

— L'avez-vous bien regardé ? Il ne portait nulle part des traces de griffes, ni aux mains ni au visage !

Tom haussa les épaules.

— J'y perds mon latin, maître. Mais pourquoi parlons-nous si fort ? Nous oublions le malade !

Harry Dickson se promenait dans la chambre et s'approcha d'un bureau.

— Il ne nous gênera pas !

— Et s'il sort de son lit, pour nous tirer un coup de revolver ?

— Ne vous en faites pas, mon garçon, riposta Dickson en regardant le meuble et en sifflotant.

» Du beau travail ! marmotta-t-il. Bien fracturé. Il s'approcha d'une commode, passa dans la chambre voisine, s'arrêta devant une grande armoire et répéta sa phrase.

— Voulez-vous que je fouille toute la demeure, maître ?

— Patience ! Tout en son temps. Cette chambre d'abord et puis la suivante, et ainsi de suite.

— Vous semblez croire que Mr. Webster est mort, maître !

Harry Dickson se retourna en riant.

— Bien deviné, mon ami !

— Vraiment ? Vous croyez qu'il est mort ?

— En effet !

— Je ne puis rester plus longtemps dans cette incertitude. Vous croyez donc qu'un nouveau crime a été commis ?

Et Tom se rua à travers l'appartement, pour l'explorer de fond en comble.

Dans l'intervalle, Harry Dickson fureta dans tous les meubles, dans tous les coins. Après quelque temps Tom revint, bredouille.

— Il n'y a personne ici. Ni mort, ni vivant !

— Pour constater cela, il ne fallait pas tant vous démener, Tom.

— Comment ? Vous saviez que Mr. Webster n'était pas ici ?

— Oui. Déjà en entrant dans la maison, je savais que Mr. Webster était parti. Il ne pouvait donc être au lit.

— Mais pourquoi alors toute cette comédie, maître ? Et qui est cette jeune fille qui s'est défilée comme une couleuvre ? Et cet homme à barbe blanche ? Pourquoi Miss Anne faisait-elle croire que Mr. Webster était malade ?

Harry Dickson se tenait au milieu de la pièce sans répondre. Pensivement, il regardait le plancher.

— C'est un orfèvre, murmura-t-il. Alors il est évident que... et puis ce tapis a une réelle valeur. Mais, à voir ces dessins, il doit venir d'Asie Mineure. C'est bien cela ! Il aura fait usage à cet effet, de quelque parure.

Harry Dickson reprit son exploration, un moment interrompue, et Tom ne put que secouer la tête.

— Un tapis... qui vient d'Asie Mineure... une parure ! Ah ! non cette fois-ci, je donne ma langue au chat, c'est bien le cas de le dire !

Le détective venait d'entrer dans une chambre à coucher qui devait être celle de Mr. Webster. Tout y était en ordre, comme si son propriétaire venait à peine de la quitter. Il n'y avait ici et là que quelques colifichets ayant appartenu à une jeune dame qui semblait y avoir séjourné pendant quelque temps. Un parfum étrange flottait dans l'air.

— Tâchez de vous souvenir de ce parfum, dit Harry Dickson à son élève et il reprit ses recherches.

Mais à mesure qu'elles avançaient sa mine s'assombrissait, et à la fin il hocha pensivement la tête.

— Je dois m'être trompé ! Et pourtant... dites-moi, Tom, pourquoi cette jeune dame aurait-elle séjourné dans cette chambre.

— Hm... je n'en sais vraiment rien, maître.

— Mais encore ?

— J'ai beau réfléchir...

— Elle aura cherché quelque chose. Difficile à trouver, hein ?

— Oh ce n'était que cela ?

Le détective sourit.

— L'œuf de Colomb, mon petit ! Mais voici que surgit la plus grande difficulté : On a cherché quelque chose, soit. Mais quoi ?

Me voici devant le mur chinois. La réponse à cette question ne me vient pas. Il faut que je m'en approche par un détour, et je me demande : où ont-ils cherché la chose inconnue ? Cela est plus facile à trouver. Nous devons chercher un objet qui a contenu quelque chose que nous nommerons X, comme en algèbre.

— Ah ! Je commence à comprendre ! s'écria Tom. C'est pour cela que toutes les serrures sont fracturées. Vous pensez sans doute que Webster cachait quelque part une extraordinaire parure ?

— Non, non, my boy. Vous allez trop vite. Nous ne cherchons pas la parure, mais l'endroit où on la tenait cachée.

Tout à coup le détective regarda au plafond.

— Tonnerre ! C'est une idée !

Il monta sur une chaise et atteignit le lustre. Une boule dorée pendait en dessous.

Après quelques vaines tentatives, il parvint à la dévisser.

La boule était creuse et de l'intérieur le détective sortit un papier, soigneusement plié.

— Je l'avais pensé !

— Laissez-moi voir, monsieur Dickson ! supplia Tom.

Le détective déplia la feuille et la tendit en souriant à son élève.

Tom poussa un grognement déçu.

— Une feuille blanche ! Je me demande pourquoi on l'a cachée avec tant de soin.

— De nouveau vous allez trop vite, Tom. À la maison, nous essayerons quelques réactifs chimiques pour voir ce que cette feuille peut nous révéler.

Harry Dickson mit la feuille en poche, remit la chaise à sa place et se rendit dans la pièce voisine. Son regard y tomba sur un petit guéridon, portant un écritoire, avec un buvard.

Celui-ci portait quelques traces que le détective s'empressa de poser devant un miroir.

Tom, qui était fort mécontent de ne pouvoir suivre comme il le voulait les pensées du maître, se pencha par-dessus son épaule et lut :

— Je l'ai gravé dans une autre bague. Vous ne le trouverez pas... le signe de la mort...

Le détective laissa retomber le buvard et gronda sourdement :

— Malédiction ! Voilà ce qui renverse tout l'échafaudage de mes combinaisons. Y aurait-il deux affaires en jeu ? Enfin, qui vivra, verra.

Il retourna vers la chambre d'où la jeune fille s'était enfuie

avec tant d'adresse.

— Pour un peu nous aurions oublié ceci, dit-il en montrant une grosse perle gisant sur la tablette intérieure de la fenêtre. Sur celle de l'extérieur, on pouvait voir les fragments d'une deuxième perle, celle-là piétinée et réduite en miettes.

— L'enfant aura cassé le collier dans sa fuite, dit Dickson. Ces perles ont une grande valeur et je n'ai pas trouvé le collier, sur la liste des objets volés dans la boutique de Webster.

À ce moment, un vif tumulte se produisit au-dehors et une voix cria :

— Je vous l'avais bien dit ! Depuis plus d'une demi-heure ils sont en haut !

La porte s'ouvrit sous une poussée énergique et un agent parut sur le seuil, braquant deux revolvers sur Dickson et son compagnon.

— Nous tenons les cambrioleurs ! Hands up ! Ou je tire !

— Mettez donc des lunettes, monsieur Snatterbox ! goguenarda le détective.

— Vous ici, monsieur Dickson ? Cherchez-vous les cambrioleurs qui se sont introduits chez Mr. Webster et qui l'ont dépouillé ?

— En effet.

— Et on vous a laissé entrer ? Moi je suis venu trois fois, et chaque fois j'ai été éconduit. Je veux parler à Mr. Webster. Je dois faire mon rapport. Ce que vous pouvez, je le puis également.

Il se retourna et donna ordre aux curieux qui s'étaient approchés de rester dehors. Puis il alla de chambre en chambre pour revenir bientôt, penaud et étonné auprès des deux détectives.

— Voyons ! Où se trouve Mr. Webster ?

— Je crois que je l'ai mis dans ma poche, monsieur Snatterbox !

Tom Wills s'esclaffa et se tourna vers son maître qui dégringolait les escaliers.

Snatterbox, furieux, menaça Tom du poing ; celui-ci se retourna et lui cria :

— Il est assis sur le divan, monsieur Snatterbox. Il a des yeux gris, le poil blanc et des moustaches hérissées. Demandez-lui donc s'il ne s'appelle pas Webster !

Il suivit son maître, pendant que Snatterbox, attiré par un miaulement furieux, retournait dans l'appartement.

Harry Dickson héla un taxi et se fit conduire chez lui.

Une fois arrivé, il s'enferma dans son laboratoire. Une demi-heure plus tard, il en sortit tenant en main la feuille blanche

trouvée dans le lustre de Mr. Webster.

— C'est comme je vous l'avais dit, Tom. On avait écrit sur cette feuille avec une encre sympathique que les réactifs ont révélée.

Tom se prit à étudier l'écrit, mais il n'y comprit rien.

Ce n'étaient que des lettres éparses, des syllabes décousues, des traits, des parenthèses, des signes et, à la fin, l'image dessinée d'une crosse de fusil.

— Vous y voyez clair, monsieur Dickson ?

— Je ne saisis pas complètement le contenu, il faudrait être pour cela un professionnel. Mais le but et la signification de toute l'affaire, voilà ce qui n'est désormais plus un secret pour moi.

— Moi, je ne vois que cette crosse de fusil. Cela voudrait-il dire qu'on allait s'en servir pour assommer Mr. Webster ?

— Oh ! non ! Et qui vous dit que le joaillier fut tué de cette manière ?

— La vérité est parfois si étrange !

Le détective s'assit devant la table et inscrivit quelques mots sur une fiche.

— Voulez-vous faire insérer cette annonce dans le *Times* ?

Tom lut :

» On a trouvé un collier !

» Entre Mary's Church et Fulham Road, on a trouvé un collier composé de perles véritables. On peut venir le rechercher chez George Esser, Brompton Road 67, 3^e étage à droite.

— Cela, au moins, je comprends, maître ! Vous voulez attirer la jeune personne dans un piège. Mais avez-vous confiance en ce George Esser ? Je ne le connais pas.

— Ni moi non plus, Tom. Mais il nous suffira de voir entrer la jeune fille dans la maison en question. Nous monterons la garde dans le voisinage et nous aurons le plaisir de faire plus amplement sa connaissance.

— Parfait, monsieur Dickson ! Croyez-vous qu'elle donnera dans le panneau ?

— C'est à voir. Ce n'est pas impossible, car une femme ne fera pas de gaieté de cœur abandon d'une telle parure.

» À cela s'ajoute le fait que, dans sa grande hâte de nous échapper, elle n'a pu s'apercevoir de la rupture du collier. Elle n'a dû s'en rendre compte que plus tard, et cela ne lui paraîtra pas suspect qu'un passant l'ait ramassé !

4. Le piège

L'annonce parut dans le *Times*, le lendemain.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit le détective à son élève. Je n'ai pas fait mention d'une heure précise, pour ne pas éveiller les soupçons de la jeune fille. Mais elle doit avoir un conseiller et, sous ce rapport, les hommes sont bien plus dangereux que les femmes.

En disant cela, Harry Dickson se maquillait devant la glace.

À côté de lui, s'étalait un costume qui aurait appartenu avec honneur à quelque docker ou quelque portefaix. Tom, affublé d'un costume de chasseur de restaurant, s'admirait avec complaisance.

— Monsieur Dickson, je veux bien m'appeler Snatterbox, si l'on nous reconnaît sous ses frusques !

Le détective se mit à rire et découvrit une vilaine denture ébréchée par le truchement d'une laque noire. Ses oreilles étaient extraordinairement longues, de lourdes poches pendaient sous ses yeux, tandis qu'une lamentable tignasse hirsute ornait son crâne.

— Nous nous rendons dans le quartier de Snatterbox. J'espère ne pas le rencontrer, mais si cela était, je crois bien que nous pourrions passer inaperçus de lui.

Ils se mirent en route.

Ils traversèrent une grande partie de Londres, déambulèrent à travers Hyde Park, et atteignirent enfin Brompton Road.

La rue reliait Knight's Bridge à Cromwell Road, c'est-à-dire le sud-ouest avec le centre de la cité. Il était dix heures du matin ; les autos passaient en jouant du klaxon, les crieurs de journaux hurlaient les dernières nouvelles, les passants marchaient d'un pas affairé. Bref, c'était l'éternel spectacle bigarré et enchevêtré de Londres.

Le chasseur s'était posté dans les environs du numéro 67, tandis que le docker avait pris place devant l'entrée de la maison, de sorte que personne ne pouvait échapper à sa vue.

Un agent faisait les cent pas sur le trottoir : c'était Snatterbox. Il semblait fort préoccupé et fort affairé également.

Il venait de demander à une maraîchère son permis de colportage, quand tout à coup un des rares chevaux d'attelage qui

passaient s'abattit tout près de lui.

C'était toute une affaire et Snatterbox en profita pour crier, tempêter, apostropher le voiturier et les passants, jusqu'à ce qu'un magnifique attroupement se créât, suivi d'un inévitable embarras de voitures.

Quand, au bout de quelque temps, la circulation devint à peu près normale et que Snatterbox, rouge et suant de toutes ses pores, eut repris son poste de faction, il vit devant le numéro 67 un quidam regarder paisiblement la rue.

— Eh bien ! grand fainéant, que restez-vous là à ne rien faire ? tempêta-t-il. Sa Seigneurie n'aurait donc pas daigné donner un coup de main, quand ce cheval est tombé ?

— À voir ! répondit Dickson, qui de nous deux est le plus grand fainéant.

— Comment ? Fainéant ? Cela se trouve là à ne rien faire de ses deux mains, et cela se permettrait d'injurier un agent de police ?

À ce moment, une automobile stoppa à quelques pas de la maison et une dame habillée à la dernière mode en descendit. Une fine voilette lui tombait devant le visage et ses petits pieds étaient finement chaussés.

Elle passa les immeubles en revue, puis elle s'enquit auprès de l'agent du numéro 67.

— Vous êtes devant le 67, my lady, fit Snatterbox avec son plus gracieux sourire.

— Merci, monsieur l'agent !

Elle devait passer devant le docker qui musait au soleil. Snatterbox bourra les côtes du malappris.

— Écartez-vous pour cette dame, hein ?

Le détective se dressa, la moutarde lui montant au nez :

— Assez, Snatterbox, de pareilles grossièretés ne sont pas de saison !

Au son de la voix, Snatterbox ouvrit des yeux immenses. Mais un nouvel embarras de voitures sollicitait son intervention, il s'éloigna donc, les jambes vacillantes.

Tom Wills s'approcha :

— Elle se fait attendre, la môme !

— Qui ? Elle ? Pas du tout, elle vient d'entrer !

— Oh, maître, cette femme-là avait au moins vingt-six ou vingt-sept ans !

— En effet. C'était bien l'âge de la petite d'hier !

— Que dites-vous ? Mais rappelez-vous donc...

— Je me rappelle tout ! Tom, mon garçon, comment pouvez-vous vous laisser prendre aux apparences d'une façon aussi

flagrante ? Ne savez-vous donc pas qu'une femme moderne peut faire des miracles avec un trait de crayon gras ? Mais il y a une chose qui aurait dû vous édifier sur son âge : cette légère ride dans le cou... cela ne trompe jamais mon ami !

— Mais alors... Monsieur Dickson... Oh ! quelque chose me revient à la mémoire : la dame au renard blanc !

Il ne put en dire davantage, la jeune femme venait de quitter la maison.

Elle semblait fort agitée et s'en allait à grands pas.

Tom Wills et son maître la suivirent à quelque distance. Elle marchait très vite sans se retourner.

— Je crois que vous vous êtes trompé, maître ! Ce ne peut être la petite d'hier.

— Regardez la chaussure du pied gauche, Tom, et souvenez-vous. Sans cette preuve, je n'aurais pas été si affirmatif, moi non plus.

Entre-temps la jeune femme s'était approchée de Snatterbox et Tom Wills lui entendit dire :

— Brigadier ! On a fait mettre dans les journaux qu'un certain Mr. Esser habitait cette maison, or il se fait qu'on n'y connaît personne de ce nom. Sans aucun doute, mon collier a été volé !

— On vous a volé votre collier ? Voilà qui est fort dommage !

Snatterbox accompagna ces mots d'une mimique expressive, puis il sortit un carnet de notes des profondeurs de sa poche.

— Soyez tranquille, je vous arrangerai cette affaire en cinq sec. Ah ! j'en ai pincé des bandits, au cours de ma carrière. Harry Dickson n'est, comparé à moi, qu'un petit morveux de deux sous. Décrivez-moi bien vite votre collier, et puis le voleur.

— Quant au voleur, j'en sais autant que vous-même, brigadier, riposta la dame avec quelque impatience. Et comment vous décrire la parure ? Je l'ai perdue dans un quartier sud-ouest de Londres, elle était des plus précieuses. Mon Dieu, quel malheur pour moi, si on ne la retrouve pas !

Snatterbox se mit à écrire et il le faisait encore, alors que la dame avait disparu depuis longtemps. Elle était remontée dans son automobile, et Dickson, qui semblait ce jour-là d'une humeur excellente, avait murmuré à l'oreille de son élève :

— Suivez l'auto à quelque distance. Moi je m'occupe de Snatterbox, il mérite une petite leçon.

Ce disant, il se pencha par-dessus l'épaule du policier zélé.

— Voici une des perles du collier qui a été dérobé à la dame, murmura-t-il.

Snatterbox en laissa choir par terre son énorme carnet de

notes ; il se mit à faire une gymnastique désespérée des bras et des jambes.

— Le voleur ! Je le tiens ! hurla-t-il. Je le tiens... le voleur !

Il allait se jeter sur Dickson, mais celui-ci s'esquiva avec adresse, bondit dans un taxi et disparut dans la direction de Brompton Road.

Tom Wills, qui avait vu la manœuvre, entra en scène à son tour. Au moment où le brigadier allait saisir le détective, il se laissa tomber devant lui à plat ventre, de sorte que l'infortuné Snatterbox fit une belle pirouette qui lui valut un nez en compote.

Il voulut se relever, mais Tom fit malhabilement de même, et Snatterbox, pour la seconde fois, fit connaissance avec le pavé.

Furieux, le brigadier lança une bourrade à Tom, qui riposta avec usure.

Snatterbox, perdant la tête, se mit à faire des moulinets furieux des deux bras, ce qui eut pour résultat un bel attroupement de badauds et son inévitable tumulte.

Tom Wills en profita pour se faufiler à travers la foule, au moment même où l'automobile qui transportait Harry Dickson tournait le coin.

Un taxi passa. Tom Wills s'y installa d'un bond et se mit à suivre son maître à vive allure.

Heureusement, on arrivait dans les parages tranquilles de Hyde Park, ce qui rendait la poursuite plus aisée.

Arrivé dans Beaufort Street qui aboutit dans Battersea, le détective vit que l'auto qu'il avait prise en filature stoppait devant une belle maison de maître.

Il vit descendre la dame et s'empressa d'en faire autant.

Elle paya rapidement son chauffeur et entra en grande hâte dans la riche demeure. À peine la porte se fermait-elle derrière elle que Dickson sauta sur le seuil, fit jouer son passe-partout dans la serrure et se glissa à son tour dans le vestibule.

Les pas de la dame résonnaient encore dans l'escalier ; Harry Dickson la suivit, montant les marches à quatre pattes.

Arrivée au second étage, la jeune femme ouvrit une porte et entra.

Dickson hésita... l'espace de trois secondes seulement.

De nouveau le passe-partout entra en scène et le détective pénétra dans un salon luxueusement meublé.

La dame avait ôté son chapeau et s'était déjà étendue sur un des divans.

Alors, le détective vit qu'elle était merveilleusement belle, et, alors seulement, il la reconnut ; au cours de sa carrière, il devait

l'avoir déjà rencontrée.

Quand elle le vit, elle ne manifesta aucune frayeur, mais inclina la tête d'un geste gracieux.

Et Harry Dickson se sentit fort perplexe, sinon un peu penaud.

— Asseyez-vous donc, monsieur Dickson, dit-elle d'un air des plus aimables.

Ce fut au détective de sursauter, il sentit qu'une offensive formidable allait se mettre en travers de ses projets.

D'un mouvement brusque, il se retourna pour voir si la retraite ne lui était pas déjà coupée.

Elle l'était.

Il vit devant lui la gueule menaçante d'un revolver que brandissait une de ses anciennes connaissances : l'homme qu'il avait aperçu auprès du cadavre du noyé.

— Ne bougez pas trop, monsieur Dickson, ricana l'homme, au premier pas que vous faites pour vous approcher de la porte, je tire.

Le détective grinça des dents.

Il avait donné en plein dans le piège, alors qu'il avait cru en tendre un à la femme mystérieuse.

Ses adversaires avaient percé à jour la ruse de l'annonce. Mais le détective était trop beau joueur pour se morfondre devant une défaite ; il savait apprécier les ripostes de l'ennemi et la crainte était pour lui un bien vain mot.

Il se prit donc à sourire et répondit poliment.

— Ne vous donnez pas cette peine, monsieur, dit-il. Mettez donc ce joujou de côté et causons, il se pourrait bien que l'on arrive à un accord.

— Pas si bête, cher monsieur. Restez à votre place, ou, si vous le préférez, avancez dans la chambre. Mais vous êtes en mon pouvoir, ne l'oubliez pas !

— Je le comprends parfaitement. Mais j'aimerais bien savoir pourquoi vous tenez tant à brandir ce revolver dans une position si inconmode pour votre bras.

Les sarcasmes du détective ne semblaient pas plaire énormément à l'autre, car il gronda :

— Taisez-vous ! Un mot encore et je vous étends par terre avec une balle dans la tête.

— Vous n'en ferez rien, cher monsieur ! Pensez donc ! Une détonation, cela attire du monde et parfois la police ! Donc je ne me soucie nullement de votre revolver. Mais je dois vous avouer que vous avez très habilement conduit cette affaire et cela fait que je me sens disposé à bavarder un peu avec vous. Donc je vais

accepter la chaise que madame a bien voulu m'offrir et je vais faire comme chez moi : je vais allumer ma pipe.

La jeune femme s'était redressée et considérait avec stupeur cet homme qui manifestait autant de calme que de détachement devant un revolver braqué sur lui.

Le grand détective bourra tranquillement sa pipe, se laissa choir dans un des confortables fauteuils-clubs et se mit à fumer avec délices.

Il semblait très à son aise, une belle fumée bleue monta au plafond et, d'un air goguenard et amusé, il considéra l'homme maniant piteusement son arme.

— Mais enfin, que me voulez-vous ? demanda Dickson.

— C'est à moi de vous le demander, maudit flic ! rugit l'homme à la barbe sombre. Pour qui travaillez-vous ? Croyez-vous que je vais vous laisser fourrer le nez dans mes affaires ?

— Mais je n'y pense pas ! Je ne m'occupe que de mes propres projets et non des vôtres, et vous ne m'empêcherez pas...

— Je ne vous empêcherai pas ?...

— Non, pas du tout, s'écria le détective.

Il laissa tomber sa pipe, saisit une chaise et la lança à toute volée à la tête du barbu. Le coup fut rude et l'homme roula sur le sol.

Le détective se tourna vers la femme, mais avant qu'il ait pu l'atteindre, elle avait par trois fois frappé dans ses mains.

Un étrange tumulte envahit la chambre ; un lasso siffla dans l'air, happa le détective, le jeta sur le plancher.

L'instant d'après, Harry Dickson était réduit à l'impuissance, et le souple lasso roulé autour de son corps, de sorte que tout mouvement lui était interdit ; il gisait par terre, immobile, vaincu.

— Eh bien, très cher, dit l'homme aux lunettes noires qui avait assisté sans bouger à la rapide intervention de ses complices. Eh bien ? je crois que l'envie de vous mêler des affaires d'autrui vous passera pour toujours !

Harry Dickson se rendit compte de la gravité de sa situation. Il attendait Tom, mais en vain. Son élève aurait-il perdu sa trace ?

« C'est difficilement admissible », se disait-il. Pourtant Tom ne venait pas.

La maison était silencieuse. L'homme aux lunettes s'adressa alors en russe, à la dame.

— Je crois, Anna Pawlowna, que nous devons en finir avec lui.

Elle jeta un regard étrange sur le captif.

— Mais oui, Ivanovitch, si nous voulons avoir la paix, c'est ce qu'il nous faudra faire.

Le Russe donna en anglais l'ordre à ses quatre comparses qui assistaient, muets, à cette scène, d'envelopper le prisonnier dans une grande toile à voile.

Malgré les efforts de Dickson, l'ordre fut prestement exécuté.

On le fourra dans un grand sac, et le sinistre quatuor se mit en devoir de le porter au bas de l'escalier.

Précédés du Russe, qui surveillait les alentours, ils descendirent dans la cave où ils firent de la lumière.

À quelques basses imprécations qu'ils émirent d'une voix sourde, on pouvait reconnaître en eux quatre chenapans de la pègre qui hante Whitechapel.

Anna Pawlowna les suivit et attendit en haut de l'escalier de la cave.

— Jetez-le par terre ! ordonna le Russe.

Avec une secousse brutale qui fit craquer les os de la victime, le sac tomba sur le sol.

Entre-temps le Slave s'occupait à ouvrir une lourde trappe de fer, pratiquée dans le dallage ; un des larrons voulut bien lui donner un coup de main, tandis qu'un autre, un long escogriffe à l'air misérable, regardait d'un œil torve le détective que l'on venait de débarrasser de son suaire.

— Eh bien, old boy, comment vous sentez-vous ? Cela vous fera passer l'envie de venir embêter le monde dans Whitechapel. Vraiment vous y rendiez la vie intenable aux gentlemen de par-là ! Ah ! comme j'ai souvent rêvé à une minute comme celle que je vis à présent !

Harry Dickson ne daigna pas lui répondre, et se contenta de lui lancer un regard de mépris.

Il vit alors que les efforts conjugués des deux hommes venaient de soulever la trappe.

Un grondement sourd lui parvint. Immédiatement il se rendit compte de la situation.

Il se souvint que la Tamise ne devait pas couler bien loin de l'endroit où il se trouvait, et que le sous-sol y était parsemé d'un véritable réseau de canaux souterrains. Il comprit aussi à quel sort ses ennemis le vouaient.

— Il me semble qu'il change un peu de couleur ! ricana le Russe, en se tournant vers son complice.

Pour la première fois, le détective desserra les lèvres :

— Vous vous trompez, mon cher ami. C'est sans doute un défaut d'éclairage qui vous donne la berlue.

— La ferme ! Votre dernière heure a sonné !

— Oh ! vraiment, pensez-vous ? Enfin, j'ai toujours désiré une mort un peu originale et voici que vous me destinez une fin comme on en voit à tant de malheureux de nos jours. Vous manquez d'imagination.

— Il tâche de gagner du temps ! gronda un des comparses en tirant de sa poche un long coutelas. Voulez-vous que nous en finissions de la sorte ?

Il s'approcha de Dickson et s'agenouilla à ses côtés.

Cette fois, le détective sentit l'aile de la mort l'effleurer. Il tenta un vain effort pour se dégager, mais ne réussit qu'à faire s'enfoncer plus profondément dans ses chairs les liens qui l'enserraient. Il plongea ses regards dans les yeux du bandit qui se penchait sur lui. Celui-ci lui fit une hideuse grimace.

— Eh bien ? On y va ? demanda le bandit au Slave.

— Allez-y, Jack ! Entre la troisième et quatrième côte à gauche ! Et jusqu'à la garde !

Le misérable posa la pointe à l'endroit indiqué.

Harry Dickson sentit l'acier lui entamer la peau et alors il joua son dernier atout.

Il n'avait pas quitté des yeux son futur bourreau ; pour cette minute suprême, il avait conservé toute la force hypnotique dont nous savons que son regard était doué.

Le fluide lui fusa des prunelles, comme une onde invisible et puissante.

Il vit comme une ombre s'épandre sur les yeux du bandit, il vit son regard vaciller.

L'homme tâcha pourtant d'enfoncer la lame, d'un geste malhabile. Il ne put y réussir. Son bras lui refusait tout service, le couteau glissa sur la poitrine du prisonnier. Des cris s'élevèrent :

— Jack ! Hallo Jack ! Retombez-vous en enfance ? Aha ! il ne pourrait même plus saigner un lapin !

Un autre s'approcha, le poignard levé, mais le Russe trépigna de colère.

— Assez ! Vous me faites perdre un temps précieux ! Allons, un coup de main et que l'on me jette ce gaillard dans le trou !

Le détective sentit ses forces décroître, l'effort qu'il venait de fournir l'avait fortement épuisé. Il eut beau tourner des yeux fulgurants vers le nouveau venu, celui-ci le regardait à peine.

— On dit qu'il fait comme les serpents, et qu'il vous fascine du regard, murmura le chenapan. Eh bien, je vais y aller à tâtons !

Mais, même ainsi, son courage défailloit. Il sentait que l'homme qu'il fallait achever était une sorte d'être surhumain, pour peu il l'aurait cru capable de revenir se venger, par-delà le

tombeau.

— Écoutez, dit-il au Russe, commandez jusqu'à trois. Je vous regarderai, au mot « trois », je frappe.

Le Slave se frotta les mains.

— Une... deux...

Il n'acheva pas. Un cri perçant retentit au haut des marches et l'on hurla quelque chose en russe. L'étranger eut un sursaut de frayeur et poussa un juron désespéré.

— Attention !

Le bandit qui allait frapper Dickson bondit en arrière.

Le Russe voulut éteindre la lumière... trop tard ! Un coup de feu éclata et la balle brisa net le bras levé vers la lampe.

En hurlant sauvagement, les voyous voulurent se jeter sur l'intrus qui n'était personne d'autre que Tom Wills, entré en scène.

Celui-ci tenait un revolver dans chaque main et les braquait sur ses ennemis.

— Les mains en l'air ! tonna-t-il.

— Au diable ! rugirent les forbans en s'élançant vers lui.

Mal leur en prit, car un feu roulant s'ouvrit sur eux et, avant qu'ils pussent atteindre le jeune homme, ils s'écroulèrent, hurlant de douleur, le crâne fracassé, perdant leur sang en abondance.

De sa main valide, le Russe tira quelques coups de feu qui manquèrent leur but puis, faisant demi-tour, il prit la fuite.

— Il nous le faut vivant ! cria Harry Dickson, comme Tom sautait par-dessus lui pour se mettre à la poursuite de l'étranger.

Tom allait le saisir, quand un cri perçant l'arrêta dans sa course.

C'était Dickson qui venait de le pousser. Tom fit halte et soudain le Russe disparut à ses yeux, comme si la terre venait de l'avalier.

— Comment est-ce possible ? murmura-t-il, mais au même moment il vit un trou béant ouvert devant lui, et au fond duquel mugissait une eau sauvage et ténébreuse.

— Dommage ! grommela le détective, celui-là a son compte. Allons ! par ici, Tom, ajouta-t-il.

D'un coup de pied Tom brisa le crâne d'un des bandits qui agonisait et s'empressa de délivrer son maître.

Dickson lui tendit une main reconnaissante.

— Bien travaillé, mon garçon. Mais faisons vite maintenant, le temps presse.

Ils franchirent d'un bond les cadavres des bandits et s'élançèrent vers l'issue de la cave. Ils n'avaient pas encore atteint l'escalier qu'une forte odeur de brûlé vint à leur rencontre.

Dickson poussa une exclamation étouffée.

— Cette femelle du diable ! Il fallait s'y attendre !

Malgré la fumée très dense qui les entourait, ils parvinrent à avancer.

La maison était pleine de monde : de ceux qui ne cherchaient qu'à s'enfuir et des autres qui venaient s'enquérir de la cause de l'incendie.

À travers cette cohue hurlante, le détective et son élève gagnèrent l'étage où demeuraient les deux criminels.

Le détective se jeta avec une telle force contre la porte qu'elle sauta hors de ses gonds. Une fumée noire les aveugla, ils distinguèrent les langues rousses des flammes. À travers le grondement du feu, on entendit mugir les sirènes des pompiers qui arrivaient en vitesse.

— N'avancez plus, maître ! supplia Tom, nous allons étouffer.

— Il me faut les papiers ! cria Dickson, il me les faut.

— Mais le bandit est mort ! Peu importe ses papiers !

— Vous n'y comprenez rien ! répondit le détective en se frayant un chemin à travers un épais nuage de fumée ardente.

Les riches tentures s'enflammaient ; les premières flammes firent craquer les meubles, des glaces éclatèrent, un souffle de fournaise emplît la pièce.

Tom suivit son maître en chancelant.

Dickson renversa une table de bureau et, d'un coup de couteau, en fractura la serrure : une liasse de papiers en tomba, que Dickson empocha aussitôt.

Tout à coup, Tom poussa un cri strident.

La porte de la chambre voisine venait de s'ouvrir, livrant passage à la femme russe et à un homme de haute taille.

Tom s'élança vers eux, il pouvait à peine les distinguer tant la fumée l'aveuglait. Mais l'homme l'aperçut et lui porta un coup si violent que Tom trébucha et perdit équilibre.

Dickson vint à la rescousse, mais trop tard : déjà l'inconnu disparaissait dans l'escalier.

La jeune femme ne put le suivre aussi vite, et soudain elle se trouva face à face avec Dickson.

Elle poussa un hurlement de terreur et s'enfuit dans la chambre d'où elle était venue.

Le détective voulut courir à ses troussees, mais il ne le put : une véritable nappe de feu lui barrait la route. Presque tout de suite après, les deux détectives entendirent un effroyable cri d'agonie. Les vitres furent alors défoncées et les pompiers s'introduisirent dans l'immeuble en feu. Ils n'allèrent pas bien loin pourtant, tant le sinistre était devenu terrible.

Dans le vestibule de l'appartement, Dickson vit un manteau accroché à une patère, il s'en empara.

Déjà, l'escalier était devenu inaccessible et il fallut se servir des raides échelles d'incendie pour échapper à la fournaise.

Mais la lutte contre l'élément dévorateur était devenue impossible ; les incendiaires, auteurs du sinistre, avaient travaillé de main de maître : les nombreux foyers l'attestaient.

En vain, des trombes d'eau s'abattaient sur l'immense brasier : les flammes surgissaient de plus belle.

Malgré leur courage proverbial, les pompiers de Londres durent battre en retraite devant l'élément déchaîné et se contenter de protéger les immeubles voisins.

Une demi-heure plus tard, toute la maison s'effondra avec un bruit terrible, jetant jusqu'aux nuages des gerbes d'étincelles et de tisons ardents, et ensevelissant sous ses décombres ceux qui n'avaient pas pu s'enfuir à temps, et parmi eux, Anna Pawlowna.

5. Complications

Harry Dickson et Tom Wills étaient installés l'un en face de l'autre, dans le home familial de Baker Street.

Depuis des heures Tom Wills n'avait osé adresser la parole au maître, tant celui-ci paraissait préoccupé.

Enfin Dickson appuya sa tête lasse contre le dossier du fauteuil et se mit à bourrer sa pipe.

Tom sentit que cette trêve silencieuse allait prendre fin.

— La curiosité est peinte sur votre visage, remarqua Dickson avec un sourire amusé.

— Il y a de quoi, affirma Tom. Pensez donc, les deux coquins sont morts, leurs quatre pouilleux complices ont subi le même sort, je me demande qui vous pouvez encore chercher.

— Mais qui d'autre que l'assassin de Thomas Webster ?

Tom haussa les épaules.

— Comment ? Six morts et un autre coquin en prison, notamment le capitaine Bill, l'irascible. Et vous cherchez encore ! Ne se trouve-t-il pas parmi ce septuor ?

— Non, nous avons simplement réglé le compte de ceux qui ont cambriolé la boutique de Thomas Webster.

Tom Wills prit une attitude de plus en plus perplexe.

— Écoutez bien, Tom, je vais tâcher d'être un peu plus clair. Rappelez-vous qu'en trouvant le cadavre retiré des eaux de la Tamise à Gravesend je n'avais pour unique point de départ qu'une bague fort simple, à laquelle adhéraient encore quatre poils blancs.

» J'examinai attentivement le visage du mort, et je remarquai, près de l'une des orbites, une ride profonde, comme en ont ceux habitués à porter un monocle.

» Mais cette marque était bien trop large pour être celle d'un vulgaire monocle.

» J'en tirai la conclusion que l'homme devait être habitué à faire des travaux de haute précision : lapidaire ou joaillier, car ces gens-là se servent d'un petit appareil d'optique qu'ils vissent profondément dans l'orbite.

» Des souvenirs me revinrent, notamment ceux ayant trait au cambriolage d'une orfèvrerie, vieux de quelques semaines, et commis dans des circonstances très mystérieuses. Je découvris

alors les poils, et je me rappelai que lors de ce délit ce fut un chat gigantesque qui se jeta sur les intrus et parvint même à les mettre en fuite. Ce furent d'ailleurs ses miaulements désespérés qui attirèrent l'attention sur ce cambriolage.

» De là, à conclure que le mort n'était personne d'autre que Thomas Webster, il n'y avait qu'un pas pour moi. Les traces sanglantes trouvées sur la bague s'expliquent en admettant que Webster porta la main à la tête au moment où la balle l'atteignit. S'il ne l'avait pas fait, les poils n'auraient pas adhéré à l'anneau, et ce point de départ eût fait défaut, au grand dam de mon enquête.

» Snatterbox fit en sorte que mes soupçons prissent vivement corps. Souvenez-vous de l'arrestation de Bill.

» Le capitaine en colère ! Snatterbox le mit en état d'arrestation en prétextant le veston qu'il trouva à son bord. Vous-même vous avez déclaré que le vêtement appartenait au mort.

» Et cela est. Rappelez-vous l'étui et le bout de papier qu'il contenait ; trouvaille que l'ineffable Snatterbox m'abandonna généreusement. Trouvaille autrement intéressante que le vêtement lui-même.

» Snatterbox fit donc incarcérer l'innocent Bill, parfaitement : l'in-no-cent !

» Je n'ai pas protesté contre cette arrestation, parce que de cette façon les véritables coupables se sont crus en sécurité. Bill est du reste un dur-à-cuire, et quelques semaines de détention et de solitude ne lui feront pas grand mal !

— Mais l'étui, maître ?

— Nous y venons. C'était un simple portefeuille et le fragment de papier était tout ce qui restait d'une vieille carte de visite rendue méconnaissable par son séjour dans l'eau. Je pus y lire aisément le nom de Thomas Webster, quelques notes s'y trouvaient également, griffonnées, et, pour la plus grande partie, je parvins à les déchiffrer.

» Pendant tout un temps, je ne parvins pas à saisir leur signification, jusqu'au moment où je découvris que c'étaient des désignations de reconnaissances anglaises, représentant globalement une valeur de trois mille livres environ.

— Maintenant encore, je n'y comprends pas grand-chose, marmotta Tom.

— Un peu de patience. Il apparaît donc que le veston de Thomas Webster a fait un séjour dans l'eau, plus ou moins prolongé.

» Je suppose qu'il fut immergé en même temps que le corps.

Celui-ci alla dans le fond, tandis que le vêtement partit à la dérive, au fil de l'eau. Je pense que, la veille de son arrestation par Snatterbox, Bill était de garde de nuit, sur le pont de son bateau. Il vit la défroque, la repêcha et... y trouva trois mille livres ! Bien que la loi l'obligeât à en faire la restitution, Bill estima qu'il pouvait faire un bon usage de cette fortune, il cacha donc l'argent, quelque part dans ses bottes, et accrocha le veston dans sa cabine.

» Comprenez-vous maintenant pourquoi il garda si obstinément le silence quant à cette trouvaille ? L'équipage n'en savait rien, et pour cause : Bill n'en avait soufflé mot à personne. Il tenait trois mille livres et, comme il comprenait que j'étais sur la piste du véritable coupable, il se laissa mettre délibérément en prison. Dès que Snatterbox parut avec la défroque, je tenais le joint !

» Si Bill avait été le meurtrier de Webster, il n'aurait certes pas tenu l'infortuné sous l'eau, jusqu'à ce que tous les papiers de valeur fussent trempés !

» Et s'il avait repêché la jaquette, ce ne pouvait être lui le coupable.

» Non, nous ne sommes pas devant un crime ayant le vol pour mobile, il s'agit d'un crime uniquement dicté par la vengeance.

» Le meurtrier a jeté intentionnellement le vêtement dans le fleuve, cela pour éviter une poursuite trop rapide.

— Mais pourquoi lui a-t-on coupé le nez ?

— Question d'importance bien secondaire : on a mutilé le visage de Webster pour qu'on ne pût pas le reconnaître.

— Et la belle Russe ? Était-elle complice du meurtrier ?

— Pas du tout. Pas plus que vous et moi elle n'a su qui avait tué le joaillier de Fulham Road.

— Et pourtant c'était elle qui jouait le rôle de gouvernante et qui faisait croire aux visiteurs que Thomas Webster était alité.

» Et puis elle a paru en scène, sous les atours de la dame au renard blanc.

» Quant à ce rôle de gouvernante, je suppose qu'elle l'a tenu pour cacher aussi longtemps que possible la mort de Thomas Webster.

— On pourrait supposer tout cela, mon cher Tom. Vos déductions sont logiques, mais trop simplistes. Au début j'ai moi-même tâtonné dans d'épaisses ténèbres.

» Ce qui est certain, c'est que la femme russe et son complice, le pseudo-médecin, qui n'était autre que le bandit slave qui faillit avoir ma peau, cherchaient quelque chose dans l'appartement de

Thomas Webster. Et cette chose je l'ai trouvée : une feuille de papier.

— Couverte d'inscriptions mystérieuses.

— En effet. Je me suis fait expliquer ce cryptogramme par l'autorité militaire, depuis lors. Ah ! le ministre de la Guerre ne fut pas peu étonné d'apprendre que Thomas Webster était en possession d'un nouveau type de revolver, introduit récemment dans l'armée des Indes.

Tom en resta tout ébaubi.

— Ce papier était donc un document secret et c'est lui que les deux Russes ont cherché ?

— Effectivement.

— C'étaient donc des espions ?

— Bravo, Tom ! Nous y sommes, c'étaient des espions, en effet. J'hésitai d'abord à le croire, mais les papiers que j'ai trouvés chez eux m'ont ôté tout doute à ce sujet. Non, ce n'est pas pour rien que j'ai bravé les flammes et la fumée.

» Il est vrai que, par mesure de prudence, les Russes avaient détruit les lettres, mais ils avaient gardé les enveloppes. J'ai mis de la sorte la main sur celles ayant contenu des pièces recommandées, adressées à l'ambassade russe.

— Ah ! Webster devait donc livrer le document secret aux espions. Mais comment cet orfèvre était-il entré en possession de ces papiers ?

— Je me suis posé cette question. Mais je fis prendre des informations et j'appris qu'il y a dix ans Webster était encore capitaine dans l'armée des Indes.

» Il fut révoqué pour une affaire malpropre.

» Oui, Webster fut un personnage assez redoutable. Par ses anciennes relations et par un système d'espionnage qu'il dirigeait personnellement, il parvint à entrer en possession des documents secrets. Si je vous dis maintenant que les revolvers en question peuvent tirer quarante coups de suite et que leurs balles sont des plus dangereuses, vous comprendrez aisément l'importance de la chose.

» Pour la livraison du document, le joaillier reçut trois mille livres.

» Mais, une fois l'argent en sa possession, il garda le papier et s'enfuit.

» Il a donc trompé les espions russes.

» Mais tout démontre que ces deux-là savaient que Webster détenait le cryptogramme dans sa demeure. Bien qu'on puisse l'expliquer d'une autre façon : il se peut que Webster n'ait pas eu le temps de dévoiler la cachette et qu'il ait dû prendre la fuite

devant un danger connu de lui seul.

» C'est ce que j'ai pensé en lisant les mots, dont vous avez dû garder souvenance : « Vous ne le trouverez pas, le signe de la mort. »

— Oui, je me rappelle, mais cette phrase mystérieuse ne me dit rien.

— Et pourtant un fil se déroule de cette immense pelote d'intrigues enchevêtrées. Sans nul doute, la lettre que Webster écrivit, peu avant sa mort, fut adressée à une tierce personne. Personne qui devait être en relation avec les deux espions russes, car parmi les enveloppes j'en ai trouvé une qui n'émanait pas de l'ambassade de Russie. Le cachet porte les initiales H.L. Je crois que cet X mystérieux n'est personne d'autre que le gaillard qui faillit vous assommer au cours de l'incendie. Je suppose aussi que c'est lui qui soudoya les Russes, pour une opération interlope, le fameux cambriolage, sans doute.

» Les mots énigmatiques, vous ne le trouverez pas... le signe de la mort... m'ont fait croire que ce n'est pas des bijoux que les cambrioleurs avaient cherchés.

» Derrière tout ceci, devait se trouver une personne qui ne se souciait nullement d'un cambriolage vulgaire. Cette personne résidait dans l'appartement du Russe, le fameux jour du piège, et elle parvint à nous brûler la politesse.

» Voici l'enveloppe en question du reste. Voyez donc : le papier en est très fin, l'écriture ferme et presque aristocratique.

» Par sécurité, les deux espions n'ont correspondu avec personne pendant leur séjour à Londres.

» Tout dans cette affaire converge vers un seul homme, c'est lui que nous devons avoir. C'est lui qui surprit Webster au moment de sa fuite et le tua.

» Il a dû avoir vent des projets du bijoutier et les prévint. Il confia le corps aux flots de la Tamise. Quant aux deux Slaves, ils croyaient à la fuite de l'orfèvre félon ; ce n'est que par hasard que le Russe se trouva à Gravesend, où il venait voir si Webster ne s'embarquait pas sur l'un ou l'autre navire en partance.

— Bien ! Mais qui donc peut être cet homme ? La mort des deux espions a rendu le problème complètement insoluble.

Harry Dickson sourit.

— Qui vous dit cela ? Par trois fois vous m'avez déjà demandé ce que je veux faire du manteau que j'emportai hors de la maison en flammes.

— C'est vrai, mais...

— Je l'aurais dédaigné, si en passant je n'avais vu que ce vêtement ne convenait pas à la taille du Russe. Il est fort

précieux et ne peut avoir appartenu à l'un des quatre coquins dont vos balles firent justice. Le nom du tailleur ne s'y trouve plus : il a été découpé. Et pourtant, je connaîtrai son propriétaire, pas plus tard que demain.

» Apportez-moi ce manteau.

Tom revint aussitôt, porteur d'un manteau de demi-saison, gris clair, très élégant.

Dickson le posa sur son bureau et dit :

— Il ne l'a pas porté longtemps. Peu avant de se rendre à l'appartement des espions, l'inconnu s'est fait couper les cheveux. C'est un homme qui a dépassé largement la cinquantaine : ses tempes grisonnent déjà. En plus, il transpire facilement et il est propriétaire d'une usine.

— Comment savez-vous cela ? s'écria Tom avec un étonnement plus que sincère.

— C'est bien simple. Le microscope n'est pas un vain instrument, Tom, et il m'a, en l'occurrence, rendu quelques services. Il m'a fait découvrir sur le collet du vêtement des poils fraîchement coupés. Ces poils grisonnaient, mais présentaient encore une partie noire. À l'état des cheveux, je découvris immédiatement que leur propriétaire était sujet à une transpiration facile et abondante.

» Mais oui, mon garçon, un examen des cheveux permet de découvrir cette particularité, il ne faut pas être un médecin très savant pour le savoir.

» De là, on conclut que l'homme n'est pas maigre, mais porté à un certain embonpoint.

» J'arrive alors à penser que cet homme frise la cinquantaine, ou plutôt la dépasse, car c'est l'âge où les formes rondelettes s'accusent.

» Voilà, mon cher garçon... ce n'est pas plus malin que cela.

— Hm ! Mais il me semble que c'est là le signalement d'un grand nombre de gentlemen, déambulant à travers la City !

— Oui, mais tous ne sont pas des propriétaires d'usine et encore moins d'établissements de sidérurgie.

— Comment ! Cela aussi, ce vêtement vous l'a appris ?

— Mais certainement. J'ai battu l'étoffe et recueilli la poussière qui s'envolait. Le microscope me révéla immédiatement une grande quantité de corpuscules de fer, parmi la poussière ordinaire.

» Le propriétaire de ce demi-saison doit donc séjourner assez souvent et assez longtemps dans une atmosphère chargée de cette poudre métallique.

» L'homme ne peut être un simple ouvrier, ni même un

employé, pour cela le vêtement est trop choisi et trop coûteux. J'en conclus que c'est au propriétaire même de l'usine à qui nous avons affaire.

» Si nous admettons maintenant que c'est lui qui séjournait dans l'appartement des espions, nous connaissons sa taille : il dépassait en effet la jeune femme de la tête.

— C'est juste, maître. Mais croyez-vous que nous pourrions le convaincre d'un crime ?

— Et pourquoi pas ? Il nous faudra simplement trouver le signe de la mort.

» Car voilà l'axe de l'affaire. La piste qui m'a conduit chez les Russes, pour dangereuse qu'elle fût, n'était pas celle qu'il me fallait. Mais, dès maintenant, la route s'ouvre toute grande devant moi. J'attends simplement les dernières nouvelles de la police.

» Car j'ai prié la police de rechercher cet homme. Le reste me regarde.

» La police a donc à rechercher un particulier qui ces derniers temps a fait de grands dons aux pauvres.

— Oh ! Monsieur Dickson, voilà ce qui me dépasse !

— Rappelez-vous seulement que lors du cambriolage des magasins de Webster de magnifiques brillants ont disparu. Or je vous l'ai dit : il ne s'agissait nullement de voler !

» Le Russe aura certainement remis les pierres précieuses à l'homme qui fut l'instigateur de cette équipée nocturne. Sinon je ne m'explique pas comment l'envoi recommandé, marqué H.L., aurait eu une valeur si considérable.

» Sans aucun doute, le pli contenait la récompense pour cette affaire, qui n'avait rien à voir avec l'espionnage.

» Certes, il y a encore un mystère qui entoure les rapports que notre personnage entretenait avec les deux Slaves.

» En tout cas, il doit avoir été mis en possession de tout ce qui fut volé chez Webster. Je m'étonnerais fort que notre homme ait voulu garder chez lui des objets dérobés. Des gens pareils ont une mentalité à part qui très souvent les fait donner dans le panneau. Et, si je ne me trompe, il a fait don de tout le butin à une œuvre charitable !

La porte s'ouvrit.

— Monsieur Dickson, vous avez commis un impair, dit une voix.

Harry Dickson et son élève se retournèrent et virent Snatterbox devant eux ; un Snatterbox triomphant et goguenard.

— Un impair, monsieur Dickson, une gaffe, une bêtise ! Si la police n'avait pas été là, Londres aurait perdu la face devant le

monde entier !

— Ne vous en faites pas, cher ami, dit Dickson avec bonhomie. Prenez-vous un cigare ?

Snatterbox regarda la boîte :

— Hm ! Il y a quelques jours on a volé de pareils cigares, chez un riche commerçant...

— Mon Dieu, vous ne voulez pas dire que je les ai volés, n'est-ce pas, monsieur Snatterbox ?

— Ce sont des havanes véritables ?

— Vous êtes bien exigeant !

— Et pour cause ! Je reçois cent livres de récompense ! À partir de ce jour, je ne fume plus que des cigares de choix !

— Oh ! Oh ! Et à quel titre touchez-vous une pareille prime ?

— J'ai trouvé l'homme qui a assassiné l'individu au nez coupé.

— Tonnerre ! Avez-vous vraiment mis la main sur le gaillard ?

— Pour vous servir ! Il est déjà jugé !

Tom se mit à rire, ce qui ne fit pas précisément plaisir à Snatterbox.

— Jugé ? demanda Harry Dickson, si vous voulez dire par là qu'il est mort...

— C'est bien cela. Un homme qui a séjourné pendant six jours au fond de la Tamise ne pourrait faire autrement, je présume.

— Vous faites de l'esprit, Snatterbox. Et pourtant vous avez raison. Mais, maintenant, dites-moi à quoi ressemble votre meurtrier ?

— Ce doit être un Russe. Le diable seul sait d'où il vient. Je l'ai retiré des eaux de la rivière et j'ai appliqué la méthode que vous préconisez, tout en ne sachant pas vous-même la mettre en pratique.

— Allons donc ! Voilà qui est de nature à me flatter. L'élève qui dépasse son maître.

— Je suis content de voir que vous m'appréciez à ma juste valeur. Écoutez : Je retire donc de la Tamise le corps d'un individu qui semble y avoir flotté depuis quelques jours. Une blessure au bras droit, mais pas de blessure mortelle. Pas de traces d'égorgement, de coups, ni de plaies. On dirait qu'il est allé de son plein gré se jeter dans l'eau. Mais cela n'y fait rien. All right ! L'homme est porteur d'un revolver encore chargé de deux cartouches. Il doit en avoir brûlé quatre avant son fatal plongeon.

» Je me suis donc dit : ce bonhomme a fait feu, à quatre reprises, il se pourrait bien qu'une de ses balles ait fait mouche.

» Or l'homme au nez coupé a été tué d'un coup de feu dans la tête. Le crâne du mort se trouve encore à la salle d'anatomie, tandis que le corps a été inhumé depuis. J'y cours et je compare le diamètre du trou dans la tête avec celui de l'une des balles. C'était la même !

Il se tut.

— Et puis ? demanda Harry Dickson, c'est tout ?

Snatterbox se rebiffa.

— C'est tout ? C'est tout ? Eh ! ne serait-ce pas suffisant par hasard ? J'ai fait aussitôt mon rapport, et je le termine en affirmant que le Russe est l'assassin de l'homme au nez coupé !

— C'est très fort. Et pour cela on vous donne cent livres ?

— Mōssieu ! Je vous en prie, ne raillez pas ! Il est vrai que je ne les ai pas encore reçues. Mais la récompense promise à celui qui découvre le meurtrier est de cent livres ; j'y ai donc droit !

— Vous les a-t-on promises !

— Pas précisément. Mais mon rapport est définitif et ce que j'y avance irréfutable. Si vous ne voyez pas à présent que la récompense me revient, alors je dois commencer à douter de votre bon sens, monsieur Harry Dickson.

— Je commence à voir clair. Mais que faites-vous de Bill ?

— Bill ? Aha ! Il me vaudra au moins une prime de mille livres !

— Allons donc !

— Bill est un assassin horrible, un vampire, un Jack the Ripper, que sais-je moi ! Et, en l'arrêtant, j'ai réussi un des plus beaux coups du siècle !

— Du siècle, seulement ? demanda Tom.

— Taisez-vous, gamin que vous êtes !

Snatterbox commençait à rouler des yeux menaçants.

— Allons, ne vous battez pas, dit paisiblement Dickson. Vous êtes un des plus fameux détectives qu'il y ait eu depuis Ramsès II, grand pharaon d'Égypte. Monsieur Snatterbox, Tom vaut un peu moins en grade et en valeur. Mais comment êtes-vous parvenu à charger de tant de crimes la sombre conscience du capitaine Bill ?

— Ah ! Ah ! Voilà quelque chose que vous voudriez savoir, hein ? Comment ne vous est-il pas venu à l'idée d'examiner ses chaussures ?

— Mais non ! Et qu'y avez-vous trouvé ?

— Trois mille livres, ni plus ni moins ! Bill boitait d'une façon fort suspecte ! Je lui ai demandé d'où lui venait l'argent. Il a répondu cyniquement qu'il était arrivé jusqu'à lui au fil de l'eau !

» Quel cynisme, je le répète ! Comme si les billets de banque

flottaient sur l'eau tels des chiens crevés et des trognons de choux.

» Il va de soi que tout cet argent, il l'a amassé en commettant d'innombrables crimes ! Le collier de chanvre est fin prêt pour lui !

— Pauvre Bill ! murmura Dickson en souriant. Naturellement, on lui aura confisqué les trois mille livres et le pauvre type est maintenant bien parti pour une longue détention. Toute chance l'a désormais quitté.

— Pardon ! fit tout à coup Snatterbox. J'allais l'oublier. Je crois que ces messieurs ont un peu perdu la tête... enfin... je devais vous dire que Mr. Harry Lommer a versé mille livres à la caisse des pauvres. De quoi mes chefs s'occuperont-ils encore !

Le détective sembla soudain avoir perdu toute envie de continuer de plaisanter.

— Connaissez-vous Mr. Harry Lommer, brigadier Snatterbox ?

— Si je le connais ! Mais il habite mon quartier ! Un chic type, allez ! Et quel bel homme : grand, élégant, grisonnant et un peu chauve, mais une figure imposante et, avec cela, propriétaire de deux grandes usines de métallurgie.

Tom abattit son poing sur la table.

— Diable ! Monsieur Dickson, quelle belle victoire !

Snatterbox fronça les sourcils et murmura *in petto* :

— Qu'est-ce qu'il y a derrière tout cela ? Ce Dickson est un bonhomme tellement mystérieux. Ouvrez l'œil, Snatterbox, sinon quelque chose de profitable pourrait vous passer sous le nez !

Le détective se leva.

— Je vous remercie, brigadier. Pour le reste, je me soignerai bien moi-même.

Snatterbox se coiffa de son casque, mais il se retourna encore une fois vers Harry Dickson.

— Le cigare, monsieur Dickson. Je crois... oui, je crois qu'un cigare me ferait plaisir.

Le détective lui fourra la boîte entière sous le bras et le poussa dehors. Puis, il consulta sa montre.

— Il est six heures. Je sors ; il faut que je me rende compte des habitudes de Mr. Lommer. Je suppose qu'il doit passer sa soirée au club. Dans ce cas, nous aurons tout le temps qu'il nous faut pour explorer sa maison.

6. Justice

À neuf heures du soir, Harry Dickson revint chez lui.

— Tom, dit-il, prenez deux lampes de poche et quelques solides cordes, pour le cas où il serait nécessaire de maîtriser le personnel. Et maintenant en route !

Le jeune homme comprit qu'une intrusion nocturne dans la maison de Mr. Lommer s'imposait.

Le quartier qu'ils traversèrent était très animé ; de luxueuses automobiles de maître y abondaient.

Le détective inspecta les maisons ; à la fin, il s'arrêta devant une des plus riches et, à l'aide de son passe-partout, en ouvrit la porte.

— Faisons vite ! ordonna-t-il en montant l'escalier brillamment éclairé.

C'était un immeuble splendide, aménagé avec un luxe extrême, aux pièces spacieuses et innombrables.

— Fabuleux ! murmura Tom. C'est une demeure de prince.

Le détective tourna la poignée d'une porte et les deux hommes entrèrent dans une admirable salle à manger. Ils traversèrent une série de pièces, les unes plus ravissantes que les autres, pour arriver enfin dans une immense bibliothèque. Dickson croisa les bras sur la poitrine.

— Il se pourrait bien que la bague soit cachée ici.

— Quelle bague donc ? Parlez plus clairement, maître ; est-ce un nouveau mystère ?

— Pas du tout ! Rappelez-vous seulement que la bague que le mort portait au doigt était bien trop grande pour lui.

— C'est vrai, mais ensuite... ?

— Le doigt du noyé portait les traces d'une bague. Certainement, il devait en avoir possédé une jadis qui n'était pas aussi large que celle que nous avons découverte.

» Cette bague trop large fut volée à Webster, lors du cambriolage de sa boutique, mais semble lui avoir été renvoyée depuis lors. Mettez ce fait en parallèle avec la lettre qui disait : « Je l'ai gravé dans une autre bague... Vous ne le trouverez jamais... le signe de la mort. »

» Vous devrez dire avec moi que Webster détenait une autre bague, celle qu'il portait habituellement, et que l'homme à qui

nous en avons doit avoir cherchée.

Tout à coup, Tom posa sa main sur le bras de son maître.

— Silence, monsieur Dickson. N'entendez-vous rien ?

Distinctement, on percevait un bruit de page tournée.

— Diable ! Je le croyais au club, murmura Dickson en s'approchant d'une porte voisine et en l'ouvrant.

Tom put alors voir à travers l'embrasure un cabinet de travail curieusement agencé ; devant un large bureau un homme aux puissantes épaules était assis ; ses cheveux noirs grisonnaient. Une feuille de papier était étalée devant lui et il la couvrait d'écriture.

Une longue écorchure ensanglantait encore sa joue gauche.

Au bruit de la porte, l'homme se retourna, mais déjà le détective était à ses côtés. D'une main, il repoussa l'homme dans son fauteuil et, de l'autre, il confisqua les papiers.

— Ne bougez pas ! Mon nom est Harry Dickson. Je ne désire nullement vous inquiéter. Ce qui m'intéresse ce sont ces papiers et la bague ! Le hasard m'a servi. Vous avez acquis cette parure d'une façon honnête.

» Monsieur Lommer, je suppose que vous ne verrez aucun inconvénient à ce que j'en fasse de même.

L'industriel se leva lentement et recula d'un pas.

— Vous êtes Mr. Dickson... En effet, je vous reconnais maintenant. Mais que voulez-vous ? Que signifie cette histoire de bague ?

— C'est le dernier maillon qui manque à ma grande chaîne de preuves, monsieur Lommer.

L'autre baissa la tête.

— Hum, la chaîne des preuves. Enfin, nous sommes des gentlemen, monsieur Dickson. Prenez la bague et continuez vos recherches. Si vous ne pouvez trouver la clé du mystère, personne ne le pourra. Voici les papiers. Jusqu'à ce jour, tous mes calculs furent faux.

Harry Dickson s'empara de tout et, sans ajouter un mot, s'éloigna.

Tom jeta un regard méfiant derrière lui, craignant une embûche de la part de Lommer, mais il ne vit qu'un homme affalé, tenant sa tête dans ses mains.

Ils quittèrent la maison en silence et, une fois arrivé à Baker Street, le détective s'enferma dans son cabinet de travail.

Il n'en sortit que le lendemain à l'heure du déjeuner, les traits tirés, mais le visage calme.

Tom jeta un regard dans le bureau et vit la table encombrée de papiers.

Il remarqua les feuilles recouvertes de l'écriture de l'industriel, écriture finissant sur d'immenses points d'interrogation, tandis que les mêmes calculs effectués par Harry Dickson se terminaient par les signes : E. C. O. 3R. L. 37 F.

— Tom, votre curiosité est-elle satisfaite ? demanda tout à coup Harry Dickson.

— Pas du tout, maître, avoua Tom Wills tout penaud.

Harry Dickson sourit.

— Regardez donc cette bague. C'est celle que nous remit Harry Lommer. Mes soupçons étaient fondés. Cette bague est bien plus étroite que celle trouvée sur le cadavre de Webster. Et c'est pour elle que Lommer a assassiné l'orfèvre.

» C'est une alliance. Nous pouvons donc admettre qu'il y a une femme en jeu. Pour la trouver, il fallait connaître le signe gravé à l'intérieur de l'alliance, signe que Lommer a essayé en vain de déchiffrer.

Harry Dickson prit une des feuilles recouvertes de chiffres et d'équations et se mit à expliquer :

— E. C. signifie probablement Londres East City. O désigne la rue, je suppose. Eh bien, la rue principale de East City, c'est Old Street.

» 3R a davantage torturé mes méninges, mais je crois bien que cela veut dire : troisième rue à droite, ce sera Bunhill Row, puisque Old Street commence à Coswell Road. Il doit signifier, à gauche ; ce sera donc une rue latérale de Bunhill Row ; 37 est le numéro de la maison et F l'initiale du nom de celui qui l'habite.

Tom ne demanda plus rien ; le déjeuner s'acheva en silence, après quoi le détective s'habilla promptement, fit avancer un taxi et, quelques minutes plus tard, il descendait avec son élève devant le fameux numéro 37, de la première rue latérale de Bunhill Row.

La façade de l'immeuble était vieillotte et sombre ; Dickson s'engagea dans l'escalier, suivi de Tom Wills, regardant attentivement les noms inscrits sur les portes ; au second étage ils trouvèrent celui de Firshatter.

— Je crois que nous y sommes, observa Harry Dickson.

Il frappa à la porte.

En guise de réponse, un cri retentit, suivi d'un rire dément.

Ce rire était si affreux, si inhumain, que Tom essaya instinctivement de retenir son maître.

Mais le silence s'installa enfin, des pas traînants se firent entendre et une vieille femme leur ouvrit.

— Vous désirez ?

Vivement le détective avança le pied, de sorte que la porte ne

pût lui être refermée au nez.

— Nous sommes envoyés par Mr. Webster.

La vieille tourna vers eux un véritable profil d'hyène et les considéra avec une méfiance marquée. Mais l'examen dut être favorable au détective, car elle ouvrit la porte toute grande et demanda :

— Vous venez m'apporter sans doute la pension de Maud ?

— Tout juste ! dit rapidement Harry Dickson.

La femme devint plus loquace et les fit entrer dans une chambre sordide.

— Il est temps que Mr. Webster donne enfin de ses nouvelles. Je ne puis tout de même pas soigner cette femme pour rien, n'est-ce pas ?

— C'est absolument vrai. Mais ce sont des circonstances exceptionnelles qui ont empêché Mr. Webster de vous payer à temps. Voulez-vous nous montrer Maud ?

La femme redevint méfiante.

— Non, cela ne va pas ! Mr. Webster me l'a expressément défendu !

Elle jeta un regard inquiet vers la porte du fond derrière laquelle montait à présent un bruit de sanglots étouffés. On voyait qu'elle aurait bien voulu mettre ses visiteurs à la porte.

— Allons, Tom, ordonna le détective, la manière forte ! Ligotez-moi cette femelle ?

Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois et, l'instant d'après, des liens solides entouraient la vieille hyène.

Elle se mit à hurler et à les couvrir d'invectives. Une grimace hideuse déforma sa face, mais ni Dickson ni Tom n'y attachèrent d'importance et, d'un puissant coup d'épaule, ils firent voler la porte en éclats.

Ils virent alors une sorte d'infâme réduit qui ne prenait jour dans un couloir que par une étroite lucarne.

Les murs suintaient la crasse, les meubles se composaient en tout et pour tout d'une paire de chaises boiteuses, d'un lit de sangle et de quelques brocs d'eau.

Une forme couverte de haillons se dressa sur le lit.

C'était une femme encore relativement jeune et qui devait avoir été très belle.

Des longs cheveux blonds retombaient en lourdes boucles sur ses épaules amaigries ; elle pouvait avoir tout au plus atteint la trentaine.

Une lueur de démente brillait dans ses yeux d'où des larmes coulaient sans cesse. Elle se jeta aux pieds du détective et se mit à bredouiller des paroles incohérentes.

Pourtant, l'atroce misère dans laquelle se trouvait cette malheureuse créature n'avait pu détruire les derniers vestiges de sa beauté.

Le détective recula lentement.

— Allez chercher deux agents, Tom, ordonna-t-il, et téléphonez à un hôpital d'aliénés. Il faut que cette malheureuse y soit transportée sur l'heure tandis que cette vieille furie prendra le chemin de la prison.

La femme à la face d'hyène se mit à pousser des cris de rage en entendant ces mots, mais Harry Dickson les ignora.

Tom revint bientôt, accompagné des agents de police, qui se figèrent au garde à vous en reconnaissant le grand détective.

Toute la maisonnée fut aussitôt sur pied et, quand la jeune séquestrée parut, des cris de colère indignée retentirent :

— Enfin, elle reçoit sa juste récompense, cette horrible vieille, il y a assez longtemps qu'elle maltraite sa fille !

Une fois la folle et sa gardienne parties, Harry Dickson se mit en devoir de fouiller le sordide logis.

Des papiers attestèrent que Mrs. Firsthatter était la veuve d'un sergent de l'armée des Indes ; une femme adonnée à la boisson, d'une conduite déplorable et criminelle. C'était là la personne de confiance de Mr. Webster.

Harry Dickson venait d'éventrer une écœurante paillasse, quand soudain il poussa un cri, en brandissant un morceau de papier jauni, recouvert d'une écriture déteinte.

— Nous tenons la solution du problème ! S'écria-t-il.

Puis il se mit à lire à haute voix :

« Si la vie de votre fiancé vous est chère, venez immédiatement... Je puis vous donner des éclaircissements... mais n'en dites rien à personne.

Une amie.

Londres. E.C. Bunhill Row, n° 37. »

Harry Dickson resta tout un temps songeur.

— Je me rappelle le cas, dit-il enfin. Il est étrange, comme tout ce qui a trait à l'affaire Webster & Co. Il remonte à dix ans, il est vrai, mais il est certainement en rapport avec tout ceci. Dix ans se sont donc passés, avant qu'un crime pareil soit enfin puni et vengé.

— Quel crime ? Le rapt de cette malheureuse jeune femme ?

Le détective ne répondit pas.

Il se hâta de remonter avec Tom dans une auto et de se faire reconduire chez lui. Arrivé là, il se mit à compulsier d'énormes

volumes, composés avec des coupures de journaux vieux de plus de vingt ans.

Enfin, il mit la main sur celui qu'il cherchait.

— Voici, ce qui nous intéresse, dit-il, écoutez Tom :

Hier, la célébration des fiançailles du major Harry Lommer fut troublée de la façon la plus mystérieuse.

Sa jeune et belle fiancée, Miss Maud Forster, se leva brusquement de table et s'éloigna. Depuis nul ne la revit.

Toutes les recherches ont été vaines, pourtant on est certain que l'on ne se trouve pas devant une fugue, exécutée d'une façon délibérée.

Il semble que Miss Forster ait été attirée au-dehors. Nous espérons que la police aura le dernier mot dans cette pénible affaire, mais jusqu'ici toute piste fait encore défaut.

Harry Dickson referma le volume. Tom s'était laissé tomber dans un fauteuil et portait ses mains à ses tempes.

— Je comprends tout, maître. Quelle affreuse histoire ! Mr. Harry Lommer et Webster furent officiers dans l'armée des Indes. Lors de leur retour en Angleterre, ils s'amourachèrent de la même jeune fille, Miss Forster, mais Mr. Lommer fut l'heureux élu. Par un billet, où il était question d'un danger menaçant son fiancé, Webster parvint à attirer la jeune fille au-dehors.

» Il l'enferma dans l'affreuse maison que nous venons de quitter... et, pendant dix ans, cette infortunée connut les affres de cette geôle !

» Tout comme Webster, Lommer quitta l'armée, pour rentrer dans la vie civile. Entre-temps Webster obligea sa captive à devenir sa femme : l'alliance qu'il portait et dans laquelle l'adresse de Miss Maud avait été gravée, l'atteste. Le fait de graver cette indication dans une bague constitue un de ces insolents défis dont souvent les criminels font montre.

» Ce qui est évident c'est que Webster haïssait sa femme, devenue folle depuis, autant que Harry Lommer lui-même. Pourquoi ? Parce que même dans sa folie la pauvre femme n'avait pas cessé de maudire Webster et d'adorer Lommer.

» Sa haine fut si forte qu'il alla jusqu'à révéler à son rival qu'il connaissait la retraite de Maud.

— Lommer fit tout pour la retrouver, continua Harry Dickson. Il se peut aussi que Webster lui ait fait entrevoir que Maud était morte et que Lommer, affolé, se soit demandé en vain comment sa fiancée avait péri. « Le signe de sa mort avait été gravé dans une bague », écrivit Webster à Lommer. Jugez maintenant de la fureur et du désespoir de ce dernier, mon cher

Tom, et croyez aussi qu'il ne recula devant rien pour éclaircir le mystère.

— Oui, je le comprends fort bien, maître, avoua Tom Wills.

On sonna, Tom alla ouvrir. C'était Mr. Lommer.

Il s'avança vers Harry Dickson qui s'inclina vers lui.

— Monsieur Dickson, je savais que vous aviez éclairci le mystère du signe de la mort. Je viens d'apprendre que vous venez de délivrer une femme folle d'une longue et atroce captivité. Je suis allé la voir à l'asile où on l'a admise. C'est Maud !

Harry Dickson fit un signe de tête affirmatif, sans regarder son visiteur.

Lommer continua :

— Je viens me constituer prisonnier en vos mains, monsieur Dickson. Je sais qu'un criminel que vous poursuivez ne vous échappe jamais.

» Oui, je le reconnais, je suis le meurtrier de Webster ! Je l'ai fait d'abord par esprit de vengeance et ensuite pour élucider le secret de la mort de ma pauvre Maud.

» J'ajoute que j'ai tué Webster dans sa demeure, au moment où il allait s'enfuir avec le prix de sa trahison. J'ai jeté son cadavre dans la Tamise.

» Ni le Russe ni sa femme ne se doutèrent du crime, ils croyaient à la fuite de Webster, car il leur avait écrit dans ce sens.

» De cette façon, je laissais les Russes se lancer sur une fausse piste que je n'ai pas fait connaître parce que je n'avais aucun motif pour le faire.

Harry Dickson fit un léger signe affirmatif de la tête et, pour la première fois, il leva les yeux vers Mr. Lommer.

— Je le sais. Je sais tout !

Harry Lommer eut un geste de résignation, comme s'il voulait dire :

— Eh bien, dans ce cas je suis votre prisonnier.

À ce moment, un violent coup de sonnette retentit. Tom, qui était allé ouvrir, s'écria :

— Voilà Mr. Snatterbox !

Harry Dickson ouvrit la porte de son cabinet de travail et y introduisit Mr. Lommer. Il y eut un moment de silence, puis Harry Dickson prit la parole.

— Il semble que la police ait suivi mes démarches. Cette porte s'ouvre sur le corridor, de là vous pouvez partir et reprendre votre liberté.

— Merci, monsieur Dickson !

Il jeta un regard sur la table de travail et sur le revolver qui

s'y trouvait ; puis le détective ferma la porte derrière lui.

Harry Dickson se retourna alors et se trouva en face de Snatterbox.

— Je viens vous demander, monsieur Dickson, où se trouve Mr. Harry Lommer. Je sais tout. Je vous ai suivi et j'ai vu que vous avez fait une perquisition chez lui.

» Puis j'en ai accompli une à mon tour. J'y ai trouvé un coutelas ensanglanté que je me suis empressé de remettre à mes chefs. Au laboratoire, on a constaté que le sang était de provenance humaine. Harry Lommer est l'assassin de Webster et je suis venu l'arrêter.

Harry Dickson sourit.

— Chez moi, brigadier Snatterbox ?

— Oui, chez vous ! L'agent de service au coin de Baker Street l'a vu entrer ici. Au nom de la loi, il faut que je l'arrête. Moi, je gagne les cent livres de récompense.

Il avait à peine fini de parler qu'un coup de feu retentit dans la pièce voisine. Tom voulut y aller, mais Dickson le retint.

Lentement il se mit à bourrer sa pipe.

— Trop tard, mon cher Snatterbox. Il y a une justice qui ne suit pas toujours le chemin des policiers.

» Dans ce cas, Dieu seul est juge. J'ai assez souvent fait mon devoir vis-à-vis de la justice des hommes pour que, cette fois, je puisse me permettre un léger écart.

Au fond de son cœur, Mr. Snatterbox admirait le détective, bien que son orgueil lui défendît de le manifester. Mais pour l'heure ce fut plus fort que lui.

Impétueusement il prit la main de son interlocuteur.

— Non seulement vous êtes un grand détective, monsieur Dickson, mais aussi un homme de grand cœur !

Il salua avec respect son célèbre confrère pour aller faire son rapport à ses supérieurs.

Lentement, Harry Dickson ouvrit la porte de son cabinet de travail.

Mr. Harry Lommer était étendu sur le tapis, immobile... mort, la tempe trouée.